



HAL
open science

La fonction analytique. Freud, Jung, Lacan : Approche transdisciplinaire

François Chabaud

► **To cite this version:**

François Chabaud. La fonction analytique. Freud, Jung, Lacan : Approche transdisciplinaire. Philosophie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012. Français. NNT : 2012MON30057 . tel-00823278

HAL Id: tel-00823278

<https://theses.hal.science/tel-00823278v1>

Submitted on 16 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paul Valéry, Montpellier III
Faculté des Arts, Lettres et Langues

DEPARTEMENT DE PSYCHANALYSE
Ecole Doctorale 58

Thèse de DOCTORAT
François CHABAUD

LA FONCTION ANALYTIQUE FREUD, JUNG et LACAN

APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE

Jean-Daniel CAUSSE : Directeur de Recherche

Bernard SALIGNON : Co-directeur de Recherche

Soutenue le :

Membres du Jury

Jean-Daniel CAUSSE, Professeur des Universités
Université Paul Valéry, Montpellier III

Bernard SALIGNON, Professeur des Universités
Université Paul Valéry, Montpellier III

Michel CAZENAVE, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
ENS-Ulm (Lettres), Paris

Bernard DUPERREIN, Maître de Conférences
*Responsable du Certificat International d'Ecologie Humaine, Université de Pau et des Pays de
l'Adour*

Année universitaire 2011-2012

LA FONCTION ANALYTIQUE FREUD, JUNG et LACAN

APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE

LIMINAIRE

Cette thèse propose un éclairage sur la réalité de la Fonction analytique, sa physiologie, et les pathologies comportementales qui résultent de son dysfonctionnement. Nous y visitons les travaux de Freud, Jung et Lacan. Par une approche de *comparatisme* de leurs « écritures respectives », nous découvrons les fondements de la Fonction analytique. Tous trois tiennent leur savoir d'une approche transdisciplinaire (mythologie, alchimie, Taoïsme, linguistique, mathématiques, etc.) Freud précise le rôle indispensable de la pulsion en décrivant ses quatre caractéristiques. Avec son travail sur le « Bloc-notes magique », il énonce les modalités de la gravure psychique. La physiologie analytique comprend deux stades distincts : le premier ou « tronc commun » correspond à la gravure de la trace mnésique (Freud). Ce stade se déroule selon le mode binaire : *ça* pour Freud, *persona* pour Jung, *imaginaire* pour Lacan. Le second, se développe à partir du tronc commun, selon la modalité ternaire : la structure arborescente. C'est le stade du *moi* de Freud, du *moi* de Jung, du *réel* de Lacan. Cette phase, comme celle du brassage inter-chromosomique de la méiose biologique, produit une infinité de combinaisons. Modes binaire et ternaire représentent les phases principales de la Fonction analytique. Mais le mode binaire ne doit pas faire barrage au mode ternaire, en enfermant la psyché dans *l'imaginaire* (Lacan). La psyché doit se dépasser et faire œuvre d'artiste. Nous montrons que le déséquilibre de l'archétype *anima/animus* (Jung) est cause de ces pathologies. Nous y voyons également que « la pensée judéo-chrétienne » joue un rôle de censeur, et fait obstacle à la modélisation ternaire.

MOTS CLES

Alchimie ; Antéchrist ; arborescence ; Babylone ; comparatisme ; cycle ; démons ; déséquilibre ; dialectique transversale ; effraction du symbolique ; fin du monde ; fonction analytique ; gravure psychique ; la symbolique ; le symbolique ; le symbolisme ; Libido-Dieu ; mode binaire ; mode ternaire ; nazisme ; orgueil ; pensée judéo-chrétienne ; perversion ; physiologie analytique ; processus d'individuation ; psychisme ; pulsion ; Satan ; tarots initiatiques ; transdisciplinarité ; tronc commun.

ANALYTICAL FUNCTION

FREUD, JUNG, LACAN

TRANSDISCIPLINARY APPROACH

PRELIMINARY

The following thesis proposes to shed some light on the reality of Analytical Function, its physiology and the behavioural pathologies that derive from its dysfunction. We revisit the works of Freud, Jung and Lacan. Through a *comparativistic* approach of their “respective writings”, we discover the very fundamentals of Analytical Function. And all three had gathered their knowledge using a transdisciplinary approach (mythology, alchemy, Taoism, linguistics, mathematics etc...) Freud points out the main role of the *drive* by describing its four characteristics. In his “Magic Note Pad” he states the modalities of the psychic imprint. Analytical physiology comprises two distinct stages: the first one - “the common trunk”- refers to the imprint or engraving of the mnemonic marking. This stage unfolds according to a binary mode: the “It” for Freud, the “persona” for Jung and the “Imaginary” for Lacan. The second stage stems out of the common trunk on a ternary mode: the *arborescent* structure. This is the stage of the “I” for Freud, the “Self” for Jung and “the Real” for Lacan. This stage -just like the inter-chromosomal brew of the biological meiosis- produces an infinity of combinations. Binary and ternary modes represent the main phases of Analytical Function. Nevertheless the binary mode must not block out the ternary mode by locking the psyche into Lacan’s “Imaginary”. The psyche must go beyond itself and become its own artist. We show that the disequilibrium of Jung’s anima/animus archetype provokes these pathologies. We also notice that the “Judeo-Christian” way of thinking plays a censorship role and becomes an obstacle for the implementation of the ternary mode.

KEY WORDS

Alchemy, Anti Christ, Arborescence, Babylon, Comparativism, Cycle, Demons, Disequilibrium, Cross dialectic, Breaching the Symbolic, Armageddon, Analytical Function, Psychic imprint, The Symbolic, Symbolism, Symbolistics, Deified Libido, Binary mode, Ternary mode, Nazism, Infatuation, Judeo-Christian way of thinking, Perversion, Analytical physiology, Individuation process, Psyche, Drive, Satan, Initiatory Tarots, Transdisciplinarity, Common Trunk.

Je remercie pour ce travail :

Monsieur le Professeur J.-D. Causse, *Directeur du Département de Psychanalyse à l'Université Paul Valéry à Montpellier 3 qui a su réveiller en moi l'amour de la connaissance psychanalytique, de ses auteurs les plus célèbres et des articulations qui se jouent au sein de la Fonction analytique ;*

Monsieur le Professeur B. Salignon, *Enseignant au Département de Psychanalyse et Responsable de la formation psychanalytique de Psychothérapeute et d'Art-thérapeute à l'Université Paul Valéry à Montpellier 3, qui m'a montré qu'Art et Psychanalyse étaient étroitement liés, en ce sens que la Fonction analytique fait œuvre d'artiste ;*

Monsieur Michel CAZENAVE, *Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure (ENS, Paris, Ulm), pour toutes les précisions apportées à mon travail, et pour sa contribution à vouloir faire connaître l'œuvre de Jung à travers le Monde ;*

Monsieur le Professeur Ph. Lefèvre Wittier *Directeur du Certificat International d'Ecologie Humaine à l'Université Paul Sabatier, CNRS, Purpan, Toulouse. L'enseignement du C.I.E.H. fut pour moi une complète révélation. La compréhension de la Psychanalyse ne pouvait passer que par une approche transdisciplinaire ;*

Monsieur le Professeur Duperrein, *Responsable du Certificat International d'Ecologie Humaine à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, qui a bien voulu m'assister dans l'approche transdisciplinaire de mon travail de thèse ;*

Madame le Professeur M. Nêmes *du Conservatoire de musique de Cluj-Napoca (Roumanie) pour son enseignement sur l'harmonisation et avec laquelle nous avons, durant deux années, travaillé sur les analogies qui existent entre écriture musicale et écriture psychanalytique ;*

Monsieur V. Murésan, *Professeur de Philosophie à l'Université de Cluj-Napoca (Roumanie) avec lequel, lors de nombreux entretiens et travaux de recherches, j'ai découvert l'importance des mythes anciens et des éclairages qu'ils pouvaient apporter à la psychanalyse ;*

Monsieur J. C. Flornoy, *Maître-cartier à Sainte Suzanne, qui fût aussi mon ami, et qui m'a ouvert les portes du monde de la symbolique. J'ai pu, grâce à sa grande connaissance du « langage des oiseaux », en percer quelques secrets et les partager dans ma pratique de Psychanalyste ;*

Monsieur Jean-Luc Allias, *Historien et journaliste, pour son immense culture sur le Moyen-âge et avec lequel nous avons travaillé à la réalisation de nombreux articles historiques et psychologiques ;*

Madame Ottaviani, *Directrice de l'Ecole d'Infirmiers à Cahors. Ses méthodes de travail m'ont ouvert les yeux sur la nécessité de la spécialisation, qui ne peut progresser que dans une approche humaine et transdisciplinaire de la Santé ;*

J'ai enfin une pensée amicale pour Monsieur Dubois, *Professeur de mathématiques au Collège d'Enseignement Général du Lycée Gambetta à Cahors qui m'a donné le goût si marqué pour les chiffres et l'analyse.*

Je remercie également Madame Fau Renée, *professeur de lettres, qui, par amitié, a bien voulu superviser l'écriture de cette thèse.*

Je dédie également ce travail, à mes enfants Jérôme, Guillaume et Sylvain

Pour lesquels je souhaite une humanité libre de toute contrainte débilite, physique et morale.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p. 13
PREMIERE PARTIE : FREUD	p. 25
I. LE BLOC-NOTES MAGIQUE	p. 29
A) DES CONCEPTS	p. 29
1) Notion générale de stockage et de pluralité de structures	p.29
2) Notion de systèmes à stockage provisoire et système central. Notion de cycles	p. 29
3) Notion de support électrique de l'information	p. 30
4) Notion de trace, de durabilité de la trace et de capacité de stockage	p. 30
5) Notion de gravure de la trace et effets de la répétition	p. 31
6) Mode de gravure de la trace, nature et harmonisation de l'objet	p. 31
7) Notion de tempo	p. 33
8) Notion de capteurs sensoriels	p. 33
B) UNE REPRESENTATION DYNAMIQUE : LE MODELE INFORMATIQUE	p. 34
1) Le mode de gravure	p. 34
2) Les différentes structures psychiques	p.34
a) L'appareil perceptif psychique	p. 34
b) Le système Pc-Cs	p. 35
c) Les systèmes avoisinants	p. 36
3) Structures psychiques et structures informatiques	p. 36
a) Mémoire structurée/mémoire vive	p. 36
b) Psychogénèse	p. 37
c) Mémoire des « non résolus »/mémoire morte	p. 38
d) Mémoire archaïque/mémoire ROM	p. 39
II. L'ECRITURE HIEROGLYPHIQUE EGYPTIENNE	p. 40
A) QUATRE ARTICULATIONS POSSIBLES	p. 41
1) Les signes	p. 41
2) Les phonogrammes	p. 41
3) La gravure	p. 42
4) Le vibratoire	p. 42
5) Vibratoire et pulsion	p. 44

B) QUATRE CARACTERISTIQUES du VIBRATOIRE et de la PULSION p. 43

- 1) La constellation et la source p. 44
- 2) La divinité et l'objet p. 44
- 3) La barque et le but p. 47
- 4) La vague et la poussée p. 48

C) CINQ MODES STRUCTURAUX p. 50

- 1) Les racines p. 51
- 2) Le calibrage p. 51
- 3) La condensation p. 52
- 4) Le déterminatif p. 52
- 5) L'orientation p. 52

III. CONCLUSION : CONCEPTS ET PULSION CHEZ FREUD p. 55

DEUXIEME PARTIE : JUNG p. 59

I. L'INDIVIDUATION p. 59

A) DES CONCEPTS p. 59

- 1) Conscient et inconscient p. 59
- 2) Rêve et fonction transcendante p. 61
- 3) Le numineux p. 62
- 4) Freud, Jung, les désaccords : pulsion et libido p. 64
- 5) Jung et la descente aux enfers p. 66
- 6) Les archétypes p. 69
- 7) Inconscient collectif et mythes p. 73
- 8) La persona, le moi, le Soi p. 76

B) INDIVIDUATION et TAROTS INITIATIQUES p. 77

- 1) Une méthode d'investigation p. 77
- 2) De l'unaire au ternaire p. 80

II. TROIS PHASES PULSIONNELLES p. 83

A) DUPLICATION de l'OBJET : LA PERSONA p. 84

- 1) Anima/animus : archétype de la gravure féminin/masculin p. 84
 - a) Symbolique du bateleur p. 85
 - b) Concept miroir/binaire p. 87
- 2) Persona : archétype du miroir et des masques p. 88

B) DIFFERENCIATION de l'OBJET : LE MOI	p. 90
1) Le mythe de la caverne : Concept d'arrachement	p. 93
a) L'Hermitte	p. 96
b) La Roue de fortune	p. 99
c) La Force	p. 103
d) Le Pendu : inversion de la pulsion	p. 105
e) La Mort : débordement de la pulsion	p. 107
2) Le mythe de la résurrection d'Osiris : Concept de croissance et de décroissance de la pulsion	p. 108
a) Le dépassement selon Plutarque	p. 108
b) Une représentation de la physiologie pulsionnelle	p. 109
3) Le mythe d'Œdipe : Concept de calcification de la persona	p. 113
a) Persona non dépassée	p. 113
b) Le mythe d'Œdipe chez Freud et Jung	p. 114
c) Sexe biologique et sexe psychique	p. 121
4) L'ombre : archétype des « non résolus »	p. 122
5) Le moi : archétype du dépassement de la persona	p. 123
C) DE L'EFFRACTION du SYMBOLIQUE au SOI	p. 125
1) Jung, son effraction du symbolique	p. 126
2) Effraction du symbolique : un cas clinique	p. 129
a) Symptomatologie	p. 129
b) Clinique	p. 135
c) Analyse symbolique	p. 139
• Le Diable : archétype de la modalité binaire	p. 139
• La tour foudroyée : archétype de l'effraction du symbolique	p. 145
3) Effraction du symbolique : concept alchimique, concept animique, concept de synchronicité, concept vibratoire, démantèlement des calcifications de la persona : les Sept Péchés capitaux	p. 153
a) Alchimie : archétype de la transformation, du binaire au ternaire	p. 155
b) Le mythe de la résurrection d'Horus : concept animique	p. 155
c) Support mathématique du symbolique	p. 159
d) Déstructuration des liens énergétiques, ouverture des sept sceaux de l'Apocalypse, la pensée judéo-chrétienne	p. 161
e) Concept de synchronicité	p. 162
f) Concept vibratoire : le Youdig des Monts d'Arrée en Bretagne	p. 163
g) Les Sept Péchés capitaux ou sept calcifications de la persona	p. 167
• L'orgueil	p. 169
• L'avarice	p. 170
• La colère	p. 171
• La paresse	p. 173
• L'envie	p. 174
• La gourmandise	p. 174
• La luxure	p. 175
h) Persona et tonalités musicales	p. 176

4) Le rêve est art, selon Jung, Van Gogh, et Marcel Duchamp	p. 179
5) <i>Le Soi</i> : archétype de l'harmonisation du moi avec « la création »	p. 183
III. CONCLUSION au PROCESSUS d'INDIVIDUATION	p. 185
TROISIEME PARTIE : LACAN	p. 190
I. LES CONCEPTS	p. 190
A) TOPIQUES	p. 191
1) <i>Imaginaire-réel-symbolique</i>	p. 191
2) <i>Le réel</i> , « patrie » des trois grands A : l'Art, l'Autre et l'Amour	p. 192
3) Le nœud borroméen	p. 193
4) <i>Le réel</i> et la symbolique chinoise et égyptienne	p. 194
5) <i>L'objet du désir</i>	p. 196
a) <i>Objet a</i>	p. 196
b) <i>Objet pulsionnel</i> et <i>objet du désir</i> chez Freud	p. 197
c) <i>Objet transitionnel</i> chez Winnicott	p. 197
d) <i>Agalma</i> chez Platon	p. 198
e) <i>Un objet a4 : Objet du désir</i> lié à la perte du « père », créateur de toute chose	p. 200
• Dieu, le Quatre	p. 200
• « Les noms du père »	p. 203
B) L'INCONSCIENT EST STRUCTURE COMME UN LANGAGE	p. 204
1) <i>Signifié/signifiant</i> , concept de linguistique	p. 205
2) Caractère linéaire du <i>signifiant</i>	p. 205
3) La symbolique et <i>le symbolique</i>	p. 207
4) <i>Le réel</i> ou méiose du subconscient	p. 208
C) CONCEPT DE MATHEMATISATION	p. 210
1) Etre réel et être mathématique	p. 211
2) Une représentation mathématique	p. 212
a) Mode binaire et fonction du second degré	p. 213
b) Mode ternaire et fonction du troisième degré	p. 217
II. LE BINAIRE	p. 218
A) L'HAINAMORATION	p. 219
1) Amour-Haine	p. 219
2) Une autre voie possible	p. 223
3) Deux écritures duelles : Wagner et Kundera	p. 224
a) Wagner	p. 224
b) Kundera	p. 226
B) LA PERVERSION : UNE IMPASSE du BINAIRE	p. 228
1) Une définition	p. 228

2) Deux cas de perversion : les fondements	p. 219
a) Gilles de Rais	p. 229
• Première période : Gilles de Rais et la carrière militaire	p. 231
• Deuxième période : rencontre avec Jeanne d'Arc	p. 232
• Troisième période : « la bête » est libérée	p. 232
b) Hitler	p. 234
• Première période : Hitler, imitateur du classicisme	p. 236
• Deuxième période (après 1933) : Hitler et le néoclassicisme ou la mégalomanie	p. 237
• Hitler, l'Art nouveau, l'Art abstrait	p. 238
3) Les facteurs déclenchant : trahison, humiliation, abandon et manipulation	p. 240
• Eradiquer la faiblesse	p. 241
• L'humiliation	p. 242
• Le point d'inversion chez Gilles de Rais: activation de la perversion	p. 242
• Eradiquer « le mal », « le bien » ou la race pure	p. 243
• Les sources politiques et historiques de la perversion sociale allemande	p. 245
• Les libérateurs	p. 246
• Le point d'inversion chez Hitler : activation de la perversion	p. 247
4) Physiologie de la perversion : trois phases	p. 247
• Pulsion de la gravure initiale chez Hitler : quatre caractéristiques	p. 249
• Pulsion stimulatrice chez Hitler : quatre caractéristiques	p. 249
• Trois phases physiologiques	p. 249
III. REEL - TERNAIRE et TAO	p. 252
A) LE REEL C'EST LE TERNAIRE	p. 252
B) LE TAO	p. 254
1) Métaphore et métonymie	p. 254
2) Le vide-médian	p. 255
3) Une écriture ternaire	p. 256
4) Les trois souffles primordiaux et le Yi-King	p. 261
IV. CONCLUSION aux TRAVAUX de LACAN	p. 265
CONCLUSION	p. 270
BIBLIOGRAPHIE	p. 279
ANNEXES	p. 285
PLANCHE I - TOPIQUES CHEZ FREUD JUNG ET LACAN	p. 286
PLANCHE II - PHYSIOLOGIE MATRICIELLE	p. 287
PLANCHE III - PSYCHOGENESE – TROIS TYPES DE PULSION	p. 288
PLANCHE IV - LE VIBRATOIRE OU PULSION COSMIQUE	p. 289

PLANCHE V - LA PULSION	p. 290
PLANCHE VI - LE DELUGE PSYCHIQUE	p. 291
PLANCHE VII - INDIVIDUATION ET TAROT INITIATIQUE	p. 292
PLANCHE VIII - SYMBOLIQUE DU PASSEUR ET CHANGEMENT DE CYCLE	p. 293
PLANCHE IX - RELEVÉ DES ACQUIS PULSIONNELLES ANIMIQUES	p. 294
PLANCHE X - UNAIRE-BINAIRE-TERNAIRE	p. 295
PLANCHE XI - EFFRACTION DU SYMBOLIQUE	p. 296
PLANCHE XII - DERIVÉS DE LA PERSONA (JUNG)	p. 297
PLANCHE XIII - LES CHAKRAS ÉNERGETIQUES	p.298
PLANCHE XIV - ALTERATIONS DE LA PERSONA	p. 299
PLANCHE XV - TROIS PHASES PULSIONNELLES	p. 300
PLANCHE XVI - NOTION DE CYCLE	p. 301
PLANCHE XVII - REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DU MODE BINAIRE	p. 302
PLANCHE XVIII - REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DU MODE TERNAIRE	p. 303
PLANCHE XIX - PRINCIPALES DÉCOUVERTES ET ÉCRITS CHEZ FREUD, JUNG ET LACAN	p. 304
PLANCHE XX - PHYSIOLOGIE ANALYTIQUE	p. 306
PLANCHE XXI - HITLER ET L'ART	p. 308
PLANCHE XXII - MANIFESTATION ÉNERGETIQUE DU DAO	p. 309

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Il existe de multiples chemins où se mêlent les frustrations, les peurs et les croyances, d'autres où affluent des experts en mathématiques, médecine, astronomie, génétique, linguistique, musicologie... Si tous ces chemins sont nécessaires à la compréhension de la vie et à ses mécanismes, est également nécessaire l'interprétation des liens qui les relient entre eux. On assiste aujourd'hui à une crise des communautés, qu'elles soient scientifiques, politiques, écologiques, économiques ou tout simplement humaines. Pour surmonter cette crise, nous devons d'une part retourner à la source, d'autre part créer des liens interdisciplinaires qui seront à même de compléter nos connaissances tout en leur donnant une plus grande clarté.

Les sciences fondamentales et la psychanalyse sont entrées dans leur période d'épuisement. Ces communautés n'ont pas su unir leurs connaissances respectives, ce qui aurait, bien sûr, nécessité des remises en cause permanentes, mais aurait permis, à l'évidence, d'ouvrir la porte sur une troisième voie. Sans doute, la peur de perdre le pouvoir sur le savoir ou « le non savoir » y afférant, en est une des causes principales. Mais on peut, bien sûr, trouver d'autres causes au sein même de la réflexion psychanalytique. D'un tel enfermement, il résulte « une consanguinité des connaissances » qui ne peut guère plus construire que des aberrations. Lee Smolin, dans son ouvrage « The trouble with Physics » explique longuement que la physique doit prendre ses sources dans la philosophie. C'est ce que firent Freud Jung et Lacan en regardant du côté des Aristotéliens, ce qui leur permit de poser les fondamentaux de cette discipline. Les grands physiciens du début du XXe siècle comme Einstein, Bohr, Boltzmann, Poincaré, Heisenberg firent de même. Pour eux les concepts de la nature présidaient à leur réflexion, le formalisme mathématique n'est arrivé qu'après.

La psychanalyse se trouve ainsi confrontée à deux exigences, celle de revisiter sans cesse les arcanes de la philosophie, celle aussi de promouvoir *la transdisciplinarité*¹ au travers d'autres sciences, transdisciplinarité sans laquelle elle ne connaîtra pas son âge d'or. C'est bien ce que propose Freud dans le texte du *bloc-notes magique* où il nous invite à regarder

¹ Enseignement qui crée des passerelles entre des disciplines du savoir qui n'ont à priori aucun point commun mais qui donnent d'un même *objet* des éclairages différents.

autour de nous, dans d'autres systèmes : « Si l'on imagine qu'une main détache périodiquement du tableau de cire la feuille recouvrante pendant qu'une autre écrit sur la surface du bloc-notes magique, on aura là une figuration sensible de la manière dont je voulais me représenter la fonction de notre appareil perceptif psychique. » Pour ce qui est de « l'objet analytique », notre approche personnelle sera par ailleurs de nature *transdisciplinaire*².

Freud, Jung et Lacan consacrèrent leur vie entière à la psychanalyse. Ont fleuri un peu partout dans le monde des écoles freudiennes, jungiennes et lacaniennes. Chacune d'entre elles défend « sa paroisse » avec force et conviction. Mais de cette pluralité, dont il résulte souvent des oppositions, ne ressort pas, ce qui serait dans l'intérêt de la psychanalyse, l'émergence d'une ligne de conduite unique. Seule la mise en parallèle des travaux de Freud, Jung et Lacan est à même de produire un tel résultat. Comment mieux comprendre la pensée de Freud qu'en lisant Lacan ? Comment mieux imaginer le concept de *la pulsion* chez Freud qu'au travers des travaux de Jung sur *les archétypes* ? Comment mieux cerner la pensée de Lacan dans son approche du *ternaire* qu'en revenant sur les travaux de Jung et sur la symbolique des mythes anciens et de la philosophie taoïste ? Freud, Jung et Lacan parlent d'une même chose, ils travaillent à la psychanalyse. Bien que n'ayant pas créé d'écoles, Laennec, Pasteur ou Mendel ont contribué à l'avancée de la médecine. Et Freud, Jung et Lacan, eux-mêmes, n'étaient pas très partisans d'avoir leur propre école, ils redoutaient « une cristallisation » des « savoirs » qui risquait d'engendrer des « croyances ». La psychanalyse, au même titre que la médecine l'a fait en son temps, doit rassembler, sous un même vocable, toutes les connaissances utiles au fondement de sa propre discipline. Découvrir le fonctionnement de la psyché humaine et en décrire la physiologie seront à la base des préoccupations de Freud, Jung et Lacan.

Même si l'approche de Freud peut-être qualifiée de plus scientifique que celle de ses confrères, celle de Jung plus « ésotérique » et celle de Lacan plus littéraire, il n'en reste pas moins que chacune d'entre elles représente une écriture, véritable traduction de l'*objet analytique*. A ce titre, comparer ces différents types d'écritures qui évoquent un même *objet* peut s'apparenter à une démarche de *comparatisme*³, idée que nous aborderons dans notre travail. Freud naît en 1856, Jung en 1875 et Lacan en 1901. Leurs travaux resteront étroitement liés, tout d'abord entre Freud et Jung puis entre Jung et Lacan. Notons également

² Ibid. 1.

³ Mounin G., *Dictionnaire de la linguistique*, « Méthode de recherche linguistique qui prit naissance au début du XIXe siècle sous le nom de grammaire comparée et qui constitue la première approche scientifique de la langue », Presses universitaires de France, 1974, p. 74.

que les quelques cinquante années qui séparent la rencontre de Freud et Jung (1907) puis celle de Jung et Lacan (1954) verront grandement se modifier le paysage scientifique. Freud travaille à « mains nus », sans véritable support scientifique auquel il pourrait faire référence, quand il rédige son texte « Le Bloc-notes magique ». Il imagine une logique informatisée de la psyché. Mais nous ne sommes qu'en 1925 et les premières technologies relatives à l'information et à la communication (informatique, électronique et télécommunication) ne verront le jour que dans les années cinquante. Il en va de même pour Jung qui pressentira que, pour bien comprendre le fonctionnement de la psyché, il faut « aller voir ailleurs ». C'est bien du reste ce qu'il fera. Il ira « voir ailleurs » en entreprenant de nombreux voyages à travers le monde. Mais pour lui, « aller voir ailleurs », ne se borne pas au simple déplacement physique, le voyage, peut et doit se faire en parcourant les nombreux chemins tracés par les autres civilisations, les mythes qui en résultent, également ceux laissés par les alchimistes. Il s'intéressera également aux maîtres-cartiers et à la science des *tarots* dont les compagnons tireront toute leur philosophie. Pour Jung l'approche transdisciplinaire constitue un facteur essentiel à la démarche scientifique quelle qu'elle soit.

Les disciplines doivent entrecroiser leurs connaissances pour l'étude d'un même *objet*. C'est dans cette logique *transdisciplinaire* que Jung élaborera sa théorie archétypique, mais nous sommes en 1918. Il faudra attendre plus de soixante ans pour que les Universités européennes s'intéressent à la démarche *transdisciplinaire* et créent « le Certificat International en Ecologie Humaine »⁴ dont l'enseignement est axé sur cette méthodologie de travail. Freud, lui-même, n'a pas échappé à une telle démarche. Preuve en est la publication en 1913 de son ouvrage : « Totem et Tabou »⁵ suivi en 1939 par : « l'homme Moïse et la religion monothéiste »⁶. S'appuyant sur des monographies de voyages à travers le monde, il en déduira que la psychanalyse peut trouver des réponses dans l'étude des sociétés et des cultures primitives. Freud, Jung et Lacan visiteront les mythes anciens. Freud en concevra le complexe d'Œdipe dont l'universalité fut beaucoup contestée. Et pourtant, même si ce dernier, ne fut pas exhaustif dans ses théories - et pouvait-il l'être - il ouvrait une brèche dans laquelle s'engouffrera Jung puis, en son temps, Lacan. Quant à la question *transdisciplinarité*, Lacan s'y intéressera également quand il concevra « ses trois » : *imaginaire, réel et symbolique*. Il aura recours à des formulations algébriques et conviendra

⁴C.I.E.H. : Certificat International en Ecologie Humaine : créé sous les auspices du Bureau régional pour l'Europe de l'Organisation Mondiale de la Santé. Les Universités enseignantes sont : Bordeaux I, Paul Sabatier Toulouse III ; Paris V ; Bordeaux I ; Pau et des Pays de l'Adour ; Aix-Marseille I et III ; Bruxelles - VUB et ULB (Belgique) ; Evora (Portugal) ; Lisbonne (Portugal), Genève (Suisse) et Padoue (Italie).

⁵ Freud S., *Totem et Tabou*, 1913, Presse universitaires de France, Paris, 2010.

⁶ Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939, Gallimard, 1993.

d'une possible mathématisation de l'écriture psychique, pensée qu'il empruntera au mathématicien Koyré. D'autre part, si son œuvre peut-être perçue comme une relecture de l'œuvre de Freud, elle offre cependant une tout autre lisibilité du fait des éclairages transdisciplinaires qu'elle apporte. Dès 1936, Lacan s'appuiera sur de nombreux philosophes comme Hegel ou Levinas ou encore la romancière Marguerite Duras. C'est au travers des travaux de Konrad Lorentz sur *l'éthologie* qu'il formulera son « stade du miroir » qui, par la suite, deviendra le concept de *l'imaginaire*. Dans les années cinquante, c'est à la linguistique et, en particulier, aux écrits de Saussure, qu'il empruntera ses concepts du *signifiant*, *signifié*. Dans ces mêmes années, fleurissent schémas (schéma L : le *Grand Autre*) et graphes (graphe du désir : *l'objet a*).

Par ailleurs, Jung et Lacan s'intéresseront tous deux au Taoïsme à des périodes différentes de leur vie, le premier en 1920 avec sa rencontre avec Richard Wilhelm, le second en 1961 lors de ses lectures avec le sinologue François Cheng. Ce n'est pas le hasard qui a conduit ces deux hommes à retourner aux sources de l'écriture chinoise et à sa symbolique puisée dans la philosophie taoïste. Le besoin de leurs recherches les a placés tous deux sur cette voie. Comment sortir d'une logique linéaire, comme celle que nous inspire la pensée judéo-chrétienne dans l'allégorie de « l'échelle des vertus ⁷ » par exemple, et passer à un principe cyclique comme celui décrit au travers du mythe de « la résurrection d'Osiris » puisé aux traditions de l'Égypte ancienne ? Jung et Lacan buteront sur ce genre de problématique et devront trouver des réponses dans d'autres types d'écritures. Le taoïsme en fait partie. Jung y découvrira, avec Richard Wilhelm, puis au travers de son travail sur *le Yi-King*, le concept de transformation de l'âme. Lacan avec François Cheng confortera son opinion sur une structuration de la psyché selon le mode ternaire que lui inspirera « le vide-médian » taoïste.

A contrario, la pensée occidentale se nourrit d'une logique de modélisation qui est axée sur un mode binaire. Cette pensée prend ses racines dans l'enseignement Judéo-chrétien et plus exactement dans le mythe d'Abraham (1800 av. J.C.), lequel est considéré comme la source de l'Ancien et du Nouveau testament. Le Christianisme primitif reconnaîtra dans le sacrifice d'Isaac, fils d'Abraham, celui en devenir de Jésus. Étymologiquement, Abraham, en langue arabe, signifie « père d'une multitude », « promesse » que Dieu lui fit. Son nom est du reste considéré comme l'ancêtre des peuples arabes et hébreux. A ce titre, il devient prophète de l'Islam, père du Judaïsme, et patriarche du Christianisme. Il est attesté dans la Genèse et le

⁷ De Landsberg H., *Hortus Delicarium*, recueil de 50 planches avec texte d'introduction historique, littéraire et archéologique suivi du catalogue complet des 144 miniatures et du commentaire iconographique des 50 planches par Joseph Walter, Srasbourg F-X, Le Roux, 1952.

Coran. Pour l'ensemble de ces religions, « bien » et « mal » sont des concepts récurrents. Dans leur utilisation trop systématique, elles traduisent et entretiennent une dichotomisation de *l'objet* psychique. Freud avait déjà perçu le risque de se laisser enfermer dans des structures purement duelles dont les névroses et les psychoses constituent les dérives essentielles. Il y consacra une grande partie de son œuvre. Si Jung et Lacan découvrent la logique du ternaire au travers du *vide-médian* taoïste, Freud y parviendra également par d'autres approches. « Le thème des trois coffrets » écrit en 1913 en témoigne. Puisé dans la littérature shakespearienne, ce récit des *Gesta Romanorum* met en valeur les trois substances alchimiques : le plomb, l'argent et l'or, thème cher à Jung. Freud y découvrira que le plomb image de la « Terre-mère » représente la troisième voie, substance vierge de laquelle tout peut advenir. A contrario, l'or et l'argent en tant que matières finies ne peuvent qu'attiser les convoitises et sont donc sources de conflit : « seule la troisième des filles du Destin, la silencieuse déesse de la mort, le recueillera dans ses bras. »⁸

Lacan, dans sa volonté à vouloir décrire sa topique « symbolique-réel-imaginaire » (1953) sous un éclairage tripartite rejoint celle de Freud avec ses deux topiques « conscient-préconscient-inconscient » (1895) et « ça-moi-surmoi » (1923). Le nœud borroméen (1972) constituera une autre tentative de la part de Lacan pour amener une fluidité au sein de sa topique. Jung n'avait pas non plus échappé à la logique du « trois » puisqu'il fera la rencontre avec le monde des alchimistes (1920) et celui du compagnonnage qui le placeront sur le chemin du *ternaire*. C'est bien du reste au contact de la symbolique qui structure les mythes anciens que la valeur du *ternaire* prend toute sa valeur. Jung comme Lacan consolideront cette pensée lors de leurs travaux sur l'écriture chinoise et le taoïsme. Le concept du *vide-médian* en est le principe fondateur. C'est de ce dernier que Lacan tirera vraisemblablement l'essentiel de ses travaux. Que serait *le réel* de Lacan si nous ne percevions pas dans cette topique une force créatrice, une forme de manifestation artistique de la psyché humaine? Mais pour que cette dernière puisse se réaliser pleinement, celle-ci doit se départir de toute entrave qu'elle soit structurelle ou encore parasite. Jung apportera de nombreuses réponses à cette problématique notamment au travers de sa réflexion sur *le tarot initiatique*.

L'objet défini par Lacan est un concept vivant plurifactoriel. Perçu au travers des sens et uniquement dans la plage des fréquences qui lui est impartie, *l'objet* doit s'inscrire dans la psyché afin de témoigner au mieux de sa réalité. Le concept du miroir, qui nous renvoie au

⁸ Freud S., *Le thème des trois coffrets*, 1913, traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, 1927, Les classiques des sciences sociales, produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, Cégep de Chicoutimi, Université du Québec, p. 14.

système Pc-Cs de Freud ou encore à *la persona* chez Jung ou bien encore à *l'imaginaire* chez Lacan, rend compte de la structuration duelle de *l'objet* lors de sa phase perceptive. Gravées au sein *d'un tronc commun* lors d'une première phase, « les traces mnésiques » devront par la suite s'en dissocier afin de concevoir « leur propre forme ». *Les tarots de Marseille* illustrent cette imagerie qui fait référence au père à la mère et aussi à d'autres référents comme le masculin ou le féminin, *l'anima/l'animus* chez Jung. Pour ce dernier, *les tarots* proviennent du passé et sont puisés à un *inconscient collectif* qui relie l'ensemble de l'humanité. Par le mécanisme des archétypes, il nous permet de pénétrer le mythe dans sa composante énergétique, ce que bien avant lui, l'Égypte ancienne décrivait dans son panthéon des divinités. L'archétype est vivant et peut être actionné par la psyché volontairement ou involontairement.

Pour Freud comme pour Lacan « *L'essence de l'être humain, c'est le langage* ». Vient appuyer cette thèse les travaux du linguiste, R. Jakobson. Ce dernier s'intéressera aux rêves analysés par Freud. Il évoquera deux articulations possibles de la chaîne parlée, lors de la gravure de ses séquences : *la condensation* et *le déplacement*, (découvertes de Freud), mécanismes similaires à ceux utilisés par *la métaphore* et *la métonymie*. Freud et Lacan feront tous deux références à la linguistique et aux travaux de Jakobson et de Saussure⁹. Par langage, il faut comprendre méthodologie linguistique ou psychique qui peut, bien sûr, relever d'une science mathématique, comme Lacan l'affirmera plus tard, reprenant la définition de Koyré sur *le réel*. Langage, c'est aussi tout ce qui fait signification à l'être humain, c'est-à-dire tout ce qui est placé sous l'emprise des sens. Il en symbolise la traduction. Or, à trop chercher les maux derrière les mots, le risque serait de ne plus voir que verbes, là où peut-être se dresse d'autres formes d'écritures, ce que pressentiront Freud, Jung et plus tard Lacan. Freud connaissait les travaux d'Auguste Weismann qui, en 1883, énonçait que l'hérédité se transmettait au moyen d'un support matériel. Mais cette information s'avérait bien insuffisante, même pour un précurseur comme lui, pour décrire la physio biologie de l'appareil psychique. Il est clair que la connaissance par Freud de la découverte ,en 1950, par James Watson et par Francis Crick, des gènes et des chromosomes, lui aurait vraisemblablement permis d'élaborer une théorie de l'écriture psychique qui suivrait le modèle génétique . Mais ce rendez-vous manqué ne l'empêchera pas de s'approcher au plus près de l'idée d'un processus de codification de l'information au sein de la psyché humaine.

⁹ Confer les travaux de Jakobson R. : « *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie* », dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil, « Points », 1970 et ceux de Saussure F. « *Cours de Linguistique générale* », Payot, 1916.

En 1925, avec son travail sur « le Bloc-notes magique », il met en évidence que la psyché possède sa propre écriture et fait référence à une logique informatique. Freud possédait en lui, en filigrane caché, la trame complète de ce que le troisième millénaire abordera, d'une manière certaine, sous le vocable de physiologie analytique.

Par ailleurs, la numérologie et la symbolique du nombre constituent de précieux outils en tant qu'approche transdisciplinaire. Elles amènent d'autres éclairages sur la Fonction analytique et montrent qu'il existe un rapport étroit entre l'écriture psychique et les nombres. Selon les mythologues, Dieu créa le monde sur le mode quaternaire : quatre points cardinaux, quatre phases lunaires, quatre saisons... On compte également quatre évangélistes. Le quatre devient la manifestation de Dieu au travers de la création de l'univers. « *Des quatre extrémités de la terre souffle les quatre vents* » (Apocalypse, 7, 1 ; 20, 8). L'homme se souvient de sa nature d' « avant la chute » quand il écrit le nom de Dieu avec quatre lettres (YHVH)¹⁰. Le quatre symbolise le verbe, et le trois, l'écriture. Le quatre c'est aussi le carré, « le trois », le cercle (un centre, un rayon, une circonférence). Résoudre la quadrature du cercle, c'est désinscrire en permanence le cercle du carré, l'homme prisonnier de son désir perdu, être Dieu. Une porte, un trait sépare mort et vie. Dieu l'unique, le Un, s'ouvre à sa propre création et chute et comme le *I* de Dante bascule vers son autre nature. Le quatre se fait alors trois. Par ce basculement, Dieu se fait homme. « *Le I déchirure d'un cri, d'un prime souffle qui fait correspondre le Dieu à la puissance du langage et de l'être. La parole poétique ouvre à ce qu'elle nomme, elle est aphoristique, ce I surgit phonétiquement parlant comme un cri bref, lapidaire, déchirant et donnant corps à la lettre, instant en éclair traversant le corps, il ouvre le visage et l'anime.* »¹¹ Dieu fait homme c'est aussi le nouveau-né qui accède au monde par un cri libérateur : « *Calligraphiquement il est ce trait hiéroglyphique qui sépare et unit le haut et le bas, le Dieu et l'homme, tout autant qu'il blesse l'homme dans l'effraction de son corps et libère par le langage cette souffrance originare et nécessaire.* »¹²

La mythologie apporte également ses éclairages, Freud, Jung et Lacan s'y intéresseront tous trois. Certains de ses mythes, comme nous l'avons déjà souligné, illustrent le concept du *ternaire* incontournable pour la compréhension des mécanismes psychiques. D'autres comme les mythes mayas¹³ évoquent le paradis perdu et seront vraisemblablement au fondement du concept de « l'objet a » de Lacan. Les Mayas attribuaient la foudre et l'éclair

¹⁰ Yod-Hé-Vav-Hé ou Jéhova.

¹¹ Salignon B. *La puissance en art, rythme et peinture*, Carpentras, 1998, p. 35.

¹² Ibid.

¹³ Ximenez F., *Popoluh*, Impreso en Artgrafic de Guatemala, 3^e édition, 2007.

à la parole de Dieu écrite, et le tonnerre, à la parole de Dieu parlée. Dès qu'apparaît le trait, se produit la déchirure, *le I de Dante*, c'est l'instant où Dieu s'écrit en s'inscrivant dans le monde. Dès lors, il perd le verbe qui s'étirole au loin dans un sourd grondement. Toute sa vie durant l'homme sera en quête de cette parole perdue qu'il cherchera à faire renaître par l'écriture. L'écriture symbolise la parole perdue de Dieu.

Tous les différents types d'écritures, la linguistique, les mathématiques, la génétique, la symbolique (lames du *tarot initiatique* par exemple), la numérologie, ajoutons également, la chimie, la physique, la musique, les glyphes (égyptiens, mayas), ne sont que des « *écritures-filles* », issues d'une « *écriture-mère* », elle-même, pur produit de la psyché. Notre préoccupation première est de partir à la découverte de cette « *écriture-mère* », représentée par les concepts de Freud, Jung et Lacan, afin d'en découvrir le vrai visage, celui de la psychanalyse. Par notre travail, nous souhaitons montrer que les écritures humaines sont construites à l'image de l'écriture psychique dont elles sont issues, puis qu'elles structurent, à leurs tours, la psyché qu'elles influencent en retour. Toute la diversité des écritures illustre *le symbolique* lacanien. L'« *écriture mère* » s'est construite avec le temps et prend sa source au sein du *réel* cher à Lacan. C'est de l'image des traces perçues dans son environnement, que l'homme a, lui-même, par imitation, gravé les siennes au sein de la psyché. D'une manière plus générale, cette dernière a toujours cherché à obtenir de *l'objet* une représentation la plus fidèle possible. L'homme invente le monde, sans cesse, selon des axes qui lui sont propres, mais en réalité il puise son inspiration à la source de sa nature profonde. L'homme est un modèle pour l'homme et aussi pour Dieu, avec cette idée possible, que ce dernier, s'est fait homme, par l'incarnation, afin de découvrir sa propre nature. Noter les traits communs, découvrir les analogies et aussi les différences qui illustrent les propos de Freud, de Lacan et de Jung, mettre en avant leurs caractéristiques essentielles relève aussi d'une *méthode typologique*¹⁴ et témoigne de notre travail. Sous cet éclairage, l'écriture psychanalytique rend compte d'une réalité d'« *écriture-mère* ». Par cette approche de *comparatisme*, les travaux de Freud, ceux de Jung et ceux de Lacan peuvent être considérés comme autant d'« *écritures-filles* ». Mais avant eux, Champollion s'adonnera également au comparatisme, science sans laquelle il n'aurait jamais découvert en 1822 « le sens caché » des hiéroglyphes¹⁵. Les « *écritures filles* », prennent racines dans d'autres écritures qui, de prime abord, ne possèdent aucun lien direct avec la psychanalyse et pourtant l'expliquent. C'est pourquoi notre propos

¹⁴Mounin G., *Dictionnaire de la linguistique*, « *Classification des langues en types selon leurs traits caractéristiques* », Presses universitaires de France, 1974, p. 330.

¹⁵ Champollion a travaillé sur un texte consacré au Pharaon Ptolémée. Ce texte est rédigé dans deux langues (égyptien et grec anciens) et comporte trois systèmes d'écritures : hiéroglyphique, démotique et grec.

privilégiera également l'approche transdisciplinaire dont on trouvera des fondements plus vastes au travers de l'œuvre de Jung qui s'est largement autorisé à sortir du cadre strict imposé par une psychanalyse qu'il jugeait à son goût trop académique.

Notre travail comporte trois parties :

La première est consacrée à Freud, la seconde à Jung et la dernière à Lacan. Dans la première, notre démarche consiste à mettre en valeur les deux principaux concepts mis en avant par Freud : la physiologie analytique et la pulsion. C'est pourquoi, lors du premier chapitre nous analyserons *le Bloc-notes magique*, texte de 1925 dans lequel Freud établit une sorte de cahier de charges nécessaires au déroulement de cette physiologie. Nous y établirons un parallèle entre le texte du *Bloc-notes magique* et la structure informatique que Freud, sans le savoir, a décrit en filigrane. Dans le second chapitre, nous visiterons l'écriture hiéroglyphique égyptienne, tout d'abord dans sa forme structurelle, polymorphe, qui ne sera pas sans nous rappeler à la fois, des éléments du *Bloc-notes magique* et , nous suggérer également des articulations possibles avec la physiologie analytique. Nous découvrirons alors les ressemblances frappantes qui existent entre les quatre caractéristiques du *vibratoire* symbolisé par « les barques célestes » et celles de *la pulsion* décrites par Freud en 1896. Un tout dernier chapitre, enfin, consacré aux cinq modes structuraux de l'écriture hiéroglyphique, nous permettra d'envisager un modèle d'écriture possible pour la psyché.

La seconde partie de notre travail est consacrée à Jung. Nous y présenterons dans un premier chapitre les grands concepts du processus *d'individuation* : *conscient* et *inconscient*, le rêve et *la fonction transcendante*, *le numineux*, *l'effraction du symbolique*, les archétypes, l'inconscient collectif, *la persona*, *le moi* et *le Soi*. Nous verrons également que les désaccords, qui séparèrent Freud et Jung au sujet de la pulsion, furent à la base de toute la réflexion de Jung. Dans la seconde partie de ce chapitre, nous analyserons les liens qui existent entre *l'individuation* décrite par Jung et *les tarots initiatiques*. Nous montrerons que ces derniers représentent une méthode d'investigation possible de la psyché humaine. Dans le second chapitre intitulé « Trois phases pulsionnelles », nous aborderons tour à tour les trois grandes étapes du processus d'individuation : La duplication de *l'objet* qui conduit à structurer *la persona*, la différenciation de *l'objet* qui élabore *le moi* et enfin *l'effraction du symbolique* qui libère *le moi* et conduit au *Soi*. L'étude de la duplication de *l'objet* mettra en évidence plusieurs archétypes dont celui de *l'anima/animus* et celui de *la persona*. Ensuite celle de la différenciation de *l'objet* nous livrera plusieurs grands concepts que nous mettrons en évidence dans ce chapitre : le concept d'arrachement, le concept de croissance et de

décroissance de la pulsion, le concept de calcification de *la persona*, le concept des « non-résolus » et le concept de dépassement de *la persona*. Avec *l'effraction du symbolique*, nous aborderons enfin la troisième étape de *l'individuation*. Nous y découvrirons que Jung fit lui-même l'expérience de l'enfer. Avec Jonathan, nous étudierons également un cas clinique propre à cette physiologie. Nous envisagerons enfin *cette dernière* sous son aspect symptomatologique, clinique et symbolique. Nous y découvrirons également les concepts animique, de synchronicité et vibratoire. Avec les sept péchés capitaux, nous ferons la rencontre avec « sept calcifications de la persona ». Nous comparerons enfin ces dernières avec les tonalités musicales, puis nous terminerons ce chapitre avec le rêve qui, selon Jung, est art.

La troisième et dernière partie de notre thèse, est consacrée à Lacan. Comme nous l'avons fait pour Freud et Jung, nous visiterons tout d'abord les grands concepts comme *l'imaginaire, le réel et le symbolique*, le nœud borroméen et *l'objet a*. Nous verrons, pour ce dernier, également intitulé par Lacan *objet du désir*, que les sources proviennent de *l'agalma* de Platon. On peut également rapprocher *agalma* et *persona* décrite par Jung, dont le sens apparaît très proche. Pour Lacan, comme pour Freud, l'inconscient est structuré comme un langage. *Signifié* et *signifiant* sont des concepts que Lacan empruntera à la linguistique pour étayer son propos. Nous établirons également un parallèle entre l'écriture biologique et l'écriture psychique ce qui nous conduira à parler de la méiose du subconscient. L'écriture mathématique s'inscrit également à part entière au sein du processus physiologique analytique. Tout comme le fit Lacan, nous y consacrerons une partie de notre travail. Afin de créer un parallèle entre les mathématiques et le concept *d'hainamoration* mis en avant par Lacan, nous entreprendrons l'étude des fonctions mathématiques des second et troisième degrés, les plus à même, peut-être, d'illustrer ses travaux. Du binaire au ternaire il n'y a qu'un pas. Voilà, en tous cas, ce qui ressort des études de Lacan rejoignant finalement, sur ce point essentiel, celles de Jung. Le binaire est un modèle organisateur pour la psyché, mais représente un véritable poison pour cette dernière qui ne sait pas s'en libérer afin d'inventer ses propres images. Nous le montrerons dans le chapitre que nous avons consacré à la perversion et que nous avons intitulé : « la perversion, une impasse du binaire ». « L'impasse du binaire » représente pour Lacan, une pathologie de *l'imaginaire*, ce que nous avons décrit auparavant comme une pathologie de *la persona* chez Jung. A cet effet nous proposerons l'étude de deux cas de perversion : Gilles de Rais et Adolf Hitler. De ces analyses, nous montrerons que la perversion obéit à des mécanismes précis. Nous en concluons qu'il existe une véritable physiologie de la perversion qui obéit à des phases structurelles propres à cette

pathologie, qui se veut individuelle et sociale. Nous terminerons ce travail sur Lacan par l'évocation d'un voyage au pays du Tao, voyage qu'entreprit ce dernier, au côté de François Cheng de 1961 à 1973. La rencontre avec le vide-médian taoïste, confortera Lacan, qu'avec sa topique *imaginaire-réel-symbolique*, il est sur la bonne voie. *Le nœud borroméen* accouchera de cette réflexion sur cette particularité essentielle de la philosophie taoïste que représente la symbolique du vide-médian. Avec ce dernier principe, Lacan mettra en avant le concept du ternaire, prolongement indispensable à celui du binaire, ce dernier, largement décrit dans son concept *d'hainamoration*. Pour finir cette étude, et afin de faciliter au lecteur, notre travail comparatiste et transdisciplinaire rapprochant Freud, Jung et Lacan, sur l'essentiel de leurs concepts, nous avons établi un tableau mentionnant leurs intersections de vie, ainsi que leurs principales découvertes (Planche XIX, fig. 43).

PREMIERE PARTIE

FREUD

FREUD

Le Bloc-notes magique : Physiologie analytique et mécanismes informatiques

Pulsion et vibratoire dans la symbolique égyptienne

L'écriture égyptienne ancienne, un modèle d'écriture pour l'objet analytique

Nous sommes en 1925, Freud, le psychanalyste s'interroge. On est loin de l'observation du cas du petit Hans (1909) et même du travail sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920). Même Lacan, lors du séminaire IV¹⁶ (1957), consacré à l'analyse de ces mêmes cas, déclarera qu'il n'a pas vraiment, lors de ce séminaire, répondu au problème de la perversion. Si la perversion reste un problème à résoudre parmi tant d'autres, il n'en reste pas moins que la question sur le mécanisme même du fonctionnement de la psyché humaine devait toujours, et encore en 1925, questionner Freud. Pour comprendre quels en sont les principes opératifs, encore faut-il l'avoir longuement observée au travail. C'est ce que fit Freud durant toutes les cures qu'il entreprit avec ses patients. Constaté des dérèglements du comportement humain jusqu'à en dresser un tableau symptomatologique, n'est-ce pas là admettre l'existence d'une pathologie rattachable à une physiologie du corps humain et si oui, laquelle ? Cette question, Freud se l'est bien évidemment posée.

Dans ce chapitre consacré à Freud, nous analyserons surtout *le Bloc-notes magique* et tout ce que Freud a pu en tirer comme enseignement au sein de sa propre approche de la théorie analytique. Nous y découvrirons notamment toutes les analogies frappantes qui existent entre la description que Freud fait du *Bloc-notes magique* et de la structure informatique moderne. La lettre 52 adressée par Freud à W. Fliess contient déjà en germe les concepts mis en avant dans *le Bloc-notes magique* et nous ne sommes alors qu'en 1896.

Dans une seconde partie nous visiterons l'écriture hiéroglyphique égyptienne. Nous mettrons son concept du vibratoire en parallèle avec la pulsion imaginée par Freud en 1896. Les caractéristiques telles que décrites par Freud représentent vraisemblablement la découverte la plus importante pour la physiologie analytique. Cette dernière ne peut s'expliquer sans faire appel aux principes de la pulsion.

¹⁶ Lacan J. *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, « De Hans-le-fétiche à Léonard-en-miroir »*, Paris, Le Seuil, 1994.

Les mécanismes qui président à la perversion empruntent également les voies de cette logique. Nous le verrons dans le chapitre consacré à l'étude de deux cas, Gille de Rais et Hitler. Nous aurions pu inclure cette analyse dans le chapitre consacré à Freud, mais nous avons fait le choix de rattacher ce dernier au chapitre dédié à Lacan. En effet celui-ci, avec son concept d'*hainamoration*, campe une autre réalité incontournable de la physiologie analytique qui est le problème de la dualité. Lacan y consacra une part importante de son œuvre en travaillant sur l'écriture chinoise. C'est du reste avec François Cheng, comme nous le verrons dans le chapitre consacré à Lacan, que ce dernier comprit que la psyché humaine se structurait bien au-delà du mode binaire et qu'elle accédait tout naturellement à la nécessité d'une logique ternaire. *Le Tao* visité par Jung et Lacan nous renseignent sur ce sujet.

Afin de ne pas alourdir inutilement notre démonstration, nous avons occulté volontairement tout le travail que Freud a consacré à la symbolique et aux mythes anciens. En effet, Jung s'est largement inspiré du travail de Freud, comme le fera plus tard Lacan de Jung. C'est pour cette raison que nous incluons l'étude de la symbolique dans le chapitre consacré à Jung. Jung remet à l'ordre du jour le concept de la pulsion. Pour Jung, ce concept ne s'attache pas qu'à la logique sexuelle, il va au-delà. C'est par son travail sur l'alchimie, le Yi-King et surtout les tarots de Marseille que nous découvrirons avec Jung, tous les mécanismes qui président à la construction de l'écriture psychique, et à l'illustration par l'image et le symbole, de la réalité pulsionnelle.

Faisant suite à sa deuxième topique dite structurale et rédigée en 1923, Freud rédigea un texte intitulé *le Bloc-notes magique*¹⁷. A la lecture de ce texte, on est surpris par la

¹⁷ Freud S, *Le Bloc-notes magique*, 1925 : « Si je n'ai pas confiance en ma mémoire - on sait que les névrosés en ont manifestement une grande méfiance mais les sujets normaux ont toute raison de se méfier aussi - je puis parfaire et assurer son fonctionnement en prenant des notes par écrit. La surface qui conserve ces notes, que ce soit un tableau ou une feuille de papier, est alors pour ainsi dire un fragment matérialisé de l'appareil mnésique qui, autrement, est invisible en moi. Il me suffit de savoir l'endroit où j'ai placé le " souvenir " ainsi fixé pour pouvoir à chaque fois le " reproduire " à volonté; je suis sûr qu'il reste inaltéré, échappant aux déformations qu'il aurait peut-être subies dans ma mémoire.

Si je veux utiliser à fond cette technique destinée à améliorer ma fonction mnésique, je m'aperçois que deux procédés différents sont à ma disposition. Je puis d'abord choisir une surface plane qui gardera indéfiniment intactes les notes qui lui sont confiées, par exemple une feuille de papier sur laquelle j'écris avec de l'encre. Je conserve alors une " trace mnésique durable ". Mais ce procédé présente l'inconvénient suivant : la surface en question épuise bientôt sa capacité de réception.

La feuille est remplie, elle n'offre plus de place pour de nouvelles notes et je me vois obligé d'en utiliser une autre encore vierge. Bien plus, l'avantage du procédé - procurer une " trace-durable " - peut perdre sa valeur à mes yeux si, après quelque temps, les notes que j'ai prises cessent de m'intéresser et si je ne veux plus les " garder en mémoire ". Le second procédé n'a pas ces deux défauts.

Si par exemple j'écris avec de la craie sur un tableau d'ardoise, j'ai une surface plane réceptive qui reste indéfiniment capable de réception et je puis détruire ce que j'y ai noté dès que cela ne m'intéresse plus sans être forcé de jeter la surface plane elle-même. Ici, l'inconvénient est de ne pas pouvoir conserver une trace durable. Si je veux inscrire de nouvelles notes sur le tableau, je dois effacer celles dont il est déjà couvert. Ainsi, capacité réceptrice illimitée et conservation de traces durables semblent s'exclure mutuellement dans les dispositifs par

lesquels nous remplaçons notre mémoire : ou bien la surface réceptrice doit être renouvelée ou bien les notes détruites.

Tous les appareils auxiliaires inventés pour améliorer ou renforcer nos fonctions sensorielles sont construits comme l'organe sensoriel lui-même ou des parties de celui-ci (lunettes, appareils photographiques, cornets acoustiques, etc.). Comparés à ces appareils, les dispositifs destinés à aider notre mémoire semblent particulièrement défectueux puisque notre appareil psychique accomplit justement ce qu'ils ne peuvent accomplir : il a une capacité indéfinie de recevoir des perceptions toujours nouvelles et pourtant il en fournit des traces mnésiques durables, même si elles ne sont pas inaltérables.

Déjà dans *L'interprétation du rêve* (1900), j'ai avancé l'idée que cette capacité inhabituelle devait être rapportée à l'activité de deux systèmes différents (organes de l'appareil psychique). Nous posséderions un système *Pc- Cs* (*Préconscient-Conscient*) qui reçoit les perceptions mais n'en garde pas de traces durables, de sorte que pour chaque nouvelle perception il peut se comporter comme une feuille vierge.

Les traces durables des excitations reçues se produiraient dans les " systèmes mnésiques " qui sont placés derrière lui. Plus tard, dans *Au-delà du principe de plaisir*, j'ai fait remarquer en outre que le phénomène inexplicable de la conscience apparaît dans le système perceptif à *la place* des traces-durables.

Depuis quelque temps on trouve dans le commerce, sous le nom de *bloc-notes magiques*, un petit instrument agencé de telle sorte qu'il promet de rendre plus de services que la feuille de papier ou le tableau d'ardoise. Il ne prétend être qu'un tableau à écrire sur lequel on peut effacer les notes par un simple geste de la main. Mais, si l'on y regarde de plus près, on découvre que son agencement concorde de façon remarquable avec la construction qui, selon mon hypothèse, est celle de notre appareil perceptif et l'on se persuade qu'il peut effectivement nous offrir à la fois une surface toujours prête à la réception et des traces-durables des notes déjà reçues.

Le bloc-notes magique est un tableau fait d'un morceau de résine ou de cire brun foncé encadré de papier; il est recouvert d'une feuille mince et translucide qui est fixée à son bord supérieur et libre à son bord inférieur. Cette feuille est la partie la plus intéressante du petit appareil. Elle comporte elle-même deux couches qui peuvent être séparées l'une de l'autre sauf à leurs bords transversaux. La couche supérieure est un feuillet de celluloïd transparent et l'inférieure est faite de papier ciré mince et donc translucide. Quand on n'utilise pas l'appareil, la face inférieure du papier ciré adhère légèrement à la face supérieure du tableau de cire.

Pour se servir de ce bloc-notes magique, on écrit sur le feuillet de celluloïd de la feuille qui recouvre le tableau de cire. On n'a pas besoin de crayon ou de craie, car l'inscription ne consiste pas ici en un dépôt matériel sur la surface réceptrice. Il s'agit là d'un retour à la manière dont les Anciens écrivaient sur des tablettes d'argile ou de cire. Un style pointu raye la surface où l' " écriture " s'inscrit en creux. Avec le bloc-notes magique on ne raye pas directement, mais par l'intermédiaire de la feuille qui recouvre le dessus.

Le style fait adhérer, en tous les points qu'il touche, la face inférieure du papier ciré au tableau de cire, et les rayures qu'il fait apparaissent en écriture sombre sur la surface du celluloïd qui, autrement, resterait d'un blanc gris uniformément lisse. Si l'on veut détruire l'inscription, il n'y a qu'à séparer du tableau de cire la feuille recouvrante avec ses deux couches en la tirant légèrement à partir du bord inférieur.

L'écriture était rendue visible du fait d'un contact étroit entre le papier ciré et le tableau de cire aux endroits qui avaient été rayés; ce contact est maintenant rompu et il ne se rétablit pas quand le papier repose à nouveau sur le tableau. Le bloc-notes magique est alors libre d'inscription et prêt à recevoir de nouvelles notes.

Les petites imperfections de l'instrument sont, bien sûr, sans intérêt pour nous puisque nous voulons seulement examiner en quoi il se rapproche de la structure de l'appareil perceptif psychique.

Si nous séparons délicatement - pendant que le bloc-notes est couvert d'écriture - le feuillet de celluloïd du papier ciré, nous voyons l'écriture aussi nettement sur la surface du papier et nous pouvons nous demander quelle est donc la raison d'être du feuillet de celluloïd dans la feuille recouverte.

Mais si l'on essaye d'écrire directement avec le style sur ce mince papier on s'aperçoit qu'il sera très facilement froissé ou déchiré. La feuille de celluloïd sert au papier ciré de couche protectrice qui doit tenir à l'écart les actions externes susceptibles de l'endommager. Le celluloïd est un " pare-stimulus "; la couche qui reçoit effectivement les stimulus est le papier. Je puis ici rappeler que dans *Au-delà du principe de plaisir* j'ai développé l'idée que l'appareil perceptif psychique comporte deux couches l'une externe, le pare-stimulus, destiné à réduire la grandeur des excitations qui arrivent du dehors, l'autre, derrière celle-ci, surface réceptrice de stimulus, le système *Pc-Cs*.

L'analogie n'aurait guère de valeur si nous ne pouvions pas la poursuivre plus avant. Quand nous détachons du tableau de cire l'ensemble de la feuille recouvrante - celluloïd et papier ciré -, l'écriture disparaît et, comme je l'ai indiqué, elle ne peut plus réapparaître. La surface du bloc-notes magique est libre d'écriture et à nouveau capable de réception. Mais on constate facilement que la trace durable de l'écriture est conservée sur le tableau de cire lui-même et qu'elle peut être lue sous un éclairage approprié.

Ainsi, le bloc-notes magique ne fournit-il pas seulement une surface réceptrice toujours réutilisable comme le tableau d'ardoise mais aussi des traces durables de l'inscription comme un bloc-notes ordinaire; il résout le problème que pose l'union des deux fonctions, en les *répartissant entre deux parties constitutives - ou systèmes -*

modernité de son propos, également par la précision de sa description et des différents appareils qu'il imagine ainsi que de leurs fonctions. Freud suggère à partir de *ce petit instrument* un mécanisme qui présiderait à la physiologie de la psyché humaine. Avec ses deux premières topiques Freud campe une conception en tiroir. C'est également ce que Lacan fera avec sa propre topique même si sa conception en tiroir s'établit selon son concept du nœud borroméen. A ces représentations topiques, avec ce texte du *bloc-notes-magique*, Freud conçoit et ajoute une dynamique ouverte qui annonce les prémices d'une véritable physiologie de l'appareil psychique.

distinctes mais reliées l'une à l'autre. Mais c'est là très exactement la façon dont, selon l'hypothèse que j'ai mentionnée plus haut, notre appareil psychique accomplit sa fonction perceptive. La couche réceptrice de stimulus - le système *Pc-Cs* - ne forme pas de traces-durables; ce qui fonde les souvenirs se produit dans d'autres systèmes avoisinants.

Nous n'avons pas à nous troubler du fait que dans le bloc-notes magique les traces-durables des notes reçues ne sont pas utilisées; il nous suffit qu'elles soient là. Il faut bien qu'en un point cesse l'analogie entre un appareil auxiliaire de ce genre et l'organe qui en est le prototype. Il est vrai également que le bloc-notes magique ne peut pas " reproduire " de l'intérieur l'écriture une fois qu'elle s'est effacée; ce serait un bloc véritablement magique s'il pouvait comme notre mémoire, s'acquitter d'une telle fonction.

Pourtant il ne me semble pas trop aventuré d'assimiler la feuille recouvrante constituée de celluloïd et de papier ciré au système *Pc-Cs*. avec son pare-stimulus, d'assimiler aussi le tableau de cire à l'inconscient qui se trouve derrière et enfin l'apparition et la disparition de l'écriture à l'allumage et l'extinction de la conscience dans la perception. Mais j'avoue que je suis enclin à pousser encore plus loin la comparaison.

Dans le bloc-notes magique, l'écriture disparaît chaque fois qu'est rompu le contact étroit entre le papier qui reçoit le stimulus et le tableau de cire qui conserve l'impression. Ceci s'accorde avec une représentation que je m'étais faite depuis longtemps touchant le fonctionnement de l'appareil perceptif psychique, mais que j'avais gardée jusqu'à présent par devers moi. J'ai émis cette hypothèse des innervations d'investissement sont envoyées de l'intérieur par coups rapides et périodiques dans le système *Pc-Cs*. qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées.

Tant que le système est investi de cette façon, il reçoit les perceptions qu'accompagne la conscience et conduit l'excitation dans les systèmes mnésiques inconscients; dès que l'investissement est retiré, la conscience s'évanouit et le fonctionnement du système est arrêté. Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du système *Pc-Cs*., étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir comme dégusté les excitations.

Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d'innervation; et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système *Pc-Cs*. est au fondement de l'apparition de la représentation du temps.

Si l'on imagine qu'une main détache périodiquement du tableau de cire la feuille recouvrante pendant qu'une autre écrit sur la surface du bloc-notes magique, on aura là une figuration sensible de la manière dont je voulais me représenter la fonction de notre appareil perceptif psychique ».

I - LE BLOC-NOTES MAGIQUE

A) DES CONCEPTS

En 1925, pas question pour Freud de s'en référer à l'un de nos ordinateurs actuels ni à son mode de fonctionnement. Non tout ce que Freud peut imaginer, c'est sa connaissance de l'homme et surtout sa formidable intuition. Ces qualités le pousseront du reste à écrire *le bloc-notes magique* qui marque un tournant dans son approche de l'appareil psychanalytique : « *Depuis quelque temps on trouve dans le commerce, sous le nom de bloc-notes magique, un petit instrument agencé de telle sorte qu'il promet de rendre plus de services que la feuille de papier ou le tableau d'ardoise.* » A la lecture de ce texte, se dégagent un certain nombre de notions que Freud soupçonne plus qu'il ne les décrit de manière affirmative. Toutes ces notions entrent dans le jeu physiologique analytique.

1) Notion générale de stockage et de pluralité de structures

Comment s'opère au sein de notre psyché, la gravure des informations prises au monde extérieur dans lequel évolue l'être humain ? Freud au tout début de son texte, met en évidence les deux premiers concepts de son analyse : « *La surface qui conserve ces notes, que ce soit un tableau ou une feuille de papier, est alors pour ainsi dire un fragment matérialisé de l'appareil mnésique qui, autrement, est invisible en moi.* » Quand Freud emploie les termes « *conserve* » et « *fragment matérialisé* » et plus loin dans le texte, celui de « *système Pc-Cs* », il propose deux notions fondamentales, celle du stockage des données sensorielles et celle de la pluralité de la structure intrapsychique.

2) Notion de systèmes à stockage provisoire et système central. Notion de cycles

Mais Freud n'en reste pas à ses premières déductions, il en ajoutera d'autres : *Le système Pc-Cs* se présente, comme un hôte provisoire, à ce qu'il nomme innervations d'investissements. Ces dernières proviennent de *l'intérieur* et semblent saisir les informations captées par *le système Pc-Cs* pour en être ensuite retirées comme aspirées : « *J'ai émis cette hypothèse : des innervations d'investissement sont envoyées de l'intérieur par coups rapides et périodiques dans le système Pc-Cs qui est complètement perméable, pour en être ensuite retirées.* » Quand Freud parle ici « *de l'intérieur* », on peut imaginer qu'il désigne un lieu de stockage central de la psyché humaine. Il lui apparaît bien clairement que « *le système Pc-*

Cs », n'assume qu'une fonction provisoire et de transit de l'information. Il nous est permis de voir dans le texte de Freud que ce dernier distingue deux types de cycles : un cycle court, « *Les coups rapides et périodiques* » qui gère le principe même de la gravure du système Pc-Cs vers l'intérieur (de la psyché) et un cycle plus long qui réinitialise en quelque sorte le système Pc-Cs : « *L'écriture était rendue visible du fait d'un contact étroit entre le papier ciré et le tableau de cire aux endroits qui avaient été rayés; ce contact est maintenant rompu et il ne se rétablit pas quand le papier repose à nouveau sur le tableau. Le bloc-notes magique est alors libre d'inscription et prêt à recevoir de nouvelles notes.* » Le cycle long peut correspondre au travail effectué, chaque nuit durant le rêve, par la psyché, lors de la réorganisation des informations captées tout au long dans la journée et qui ont été provisoirement stockées dans le système Pc-Cs de Freud. Le rythme circadien est ici mis en cause, raison pour laquelle Freud imaginera vraisemblablement que ce mécanisme est à l'origine « du temps ». Le cycle court illustre la manière dont l'information est gravée au sein de la psyché et laissera trace.

3) Notion de support électrique de l'information

Pour comprendre au mieux son hypothèse « *des innervations d'investissement* », nous devons nous replacer dans le contexte de 1925. Freud fait référence à ce qu'il connaît en sa qualité de médecin. Afin d'expliquer la manière dont circulent les informations d'une structure psychique vers une autre, Freud emploie un terme médical : « *innervation* ». En utilisant ce terme, Freud fait allusion aux flux électriques qui sont véhiculés par notre système nerveux. De plus, avec le terme « *d'investissement* », Freud nous dit que quelque chose circule d'un espace vers un autre, quelque chose qui va chercher de l'information d'une structure vers une autre structure. Ceci est conforté quand il ajoute que « *le système Pc-Cs* » est également « *perméable* ». Freud pressent dès lors l'existence d'un mécanisme qui véhiculerait l'information. Celui-ci, suggère que les informations sensorielles (captées tout au long de la journée) sont stockées provisoirement dans « *le système Pc-Cs* », puis transférées dans une mémoire centrale « *l'intérieur* ». Notons que dans le domaine de l'informatique, l'information transite d'une mémoire tampon (*système Pc-Cs de Freud*) vers une mémoire dure (*mémoire centrale mnésique*).

4) Notion de trace, de durabilité de la trace et de capacité de stockage

Freud s'interroge ensuite sur la durabilité de la trace mnésique et sur sa capacité de stockage : « *Je puis d'abord choisir une surface plane qui gardera indéfiniment intactes les*

notes qui lui sont confiées, par exemple une feuille de papier sur laquelle j'écris avec de l'encre. Je conserve alors une " trace mnésique durable ". Mais ce procédé présente l'inconvénient suivant : la surface en question épuise bientôt sa capacité de réception. »

5) Notion de gravure de la trace et effets de la répétition

Freud fait également allusion à la gravure : « *Un style pointu raye la surface où l'écriture s'inscrit en creux.* » Cette phrase évoque les hiéroglyphes égyptiens qui sont gravés en bosse et en creux sur les bas-reliefs de leurs monuments. Le but de cette technique, sous l'influence des rayons solaires et même lunaires, selon la tradition alchimique de l'Égypte ancienne, était de réveiller en l'homme des gravures anciennes que Jung qualifiera plus tard d'archétypiques. Freud précise qu'une fois effacée, l'écriture reste lisible mais à condition d'user « d'un éclairage particulier ». Freud fait ici allusion à *la pulsion* qui, d'une part est à l'origine de la gravure, et qui d'autre part, sera nécessaire pour révéler tel type ou tel autre type de structure psychique. Cette dernière s'élabore selon un cahier de charges inhérentes à un type de pulsion spécifique. La réponse de cette structure psychique dépend, par la suite, de l'activation de cette même structure, par une pulsion répondant aux mêmes caractéristiques que celles qui en sont à l'origine : « *L'analogie n'aurait guère de valeur si nous ne pouvions pas la poursuivre plus avant. Quand nous détachons du tableau de cire l'ensemble de la feuille recouvrante - celluloïd et papier ciré -, l'écriture disparaît et, comme je l'ai indiqué, elle ne peut plus réapparaître. La surface du bloc-notes magique est libre d'écriture et à nouveau capable de réception. Mais on constate facilement que la trace durable de l'écriture est conservée sur le tableau de cire lui-même et qu'elle peut être lue sous un éclairage approprié.* » De fait, c'est l'effet de répétition de l'écriture dont parle Freud plus avant et donc de la présentation de *l'objet* de laquelle dépend sa gravure. Cette dernière laissera une trace mnésique provisoire pouvant devenir durable. Dans cet exemple, Freud évoque l'idée de la trace laissant l'empreinte de *l'objet*, et constituant ainsi les premiers pans de l'écriture intrapsychique.

6) Mode de gravure de la trace, nature et harmonisation de l'objet

Ce nouveau concept est à trouver dans ce que Freud nomme « *le pare-stimulus* qui désigne *la feuille de celluloïd* » quand il écrit : « *La feuille de celluloïd sert au papier ciré de couche protectrice qui doit tenir à l'écart les actions externes susceptibles de l'endommager. Le celluloïd est un "pare stimulus" ; la couche qui reçoit effectivement les stimulus (stimuli) est le papier. Je puis ici rappeler que dans « Au-delà du principe de plaisir », j'ai développé l'idée que l'appareil perceptif psychique comporte deux couches l'une externe, le pare*

stimulus, destiné à réduire la grandeur des excitations qui arrivent du dehors, l'autre, derrière celle-ci, surface réceptrice de stimulus, le système Pc-Cs . » En parlant d'appareil perceptif psychique, Freud scinde le ça en deux nouvelles entités (deux couches), dont les rôles sont différents : Le premier consiste à réceptionner les stimulus (le papier ciré ou encore la feuille de papier). Ces derniers seront ensuite gravés dans le système Pc-Cs, sous forme de traces qui elles-mêmes travailleront à l'élaboration de la structure psychique. Le deuxième que Freud nomme le *pare-stimulus* ou *deuxième couche*, et que ce dernier dit également *externe* constitue en quelque sorte une antichambre régulatrice des excitations (entendons les informations sensibles) qui proviennent du dehors (ce qui est au dehors de la psyché). Cette dernière semble jouer un rôle de tampon entre les informations brutes captées par les organes sensoriels et la gravure dans le système Pc-Cs. Comme le suggère Freud, ce « *pare stimulus* » (pare-stimuli) figuré par la *feuille de celluloid*, remplirait à son tour deux fonctions majeures :

La première serait en quelque sorte d'atténuer l'intensité (Freud emploie le terme de *grandeur*) des excitations qui arrivent du dehors (entendons les stimulations sensorielles). Comparons ce « *pare-stimulus* » à un régulateur d'intensité de fréquences, émises par nos capteurs sensoriels.

La deuxième fonction résiderait selon Freud à servir de *couche protectrice au papier ciré* (entendre écran protecteur). Avec cette nouvelle image, nous voyons que cette deuxième fonction découle de la première. En effet les stimulus provenant de l'extérieur sont dans un premier temps régulés en intensité afin d'être ensuite dans un deuxième temps, gravés dans le système Pc-Cs, sous forme de traces. De ce fait, les nouveaux stimulus utiliseront comme support les traces ainsi constituées. Mais comme Freud le suggère ici, la trace résulte et dépend étroitement de la nature du stimulus (intensité, tempo, fréquence...). Freud attire notre attention sur le fait qu'une trace, issue d'excitations non régulées, peut générer des désordres au sein du système Pc-Cs. Ces derniers pourraient bien être à la source de structures aberrantes, constituant ainsi le grand catalogue des pathologies comportementales.

Au sein d'un orchestre philharmonique, le rôle du chef d'orchestre peut se comparer à celui du *pare-stimulus*. Sa fonction est primordiale pour la cohérence de l'interprétation musicale puisqu'il harmonise, régule le tempo et l'intensité qui émanent du jeu de chacun des musiciens. Si le chef d'orchestre ne remplit pas son rôle ou bien si certains musiciens ne suivent pas sa direction orchestrale, l'expression musicale en sera altérée. La cacophonie et peut-être même l'expression du chaos seront alors au rendez-vous. Ce qui sera perçu ne sera pas la représentation fidèle de la partition musicale donc de l'objet, au mieux une imitation, au pire, une tout autre partition. Il en sera de même pour l'objet qui trouvera des représentations

multiples de sa nature première, voire mutilées dans la globalité de son entité. Le comportement autistique en est une illustration possible.

7) Notion de tempo

Freud évoque l'idée que la représentation du temps est rendue possible par le fonctionnement discontinu du système Pc-Cs, organe des premières perceptions informatives : « *Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs. est au fondement de l'apparition de la représentation du temps* ». Cette réflexion de Freud nous ramène à la notion de tempo musical. Une partition musicale peut se jouer par exemple avec un tempo de 60, ce qui signifie 60 noires à la minute. Les perceptions informatives que représentent les notes noires définissent alors un espace temps sur lequel toute la partition musicale devra s'aligner. On pourra ainsi diminuer ou augmenter cet espace temps en amenant une variation du tempo musical. Cela peut nous conduire à imaginer que l'écriture intrapsychique est subordonnée à une relation de tempo qui du reste variera d'un individu à un autre et, qui variera également d'une structure psychique à une autre structure psychique. Le tempo apporterait d'une certaine manière une empreinte privilégiée constituant une sorte de tatouage non seulement spécifique à la personne mais aussi à la structure psychique elle-même. En tout cas, la programmation de la psyché humaine ne peut s'effectuer que dans le temps et avec le temps, suite à de multiples expériences sensorielles, résultantes d'« allers-retours » nombreux qui deviendront les principaux garants de la stabilité de la gravure informative. C'est à ce prix qu'ainsi stabilisée, elle pourra s'inscrire durablement dans l'appareil mnésique central, sinon elle sera effacée.

8) Notion de capteurs sensoriels

L'information est prélevée par des capteurs : « *Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du système Pc-Cs, étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir comme dégusté les excitations* ». Cette nouvelle comparaison de Freud correspond parfaitement à la notion de capteurs sensoriels (ouïe, vue, odorat, toucher...) dont l'usage est comparable à des micros tournés vers le monde qui nous entoure.

B) UNE REPRESENTATION DYNAMIQUE : LE MODELE INFORMATIQUE

Le modèle proposé par Freud avec *le Bloc-notes magique* évoque le principe de fonctionnement des mémoires de nos ordinateurs actuels. Les CD ROM préfigurent quand à eux un principe de la gravure psychique qui ne serait pas calquée comme les CD ROM sur le mode binaire mais celui du ternaire, comme nous le verrons plus loin dans notre étude. Les outils informatiques sont des créations de l'homme et peuvent être considérés à ce titre comme des manifestations de l'écriture psychique humaine. Comme nous le verrons dans ce chapitre, la structure et le mode de fonctionnement de la RAM se posent en modèles de la structure et de la physiologie psychique. C'est bien du reste ce que Freud a voulu mettre en avant dans cette étude d'aspect modeste du *Bloc-notes-magique*. Mais au fur et à mesure de sa lecture se révèle une très grande richesse. Avec cet écrit du *Bloc-notes magique*, Freud synthétise et parfait son interprétation de l'outil analytique qui va bien au-delà de ses deux premières topiques.

1) Le mode de Gravure (binaire ou ternaire)

Chaque CD ROM, pressé à l'aide d'une matrice, enregistre les données (son, image) soit en creux ou bosses (lands), soit en plats (pits). Toutes les informations ont subi au préalable une mathématisation en mode binaire (1, 0)... Ce concept de gravure apparaît comme primordial au sein de la fonction analytique. Passer de la parole ou du son ou encore de l'odeur ou du gustatif à l'écriture intrapsychique, c'est assurément envisager l'idée d'une représentation de ces sources sensorielles en fonction vibratoire, puis ensuite sous forme de traces organisées qui pourront par la suite être interprétées au travers d'un autre type d'« écritures-filles » que sont les mathématiques. C'est enfin envisager la mémorisation des *traces mnésiques*, par le biais de gravures tissées sur la matière cérébrale, cette dernière pouvant ainsi être comparée au « *tableau de cire* » du « *Bloc-notes magique* » de Freud.

2) Les différentes structures psychiques (Planche I, fig. 1)

a) L'appareil perceptif psychique

C'est dans *l'appareil perceptif psychique* tel que le décrit Freud que se réalise « la prise multi sensorielle » de *l'objet* avant d'être gravée provisoirement dans *le système Pc-Cs*. Nous sommes dans le domaine du *conscient* (première topique) ou encore dans celui du *ça* (deuxième topique). Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, deux fonctions sont à distinguer dans cet appareil, celle de la réception des stimuli et celle de la régulation de ces

mêmes stimuli. De cette dernière dépend le nouage informatif des diverses *excitations* parfaitement harmonisées entre elles. Dans le cas contraire, un nœud lâche ne pourra pas maintenir resserrés les différents caractères qui composent l'information. La chaîne des signifiants sera alors altérée. Plus le nouage informatif obtenu sera riche, plus la stabilité de l'information sera assurée et la consolidation plus forte. Quand cette approche fait défaut, le nœud sensoriel demeure instable puis se délite. Cela peut être la particularité de *l'autisme* qui peut se décrire comme résultant d'une carence au niveau du nouage informatif sensoriel. Cette perte se traduira par une instabilité de la gravure, puis par une carence du processus de mathématisation ou de symbolisation des informations.

b) Le système Pc-Cs (en informatique : mémoire temporaire / mémoire virtuelle)

Comme pour la psyché et son *système Pc-Cs*, il existe en informatique une mémoire dite « mémoire virtuelle » dont le rôle est de stocker provisoirement des données qui ne sont pas régulièrement sollicitées... Si elles ne le sont pas, dans les deux cas, ces données disparaissent par effacement de la trace. Nous pouvons comparer *le système Pc-Cs* de Freud à une mémoire virtuelle en terme informatique. Son rôle est d'opérer des stockages provisoires au même titre que le « *système Pc – Cs* » de Freud. On perçoit dès lors que les informations reçues seront mises en attente avant même d'être examinées, analysées puis définitivement enregistrées dans la mémoire vive (RAM) ce que Freud désignera sous le vocable « *intérieur* ». La fonction du rêve chez l'être humain représente une des phases physiologiques de la gravure psychique. Durant cette phase s'opère le transfert des données informatives, stockées tout au long de la journée dans la mémoire tampon du *système Pc-Cs*.

Lacan dégagera quelque chose d'implicite chez Freud : « *La psyché humaine et l'être humain sont tissés par le langage.* » Cela est vrai, si le terme de langage est pris dans son sens le plus large. Il faut en effet comprendre qu'il s'agit, ici, de la mise en œuvre de tous nos appareils sensitifs. Ils vont relier au monde, dès notre conception, l'autiste que nous sommes, donc bien avant notre naissance. Pour Bion, cet autiste est porteur de « substances Bêta » qui ne se transformeront en « substances Alpha » que grâce à un mécanisme de symbolisation s'opérant entre la réalité extérieure et la psyché humaine. En d'autres termes, cette « autité » témoigne que « notre disquette comportementale » est vierge de toute information provenant de notre environnement (environnement, pris dans son sens le plus large).

Cette première page sans aucune écriture, c'est « *le système Pc-Cs* » de Freud. Cela ne signifie pas que notre « disque dur », ne contient aucune information. Nous devons regarder, au delà du « *système Pc-Cs* », dans les « *systèmes avoisinants* ». Nous y trouverons là d'autres

informations qui seront, par la suite, amalgamées et fusionnées à celles en provenance du monde extérieur. Ces dernières auront transité par le « système Pc-Cs ».

c) Les systèmes avoisinants

« La couche réceptrice de stimulus - le système Pc-Cs - ne forme pas de traces durables ; ce qui fonde les souvenirs se produit dans d'autres systèmes avoisinants. » Freud nous fait passer de la feuille de papier, qui emmagasine provisoirement l'information « le système Pc-Cs », à une autre feuille de papier qui, elle, conservera durablement l'information, nouvelle feuille de papier qu'il nommera « les systèmes avoisinants ». Cette dernière attend que les stimuli provisoirement stockés soient confortés par d'autres expériences similaires et relatives à un même *objet*. Avant d'être transitée d'un système vers un autre, l'information doit être consolidée. Ce processus de répétition de l'information est indispensable afin que les éléments informatifs se structurent entre eux. Ces systèmes avoisinants incluent *le moi* et *le surmoi* de la deuxième topique de Freud. Mais on retrouve en informatique une organisation similaire.

3) Structures psychiques et structures informatiques

a) Mémoire structurée / mémoire vive (La RAM informatique)

Nous entrons ici dans « les systèmes avoisinants » dont parle Freud. Le stockage informatif, de provisoire, devient structuré et « provisoirement définitif ». « Les traces durables des excitations reçues se produiraient dans les " systèmes mnésiques " qui sont placés derrière lui. » Comme le signale Freud, il existe plusieurs systèmes de mémoire possédant des particularités qui leur sont propres. La notion de « mémoire organisée » peut être ce lieu dans lequel les informations traitées par *le système Pc-Cs* sont ensuite enregistrées. Passer du « système Pc-Cs » aux « systèmes mnésiques avoisinants » de Freud, c'est, en informatique, transiter de la mémoire virtuelle vers la mémoire vive (la RAM : Random Access Module)¹⁸.

¹⁸ La RAM www.commentcamarche.net/contents/pc/ram.php3, « La RAM, ce sont des milliers de condensateurs qui emmagasinent des charges électriques. Un condensateur chargé possède un état logique égal à 1 quand il est chargé, à 0 dans le cas contraire. Comme ces derniers se déchargent régulièrement, ils doivent subir sans cesse des cycles de rafraîchissement. De plus, chaque condensateur est couplé à un transistor et ces paires sont regroupées en tableau ou matrice. Une ligne et une colonne définissent ainsi une case mémoire (point mémoire). Chacun de ces points mémoire est donc caractérisé par une adresse, correspondant à un numéro de ligne (*row* en anglais) et un numéro de colonne (*column* en anglais). On comprendra que l'accès aux données mémorisées n'est pas immédiat. Il est égal au *temps de cycle* majoré du *temps de latence*, ce dernier étant nécessaire pour accéder aux données. Les premières mémoires se présentaient sous la forme de puces appelées *DIP* (*Dual Inline Package*). Désormais les mémoires se trouvent généralement sous la forme de barrettes ou cartes enfichables... »

Chacun des binômes condensateur/transistor de la RAM (Planche II, fig. 2) représente une localisation de l'information. Chaque matrice permet ainsi de combiner ces informations qui utilisent le mode binaire en une multitude d'informations de type plus complexe. Nous accédons ici au mode ternaire qui invente, par le biais de combinaisons énergétiques multiples, des structures nouvelles issues des précédentes. Appliqué à la psyché humaine, le modèle de la RAM nous permet de mieux appréhender le processus selon lequel se déroule la psychogénèse. On peut donc imaginer une structure possédant un tronc commun (A), se différenciant par la suite en arborescences de type (B) et de type (C) (Planche III, fig. 3 bis). Toutes celles qui, par une homogénéité, se construisent proches du type (B) élaborent par exemple le *moi* de Freud ou celui de Jung (structure E1), proches du type (C), « le refoulé » chez Freud, l'ombre chez Jung, l'« Autre » selon Lacan (structure E2). Notons la possibilité, comme le montre le graphique, que *le moi* et l'« Autre » puissent se construire, en utilisant des structures arborescentes communes aux deux précédentes (arborescence de type D). Rappelons que ces dernières ne sont activées que sous un influx énergétique symbolisé par *la pulsion* comme définie par Freud. Contrairement au tronc commun et à la matrice qui possèdent une localisation qui leur sont propres, ces arborescences ne possèdent aucune localisation constante. Elles ne se structurent que lorsqu'elles sont activées par des stimuli pulsionnels qui obéissent à un cahier des charges bien spécifiques (les quatre caractéristiques de la pulsion chez Freud).

Mais cette arborescence ne se limite pas à deux types de traces mnésiques, il en existe bien évidemment une multitude et, autant qu'il en sera nécessaire, pour que soit élaborée une structure psychique « parlante », c'est-à-dire active et activable. On peut, dès lors, rapprocher cette représentation du tronc commun au concept *d'hainamoration* de Lacan, ce que nous verrons dans la troisième partie de ce travail.

b) Psychogénèse

Chaque matrice informatique se présente comme une structure où s'entrecroisent des supports (lignes et colonnes) dans lesquels circule du courant électrique. Dans la psyché, nous pouvons comparer ces lignes et ces colonnes aux traces laissées par la gravure. On peut également se représenter ces lignes et ces colonnes comme des canaux conducteurs pouvant être plus ou moins dilatés en fonction de la trace ou bien encore des sillons qui seraient plus ou moins creusés dans la texture cérébrale. De la consistance de ces traces, donc, de ces lignes et colonnes, va dépendre la force de l'intensité du courant électrique qui circulera dans ces matrices et inversement. La qualité des gravures s'avère essentielle puisque c'est d'elle dont

va dépendre la réponse générée par la matrice. Mais *le Bloc notes-magique* nous livre des réponses quant à la nature de ces gravures. Puisse parmi les concepts conçus par Freud et que nous avons mis en évidence : durabilité de la trace, répétition, tempo, intensité, capteurs sensoriels. Ces derniers nous enseignent que *la trace mnésique* est étroitement liée à la nature *des excitations* dont parle Freud, et bien sûr également, au bon fonctionnement des capteurs sensoriels. Chaque matrice enfin représente une bricole d'information relative à *l'objet*. Des combinaisons informatives qui en sont issues, vont se construire les rapports *métaphoriques* et *métonymiques*¹⁹, principes de *condensation et de déplacement* imaginés par Freud. C'est également de ce jeu dont va dépendre la structuration de toutes les entités comportementales qu'elles soient normalisées ou aberrantes.

c) Mémoire des « non-résolus » / mémoire morte

En informatique, *la mémoire morte* stocke des informations qui ont été résolues en tout ou partie. Par résolues, il faut comprendre qu'elles ont trouvé leur adresse parce qu'elles sont reconnues, répertoriées, classées. En effet, les séquences informatives, qui résultent des combinaisons des « données primaires », peuvent être incomplètes, altérées, ou même mises en attente. Cela pourrait l'être, dans le cas de la psyché, suite à des traumatismes violents par exemple. Ces séquences incomplètement résolues pourront donner corps aux psychoses et aux névroses. Si en informatique, les informations non résolues peuvent être mises en attente, nous pouvons penser qu'il en est de même avec la psyché humaine. De ce fait, l'expression « provisoirement définitif » prend tout son sens car cela signifie que les informations mises en attente peuvent toujours être traitées par la suite. Cela peut signifier en tous les cas que l'information évolue au sein de la psyché qui peut soit, voir ses traces structurelles modifiées, soit enrichies par de nouveaux réseaux (de nouvelles matrices).

Cette Mémoire morte pourrait bien représenter *l'inconscient*, que Freud met en évidence dans sa première topique, comme étant le lieu de refoulement de la conscience et, toujours selon lui, celui de l'intériorisation de l'autorité parentale, autrement dit *le surmoi* (développé dans sa deuxième topique).

¹⁹ Jakobson R., Travaillant sur les rêves analysés par Freud, évoquera deux articulations possibles de la chaîne parlée, lors de la gravure intrapsychique de ces séquences, « *la condensation* » et « *le déplacement* », découvertes de Freud qui sont des mécanismes similaires à ceux utilisés par *la métaphore* et *la métonymie*. *La métaphore* se joue des mots, en substituant des mots à d'autres mots. Le mot abstrait remplace le mot concret, c'est le monde des analogies. *La métonymie* gère des substitutions de mots contigus au sein d'une même idée, elle est économique car elle permet des raccourcis qui ne modifient pas le sens (« passe-moi l'eau » pour « passe-moi la bouteille d'eau »). C'est ainsi que *la métaphore* et *la métonymie* sont à la linguistique ce que *la condensation* et *le déplacement* sont à l'inconscient.

d) Mémoire archaïque / mémoire ROM

On doit également imaginer, la présence d'une autre mémoire plus ancienne, comparable à la ROM informatique. Cette mémoire archaïque contient des informations relatives *au cerveau reptilien*. Elle abrite des fonctions essentielles qui relèvent plus de l'hérédité que de l'acquis. Elles s'avèrent indispensables à notre espèce d'*Homo sapiens* comme, par exemple, les automatismes respiratoires : la marche, l'état de diligence et aussi l'agressivité... La mémoire archaïque correspond au monde du non-verbal et des automatismes, elle est stéréotypée et inscrite dans nos gènes, témoins d'expériences qui remontent à notre nature animale. Elle qualifie chaque espèce en lui offrant des garanties de survie et surtout d'adaptation. Cette mémoire archaïque est donc antérieure à toutes formes de gravure liées aux *excitations* pour reprendre le terme de Freud. Elle fait toutefois partie intégrante de *la feuille blanche* et s'inscrira vraisemblablement en parallèle de l'apprentissage des premières *traces mnésiques*.

II) L'ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE ÉGYPTIENNE

L'écriture égyptienne hiéroglyphique apparaît vers 3250 ans avant J.C. et disparaît officiellement lors de l'Edit de Théodose (392 après J.C.). Hérodote se plaisait à dire qu'en Égypte tout se faisait au rebours du reste de l'univers²⁰ : « *Les Égyptiens qui vivent sous un climat unique, qui possèdent un fleuve unique en son genre, ont adopté en toutes choses, ou presque, des coutumes et des principes inverses de ceux des autres hommes.* » Même leur écriture apparaissait étrange aux yeux des autres peuples qui, par ailleurs, n'avaient pas saisi que la phonétique en était une part importante.

Le 22 septembre 1822, Jean-François Champollion, alors âgé de 32 ans, perce le secret de l'écriture hiéroglyphique en étudiant la pierre de Rosette, fragment de stèle qui fut découvert 20 ans plus tôt en juillet 1799 lors de la campagne de Napoléon en Égypte, dans le village de Rachid (Rosette). L'Égyptologue anglais Young avait déjà découvert que les symboles contenus dans les cartouches sont en réalité des noms de pharaon, il en fera la traduction démotique. Mais, J.F. Champollion constate que le texte traduit en hiéroglyphes est composé de trois fois plus de signes que le texte grec ne contient de mots. Il en déduira que ces signes n'ont pas que valeur d'idéogramme mais également de signes phonétiques. On en dénombre actuellement plus de 5000.

De par sa construction plurielle, l'écriture hiéroglyphique semble faciliter tout d'abord le processus de perception d'une entité donnée, puis de sa gravure intra psychique. Nous rapprocher de « l'objet hiéroglyphique », c'est nous permettre de mieux comprendre comment notre psyché perçoit *l'objet* au sens psychanalytique du terme. Intéressons-nous au décodage de l'écriture hiéroglyphique. Nous y découvrirons quatre articulations distinctes. Nous découvrirons alors que Freud, puis Lacan, au travers de la représentation graphique de *la pulsion*, se rapprochent des deux premiers concepts de l'écriture hiéroglyphique. Dans un premier temps nous nous pencherons sur l'aspect technique de l'écriture hiéroglyphique; dans un deuxième temps, de ses rapports avec la notion de *pulsion* proposée par Freud.

Les deux grandes particularités de l'écriture hiéroglyphique (signes et phonogrammes) furent énoncées par Champollion et sont des concepts admis par l'ensemble des Egyptologues. Les deux autres particularités (gravure et vibratoire) sont présentes en filigrane

²⁰ Hérodote, *L'Enquête* (ou les Histoires), *deuxième enquête*. Ce texte se propose de retracer l'histoire des guerres médiques (490-479 av. J.-C.).

dans les tous les mythes anciens et principalement dans *les mystères* grecs ou égyptiens²¹. On retrouve ces deux entités gravées dans la pierre égyptienne sous forme de trace parlante. Avec ces deux derniers concepts, on approche d'un autre champ d'investigation, réservé celui-là, à tous ceux qui voient dans le panthéon égyptien un véritable traité d'énergies mettant aussi bien en scène le cosmos que l'individu lui-même.

A) QUATRE ARTICULATIONS POSSIBLES

Les signes ou les idéogrammes (les images), les phonogrammes (les sons), la gravure (le toucher), le vibratoire (*l'onde horienne* dans l'Égypte ancienne, *la pulsion* chez Freud).

1) Les signes

Ils traduisent en image ce que l'on voit ou ce que l'on imagine : un poisson par un poisson, un ibis par un ibis, mais aussi une action, celle de naviguer sur une barque au milieu d'un champ de lotus, ou encore le mouvement des planètes, ou celui des étoiles symbolisées par des divinités qui voyagent à bord de « la barque solaire ou stellaire »...

2) Les phonogrammes

Ce sont des signes porteurs d'une valeur phonétique qui se décomposent en unités ou phonèmes. Chacun de ces phonèmes est figuré par un dessin auquel est attribué un son. De l'association de ces images, un peu à l'image d'un rébus, naît un langage, le langage hiéroglyphique. C'est par exemple le signe de la plume, celle que l'on voit sur la tête de la déesse *Maât* qui est un roseau fleuri et qui se prononce *j* ou *i*. C'est la semi-consonne yod, le même *y* que dans le « you » anglais. Mais *I* penché c'est aussi « le *I* de Dante » qui représente la coupure entre ciel et terre d'où surgit le sang neuf. Or la déesse *Maât* est fille du Dieu *Thot* et à ce titre elle établit un pont entre l'homme et la divinité. C'est par *Maât*, lors de la pesée des âmes lors du Jugement dernier, que l'âme du défunt pourra ou ne pourra pas accéder à la vie éternelle.

Au delà de ces deux premières articulations découvertes par Champollion (les idéogrammes et les phonogrammes)²² qui appartiennent au monde du visible, celui de « Thot politique », deux autres articulations (la gravure et le vibratoire) doivent être également considérées, mais elles, donnent la parole à « Thot, directeur des âmes ». Nous touchons alors

²¹ Les Grecs désignaient sous le nom de *mystères* (en Grec, fermer la bouche, rester muet), des cérémonies religieuses nocturnes qui devaient conduire l'initié à un perfectionnement et une purification de l'âme. L'Égypte ancienne célèbre *ces mystères* avec Osiris et la Grèce avec *Dionysos*.

²² Vernus P., Egyptologue, *conférence 2007*, l'Association des Amis du Musée Champollion, Figeac, p. 1.

au monde du Jugement dernier. Thot ouvre alors le livre de vie du défunt ou celui de l'impétrant qui se présente à lui. Tous les actes de son existence y sont inscrits sous forme d'une écriture mathématique, car Thot est aussi le Dieu des mathématiques. Nous sommes ici projetés au cœur même de la psyché et de sa gravure. Nous rejoignons ici Freud, quand ce dernier parle de l'*inconscient* ou du *surmoi*, ce qu'il nommera l'« intérieur » dans le *Bloc-notes-magique*.

3) La gravure

Les hiéroglyphes sont gravés en creux ou en bosse. Leur lecture peut ainsi se réaliser au toucher. Dans certains temples égyptiens la gravure apparaît tantôt en creux, tantôt en bosse selon que le texte hiéroglyphique se situe à l'intérieur ou à l'extérieur du monument. Le choix du scribe dans l'exécution de ses écritures sculptées, semble dépendre de la quantité et de la puissance d'ensoleillement dont bénéficieront les textes. Cette technique n'est pas sans nous rappeler le « *tableau de cire* » du « *bloc-notes magique* » de Freud et des *traces mnésiques* imaginées par lui.

Que ce soit dans sa distinction des signes, des phonogrammes ou de sa gravure, cette technique d'écriture semble pouvoir faciliter l'appréhension de *l'objet* au sein de la psyché humaine. Voilà une manière de « prémâcher » le travail aux *signifiants* et par la suite à celui de *l'appareil perceptif psychique* de Freud qui deviendra *l'imaginaire* chez Lacan). Le but visé par le scribe se résume à la transmission la plus parfaite de *l'objet* tant de par sa forme, ses couleurs ou toute autre particularité sensitive qui pourront le reconstruire dans sa complétude. La symbolique naît de cette nécessité de donner de *l'objet* une autre représentation de lui, qui n'est pas la sienne, mais qui la suggère.

4) Le vibratoire

Ce terme bien que ne faisant pas partie du vocabulaire des Egyptologues n'en joue pas moins un rôle déterminant puisque son rôle est de transformer les signes morts en signes vivants. Le vibratoire est pour cette écriture ce qu'est *la pulsion* à la psychanalyse. Le vibratoire peut-être comparé au souffle chinois contenu dans *le Tao*. Sa manifestation génère les soixante quatre hexagrammes du *Yi King* qui traduisent « les Paysages de l'âme » (cf. chapitre consacré à Lacan sur le ternaire). L'homme se situe parfois dans cette représentation de signes morts mais peut, par le biais du Jugement dernier, subir de son vivant une transformation intérieure qui le vivifiera. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré au

mythe du dieu Horus, *l'onde horienne* apparaît comme une eau sèche, résultant des activités énergétiques cosmiques.

Les alchimistes²³ connaissent l'existence de cette « eau cachée » qui est une eau invisible qu'ils nomment « l'océan des sages ». Sans cette pulsion naturelle, d'origine cosmique, les informations contenues dans les signes, les phonogrammes et la gravure hiéroglyphiques resteraient lettre morte. L'écriture de l'Égypte ancienne agit en tant que verbe et non plus en simple qualité d'écriture. Elle porte en elle la représentation vivante de *l'objet*. Elle imprègne et porte *l'objet* au cœur même de la psyché dans sa forme énergétique. C'est en ce sens que les écritures hiéroglyphique²⁴, chinoise ou encore maya sont des écritures vibratoires. Dans sa forme moderne l'écriture cursive²⁵ ne traduit qu'une version « plate » de *l'objet* comparable à des images qui devront être présentées et représentées sans cesse à la psyché afin qu'elles prennent corps en elle. Cette représentation conduit nécessairement la psyché à réaliser un travail en miroir par duplication des images. Nous sommes alors dans un processus essentiellement binaire alors que les écritures hiéroglyphique, chinoise ou maya participent d'un mode ternaire.

Entre le mode binaire et le mode ternaire, il y a le même différentiel qu'entre la photographie et le film. Le but de la psyché est de redonner à *l'objet* son mouvement originel. Par mouvement, il faut comprendre ici vibration, car les composantes de *l'objet* sont toutes d'essence vibratoire.

A la manière d'un dessin animé qui se construit image par image, l'apprentissage redonne vie à *l'objet* provisoirement mutilé de ses sens. L'écriture hiéroglyphique affranchit la psyché de cette obligation de reconstruire *l'objet* image par image. Comme dans un cartouche égyptien, *l'objet* se présente à elle dans sa forme polymorphe et cinétique. « Le film » peut-être visionné directement.

²³ Roob A., *Alchimie et Mystique*, in Le Musée hermétique, Tashen, 1996.

²⁴ Dans l'Égypte ancienne trois types d'écritures se côtoyaient : l'écriture cursive hiératique utilisée par les prêtres, elle revêtait un caractère sacré ; l'écriture démotique, plus simplifiée et destinée au peuple ; l'écriture hiéroglyphique gravée dans la pierre et sous les sous-bassement des temples qui pour la plupart racontaient les exploits des grands pharaons ou encore les punitions qui étaient infligés aux vaincus et même encore partageait avec le curieux des savoirs comme la médecine ou la géographie. Cette dernière, baignée par les effluves solaires était destinée à toucher l'âme du lecteur, réveiller en lui ce que Jung nommera plus tard, *les archétypes*.

²⁵ L'écriture cursive est tracée à la main, elle se veut brève, rapide instantanée. Utilisée depuis la plus haute antiquité, elle est utilisée sur de supports en parchemin, en peau ou en papier. C'est une écriture courante, contrairement aux hiéroglyphes qui sont polymorphes et complexes et utilisées sur la pierre.

5) Vibratoire et pulsion

Si nous faisons référence au Graphe de Freud (1896), nous découvrons que ce dernier énonce quatre caractéristiques pour *la pulsion* : **source, objet, but et poussée**. Pour Freud *la pulsion* est avant tout, l'expression de la libido, mais pas seulement. Il imagine une physiologie qui s'appuie sur une dialectique entre « le dedans et le dehors », qui ne lie pas seulement le psychique au somatique, mais qui joue en tant que support de l'information. Le Professeur Rey-Flaud²⁶ mentionne « *que dans l'espace de la névrose, le symbolique est clignotant et que le monde ne cesse pas de s'éteindre et de s'allumer.* » Cette dialectique ne traduit pas seulement l'idée de transfert, mais essentiellement celle de « support séquentiel », « séquentiel », car véhiculant des séquences d'objets, par « périodes clignotantes », comme le fait le courant électrique alternatif. Lacan reprendra cette idée avec le *Schéma R* qui nous interpelle sur la pulsation de l'inconscient.

Cette pulsation, contrairement à l'idée émise par beaucoup, n'illustre pas la structure du langage, mais un vecteur force sans lequel aucune gravure, aucun transfert d'écriture ne sont possibles. C'est ce que les Egyptiens nommaient *la vague*. Il n'est pas étonnant que Freud envisage en pareil cas un lien étroit entre le recueillement des informations (perceptions) et le temps : « *Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d'innervation et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs. est au fondement de l'apparition de la représentation du temps.* »²⁷

Pour un musicien, mesurer le temps, c'est battre la mesure, c'est laisser « couler » les notes de musique selon un *tempo* choisi (tant de notes noires à la minute). Sans la prise en compte du *tempo musical*, aucune harmonisation entre des groupes d'écritures musicales n'est possible. En pareil cas, ni partitions musicales, ni symphonies ne verront le jour ! On peut également imaginer que, sans l'intervention de ce *tempo*, la symbolisation intra psychique qui prend source à partir de *l'objet* ne pourra s'harmoniser. De ce fait, ni elle lira, ni liera les informations entre elles et par conséquent, ne s'ouvrira sur aucune structuration psychique normalisée mais elle s'ouvrira sur des représentations aberrantes. Le concept hiéroglyphique « vibratoire », ne va pas sans nous rappeler celui de *la pulsion* du registre freudien. Freud considère la libido comme l'énergie que produirait un fleuve qui pourrait se diviser, s'arrêter et se déverser dans des lits collatéraux. Cette image suggérée par Freud corrobore

²⁶ Rey-Flaud, *cours de Master 2 Recherche*, Université Paul Valérie, Montpellier III, cession 2008.

²⁷ Ibid. 17

parfaitement la théorie structurelle par arborescence comme nous le constaterons dans le chapitre consacré à la perversion.

On trouve un *fleuve de vie* chez les chrétiens (Planche IV, fig. 8). Nous pouvons ainsi imaginer que la libido chez l'être humain naît toute entière du mouvement des étoiles : « *Le monde naquit du désir.* »²⁸ C'est dans l'étymologie gothique *liufs*, *liob*, *lieb* qui signifie *aimant* que l'on se rapproche le plus du terme *libido* employé par Freud et du principe vibratoire connu par les Anciens sous le nom *d'Os d'Horus*²⁹. Ce dernier est symbolisé dans l'Égypte ancienne par trois lignes brisées superposées. Ce sont six lignes parallèles dans le Taoïsme chinois (Planche IV, fig. 4). La traduction couramment admise par les Egyptologues est celle de l'eau, mais, pour les alchimistes, elle désigne l'eau cosmique. Dans certains mythes anciens, cette eau céleste est mise en scène, comme par exemple Moïse partageant les eaux de la Mer Rouge (Planche IV, fig. 6). Horus est le dieu à tête de faucon. Il est le fils de Rê, le dieu soleil, mais aussi considéré comme celui d'Osiris, le gardien des portes de l'enfer. Fils de Rê, il détient des pouvoirs énergétiques sur le monde visible, celui de l'incarnation. Fils d'Osiris, à ce titre, il se transforme en une énergie qui travaille sur la conscience des morts. Il participe ainsi au Jugement dernier de l'Égypte ancienne qui ne concerne pas seulement les morts, car il y est dit « que l'on peut mourir de son propre vivant ». Cette énergie porte le nom *d'os d'Horus*. Elle est magnétique. Elle était ainsi nommée dans la Grèce ancienne pour désigner le fer magnétique.

B) QUATRE CARACTÉRISTIQUES DU VIBRATOIRE ET DE LA PULSION³⁰

Les quatre caractéristiques de la pulsion énoncées par Freud, source, objet, but et poussée sont à rapprocher de ce que l'on pourrait désigner comme étant les quatre caractéristiques du *vibratoire* de l'écriture hiéroglyphique : la constellation, la divinité, la barque et les vagues. Il est à remarquer que ces dernières peuvent également illustrer *le souffle* du *Tao* chinois. Dans l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, une planche est consacrée au Zodiaque de Dendérah. On y voit la constellation d'Orion (Planche V, fig. 9). Ce dernier est connu 2500 av. J. C. puis il prend le nom d'Osiris vers 1600 av. J. C. avec le changement du texte ancien des pyramides qui s'intitulera désormais « le Livre des morts ». Le Dieu Orion

²⁸ Brhadâranyaka Upanishad, I.4, 1, *Die Geheimlehre des Veda*, 1909.

²⁹ Martin H., *Observations et Théories des Anciens sur les attractions et les répulsions magnétiques et sur les attractions électriques*, Rome, 1865, chapitre consacré à Horus et Plutarque racontant Manéthon, p 9.

³⁰ Freud S., *Graphe ouvert*, 1896.

est sur sa barque, il voyage parmi les étoiles sur une eau cosmique. Cette dernière est une eau énergétique comme nous le précise la présence du faucon Horus qui accompagne ce voyage.

Mais les énergies peuvent être également d'origine lunaire comme le démontre la barque de Thot prise au Panthéon égyptien de Jean-François Champollion (Planche V, fig. 11) : Thot est installé dans sa barque, il ne voyage plus en présence du faucon Horus, le dieu solaire, mais avec le singe cynocéphale, symbole des énergies lunaires qui lui tend l'oudjât, l'œil d'Horus. C'est ainsi que le vibratoire, dans l'Égypte ancienne, émane de deux sources possibles : le soleil et la lune. Une troisième énergie peut se manifester nourrie à la fois à la source du soleil (cosmique) et à la source de la lune (Planche V, fig. 10). Quand celle-ci est unifiée, naît de cette union le Dieu *Horakhty* (Planche XI, fig. 30), l'Horus coiffé du soleil rouge. Il est le grand « effracteur » et symbolise le trait de fracture qui, selon la tradition alchimique, provoque la fission intrapsychique que l'on retrouvera avec l'effraction du symbolique de Jung et le cas clinique de Jonathan (cf. prochain chapitre).

1) La constellation

C'est « la source » chez Freud. Elle est la représentation d'une des douze constellations qui regroupent chacune trois décades, soit 36 décades pour l'année complète à 5 jours près. C'est également la source énergétique qui, durant dix jours, ces derniers symbolisés par *la barque*, va dispenser ses propres énergies, plus tard fécondées par Horus. Citons l'étoile Sirius qui par son apparition, annonce la grande crue du Nil. Les Égyptiens lui donnaient le nom de « l'aboyeur ». Comme les chiens de bergers, elle prévenait ceux-ci du danger et leur signifiait ainsi qu'ils devaient mettre leurs troupeaux à l'abri.

2) La divinité

C'est « l'objet » chez Freud, une partie de l'écriture originelle représentative d'une décade. Elle est à l'origine de la représentation du temps. Sirius n'apparaît plus ici en tant qu'annonceur, nous ne sommes plus dans la simple représentation mais dans une dynamique qui élabore et donne corps. Sirius se manifeste en tant que vecteur de transformation. Il agit et fait déborder le Nil. La divinité possède des propriétés qui lui sont spécifiques. C'est en ce sens que l'on peut comparer la divinité à *l'objet* tel que le définit Freud et tel que nous pouvons le concevoir en psychanalyse. *L'objet* n'est pas inerte, il est source énergétique et à ce titre produit des débordements. *L'objet* est ainsi capable de fertiliser la psyché et de la féconder. Freud, comme le feront Jung et Lacan, recherchera au travers de ses théories à rendre *l'objet* vivant. Il leur apparaîtra que l'écriture psychique ne peut en aucun cas se

satisfaire d'un modèle figé tel que le propose le binaire. Avec *le Bloc-notes magique*, Freud nous met sur la voie. Avec les quatre caractéristiques de *la pulsion*, *l'objet* est mis en scène autant que lui-même met en scène la terre qu'il fertilise, que ce soit la terre d'Égypte dans le cas de Sirius, ou la terre psychique dans le cas de *l'objet* psychanalytique.

3) La barque

C'est « le but » chez Freud, but lié au temps. Dans l'Égypte ancienne, la barque porte l'information mais, avant tout, elle symbolise le temps, puisque chaque divinité fait son apparition tous les dix jours soit trente six décans pour une même année selon « *la synthèse des écrits opérée à partir des écrits de Manilius, Origène et Firmicus.* »³¹ C'est le temps qui est nécessaire à la structuration énergétique d'une constellation. On dénombre soixante douze de ces structures, comme on peut les observer sur le planisphère du Temple de la Dame du Ciel à Dendérah. Ce sont également soixante douze juges qui président au Jugement dernier et donc autant d'énergies ou de *pulsions* si l'on s'en réfère à Freud.

Les Anciens faisaient la différence entre les eaux d'en haut et celles d'en bas, mais ils en parlaient en utilisant un vocabulaire commun pour désigner des objets différents (l'océan d'en haut et l'océan d'en bas). C'est à bord de barques que les Égyptiens naviguent sur le Nil, il est donc normal que les dieux (énergies stellaires) utilisent également des embarcations. Sur la terre, océans et mers sont en mouvements constants, subissant les effets de la lune. Les vagues résultent de cette activité. L'activité cosmique (Hathor) génère également des vagues qui nous parviennent sous forme de flux énergétiques (onde horienne). Toutes ces images font référence à la notion de flux et de reflux.

Cycliquement, à bord de sa barque³², un dieu égyptien quitte son port d'attache (une constellation), traverse l'océan cosmique pour enfin atteindre les rivages terrestres porté par les vagues de « l'Océan des Sages ». Chaque décan³³ va ainsi être placé sous la dépendance

³¹ Slosman A., *Le livre de l'au-delà de la vie*, Baudouin, 1979.

³² Franco I., *Mythes et Dieux*, Le Souffle du Soleil, Editions Pygmalion/ Gérard Watelet, 1996, au sujet des barques stellaires : « Tous les dix jours, une étoile « renaissant » ainsi à l'aube a été désignée par les astronomes pour marquer le début d'une nouvelle décade : les personnifications de ces astres sont les décans dont l'image se détache d'avantage de la réalité du ciel. On a franchi un pas vers la figuration abstraite en dessinant non la matérialité des luminaires, mais les symboles de la force imaginaire qui les habite. Il ne s'agit plus de l'étoile elle-même, mais de l'ineffable puissance dont elle est le réceptacle. L'étoile qui marque une nouvelle décade dans le ciel peut de la sorte devenir un simple icône dont, portant, les liens avec le réel ne sont aucunement fictifs : au point lumineux indéfinissable qui apparaît selon un cycle régulier se substitue un signifiant destiné à évoquer à la fois la force « surnaturelle » censée l'animer et l'idée de déplacement, exprimée par la barque ».

³³ Il est à remarquer que chacun des décans possède sa propre iconographie. L'étoile Sirius est ainsi représentée par une vache allongée dans une barque et ayant une étoile sur sa tête. Cette représentation, n'est pas sans nous rappeler la vache Hathor. Tout comme dans la vallée des Rois, la vache céleste du tombeau de Séthi 1er, illustre parfaitement notre propos. La vache céleste est entourée d'un certain nombre de personnages qui ont les bras

énergétique d'une étoile ou d'une constellation d'étoiles. Les anciens égyptiens vont représenter cet événement, par un symbole représentant l'étoile, navigant sur une barque. La barque symbolise le principe de navigation, avec cette nuance que nous ne naviguons pas, ici, sur de l'eau physique, mais sur un océan énergétique. La représentation de la barque, induit l'idée du mouvement, donc de l'action. Chaque étoile produira ainsi, tout au long de l'année, « sa propre soupe énergétique » qui viendra se combiner avec celle du soleil, de la lune et de la terre.

4) La vague

C'est « la poussée » chez Freud. Les vagues représentent le flux nécessaire et indispensable au transfert de l'information. Ce flux est aussi connu sous le vocable *d'onde horienne*. Cette dernière est symbolisée par le hiéroglyphe de trois lignes brisées traduisant la « crue du Nil ». L'eau physique n'est représentée que par une seule ligne brisée horizontale. Et ce sont cinq lignes brisées qui entourent la fresque du planisphère du Temple de la Dame du Ciel à Dendérah, connue aussi sous le vocable de Grand cataclysme ou Grand déluge. Les chrétiens parlent de la Dame de l'Apocalypse pour désigner également la fin du Monde (d'un monde). Nous retrouvons le signe de ces lignes brisées quand Moïse partage les eaux de la Mer Rouge. (Planche IV, fig. 6). La pulsion cosmique est alors à son comble. Quand pareil déluge psychique se produit, aucun modèle organisationnel de l'écriture psychique n'y résiste.

Une ligne brisée, trois, puis cinq lignes désignant un courant de rivière, la crue du Nil, le déluge planétaire, illustrent une idée d'intensité de flux croissant. Or, tout hiéroglyphe possède sa face cachée, c'est le domaine de la symbolique. Les trois lignes brisées illustrent *l'os d'Horus* dont parle Manéthon³⁴. Ces trois lignes brisées ne traduisent pas la seule idée d'une crue fluviale, elles expriment également l'idée d'une « crue psychique ». « *C'est en crevant les nuages que Lacan (le peintre) précipite le bouclage du cycle de l'eau, parvient à établir la rayure qui vient du ciel telle qu'elle se montre sur les estampes d'Hiroshigé, les traits figurant la pluie comme autant de rayures qui unissent le ciel et la Terre. Il établit une*

levés vers le ciel. Ce geste symbolise l'appel de l'homme aux forces cosmiques en tous les cas célestes. Les étoiles qui ornent cette fresque sont en effet nombreuses. L'allusion aux étoiles est parfaitement claire. Il s'agit symboliquement de la représentation de toutes les forces cosmiques qui gèrent l'univers. Une barque vierge de tout équipage, se détache du flanc de la vache. Une autre, semble en attente au niveau des pattes antérieures. A son bord, il y a déjà un personnage qui pourrait être Horus qui caresse la vache céleste, cette dernière regroupant à elle seule les sept Hathor qui symbolisent les sept principales entités célestes. De cette stimulation, jaillit un lait énergétique qui fertilise la terre. Sur une telle barque prendra place, l'étoile *Sothis* responsable de la crue du Nil.

³⁴ Martin H., *Observations et Théories des anciens sur les attractions et les répulsions magnétiques et sur les attractions électriques*, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, Rome, 1865, p.9.

circularité.»³⁵ Cette idée se retrouve dans le schéma de Vappereau qui est le prolongement et l'aboutissement de celui de Freud et de Lacan. Toutes ces représentations nous renvoient à « la Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste³⁶. »

Jung écrira en 1941 que l'humanité connaîtra son déluge psychique. C'est ce même déluge que nous avons désigné par « effraction du symbolique » au sein du processus d'individuation chez l'être humain³⁷. Certaines scènes illustrant l'Apocalypse de Saint-Sever (Planche VI, fig. 12 et 13) sont à ce sujet, très évocatrices. Des monstres gigantesques mordent ou piquent les hommes à la tête. Ils se tordent de douleur, de la fumée s'échappe de l'abîme, naissent alors des scorpions qui viennent tourmenter les hommes après leur avoir enfoncé leurs dards dans le crâne.

D'un point de vue psychanalytique, *la pulsion* agit d'une manière similaire à celle de « l'eau cosmique ». La force du déluge se mesure à l'intensité déployée pour mettre en branle ses constituants. Lors de l'Apocalypse tout ce qui était demeuré caché sera révélé. Seule *une pulsion* appropriée et spécifique à cet objet est à même de réaliser « cette prophétie ». Dans le cas de « l'objet pervers », l'Apocalypse devient réalité quand ce dernier jusqu'alors demeuré caché refait surface (cf. chapitre consacré à la perversion).

L'onde horienne est physique et « mystique » dans le sens où elle véhicule des informations provenant probablement du « Big bang » mais dans une arborescence poétique complexe et diversifiée. De nombreuses illustrations y font référence, la déesse *Nout* dans le sycomore aux petites feuilles, Moïse et le buisson ardent, Akhenaton caressé et modelé par de petites mains tendues entre le soleil et sa peau. « *Tout ce qui est en haut est en bas* », dit le Dieu Thot : Le sycomore aux petites feuilles illustre cette arborescence édifiée par les énergies cosmiques. Un tronc commun issu des énergies telluriques puis, qui en est également issue, une arborescence aérienne riche de ses alluvions énergétiques « cosmiques ». Ce même sycomore nous permet d'imaginer la manière dont se structure physiquement la psyché humaine : tronc commun et arborescence (Planche III, fig. 3 bis). Horus symbolisé par le faucon royal, représente cet « apport psychique ». Le faucon royal est toujours présent dans

³⁵Inarra, D., au sujet du peintre Lacan, *le bouclage du cycle de l'eau*, Pulsion et Raison graphique, <http://www.cairn.info>.

³⁶ « *Il est vrai, sans mensonge, certain, et très véritable que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : pour l'accomplissement des merveilles de la chose unique* ». « *La Table d'émeraude est un texte très court anciennement attribué à Hermès Trismégiste par la croyance populaire, censé exposer un condensé des opérations alchimiques du Grand Œuvre. L'archéologie a depuis démontré qu'Hermès était un personnage légendaire. On sait aujourd'hui que la « table d'émeraude », dite « tabula smaragdina », est en fait la partie finale d'un traité nommé « Le livre du secret de la création et technique de la Nature », rédigé sous le règne du Khalife Ma'Mûn en 833* ».

³⁷ Jung, C. G., *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Ed. Georg, Paris, 1953.

le cartouche du nom du pharaon. Cela signifie que le pharaon est un homme justifié, il a pris le rang de Dieu vivant. *L'onde horienne* porte en elle une écriture (informations de la création, du *verbe* initial, du *Logos*³⁸), elle véhicule également d'autres écritures auxquelles elle sert de support. Sans cette fonction vibratoire, aucun transfert ne serait possible entre *l'objet* de la réalité et *l'objet* psychique. C'est bien du reste ce qu'exprime Freud dans « le Bloc-notes magique » quand il écrit : « *Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du système Pc-Cs, étendait vers le monde extérieur des antennes qui sont rapidement retirées après en avoir dégusté les excitations.* » *L'Onde horienne* remplace « les antennes » imaginées par Freud, mais elle souffle du dehors vers le dedans. L'appareil psychique est le réceptacle d'un monde entièrement vivant qui émet en permanence ses ondes vibratoires, témoins de notre monde originel. Dès lors, l'être humain n'est pas l'unique générateur de sa propre énergie pulsionnelle, il bénéficie également de l'énergie cosmique, *le logos* qui deviendra support du langage. C'est bien du reste dans cette forme que *le logos* laissera *les traces mnésiques* pour reprendre l'expression de Freud, traces qui seront dépendantes de l'intensité pulsionnelle mise en œuvre par ce même *logos*. Comme Freud l'a défini, le langage sculpte la psyché suivant les composantes mises en œuvre par *la pulsion*, mais la poussée en constitue la caractéristique la plus riche.

C) CINQ MODES STRUCTURAUX

On ne peut aborder le champ des hiéroglyphes et celui de l'écriture psychique sans regarder vers les modes structuraux de l'ancienne écriture égyptienne. On en définit généralement cinq : les racines ou langage consonantique, le calibrage, la condensation, le déterminatif et l'orientation. Le propre de l'écriture hiéroglyphique est de faire appel à une description de *l'objet* la plus large possible. Pour cela, elle utilise une approche descriptive, mais aussi symbolique et phonétique. On retrouvera pareil montage linguistique au travers de l'écriture chinoise comme, d'ailleurs, de l'écriture maya. Jung s'intéressera à l'écriture chinoise et Lacan l'étudiera. Tous deux découvriront tout l'intérêt que revêtent de tels types d'écritures, d'une part pour une représentation plus fidèle de *l'objet*, d'autre part pour le simple fait que la psyché se l'approprie plus facilement dès lors qu'elle devient polymorphe. *La pulsion* et ses quatre caractéristiques définies par Freud représentent, comme nous venons

³⁸ *Logos*, mot grec qui signifie parole, intelligence, raison. Platon assimile *le Logos* à Dieu. Dans la philosophie de Platon *le Logos* était Dieu, source des idées. *Le Logos* désigne la seconde personne de la Trinité pour Saint-Jean l'Évangéliste. Saint-Jérôme le traduit par *verbum*, le Verbe.

de le voir, des incontournables dans le fonctionnement de la physiologie analytique. Les cinq modes structuraux de l'écriture hiéroglyphique nous renseignent sur la manière dont *l'objet* peut-être appréhendé, puis traité par la psyché et au sein de la psyché. On y reconnaîtra, par ailleurs, en filigrane, les concepts de Freud sur le déplacement et la condensation³⁹.

1) Les racines

Elles constituent des familles de mots ou des groupes d'idées puisés à partir de consonnes (vingt quatre signes de base dans l'alphabet égyptien). Les langues sémitiques, comme l'Arabe ou l'Hébreu, les langues berbères comme l'Algérien, le Marocain, le Tunisien, etc., fonctionnent sur un mode identique. C'est ainsi qu'à partir d'une même racine pourront se décliner plusieurs concepts (papyrus, scribe, bibliothèque royale). On retrouve ici l'idée du tronc commun à partir duquel la trace mnésique prendra sens.

2) Le calibrage

Tous les signes, « les ressentis », « les vus », « les entendus », « les imaginés » prennent un format identique de figuration ou de représentation. Un éléphant aura par exemple la même taille que celle d'une fourmi. Dans ce même calibrage s'inscrivent également des actions : le tourneur et son tour, une jarre. C'est ainsi que chaque symbole fait allusion à *l'objet* sans le représenter dans son entité originelle. Derrière chaque symbole se cache un ensemble de caractéristiques qui lui sont propres mais dont le symbole fait l'économie de représentation. En revanche, la présentation du symbole active tout ce qui s'y rattache, mais qui n'est ni montré, ni dit. Chacun, tout à loisir, développera s'il le souhaite toute la face cachée du symbole. Mais ce dernier devra être accompagné d'autres symboles si l'on veut le rendre le plus précis possible dans l'évocation de *l'objet*. Le déterminatif, par exemple, est là pour éviter des confusions de représentation. Les symboles de l'écriture égyptienne, pris dans leur contexte grammatical et d'une certaine manière obéissant à une logique structurelle, définissent un langage extrêmement précis en rapport avec la réalité de *l'objet*. Ce dernier est en effet démantelé, fractionné, détaché de sa réalité, remodelé de manière à ce que, par l'écriture, la psyché puisse se l'approprier et, à fortiori, se l'imaginer, voire le reconnaître.

Voilà une technique qui n'est pas tombée du ciel et que l'homme a dû penser, puis finalement graver dans la pierre. Parler plus généralement de la symbolique c'est bien s'en référer à ce symbole, à ce signe qui suggère largement quelque chose. Mais ce quelque chose

³⁹ Déplacement et condensation sont des termes empruntés par Freud à la linguistique et aux travaux de Ferdinand de Saussure in *Cours de linguistique générale*, 1916.

doit être replacé dans son contexte si nous voulons en saisir tout son sens. Le symbole égyptien s'intègre dans une logique structurale, dont l'écriture doit nous éclairer pour comprendre ce qui se cache derrière la symbolique en général.

3) La condensation

Regroupe les signes en cadrats. Ces ensembles traduisent dès lors des situations, des actions, des idées, des données informatives. Ces cadrats nous parlent. Ils se présentent à nous comme des rébus que le lecteur doit résoudre. C'est ainsi que le signe son (phonogramme), créé à partir de l'idéogramme, quand il est utilisé par association de signes, va générer un nouveau mot qui traduit lui-même une nouvelle idée, un nouvel *objet*. Si par exemple, nous respectons à la lettre la traduction égyptologique des trois lignes brisées par « eau », en période de crue du Nil, nous serons étonnés que l'été, qui suggère plutôt la sécheresse, soit associé à ce symbole. En revanche, si nous traduisons les trois lignes brisées par « onde horienne » qui symbolise les énergies cosmiques en forte intensité, donc de forte chaleur en saison chaude, nous aurons alors une traduction plus exacte de la représentation de l'été.

4) Le déterminatif

Le déterminatif joue le rôle de classificateur. Les hiéroglyphes en comptent une centaine. Placé à la fin d'une phrase ou d'un mot, il détermine à quelle famille sémantique s'adresse le ou les propos. Il en est ainsi du signe représentant un homme ayant la main devant sa bouche. Ce déterminatif nous renvoie à des actes comme le parler, le manger ou le boire. *Le déterminatif* donne du sens au symbole. Le symbole seul n'est qu'un dessin qui ne suggère que ce que le spectateur veut bien y voir. Mais la technique de l'écriture égyptienne c'est de donner du sens au symbole par les techniques que nous venons de voir, racines, condensation, calibrage, déterminatif et orientation, afin que, de ce sens, surgissent enfin une représentation de *l'objet*, mais le plus juste possible. On retrouvera ce qualificatif de *déterminatif* avec les lames du tarot initiatique, terme repris par les imagiers du Moyen-âge, qui ont voulu par cette analogie, témoigner du lien qui existe entre les représentations du tarot et le panthéon égyptien (Planche VII).

5) L'orientation

Elle ne pose pas problème, de la droite vers la gauche ou l'inverse, du haut vers le bas ou l'inverse. Le scribe devra s'habituer à ce type d'écriture qui lui permet d'appréhender une même idée dans plusieurs espaces, indispensables à la mise en œuvre générale de l'écriture.

Le calibrage, les cadrats, l'orientation contribuent à minimiser, sur la pierre ou le papyrus, les espaces d'écriture et doivent, malgré tout, en optimiser le sens, malgré l'approche pour le moins singulière réservée à *l'objet*. La lecture des hiéroglyphes débute du côté où regardent les signes. De quel côté regarde le canard, le faucon ou encore le scribe ? Ces quatre concepts et ces cinq modes structuraux forment en quelque sorte le squelette linguistique de l'Écriture hiéroglyphique. Mais le concept vibratoire en est réellement au cœur. Il rejoint les principes de *la pulsion* et de la libido énoncés par Freud où l'on retrouve les mêmes caractéristiques constitutives « source, objet, but et poussée ». *La pulsion*, telle que définie par Freud comme matériel du langage, nous apparaît dès lors comme un véritable vecteur du langage. Par ailleurs, le processus de symbolisation est dès lors commencé, à l'extérieur de la psyché humaine. Et si Lacan imaginait les hiéroglyphes comme « *un langage inaudible pour le commun des mortels au prétexte qu'ils n'en connaissaient ni la grammaire ni la syntaxe* », les hiéroglyphes n'en sont pas moins parlants et vivants, parlants de par leur forme et leur structure et vivants car ils portent en eux *le feu divin, le logos*, la « libido cosmique ». Les hiéroglyphes, envisagés dans la globalité de leurs caractéristiques et de leurs particularités, retracent la vie de *l'objet* et même, si l'on s'en réfère aux alchimistes du Moyen-âge, redonne vie à ce dernier, quand il est gravé dans la pierre, sous les effets des rayons solaires.

L'Égypte ancienne, est souvent regardée comme un livre d'images où les dieux et les symboles hiéroglyphiques règnent en maîtres. Le panthéon égyptien est bien plus qu'une simple représentation païenne de la religion des Anciens égyptiens. Au delà de l'imagerie et des hiéroglyphes⁴⁰, se cachent des écritures qui décrivent une conception de la vie et de la mort. De cette déchirure possible, avant terme, une nouvelle vie apparaît.

⁴⁰ Martigny, Abbé, Curé de Bâgé-le Châtel, *Discours sur les Symboles dans l'Antiquité Chrétienne*, 1856 : « Il a été dit souvent et je n'ai aucun intérêt à le dissimuler, que les premiers chrétiens avaient emprunté l'usage des symboles aux peuples de l'Orient et notamment aux Égyptiens, peuple mystérieux dont le langage hiéroglyphique se déroba à la sagacité des savants au moment même où ils se croient plus assurés d'en pénétrer le sens... L'usage d'exprimer par des signes hiéroglyphiques, les événements, les croyances et les rites, pour en léguer le souvenir à la postérité, remonte à l'antiquité la plus reculée. Parler par images, par analogies, c'est ce qui caractérise en effet l'enfance des peuples, comme celle des individus... Si nous en croyons Tacite et Ammien Marcellin, c'est aux égyptiens que revient l'honneur de cette ingénieuse invention. Ce dernier écrivain, en fixe même l'origine aux temps qui ont précédé le déluge... Champollion pense même que cette écriture (figurée et symbolique) précéda chez ce peuple toutes les autres écritures, qu'elle fût plus tard simplifiée dans l'écriture hiératique ou sacerdotale, laquelle rendue plus simple encore, et dans son tracé, et dans ses procédés, pour être mise plus à la portée du peuple forma à son tour l'écriture démotique ou populaire.... On peut imaginer sans peine que pendant un séjour de plus de deux siècles sur la terre d'Égypte, le peuple de Dieu (les chrétiens) dût s'initier à la connaissance et se former à la pratique de l'écriture symbolique, tout en la modifiant dans le sens de ses croyances... Dans un livre d'une antiquité et d'une autorité incontestées, bien que les savants l'aient écarté du catalogue des œuvres de Saint Justin, à qui il avait été d'abord faussement attribué, il est dit que Moïse, outre l'étude des mathématiques qui étaient alors vulgaires, et peu en honneur, s'adonna surtout à celle des hiéroglyphes, qui n'étaient enseignées qu'aux personnages les plus distingués et dans des lieux secrets... Mais nous tirerons, relativement à ce fait intéressant, une lumière plus certaine et parfaitement suffisante d'un endroit fort curieux de Saint Clément d'Alexandrie. Vous n'ignorez pas combien est grave, en

Mais bien avant ce que révèle le mythe égyptien au travers du Jugement dernier qui témoigne d'une écriture exacerbée de *la pulsion*, l'écriture hiéroglyphique participe à la floraison psychique et à sa fertilisation sous l'effet même d'une pulsion régulée.

*L'objet*⁴¹ de la psychanalyse tel que défini par Lacan doit s'inspirer de *l'objet* hiéroglyphique s'il veut que la psyché en fasse la représentation la plus fidèle possible. Quand Freud décrit quatre caractéristiques de *la pulsion*, le scribe de l'Égypte ancienne dessine dans un même quadra le dieu Orion sur une barque cosmique, portée par un flux invisible mais puissant sous le regard attentif du faucon Horus. « Tout ce qui est en haut est en bas » clame Thôt trismégiste, ce qui nous invite par le jeu des analogies à mieux comprendre ce que nous dit Freud au sujet de *la pulsion* humaine, qui prend naissance dans l'écriture même de « l'onde horienne », *le logos* pour certains, Dieu pour d'autres.

pareille matière, l'autorité de ce père, à qui nous devons les seuls documents exacts qui nous soient venus de l'antiquité sur les systèmes graphiques des Égyptiens, et que, dans la partie restée intacte de sa doctrine sur l'interprétation de l'écriture hiéroglyphique, Champollion est arrivé à des résultats qui, en donnant la clef d'un texte jusqu'alors réputé inexplicable de ce même docteur, y a puisé à son tour une preuve décisive à l'appui de ses découvertes. Saint Clément nous apprend donc que Moïse expliquait par la méthode hiéroglyphique, à ceux qui étaient amateurs de la loi divine, plusieurs préceptes appartenant à la loi morale, sous de mystérieux symboles d'animaux ».

⁴¹ Lacan, J., *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, « De Hans-le-fétiche à Léonard-en-miroir », Paris, Le Seuil, 1994.

III CONCLUSION : CONCEPTS et PULSION chez FREUD

Notre but n'est pas de rapporter dans cette étude tous les travaux de Freud relatifs à la psychanalyse. Nous avons voulu mettre en avant les découvertes de Freud qui, selon nous, constituent un apport majeur pour la théorie analytique. C'est au travers des réflexions développées dans le *Bloc-notes magique* et de son concept de *la pulsion* que nous devons nous tourner afin de découvrir les grands préceptes de la fonction analytique. Jung consacra l'essentiel de ses travaux à délimiter les contours de la physiologie psychique à partir des énergies archétypiques qui sont l'expression de *la pulsion* découverte par Freud. Lacan s'en inspirera pour dynamiser son nœud borroméen et imaginera *le Réel* qui, sans *la pulsion*, ne produirait rien, même pas « l'impossible ».

Le Bloc-notes magique traduit chez Freud une critique majeure sur l'ensemble de son œuvre. Celle-ci intervient trente années après la publication de sa première topique en 1895, deux années après sa deuxième topique établie en 1923. Nous ne voulons en aucun cas comparer la psyché à un ordinateur mais Freud a pourtant fait dans ce sens, une description troublante de ce petit *Bloc-notes magique* a priori totalement insignifiant. Si la psyché ne peut s'inspirer du modèle informatique, il va de soi que le modèle informatique est amplement inspiré de la physiologie analytique en tant que création de la psyché. A ce même titre, l'écriture hiéroglyphique témoigne de l'activité psychique et révèle les modes d'écriture de *l'objet* analytique.

Avec la deuxième topique, le « conscient », le « préconscient et l' « inconscient » avaient laissé la place au « ça », au « moi » et au « surmoi ». Mais c'est véritablement avec *le Bloc-notes magique* que Freud en 1925 touchera, au plus près, la réalité de la physiologie analytique. Le « ça » se retrouve bien dans cet *appareil perceptif psychique* que Freud divise en « deux couches » : *le stimulus* (la feuille de papier) et *le pare stimulus* (la feuille de celluloïd) et qu'il imagine ainsi deux fonctions distinctes dans cette première phase de l'écriture psychique : l'une correspondant à la réception des « *stimulus* » ou informations et l'autre à la régulation et à l'harmonisation de ces « *stimulus* ».

La trace mnésique ne prend véritablement corps qu'avec *le système Pc-Cs* qui est « un système perméable » et qui, à ce titre, travaille selon un processus osmotique. L'information circule dans un sens puis dans l'autre. Ce n'est que par l'effet répétitif que celle-ci peut enfin se stabiliser et se graver sous forme de *trace mnésique*. L'apprentissage joue ce rôle de consolideur de l'information. A partir de ce texte du *Bloc-notes magique*, Freud met en

lumière pas moins de treize concepts qui participent à l'élaboration de *la trace mnésique* : notion de stockage de l'information, notion de pluralité de structures, notion de stockage provisoire, notion de système central, notion de cycles, notion de support électrique, notion de trace, notion de capacité de stockage, notion de mode de gravure de la trace, notion de répétition de la gravure de la trace, notion d'harmonisation de *l'objet*, notion de tempo et notion de capteurs sensoriels. *La trace mnésique* travaille à la structuration du *moi*. Mais ce *moi* devra abandonner d'autres structures provisoires s'il souhaite véritablement s'imposer en tant que personnalité reconnue à part entière. Jung comme Lacan y verront des structures parasites qui s'imposeront au détriment du *moi* si celles-ci perdurent dans des formes inhérentes au miroir. *La persona* définie par Jung deviendra « persona calcifiée » et Lacan y verra « l'Autre. »

Avec le *Bloc-notes magique*, Freud imagine une écriture psychique vivante et fluide, qui ne se compartimente pas mais évolue selon des phases bien spécifiques. *Le conscient* et *le préconscient* ne sont plus des lieux de stockages, mais les premières phases de la physiologie analytique, durant lesquelles s'élabore *la trace mnésique*. Ce que Freud nomme l'« intérieur » peut-être rattaché à *l'inconscient* qui représente la phase de maturation de *la trace mnésique*. Celle-ci peut-être comparée au *brassage inter-chromosomique* qui se déroule lors de *l'anaphase méiotique*. « Le mélange chromosomique » des cellules sexuelles se déroule selon une manière aléatoire. On assiste alors à un travail de combinaisons des données informatives contenues dans chaque chromosome. L'écriture psychique semble connaître une phase physiologique semblable.

Ces deux étapes physiologiques sont primordiales puisque la première rend compte d'un travail par imitation (rapport au miroir) alors que la seconde invente son écriture à partir de *la trace mnésique* qui est constituée en un tronc commun. Dans les prochains chapitres, nous verrons que Jung et Lacan établiront un même distinguo entre ce que Jung nommera *la persona* et *l'ombre* et Lacan, *l'imaginaire* et *le Réel*. Cette nuance est de toute importance puisqu'en fait la fonction analytique se construit naturellement selon deux modes de structuration : le premier, en rapport avec le miroir, c'est le mode binaire, le second, qui veut échapper à cette construction qui se fait par imitation, est le mode ternaire. Freud avait

compris toute la place que revêtait le mode ternaire au sein de la fonction analytique. Il l'avait du reste suggéré en 1913 dans son étude sur « le thème des trois coffrets.»⁴²

Mais Freud ne s'exprime pas en terme de binaire et de ternaire, mais, par le texte du *Bloc-notes-magique*, il ouvre la voie à Jung et à Lacan qui s'inspireront largement de ce concept et sur lequel ils fonderont l'essentiel de leurs travaux. Avec les concepts mis en avant dans *le Bloc-notes-magique*, puis les quatre caractéristiques de la *pulsion*, Freud campe les bases du processus physiologique, lequel participe à l'élaboration de *la trace mnésique* et, bien sûr, au déroulement de la physiologie analytique. Freud ne s'est pas vraiment intéressé à l'étude des hiéroglyphes égyptiens, et pourtant, il aurait pu le faire. Il y aurait découvert les analogies qui existent entre « la poussée » et *la pulsion* comme nous venons de le voir. Cela nous invite à établir des parallèles entre diverses disciplines qui finalement s'écrivent différemment mais s'expliquent entre elles. *La pulsion* et ses quatre caractéristiques, comme Freud les définit, habitent bien l'écriture hiéroglyphique ainsi que les divinités du panthéon égyptien. Ces derniers symbolisent des mécanismes énergétiques. Les mythes qui les mettent en scène sont des représentations actives de la psyché humaine. Jung mettra en avant pareilles propriétés en les définissant sous le vocable *d'archétypes*.

La fonction analytique, comme les autres fonctions de l'appareil humain, présente des déséquilibres. C'est à ce titre que la psychanalyse a mis en avant une réalité de l'appareil analytique. Mais, avec cette réalité, suit une autre réalité, celle de l'existence d'une physiologie analytique. Par le texte du *Bloc-notes magique*, Freud met en avant les modalités de cette physiologie et nous dit même, selon son concept de *la pulsion*, comment celle-ci est générée. Comme la fonction cardio-vasculaire ou toute autre du corps humain, la fonction analytique répond à des impératifs physiologiques. Au même titre que *le nœud de Keith & Flack*⁴³ est à l'origine physiologique de cette première fonction, *la pulsion* découverte par Freud est source de la fonction analytique.

⁴² Freud S., *Le thème des trois coffrets*, Collection « Les auteur(e)s classiques », édition électronique réalisée à partir de l'article de Sigmund Freud (1913) : « Le thème des trois coffrets ». Traduction française de Marie Bonaparte et Mme E. Marty. Cette traduction a paru une première fois dans « La Revue française de psychanalyse », Paris, Doin, 1927, tome I, fasc. 1, 2 et 3. On retrouve aussi cet article dans « Essais de psychanalyse appliquée », Paris, Éditions Gallimard, 1933, réimpression, 1971, Collection Idées, nrf, no 243,254 pages. (pages 87 à 103). Cet article a été originalement publié dans *Imago*, tome II, 1913.

⁴³ La physiologie cardiaque prend naissance avec la stimulation électrique du myocarde, stimulation dont l'origine est le nœud sinusal (ou nœud de Keith & Flack). Elle transite ensuite par le nœud atrio-ventriculaire (ou nœud d'Aschoff-Tawara) après avoir traversé l'oreillette. Elle rejoindra ensuite les ventricules via le réseau de distribution nodal : le faisceau de His, les branches de Tawara et le réseau terminal de Purkinje.

DEUXIEME PARTIE

JUNG

JUNG

Le processus d'individuation et le tarot initiatique

Les mythes anciens, des représentations symboliques de la fonction analytique

Jonathan, un cas d'effraction du symbolique

Les Sept Péchés capitaux, et les calcifications de la persona

Support mathématique du symbolique

Concepts animique, de synchronicité, vibratoire, et tonalités musicales

I - L'INDIVIDUATION

A - DES CONCEPTS

Freud, depuis l'annonce de sa première topique (1895) est devenu incontournable dans cette nouvelle discipline, la psychanalyse. Jung deviendra son élève comme il sera aussi celui d'Eugen Bleuler (1857-1939), psychiatre tout comme lui. Bleuler se passionna pour les maladies mentales et en particulier pour l'autisme et la schizophrénie. C'est à propos de cette dernière pathologie que Bleuler emploiera le terme d'*ambivalence* (1910) pour la caractériser. Pour Bleuler, la psyché laissait paraître au travers de ces maladies, une fonction bipolaire. De cette observation, Jung développera sa théorie de *l'individuation* qui lui permettra d'explorer la psychologie des profondeurs, laquelle deviendra ensuite la psychologie analytique.

1) Conscient et inconscient

Jung considère que deux fonctions essentielles vont s'opposer sans cesse au sein de la psyché, *le conscient* et *l'inconscient*. Pour lui, *le conscient* est le lieu où *les objets* sont dissociés et croisés. Là où il évoque le conscient, Freud, lui, y voit un *conscient* et un *préconscient* (première topique) ou encore voit un *ça* et un *moi* (deuxième topique). Jung analysera la fonction analytique sous deux rapports fondamentaux : ce qui s'amalgame et structure le *moi*, et tout ce qui ne le fait pas, et par conséquent nourrit une autre entité qu'il désigne par *l'ombre* structurant *l'inconscient*. Il écrira dans son ouvrage « Psychologie et

religion »⁴⁴ : « Nous pouvons admettre que la personnalité est composée de deux éléments : d'abord du conscient - et de tout ce qu'il contient - et ensuite d'un arrière-pays infiniment vaste de psyché inconsciente. La personnalité consciente peut être délimitée et définie plus ou moins clairement, mais lorsqu'il s'agit de l'ensemble de la personnalité humaine, on est obligé de reconnaître l'impossibilité d'en fournir une description et une définition complètes. En d'autres termes, il existe inéluctablement un élément indéfini et illimité, qui s'ajoute à toute personnalité : cette dernière comprend une partie consciente, susceptible d'être observée, mais elle n'englobe pas certains facteurs, dont cependant nous sommes forcés d'admettre l'existence, si nous voulons expliquer certains faits observés. Ce sont ces facteurs inconnus que nous appelons le secteur inconscient de la personnalité ». Ou encore : « Lorsqu'un objet n'est pas susceptible d'être associé au moi, lorsqu'il n'existe pas de pont entre l'objet et le moi, l'objet est inconscient, c'est-à-dire qu'il en est de lui comme s'il n'existait pas »⁴⁵. Jung ne dit pas que l'objet non associé est rejeté de la structure psychique. Bien au contraire, pour lui, l'objet en fait partie intégrante, mais structuré en deçà du moi. Jung parle de pont. Il fait alors allusion à tous les mécanismes qui président au déroulement de la physiologie analytique, que ce soit, ceux qui participent à la gravure première de l'objet (Appareil perceptif psychique de Freud), ou ceux qui régulent le transfert des données entre le conscient et l'inconscient décrits par Jung. Ce dernier, envisage le conscient et l'inconscient comme des lieux structurels au sein desquels se jouent des énergies antagonistes. Apparaît ici le concept de dualité qui, pour lui, ne sera pas suffisant pour définir tout le travail qui se déroule au cœur de la psyché. En 1920, il s'intéresse au *Livre des Mutations* de la Chine ancienne ou *YI-King*, ce que fera Lacan quarante ans plus tard, dès 1960, avec le sinologue François Cheng (Cf. Troisième partie consacrée à Lacan).

La pensée chinoise se reflète au travers de son écriture. Elle est tout d'abord duelle (Yin/Yang) puis devient multiple en se construisant à partir de ses éléments antagonistes. *Yin* et *Yang* traduisent des forces qui s'opposent. On peut retrouver ces dernières dans le couple conscient/inconscient dont parle Jung, mais aussi, dans la dualité père/mère ou masculin/féminin, anima/animus ou encore nuit/jour, etc. Ces forces sont physiologiquement à l'œuvre pour créer du conscient selon lui (persona et moi). Tout ce qui est de l'ordre du refoulement, ou qui n'a pas été amalgamé au conscient, structure l'inconscient avec ce que Jung nommera *l'ombre*. De ses travaux, il ressort que la psyché peut se défaire de *l'ombre* si

⁴⁴ Jung C. G., *Psychologie et religion*, Traduction par Marthe Bernson et Gilbert Cahen, éditions Buchet Chastel, pp. 82 & 83.

⁴⁵ Sédillot C., *ABC de la psychologie jungienne*, Grancher, Paris, 2009, p. 113.

les moyens lui sont donnés d'accéder au *Soi*. La philosophie taoïste nous invite à suivre cette troisième voie, celle du *vide-médian*. *Yin* et *Yang* apparaissent alors comme père et mère, fondateurs d'une logique de pensée, le ternaire, dont elle est issue. La psyché doit se libérer de la problématique duelle qui correspond certes à une logique première de gravure mais qui, par la suite, doit être dépassée. La pensée occidentale moderne oppose sans cesse les antagonistes sans jamais envisager une tierce solution, *une possibilité de biais* pour reprendre la pensée du sinologue François Jullien⁴⁶. Sur cette idée, Jung élaborera toute sa théorie analytique qu'il nommera : *Fonction transcendante*, inspirée « *par une fonction mathématique du même nom et qui est une fonction des nombres imaginaires et réels.*»⁴⁷

2) Rêve et fonction transcendante

Tout comme pour *le Yi-King*, Jung imaginera la pensée humaine en permanente transformation. Pour lui, elle est du reste à aborder, plus sous un aspect dynamique, que sous celui d'un compartimentage. Par la *fonction transcendante*, les antagonistes sont dépassés au profit d'une entité qui a réconcilié les deux précédentes. Par ce biais, les conflits sont alors évités. Comme nous le constaterons tout au long de cette étude, la psyché humaine se développe selon deux modes essentiels : *le binaire* et *le ternaire*. Le premier, structure la pensée duelle qui se construit par duplication. C'est la phase du miroir. On peut se la représenter comme un « tronc commun ». *La persona* résulte de cette construction. *Le ternaire*, deuxième mode psychique, correspond à un travail d'arborescence des *traces mnésiques*, comme nous l'avons vu dans la première partie consacrée à Freud. De ce travail de différenciation qui ne se limite plus à une simple copie d'images, naît *le moi* jungien. Mais celui-ci ne sera totalement libéré de sa part d'ombre que s'il s'affranchit du mode directeur que représente *le binaire*. C'est à cette condition que *le moi* cèdera sa place au *Soi*.

Jung et plus tard Lacan percevront toute l'importance que *le ternaire* de la philosophie taoïste apporte à l'écriture psychique. Sans lui, aucune évolution n'est possible. *Le ternaire* apparaît comme le premier concept du dépassement. Jung, par le biais du *processus d'individuation*, sera le premier à pointer du doigt toute la dangerosité qu'il y aurait pour la psyché de la restreindre à la seule logique du mode binaire. Mais deux mille ans d'histoire et de logique manichéenne ne s'effacent pas d'un simple revers de manche. « Le logiciel binaire » dicte sa loi et censure tout ce qui pourrait déstructurer sa mécanique, voire l'éradiquer. Entreprendre une telle tâche, c'est assurément vouloir supprimer *le souverain*

⁴⁶ Jullien F., *La grande image n'a pas de forme ou du non-objet par la peinture*, Editions du Seuil, 2003.

⁴⁷ Jung C.G., *L'âme et le Soi*, Albin Michel, Paris, 1998, p. 151.

bien et basculer inévitablement dans son contraire, *le souverain mal*. A ne pas s'y méprendre, le Diable sera au rendez-vous. On l'y trouvera campé au sommet de sa tour, ultime bastion à vaincre pour celui qui poursuit soit sa quête initiatique soit sa démarche *d'individuation*. Le Diable apparaîtra alors aux créneaux et n'admettra pas la moindre remise en question. Les psychoses seront alors mises à nu, dans leurs formes extrêmes, au plus fort de leurs tensions. La psychose témoigne de l'enfermement dans lequel l'individu et les civilisations contemporaines se débattent depuis plus de deux mille ans.

3) Le numineux

Pour Jung, *le numineux* fait obstacle à la fonction transcendante. Il s'attachera au concept du *numineux* et rejoindra en ce sens la pensée de Rudolf Otto (1860-1937) qui établira une distinction entre le religieux et l'élément non relationnel dans l'idée du divin⁴⁸. Pour Jung, la psyché est structurée à partir de forces pulsionnelles qui sont les véritables forces psychiques. Ces forces sont inconscientes et témoignent de l'activité physiologique de la psyché et de sa structuration énergétique. *Le numineux* relève de l'écriture intrapsychique et de sa forme. Le modèle est pour nous, occidentaux, un modèle directeur binaire qui organise *l'objet* en le contenant entre deux pôles qui le bornent et lui interdisent toute autre vérité. C'est ainsi que le religieux ou l'idée de Dieu, sous l'éclairage du Tao ou du *Soi* évoqué par Jung, prend une tout autre dimension. La pensée musulmane et judéo-chrétienne se borne à un concept entravé par ses pôles que sont Dieu et le Diable. Impossible d'en réchapper. De quelque côté que l'on se tourne, cette conception du religieux emprisonne la psyché dans une forteresse qui ne laisse la place qu'au bien et au mal. *Le numineux*, selon Jung, ne relève pas de la croyance en Dieu ou de celle de toute autre divinité. *Le numineux* fait référence à la réponse que produit la psyché lorsque celle-ci évoque telle ou telle forme de croyance. Envisagé sous cette forme bipolaire, *le numineux* se manifeste chez le sujet, soit par une forme d'attraction pour la divinité ou l'objet divinisé qui peut se jouer à l'extrême, comme une manifestation d'un très grand amour pour Dieu par exemple, ou parfois même pour le Diable, soit au contraire, par son opposé, et se présente alors, sous la forme d'une profonde répulsion. *Le numineux* se présente comme un tout, comme « une cellule psychique » au noyau bipolaire. De cette image archétypique, Jung distinguera la notion de *numen* qui correspond à la charge émotionnelle produite par l'archétype sollicité. En 1910 Jung écrivait : « *L'idée naquit en moi que l'Eros et que l'instinct de puissance étaient comme des frères ennemis, fils d'un seul père, fils d'une*

⁴⁸ Otto R., *Le sacré*, Petite bibliothèque Payot, N° 218, 1995.

*force psychique qui les motivait, qui - telle la charge électrique positive ou négative - se manifeste dans l'expérience sous forme d'opposition : l'Eros comme un patients, comme une force qu'on subit passivement, l'instinct de puissance comme un agens, comme une force active et vice-versa.»*⁴⁹ L'homme occidental apparaît sous cet éclairage comme prisonnier de son modèle structurel psychique. Par ailleurs, si les symboles *Dieu* et *Diable* associés, produisent sur le plan psychique un effet *numineux*, ils peuvent également être détournés de leur objet premier et devenir source à leur tour. Quand le symbole est saturé, comme le souligne Jean Chevalier, « *le symbole prend alors la place du signifié... ... Il se produit une véritable inversion de sens, du signifié vers le signifiant, une perversion, un détournement de valeur sociale au profit de l'imposteur.* »⁵⁰ Par ce concept de *numineux*, Jung nous renseigne, comme le fera Lacan avec son concept d'*hainamoration* : toute saturation du binaire produit son inversion et conduit à la perversion.

Le concept de *numineux* joue un rôle essentiel au sein de la physiologie analytique. Sans sa compréhension et sa prise en compte, toute lecture psychique est faussée. Jung en fera le reproche à Freud : Quelque chose ne tourne pas rond ! C'est bien ce que Jung soupçonna au travers des propos de Freud et ce, dès 1906, date de sa première rencontre avec le Maître, quand Freud faisait de sa théorie sexuelle « *un bastion inébranlable* ». Jung écrivit à ce sujet : « *Si Freud avait mieux apprécié la vérité psychologique qui veut que la sexualité soit numineuse – elle est un Dieu et un diable – il ne serait pas resté prisonnier d'une notion biologique étriquée* ». « *Le pendule de l'esprit oscille entre sens et non-sens, et non point entre vrai et faux. Le danger du numineux est qu'il pousse aux extrêmes et qu'alors une vérité modeste est prise pour la vérité et une erreur minime pour une fatale aberration.* »⁵¹

Pour Jung, tout était clair, *Dieu* et *Diable*, quand ils émanent de la production psychique sont catalogués de *numens*. De par leurs aspects énergétiques, ils sont de purs produits physiologiques. Cette pensée ne quittera plus jamais Jung qui comprendra ensuite, avec la philosophie taoïste, que la psyché occidentale doit se défaire d'un tel modèle qui ne peut conduire l'homme qu'à des interprétations erronées des images et plus précisément de celle de *l'objet*. Se départir de ce type de censeur, c'est ce que propose Jung avec l'individuation. Ce processus conduit à *l'effraction du symbolique* qui, en quelque sorte, représente une nouvelle modélisation de la psyché. Cette dernière « désinstalle » le « surplus » de binaire pour le remplacer par la modalité ternaire (cf. chapitre consacré au ternaire).

⁴⁹ Jung C. G., *Ma vie*, nrf, Gallimard, 1966, p. 180.

⁵⁰ Chevalier J., *La pensée rationnelle n'a pas réussi à tuer la pensée symbolique* in *3^e millénaire, Les Symboles dans notre vie quotidienne*, n° 12, Paris, 1984, p. 9.

⁵¹ *Ibid.*, p. 181.

4) Freud, Jung, les désaccords : *pulsion et libido*

Une correspondance accrue débute entre Freud et Jung dès 1906. Plus de 360 lettres connues à ce jour. A cette même date, Jung avait écrit un article sur la doctrine freudienne des névroses⁵² et dans celui-ci, prenait ouvertement parti pour Freud qui avait été fortement critiqué par ses confrères médecins. Cette position de Jung plaça ce dernier sous la vindicte de certains professeurs allemands qui lui adressèrent des avertissements relatifs à sa carrière universelle : « *Si ce que dit Freud est la vérité, j'en suis ! Je me moque d'une carrière dans laquelle la vérité serait tue et la recherche mutilée.* »⁵³ Freud se rapprochera tout naturellement de cet homme qui se rangeait à ses côtés pour défendre ses théories. Cette idylle durera jusqu'au 20 avril 1914, date à laquelle un dernier courrier scellera à tout jamais la relation de travail et aussi d'amour entre l'élève et le Maître.

Freud donna à Jung toutes les bases nécessaires à la compréhension de la psychanalyse et à sa pratique. De nombreux désaccords apparurent entre les deux hommes qui étaient avant tout des théoriciens. *L'inconscient collectif* n'était pas une notion retenue par Freud. Pour ce dernier la psyché se construisait à partir d'expériences personnelles et ne prenait pas en compte les acquis d'un modèle universel, comme le faisait Jung qui s'était du reste inspiré de Nietzsche pour sa conception de l'inconscient. Jung se rend à Vienne en février 1907 et rencontre Freud à son domicile. Leur entretien fut fécond et riche d'idées. Toutefois Jung ne cachera pas dans son ouvrage « *ma vie* »⁵⁴ que dès cette première rencontre, Freud ne parvint pas à le convaincre pleinement sur sa théorie sexuelle. En 1910, à Vienne Freud déclarera à Jung : « *Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C'est le plus essentiel ! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable.* »⁵⁵ Or cette promesse, pour peu qu'elle fût faite par Jung à Freud, ne sera pas respectée et deviendra même la cause de leur complète séparation.

La plus grande découverte de Jung sur la transformation intérieure de la personnalité humaine (métamorphose de la personnalité), intervient vraisemblablement après sa séparation avec Freud suite à la parution de son ouvrage en 1912 « *Métamorphoses et symboles de la libido* »⁵⁶. Dans ce livre, Jung fait essentiellement référence à celui que Freud écrivit en 1905,

⁵² Jung C. G., *Die Hysterielehre Freuds, eine Erwiderung auf die Aschaffen-burgsche Kritik* (la doctrine de Freud sur l'hystérie), *Œuvres complètes* en langue allemande, Rasher, Zürich, Vol IV, in *Jung C. G., Ma vie*, nrf, Gallimard, 1966, p. 175.

⁵³ Jung C. G., *Ma vie*, nrf, Gallimard, 1966, p. 175.

⁵⁴ Ibid. p. 167.

⁵⁵ Jung C. G., *Ma vie*, nrf, Gallimard, 1966, p. 177.

⁵⁶ Jung C. G., *Métamorphoses et symboles de la libido*, 1912, « *Wandlungen und Symbole des Libido* », traduction française, 1927, Paris, Éd. Mouton.

« Trois essais sur la théorie sexuelle »⁵⁷. Quand, en 1909, Jung entreprend d'écrire « les Métamorphoses » dans lequel il « déssexualise » la libido, il sait que Freud interprètera son initiative comme désir de « tuer le père », ce que ce dernier ne le lui pardonnera jamais. Jung reproche à Freud d'accorder la primauté pulsionnelle à la sexualité, car pour Jung, cette dernière n'est pas le moteur exhaustif de la sexualité mais intervient comme énergie indifférenciée pulsionnelle (Jung n'emploie pas le terme de pulsion, mais celui de tendance) et en tant que telle, peut aussi bien s'exprimer dans divers comportements humains comme la colère, la mélancolie, la soif de pouvoir, la boulimie C'est pourquoi, dans son ouvrage les « Métamorphoses de l'âme », Jung compare la libido à des énergies : « *On peut dire que dans le domaine psychologique, le concept de libido a la même signification que celui d'énergie dans le domaine de la physique depuis Robert Mayer* ».

Julius Robert Von Mayer (1814–1878) fut le premier à énoncer le principe de thermodynamique en 1842 (travail/chaleur) et démontra surtout que les énergies se transformaient (Etude sur la synthèse des plantes) d'énergies lumineuses en énergies chimiques. L'énoncé de ce principe nous ramène bien sûr à la transformation des énergies qui s'opère entre l'homme et la nature et, symboliquement, à la transformation de la « libido cosmique » (au sens hiéroglyphique du terme) en libido humaine (au sens psychanalytique du terme). Pour Jung, les énergies se transforment sans cesse d'un état à un autre état, passent d'un monde vers un autre monde, et l'homme intervient en qualité de médium dans le jeu des « énergies divines » : « *Quand on vénère Dieu, le soleil ou le feu, on vénère directement l'intensité ou la force, donc le phénomène énergie psychique, la libido. Toute force et en général tout phénomène est une certaine forme d'énergie déterminée. La forme, c'est l'image, le genre de manifestation. Elle exprime deux sortes de faits : d'abord l'énergie qui prend forme en elle et ensuite le médium dans lequel apparaît cette énergie. On peut d'une part affirmer que l'énergie crée sa propre image, et d'autre part, que le caractère du médium contraint l'énergie à prendre une forme déterminée.* »⁵⁸

C'est en 1950 que Jung fit paraître la quatrième édition des « Métamorphoses de l'âme », dans laquelle il ouvre la psychanalyse à de nouvelles disciplines. Cet ouvrage s'appuie à la fois sur son travail de 1912 « Métamorphoses et symboles de la libido », et sur son propre voyage au « pays de l'inconscient » qu'il qualifiera de « descente aux enfers ». Sa rupture avec Freud, suite à la parution de son ouvrage sur la libido, l'entraîna dans une profonde

⁵⁷ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905.

⁵⁸ Jung, C. G., *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Georg Editeur SA, Le livre de poche, 2e partie, p. 237.

mélancolie entre 1915 et 1916 qui se solda chez Jung non pas par une mort physique, mais par une mort psychique (mourir pour renaître).

5) Jung et la descente aux enfers

Dès 1915, Jung fit donc cette expérience de « la descente aux enfers » de laquelle il ressortit « éclairé en conscience » et, comme tous ceux qui font ce voyage et en réchappent, lavé de tous ses diables intérieurs. De 1913 à 1930, il rédigea « Le livre rouge »⁵⁹ ou « Liber Novus » écrit et enluminé à la manière des vieux manuscrits du Moyen-âge. Cet ouvrage témoigne de son voyage dans les profondeurs de l'âme humaine. Il dessine et peint lui-même les planches selon l'esprit des copistes médiévaux. Cette œuvre incontournable de Jung publiée que tout récemment célèbre le cinquantième anniversaire de sa mort et rend compte de sa démarche vers ce qui sera avant tout, son expérience du processus d'individuation. Pour ne reprendre que trois peintures de cette œuvre de Jung, je mentionnerai sa planche 54 où figurent le serpent et les énergies cosmiques. On peut du reste rapprocher cette enluminure de Jung (Planche IV, fig. 7) du « fleuve de vie », symbole judéo-chrétien (Planche IV, fig. 8). Sa planche 55 fait référence à la barque solaire (Planche V, fig. 10), le monstre marin symbolisant l'inconscient comme il le décrit dans son ouvrage « Métamorphoses de l'âme et de ses symboles. » Philémon enfin, (sa planche 154) représente le personnage clé pour Jung (Planche VIII, fig. 18), car c'est lui qui jouera le rôle de passeur lors de son voyage initiatique. Une fois de plus, Jung utilise ses connaissances de l'Égypte ancienne et fait ici référence à la Déesse Maât qui ouvre ses ailes à celui qui entreprend le périlleux voyage en enfer, à la fois pour le guider et aussi le protéger (Planche VIII, fig. 17 bis).

Mais c'est en 1944 que ce voyage prendra tout son sens. Jung est alors victime d'un infarctus. Alors qu'il sait que la mort l'emporte « *une force invisible l'oblige à revenir sur Terre* ». Il n'est pas donné à tout un chacun de pénétrer dans le monde de la psychose, de voir sous un flot d'images se déliter et se délier toutes nos croyances, nos certitudes, nos citadelles de conviction, puis de voir surgir de ce chaos de représentations, *cet Autre* qui auparavant ne s'était jamais manifesté à nous d'une façon aussi visible, *cet Autre* qui demeurait timide et réservé et qui, en un instant (de quelques jours à quelques semaines) sort de *l'ombre* et impose « sa Loi », à notre insu. Comment Jung pouvait-il mieux s'exprimer sur ce sujet qu'après être devenu le cobaye de sa propre expérience. L'éclatement de son amitié avec Freud, tout ce

⁵⁹ Jung, C.G., *Le livre rouge*, Traducteurs à partir de l'allemand : Christine Maillard, Pierre Deshusses, Véronique Liard, Claude Maillard, Fabrice Malkani, Lidwine Portes, Edit. L'Iconoclaste et la Compagnie du livre rouge, septembre 2011.

qu'ils avaient pu bâtir de projets ensemble, un terrain psychique vraisemblablement propice, furent autant de facteurs possibles qui ont dû positionner Jung, durant toute cette période de doutes, en situation d'une tension extrême. Le résultat en pareil cas ne se fait pas attendre, il se produit un *débordement*, but recherché par toute forme de pulsion qui est de résoudre les tensions afin de retrouver l'état d'équilibre antérieur. Se succèdent ainsi pulsion de vie et pulsion de mort, c'est le *processus d'individuation* jungien : la pulsion obéit à des lois cycliques qui la conduisent à mourir et renaître sans cesse. Elle prend naissance dans l'unité (mort, androgynie, équilibre absolu), grandit dans la duplication de ses représentations, puis dans la différenciation de ses structures, jusqu'au plus fort de sa mise en tension, explose, puis se résout.

C'est ainsi qu'au cours *du processus d'individuation*, pour tous ceux qui ont été instruits dans les religions manichéennes, l'affrontement avec le Diable se présente comme une épreuve incontournable. Comme en témoigne le tarot initiatique, il est l'ultime obstacle dont l'homme doit se départir s'il veut enfin accéder à sa propre vérité, sa véritable destinée. Les énergies psychiques mises en jeu sont intenses. Elles lient entre elles les structures binaires. C'est essentiellement de la rupture de ces liens, que dépend la parfaite réussite du *processus d'individuation*. Cette dernière, se réalisera par « scission psychique », ce que nous désignerons par *l'effraction du symbolique*.

Pour Jung *la fonction transcendante* revêt les caractères d'une véritable quête initiatique, celle que tout individu se doit d'accomplir s'il veut enfin accéder à sa véritable nature, la connaissance de soi. On peut l'apparenter à un nettoyage psychique, à une redistribution des composantes de *l'objet* qui devront se restructurer au delà du mode directeur binaire. Pour Jung *le Soi* englobe à la fois *conscient* et *inconscient*. Il doit prendre en compte toutes les substances qui ont construit le *moi* ainsi que toutes celles qui en furent refoulées au sein de *l'ombre*. « *Durant les années 1918 à environ 1920, je compris que le but du développement psychique est le Soi. Vers celui-ci, il n'existe point de développement linéaire, mais seulement une approche circulaire, « circumambulatoire ».* »⁶⁰ Visiter, puis encore revisiter sans cesse la lumière et les ténèbres, voilà à quoi en est réduit l'homme moderne, à un réajustement permanent de ses écritures psychiques. *La fonction transcendante* devient visible et lisible grâce aux rêves qui témoignent du travail d'intégration des données intrapsychiques.

⁶⁰ Jung C. G., *Ma vie*, Collection Témoins, Gallimard, 1966, p. 229.

C'est ainsi que la substance de *l'objet* qui est livrée à la psyché ne cesse de se « désculpter » produisant des débris qui en deviendront les pièces structurantes. Le *moi* et *l'ombre* en sont des productions. Appréhender au mieux *l'objet* dans ses différentes composantes, lire *l'objet*, constituent l'essentiel de la physiologie analytique. Cette lecture se réalise durant notre sommeil. Les informations stockées durant la journée dans *le système Pc-Cs* décrit par Freud sont alors analysées avant d'être dirigées vers telle ou telle construction psychique. *Conscient* et *inconscient* (chez Jung) sont en permanente interaction, le premier se nourrissant sans cesse de l'autre. Pour Jung, il existe un appareil analytique qui régule la fonction psychique, il y voit : « *un rapport fonctionnel de compensation.* »⁶¹ Le rêve peut s'identifier à un champ de bataille qui laisse parfois entrevoir au dormeur qu'il se déroule quelque chose en lui, à son insu, durant son sommeil. Ces rêves se présentent sous forme d'histoires qui nous parlent de quelque chose qui nous concerne. Pour le rêveur ou l'analyste, ces rêves sont parfois difficiles à décrypter. Mais ils témoignent également des difficultés rencontrées par la psyché soit au cours de son travail d'identification de *l'objet*, soit au niveau de sa gravure. L'interprétation du rêve fait partie de l'analyse jungienne et représente une approche efficace du travail analytique. Mais pour Jung, c'est au travers de *l'imagination active* que doit se dérouler l'analyse. Le patient doit réaliser une approche patiente et progressive de « son tout », *de l'ombre* et *de la lumière*. Tout ce qui émergera ainsi de *l'inconscient* pourra être amalgamé au *conscient*. De ce pont ainsi constitué ou restauré émergera la voie par laquelle s'écoulera la substance brute, non encore jointe au *moi constitutif*. C'est en quelque sorte déstructurer la part d'ombre au profit de celle de la lumière, c'est aussi résoudre la névrose. *Le processus d'individuation* passe par cette logique qui consiste d'une part à déconstruire ce qui a été lié à part du *moi* et surtout, opération plus difficile, extirper de la psyché le ou « les logiciens directeurs » construits à partir de croyances ou de mythes qui ne prennent en compte que la modalité binaire.

Pour Jung, la fonction transcendante conduit au *Soi* qui peut-être perçu comme point de rencontre entre l'individualité, de celui qui sait qui il est, et le tout que représente la création. Il rejoint ainsi la pensée taoïste qui établit une harmonie entre « cosmos humain » et « cosmos céleste ». *Le Soi* devient en quelque sorte un point commun à l'homme et à la création dont il est issu. C'est la rencontre entre l'homme transcendanté et Dieu qui se rejoignent symboliquement en un point, le point de *théandrie* (*Théos*, Dieu, *Andros*, l'homme). Dans l'absolu, cette représentation symbolique illustre la synthèse absolue entre

⁶¹ Jung C. G., *Types psychologiques*, Genève, Librairie de l'Université Georg 1977, p.449.

fini et infini. Elle suggère également mort et renaissance de l'initié. Dans l'esprit de Jung, le message est clair rien n'est plus naturel que le naturel. L'homme doit s'affranchir des lois et des modes qui le coupent de sa vraie nature pour recouvrer un état psychique originel. Jung reprend ici la thèse alchimique qui repose sur la transmutation de notre plomb intérieur, constitutif de nos névroses, en un or pur et fin, notre *moi* transmuté en *Soi*. Mais une certaine mort psychique est nécessaire pour y parvenir. Cette opération passera par un grand nettoyage au cours duquel seront littéralement pulvérisées nos croyances qui maintiennent notre *moi intérieur* à l'état de plomb. Se départir du mode binaire pour enfin accéder au mode ternaire qui caractérise la loi universelle, voilà l'enjeu. Voilà également un modèle d'écriture proposé pour la psyché qui suit point par point la physiologie de *la pulsion* comme nous le verrons dans le chapitre II de cette deuxième partie consacré aux « Trois phases pulsionnelles ». Tout *le processus d'individuation* suggéré par Jung tourne autour de cette problématique. D'une certaine manière pour Jung, l'homme est naturellement relié au cosmos. Ses choix de civilisations et ses modes de vie ont gravé dans son psychisme « des logiciels directeurs » qui l'ont éloigné de sa nature cosmique. Il ne tient qu'à lui de refaire ce qui a été défait. Pour Jung, cette voie est celle de *l'individuation*.

6) Les archétypes

Impossible de penser *individuation* sans concept archétypique. Ce dernier représente en quelque sorte une grille de lecture indispensable à sa compréhension. L'archétype (du grec ancien et signifiant modèle primitif) est un concept fondateur qui, selon Jung, touche l'ensemble des cultures humaines. Il désigne une image primordiale enfouie et structurée dans *la psyché inconsciente*. Cet *inconscient collectif* récapitule en quelque sorte toutes les expériences humaines vécues depuis la nuit des temps et sans cesse répétées selon un modèle qui conduit à des dénouements prévisibles. Les mythes, comme les rêves, témoignent de la réalité des archétypes. Même si ce concept qui constitue le pilier essentiel de la psychologie analytique jungienne fut très controversé, il reste d'actualité pour nombre de psychanalystes et de chercheurs. Mais l'archétype ne doit pas être regardé en tant que structure biologique à part entière. L'archétype se construit à partir de modèles souvent empruntés à des concepts de la mythologie ou à des croyances religieuses ou populaires. C'est ainsi que le concept du *diable*, au terme d'une empreinte historique et culturelle vieille de plus de deux mille ans, bascule du stade de *signifiant* à celui de *signifié*. Il est alors devenu archétype et à ce titre, il peut ainsi prendre la parole au sein de la psyché. Il y parlera même très fort s'il s'y sent menacé d'éradication dans le cas d'effraction du symbolique. Le concept de *numineux* prend alors

toute sa valeur puisque c'est lui qui, en tant que modèle directeur psychique, fournira *les signifiants* nécessaires à la construction archétypique.

Le concept des « images primordiales » susceptibles de conditionner la psyché humaine fut du reste abordé par nombre philosophes tel Platon, avant que Jung lui-même, n'en fasse état : « *Sans l'intervention d'une cause, rien ne peut être engendré. Aussi, chaque fois qu'un démiurge fabrique quelque chose en posant les yeux sur ce qui toujours reste identique et en prenant pour modèle un objet de ce genre, pour en reproduire la forme et les propriétés, tout ce qu'il réalise en procédant ainsi est nécessairement beau.* »⁶² L'hypothèse conventionnellement reconnue de Platon se rapporte à *la théorie des formes intelligibles* (ou des idées) selon laquelle la psyché se fait le reflet des manifestations originelles. Dans son approche cosmologique (*Timée*, 29-50), Platon met en évidence cinq facteurs directeurs qui caractérisent déjà le concept archétypique : le démiurge (symbole du principe de la création universelle), les idées à imiter (ou formes intelligibles), la matière, l'âme et le corps du monde. On retrouve dans ce concept de Platon les quatre caractéristiques de l'écriture égyptienne : constellation, divinité, barque et vague ou encore les quatre caractéristiques de la pulsion chez Freud : source, objet, but et poussée.

Par ailleurs, Mircea Eliade mentionne que « *chaque image primordiale porte en elle un message qui intéresse directement la condition humaine* » et aussi que « *le mythe exprime la structure infra-consciente d'une culture.* »⁶³ Même Lacan « flirtera » avec la notion de l'archétype sans jamais du reste admettre qu'il existe une étrange ressemblance entre son concept du *signifiant* et celui de l'*archétype* de Jung : « *La nature fournit, pour dire le mot, des signifiants, et ces signifiants organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures et les modèlent.* »⁶⁴ Lacan avait du reste sollicité une rencontre avec Jung auprès de Roland Cahen⁶⁵, farouche défenseur de Jung. Cahen aurait répondu à Lacan⁶⁶ :

⁶² Platon, *Timée*, 28b.

⁶³ Eliade M., *Essai sur la mystique d'origine hindoue*, in *Yoga*, Paris et Bucarest, 1936, thèse de doctorat.

⁶⁴ Lacan J., in *Le Séminaire*, Livre XI, Seuil, 1964, p. 23.

⁶⁵ « *Pendant douze ans – de 1978 à 1990 – Roland Cahen a abordé les grands thèmes psychologiques et psychanalytiques à partir des lettres de Jung... En 1991-1992, il rompait avec ce cycle pour aborder une étude de Jung en douze volumes sur Zarathoustra de Nietzsche ! Voici ce qu'il en disait : « Nietzsche fut un personnage passionnant. Il a marqué ma vie d'étudiant. Je fus très sensible à sa révolte, elle m'a beaucoup pénétré, elle m'a aussi transmis le courage qui était le sien d'affronter les énigmes de la vie mentale. C'est un cas hors du commun dans la mesure où, dans la personnalité et l'évolution même de Nietzsche se confondent tous les plans. Sa maladie avait un fond héréditaire obscur, à la fois organique et psychologique. Dans sa personne se trouvent réunis les plans de l'organicité, de la créativité consciente, merveilleuse et tout le plan psychonévrotique d'une maladie familiale. Sa mère a pu le ramener dans son giron à la fin de sa vie grâce à sa folie. La boucle était bouclée mais dans le mauvais sens. Son témoignage demeure exemplaire puisqu'il nous confronte à tous les grands problèmes de la modernité. »*, Entretien avec Roland Cahen réalisé à Paris en juin 1981 : La psychiatrie, la psychanalyse, une vie, une expérience, In : http://www.hommes-et-faits.com/psychologie/W_RCAhen.htm .

« *Ecoute mon vieux, dit-il, entre tes signifiés et nos archétypes nous sommes cousins germains.* » Lacan opposa un refus catégorique : « *Jamais, répondit-il, mais je souhaite aller voir Jung....* »

Mais c'est bien après sa rencontre avec Jung en 1954 que dans le séminaire II (1955), Lacan emploiera l'expression de « *voies préformées* » qui semblent bien emprunter celles de ses signifiants... : « *L'homme a en effet beaucoup plus d'information sur la réalité qu'il n'en acquiert par la simple pulsation de son expérience. Mais il manque ce que j'appelle les voies préformées. [] Mais que sait-il de naissance ? [] Il a déjà un certain repérage, une certaine connaissance [] co-naissance de la réalité qui n'est pas autre chose que ces Gestalten, les images préformées. L'admettre est non seulement une nécessité de la théorie freudienne, mais une exigence de la psychologie animale.* »⁶⁷

Lacan se défendra continuellement de l'apport jungien au sein de sa propre théorie analytique. Il déclarera du reste en 1958 lors du séminaire V⁶⁸ : « *Ouvrez pour le savoir les livres de M. Jung et de son école, et vous verrez que des images, il y en a à n'en plus finir-ça bourgeonne et ça végète de partout : il y a le serpent, le dragon, les langues, l'œil flambant, la plante verte, le pot de fleurs, la concierge. Ce sont toutes des images fondamentales, bourrées de significations, seulement on n'en a strictement rien à faire, et si vous vous baladez à ce niveau, vous ne réussissez qu'à vous perdre avec votre lumignon dans la forêt végétant des archétypes primitifs.* »

Michel Mogniat publie au sujet de cette polémique, des remarques critiques⁶⁹ sur le Séminaire, Livre XVI⁷⁰ de Lacan qui se déroulait entre 1968 et 1969 et qui ne fut publié qu'en 2006 : « *Effectivement, un "signifiant" n'est pas un "archétype". On peut s'y tromper et Lacan n'est pas vraiment parvenu à expliciter la différence. Dans son séminaire (XVI), il reviendra à plusieurs reprises sur les "archétypes" jungiens sans jamais parvenir à les différencier véritablement des "signifiants". Malgré tout, cette psychanalyse lacanienne, pétrie d'idéologie chrétienne, ne réfute pas que quelque chose soit présent dans l'homme dès le départ, quelque chose qui lui est transmis, et ce quelque chose n'est pas neutre* ». Dans le Séminaire XI, Lacan déclarera : « *Dès avant que des relations s'établissent qui soient proprement humaines, déjà certains rapports sont déterminés. Ils sont pris dans tout ce que la nature peut offrir*

⁶⁶ Roudinesco E., *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 348.

⁶⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre II*, éd. du Seuil, 1955.

⁶⁸ Lacan J., *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, éd. du Seuil, 1958, p.158.

⁶⁹ Mogniat M., *Remarques critiques sur le Séminaire XVI de Lacan*, <http://www.causepsy.fr/Lelivreseize.htm>.

⁷⁰ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, 1968-1969*, Ed. du Seuil, Champ freudien, Paris, 2006.

comme support, supports qui se disposent dans des thèmes d'opposition. La nature fournit, pour dire le mot, des signifiants, et ces signifiants organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures et les modèlent. »⁷¹

La rencontre entre Jung et Lacan en 1954 représente un point d'achoppement essentiel entre les deux hommes. Loin de montrer leur désaccord (apparent), elle témoigne surtout du fait que leurs travaux sont en parfaite harmonie et aussi leurs résultats. Les mots, dans les écrits de Jung et ceux de Lacan, parfois nous égarent. Mais, le plus souvent, ils désignent un même objet, en tous les cas des mécanismes similaires. Quoique différents, ces mots n'en sont pas moins porteurs de richesses, car ils offrent un autre éclairage au concept imaginé par le chercheur. De ces approches nuancées d'une même problématique, naît la méthode *comparatiste* que pratiquent de nombreux chercheurs bien souvent sans le savoir. Que Jung évoque la notion du *Soi* pour désigner la Création, que Lacan désigne celle-ci par « la nature », nous sommes toujours dans le même propos sinon que celui de Jung fait appel à des notions d'alchimie et de transformations permanentes de la matière alors que Lacan pense en terme d'écriture. Mais dans les deux cas, il s'agit bien d'« une écriture » qui se transforme sans cesse.

Cette notion n'a absolument pas échappé à Jung, ni à Lacan du reste, puisque tous deux ont étudié le Taoïsme, le premier dès 1920 et le second à partir de 1961. Le Taoïsme est une philosophie qui reste très proche de la nature. S'il admet que deux forces s'opposent sans cesse (Yin et Yang), contrairement à la pensée Judéo-chrétienne qui oppose les concepts du bien et du mal, il montre que la nature propose une troisième voie possible qui prend alors la forme d'une conciliation entre les forces antagonistes. La rivière n'affronte pas les montagnes, elle trouve sa voie, les contourne et draine la vallée. Jung cherchera des explications au travers des « écritures alchimiques » et aussi de ce qu'il nommera les archétypes, fortement représentés dans les tarots initiatiques ou encore le Yi-King. Lacan cherchera à comprendre les arcanes de la pensée au travers de l'écriture chinoise. Dans les deux cas, Jung et Lacan, par des chemins différents, découvriront la voie du ternaire. Mais Jung comme Lacan auraient tout aussi bien pu s'intéresser à l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte ancienne. Ils y auraient également découvert sa structure polymorphe, ainsi que tous les symboles dont elle est composée, tout comme l'écriture alchimique, chinoise ou encore le modèle du Tao. Preuve que tout se transforme. 1961 voit la mort de Jung. C'est aussi, chez Lacan, la naissance de son concept du *réel* qu'il énoncera au cours de son séminaire sur

⁷¹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI*, éd. du Seuil 1964, p. 23.

l'identification⁷². Nous le verrons dans le chapitre consacré à Lacan, *le réel* est un « impossible » en permanente transformation. Mais à bien se pencher sur ce concept lacanien du *réel* qui illustre une des étapes physiologiques de la psyché, on peut bien y reconnaître tout d'abord *le moi*, puis *le Soi* de Jung qui dépeint le mécanisme de la création, celui du Tao. En 1955, par ses écrits, Lacan exprimera ses désaccords avec Jung. Mais avant lui, Jung aura également prit ses distances par rapport à Freud dès 1914...

Afin d'élaborer sa théorie sur *le processus d'individuation*, Jung s'appuiera également sur les *Mystères* de la mythologie grecque, et surtout sur la pensée chinoise. Un des ouvrages qui marquera le plus Jung est celui du maître taoïste Lu Tsou « Le secret de la fleur d'or »⁷³ révélé en 1928 par le sinologue Richard Wilhelm. L'année suivante, Jung éditera avec ce dernier l'ouvrage intitulé : « Commentaire sur le mystère de la Fleur d'Or »⁷⁴. Même si rien ne permet d'établir aucun lien entre les événements qui ont conduit Jung puis ensuite Lacan, à élaborer leurs propres théories, il est intéressant de constater que tous deux se sont largement inspirés de la philosophie taoïste, comme nous le verrons dans la troisième partie consacrée à Lacan. 1928 : Jung, psychanalyste ; Richard Wilhelm, sinologue ; Lu Tsou, maître taoïste, puis 1961 : Lacan, psychanalyste ; François Cheng, sinologue ; Mencius maître taoïste.

7) Inconscient collectif et mythes

Pour Jung, les hommes sont également reliés entre eux par le tissage invisible d'histoires communes ou récurrentes qui retracent leurs destinées. Il établira une distinction essentielle entre le conscient individuel, *la persona* ou *le moi* et l'inconscient collectif pouvant conduire au *Soi*. *Le moi* comme du reste *l'ombre* (conscient et inconscient) est le résultat de notre propre expérience. L'inconscient collectif, lui, se présente à nous sous forme d'images symboliques véhiculées par la tradition orale ou écrite : contes, fables, mythes, religions. Mais l'inconscient collectif n'appartient pas qu'aux autres, il nous est accessible et nous pouvons nous l'approprier. Aux images symboliques, Jung donnera le nom d'archétypes, terme qu'il évoquera pour la première fois en 1919⁷⁵. L'inconscient collectif est générique de l'aventure humaine. L'homme s'est ainsi constitué une véritable bibliothèque de « signes vivants » lesquels vont ouvrir en lui des portes énergétiques. L'archétype se présente comme une énergie pulsionnelle qui s'appuie sur des structures déjà symbolisées. Il se positionne dans la psyché en qualité de « logiciel directeur ». Son rôle est de modeler, canaliser l'écriture de

⁷² Lacan J., *Séminaire IX, L'identification*, Ed. du Seuil, 1961-1962.

⁷³ Lu Tsou, *Le secret de la Fleur d'Or*, Librairie de Médicis, Tours, 1993.

⁷⁴ Jung C. G., *Commentaires sur le mystère de la fleur d'or*, Albin Michel, 1980.

⁷⁵ Boeree, *Carl Jung*, <http://www.ship.edu/~cgboeree/jung.html>, Retrieved, 2006.

l'objet afin de le mettre aux normes de la morale, de la loi ou de la pensée religieuse qui se sont imposées à lui. La psyché utilise donc de véritables « logiciels » construits à partir de nos croyances qui, pour la plupart, se retrouvent dans les mythes anciens. Mais, c'est un fait : les mythes qui sont à la source de l'inconscient collectif suggéré par Jung sont tous produits au travers du filtre binaire de la pensée grecque ou judéo-chrétienne.

L'archétype jungien nous est parlant, tout comme nous parle *l'objet* lacanien, tout comme nous parlent les hiéroglyphes égyptiens. Au sens lacanien du terme, l'archétype est *le pouvoir parlant de l'objet*. Ce sont des écritures qui n'illustrent jamais notre réalité personnelle mais une tout autre, commune à un groupe ethnique, social, culturel ou religieux, à laquelle nous nous rattachons. Ces écritures parlent avant notre *moi* qu'elles légitimeront dans la direction et le sens à prendre de nos actes. Le mythe fait en quelque sorte « jurisprudence » sur notre pensée profonde, modalise et oriente nos choix. Si le symbole est la composante imagée de l'archétype, l'archétype, lui, en est la suggestion cinématique. Le temps n'existe qu'au travers du mouvement et de son principe vibratoire. Sans ce dernier, le temps n'existe pas. Nous ne percevons le temps que parce qu'il est porté par le verbe originel, principe vibratoire issu de la source première. Le temps présent n'existe pas à l'état statique. Un arrêt sur le temps ne peut se faire que par la pensée, par pure abstraction. Cette abstraction n'arrête pas le temps qui continue à s'écouler. Le temps présent est en dehors du temps, il est une séquence abstraite du temps, un symbole. Le phénomène vibratoire prend naissance dans le dédoublement de la source, puis revient à la source. Lors de ce passage de l'unité du « un » au « deux », l'objet devient perceptible par la psyché qui peut alors s'en saisir et se l'approprier sous forme de symbole. Ce dernier constitue un pont entre deux entités que sont *l'objet* et sa représentation psychique. Toutes les structures intra-psychiques sont des modèles de *l'objet* qui ne peut pas se concevoir en dehors du temps. Il n'est que vibration et par conséquent mouvement. La psyché doit rendre compte de cette réalité cinématique.

Les archétypes se construisent psychiquement au-delà de la structure du *moi*. « *Vraiment, notre pensée ne peut pas même les saisir clairement car jamais elle ne les inventa* » (Jung). Arrivés à maturation, ils font loi et peuvent faire autorité sur « *le moi dominant* ». Ils se gravent suivant le mode de la physiologie pulsionnelle. Ils reprennent ainsi les quatre caractéristiques de la pulsion telles que définies par Freud en 1896 dans son Graphe⁷⁶ : source, objet, but et poussée, rejoignant ainsi les quatre concepts du *vibratoire* de l'écriture hiéroglyphique : constellation, divinité, barque et vague. Les archétypes ne font pas seulement

⁷⁶ Ibid. 31.

référence à la mère, au père, au savoir, à l'apprentissage, à la lumière et aux ténèbres, au soleil, à la lune et aux étoiles, à la pierre philosophale, à la libido, à la chute, au miroir, à l'inversion, à la fin et au recommencement des temps, à la foudre, au féminin, au masculin, au visible, à l'invisible, au plein, au vide. Au delà des symboles qui sont des signes inertes et vides, stimulés, ils deviennent des archétypes et racontent alors une histoire. Celle-ci peut-être rattachée soit à des périodes ou des personnages réels, le mythe historiciste, soit à d'autres plus anciennes qui remontent à « la nuit des temps » mettant en scène la création, le mythe archaïque. Dans le mythe archaïque, les dieux sont à l'œuvre et avec eux, toutes les énergies cosmiques qu'ils représentent et qui font jeu sur le monde du vivant.

Le mythe archaïque nous ramène à l'intervention des dieux sur la Terre et à la Création. Le déluge, la fin du monde ou l'apocalypse y sont récurrents. Ils ne se rattachent jamais à des périodes historiques déterminées et repérables dans le temps. Le mythe archaïque ne dépend pas de telle ou telle forme de pensée. Il n'obéit ni aux lois ni aux croyances humaines ou sociales. Le mythe archaïque explique la création universelle et ses lois. Les cycles sont au cœur de chaque histoire qui nous rappelle que l'être humain en est totalement dépendant et investi. Pour Mircea Eliade, le mythe archaïque renvoie l'homme à sa réalité originelle, avant même que se soit engagé par lui et souvent à son détriment, tout processus de socialisation : « *Il suffit de se donner la peine d'étudier le problème pour constater que, diffusés ou découverts, les symboles, les mythes et les rites révèlent toujours une situation-limite de l'homme, et non pas une situation historique ; situation-limite, c'est-à-dire celle que l'homme découvre en prenant conscience de sa place dans l'Univers.* »⁷⁷ Mircea Eliade poursuivra l'étude de l'homme au travers de l'histoire des religions. C'est en 1956 qu'il publiera son plus célèbre ouvrage, « *Le Sacré et le Profane*⁷⁸ ». Dans tout le travail de Mircea Eliade, se retrouve la pensée de Jung à bien des points de vue : « *A envisager l'étude de l'homme non seulement en tant qu'être historique, mais aussi en tant que symbole vivant, l'histoire des religions pourrait devenir, qu'on nous excuse le mot, une méta-psychanalyse.* »⁷⁹ Mais il est vrai, que de 1950 à 1960, Mircea Eliade fréquentait « les rencontres d'Eranos », cercle de réunions fondé par Olga Froebe-Kapteyn en 1933 et qui se déroulaient en Suisse à Ascona. Jung visitait également ce lieu de rencontre stratégique qui permettait à des chercheurs d'horizons divers de confronter leurs travaux. C'est ainsi que la théologie côtoyait la philosophie ou l'histoire des religions, ou encore la sinologie avec la présence de Toshihiko

⁷⁷ Eliade M., *Images et symboles*, Gallimard, Collection Les Essais, 1952, Paris, 1980, p. 43.

⁷⁸ Eliade M., *Le Sacré et le Profane*, Gallimard, coll. "Idées", Paris, 1956.

⁷⁹ Ibid. p. 149.

Izutsu (1914-1993), spécialiste en linguistique islamique, chinoise et du Taoïsme (Philosophie du Bouddhisme Zen). Mircea Eliade, tout comme Jung, fit la rencontre avec la philosophie taoïste qui, de par ses principes fondateurs, allait orienter ces chercheurs vers une voie nouvelle et prometteuse.

Le mythe historiciste relate la grande scène théâtrale de la vie qui se joue et se rejoue sans cesse. Les costumes changent et aussi les époques mais jamais les personnages qui défient le temps et, inlassablement, répètent les mêmes mots, conduisant inéluctablement aux mêmes maux, renouant toujours avec des actes similaires. Ces drames du quotidien sont la manifestation de la vie dans sa banalité et aussi dans sa magique. Ils illustrent tous les rôles joués passés et à venir et dans une expression commune, donnent la parole à « un autre » de nous-mêmes, en gestation, non né, à venir mais qui a déjà vécu la scène. Les mythes historicistes issus de la pensée grecque ou judéo-chrétienne font obstacles à *l'individuation* car ils enferment l'être humain dans une logique binaire. Dans *Psychologie de l'inconscient*, Jung écrit : « *Ces images primordiales ne contiennent pas seulement tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au sein de ce que l'humanité a jamais pensé, senti ou éprouvé, mais aussi toutes les pires infamies et les plus infernales inventions dont les hommes ont pu être capables. En raison de leur énergie spécifique, ces images (qui se comportent donc comme des centres autonomes chargés d'énergie) exercent une influence fascinante qui s'empare de la conscience du sujet, est capable de l'altérer profondément.* »⁸⁰

8) La persona, le moi, le Soi

Jung a imaginé que la psyché humaine se construisait selon trois phases physiologiques qui constituent trois étapes de maturation de l'écriture psychique. Celles-ci correspondent aux structurations de la *persona*, du *moi* et du *Soi*. Tout comme Freud ou comme le fera Lacan par la suite, Jung imagine une topique à trois niveaux qu'il nomme *individuation*. Si cette dernière trouve de nettes différences avec les deux topiques de Freud, celle de Jung donne un éclairage du mécanisme psychique assez proche de celui que décrira Lacan dans sa topique « des trois » : *imaginaire, réel et symbolique*.

⁸⁰ Jung C. G., *Psychologie de l'inconscient*, 1913, édition intégrale établie selon les œuvres complètes, édition préfacée, traduite et annotée par Roland Cahen. LGF, Paris, collection Le Livre de poche, numéro 442, 2010.

B - INDIVIDUATION et TAROTS INITIATIQUES

Par l'utilisation des mythes anciens et des archétypes, Jung laisse entrevoir une mise en scène possible des mécanismes de la psyché humaine. Jung s'est intéressé au tarot initiatique car ce dernier met en images le chemin que doit suivre « l'initié » en quête de sa propre individuation. Les symboles utilisés par le tarot initiatique sont puisés dans l'imagerie populaire du Moyen-âge, empruntés eux-mêmes à des civilisations plus anciennes grecques ou égyptiennes. Jung verra dans les tarots initiatiques, véritables « bandes dessinées » des contes, des légendes et des mythes anciens, une bibliothèque des connaissances universelles issues de l'inconscient collectif. Nous travaillerons sur les vingt deux lames majeures du tarot de Noblet édité à Paris en 1650⁸¹ et conservé à la Bibliothèque Nationale.

1) Une méthode d'investigation

Comme le propose Jean-Claude Flornoy dans son ouvrage⁸², le tarot propose une méthode d'investigation, issue de l'imaginaire humain. C'est à ce titre qu'il illustre les mécanismes psychiques qui sont en jeu dans l'élaboration de *l'objet* tout en retraçant les modèles directeurs. « L'initié » devra subir vingt et une épreuves, symbolisées par vingt et un arcanes ou lames. Ces dernières structurent trois septénaires qui symbolisent trois phases pulsionnelles (Planche VII). Dans ce *jeu*, existe une vingt deuxième carte qui est *le mat*, l'arcane sans nom (Planche VIII, fig. 17). Ce dernier, joue tout à la fois, le rôle de passeur pouvant s'immiscer entre tout autre arcane, et celui de déchirure ouvrant la porte entre deux mondes. Or la cure analytique nous conduit à franchir la porte pour passer d'un monde dans un autre monde. Le psychanalyste fait en quelque sorte fonction de passeur. Mais c'est à la déesse Maât⁸³ (Planche VIII fig. 17 bis) de l'Égypte ancienne qu'incombe cette fonction, celle

⁸¹ Flornoy J.C. et R., Maîtres-cartier, éditeur du tarot de Noblet dans sa version originale, cartes peintes au pochoir à l'ancienne selon la tradition des maîtres du Compagnonnage, « Jean-Claude Flornoy restauration du Tarot de Jean Noblet©Succession Flornoy », *Le pèlerinage des bateleurs*, éditions letarot.com, 2007.

⁸² Flornoy J.C. *Le pèlerinage des bateleurs*, éditions letarot.com, 2007.

⁸³ Il est peut-être ce Juif errant, ce fou (Planche VIII, fig. 17), âme perdue dans l'attente « d'un nouveau Moïse ». D'arcane en arcane, il cherche un toit pour y déposer son maigre baluchon accroché au bout d'une longue spatule en bois. Dans ce baluchon, ce pourrait bien être son passé qui pèse sur ses épaules. Il s'appuie sur une canne sculptée, comme celle des compagnons du Tour de France. Il peut bien être à la recherche d'un maître qui serait dans ce cas précis Hermès ou Thot, symbolisé par son bâton de marche légèrement tordu. Cette scène du « fou marchant » fait penser à une autre scène illustrée par le peintre Gustave Courbet dans son tableau, « La rencontre » ou « Bonjour Monsieur Courbet » (Planche VIII, fig. 18) si ce n'est que le chien qui accompagne le peintre est calme et serein contrairement à celui qui figure sur l'arcane du fou qui est enragé et agrippé à ses brailles. Le chien du fou, pousse ce dernier à se bouger « le cul », « figuration couramment utilisée au Moyen-âge pour donner l'anagramme lux, lu(g)-mière ». Mais c'est au sexe du fou que s'en prend réellement le chien ou plus exactement à son énergie vitale. Cette symbolique rejoint celle du dieu égyptien Min qui brandit son fouet afin d'activer les énergies lunaires. Le chien du *fou*, c'est celui de la tauroctonie qui est présent sur toutes les

de créer des liens. Dans le tarot initiatique, cette Déesse égyptienne est symbolisée par *le fou* (Planche VIII, fig. 17). Comme nous le verrons plus loin dans ce travail, elle représente l'énergie la plus petite possible et suffisamment capable de provoquer le renversement d'un cycle, comme en atteste sa minuscule présence sur un des plateaux de la balance du Jugement dernier. Elle est à la fois ordre originel et ordre nécessaire auxquels elle consacre tout son temps. « *Le ciel est satisfait, la terre est joyeuse après qu'ils ont entendu que le roi défunt a mis la Maât à la place du désordre* »⁸⁴. Faire appel à Maât, c'est en finir avec le désordre, tant cosmique que social ou psychique. Maât travaille à la fluidité, elle construit des ponts et des canaux entre les événements, entre les personnes, mais elle impose aussi des limites. Les dieux ont confié à Maât le pouvoir de déchirer le temps dont elle abolit les frontières. Par ce pouvoir, elle ouvre des portes sur d'autres mondes, elle permet à l'ombre de pénétrer la lumière et à la lumière de pénétrer l'ombre, elle possède, seule, l'immense pouvoir de vie ou de mort, celui de trancher le destin de l'homme ou de ses civilisations. Maât crée de la fluidité, elle solutionne toutes les crises antagonistes. Elle amène une troisième voie. Comme le vide-médian, principe évoqué dans le Taoïsme, Maât représente la solution inattendue, mais offerte par Thot à l'initié, celui qui cherche.

Le but final que doit atteindre l'initié se situe en lame XXI (Planche VII, fig. 16) qui représente *le monde*. Mais *le monde* s'hérite par qui s'en est rendu digne. Chez les Grecs, il s'agit du cosmos, pour Pythagore *du ciel étoilé*, suggérant ordre et structure. Partant de ce

figures de Mithra, la morsure du chien n'est rien en comparaison du coup de cornes du taureau. En tous les cas, rien de tel que des crocs de chien bien acérés pour se faire réveiller et c'est bien cela dont à besoin ce juif errant, d'être éveillé en conscience au delà du sommeil de son âme endormie par le monde matériel. Tout est du reste fait pour qu'il demeure éveillé et attentif, témoins les grelots sur sa vareuse qui sont autant d'yeux qui scrutent l'horizon à la recherche d'un inconnu.

Ne peut-on pas voir dans *le fou*, Osiris, le « Gardien des portes de l'enfer » qui serait à la recherche de son « futur justifiable », prêt à l'expédier en enfer, mais non pas pour le brûler (juste sa part d'ombre), mais afin de le rédempter. *Os* en Egyptien signifie « beaucoup » et *iris* « l'œil ». *Le fou* est un personnage qui voit loin et de tous les côtés, il porte la tête haute et son regard scrute l'horizon, rien ne peut lui échapper. *Le fou* marche à la rencontre de la lumière, de Dieu, il y est du reste poussé par ce chien hargneux, mais il part aussi comme Courbet à la rencontre du voyageur, de l'initié, dans le cadre du voyage initiatique que nous propose le tarot de Marseille. *Fou ou Maât*, c'est la même chose, tous deux désignent l'arcane sans nombre. *Le Maât* est seul comme l'est l'arcane de *la mort* (lame XIII), connu sous le vocable d'arcane sans nom. Tous les deux coupent et tranchent mais ce qui les différencie, c'est que *la mort* disperse (fertilisation), alors que *le mat* rapproche, relie, lie et structure (unification). Ce que *la mort* défait, *le Maât* le refait. *Maât* dans l'Egypte ancienne est la déesse de l'équilibre, de la vérité et de la justice. Elle symbolise la providence ou le destin. *Maât* se tenant debout, elle est alors coiffée d'une plume d'autruche, une seule plume qui symbolise la providence au service de Thot. *Maât* accroupie, elle déploie ses ailes comme pour susciter les hommes à harmoniser leurs actions sur les déplacements du vent. Elle est présente dans la scène du Jugement dernier ou *psychostasie* (Planche IX, fig. 20, 4) sous l'aspect d'une divinité coiffée d'une plume et portant la croix ankh sur ses genoux. Une plume sur un plateau de la balance, le cœur ou l'âme du défunt sur l'autre plateau, c'est la scène de la pesée de l'âme de l'Egypte ancienne dont la réalité mathématique nous est donnée par le mythe de la résurrection d'Horus. Cette scène du Jugement dernier est du reste reprise dans la symbolique chrétienne (Planche IX, fig. 19).

⁸⁴ Bayoumi A., Conservateur au Musée du Caire, *Textes des Pyramides*, troisième millénaire avant J.C., In *Autour du Champ des Souchets et du Champ des offrandes*, Imprimerie Nationale Boulac, 1940.

même principe, Mircea Eliade développera l'idée des espaces dans le sacré et le profane⁸⁵. L'initié qui atteint ce sommet a donc mis en ordre sa structure psychique en l'harmonisant avec celle du « divin ». C'est du reste au centre d'une *mandorle* en couronne de lauriers que *le justifié* se présente nu au monde, à peine drapé d'un linge blanc. L'homme, le taureau, le lion et l'aigle sont les témoins de sa réussite et sont représentés aux quatre coins de la lame. « ... *la vie des images est d'une pureté de filiation exigeante. Dès que les images s'offrent en série, elles désignent une matière première, un élément fondamental. La physiologie de l'imagination, plus encore que son anatomie, obéit à la loi des quatre éléments (G. Bachelard)* ». L'arcane XXI symbolise l'archétype du tétramorphe⁸⁶.

De la même manière, *le Soi*, *le moi* et leurs complémentaires, *leurs Autres*, forment également un *tétramorphe* (en tension) qu'il faudra résoudre afin d'atteindre le but de l'individuation. Dans *le monde*, le *tétramorphe* représente le carré et la mandorle, le cercle. La solution de tout le problème se trouve dans la résolution de la quadrature du cercle : « *La quadrature du cercle, qui, une fois achevée, ressemble plutôt à la cerclature du carré, est une figure alchimique qui réunit le symbole du ciel, le cercle, et le symbole de la terre, le carré*⁸⁷ ». Pour Jung, *le Soi* s'exprime selon le cercle quadraturé, « *trinité quadruple, qui correspond à l'archétype fondamental de la plénitude.* »

Jung s'est intéressé aux tarots de Marseille mais aussi à de nombreux textes alchimiques. C'est, en 1935, à l'occasion des rencontres d'Eranos d'Ascona que Jung parlera pour la première fois d'alchimie. Son ouvrage « *Psychologie et alchimie*⁸⁸ » ne paraîtra qu'en 1944. « *Les expériences des alchimistes étaient mes expériences, et leur monde était, en un certain sens, mon monde. Pour moi, ce fut naturellement une découverte capitale, puisqu'ainsi j'avais trouvé le pendant historique de la psychologie de l'inconscient.* »⁸⁹ Il n'a pu de ce fait ignorer les travaux de Saint-Yves d'Alveydre sur les forces mises en œuvre par la nature, ce que la psyché reproduit par imitation. Cette représentation de ces forces dites magiques donne un éclairage supplémentaire à la compréhension symbolique des vingt-deux arcanes majeurs du tarot de Noblet et donc du processus d'individuation jungien. Jung nous en a livré des clefs

⁸⁵ Eliade M., *Le sacré et le profane*, Ed. Gallimard idées, Paris, 1965.

⁸⁶ Le tétramorphe symbolise une interrelation entre son centre et ses quatre points extrêmes qui représentent toujours des principes fondamentaux : ce sont *les quatre vivants de l'Apocalypse*, l'homme pour Matthieu, le taureau pour Luc, le lion pour Marc et l'aigle pour Jean que les chrétiens ont en fait emprunté aux visions d'Ezéchiel et de Jean. Le Docteur Paul Carton y voit « *les quatre tempéraments que la sagesse égyptienne, selon lui, aurait été tiré de l'énigme du Sphinx : savorir, vouloir, oser, se taire* ».

⁸⁷ Chevalier J. et Gheerbrant A., *Dictionnaire des symboles*, Cirlot. Ed.Laffont, 1969, p. 133.

⁸⁸ Jung C. G., *Psychologie et alchimie*, Traduction par Etienne Perrot, Henry Pernet et Roland Cahen, éditions Buchet Chastel, 1998.

⁸⁹ Jung C. G., *Ma vie*, p. 238 in *Jung l'œuvre-vie*, Stevens A., Editions du Félin, Paris, 1994, p.189.

afin de mieux en comprendre les mécanismes. Lui-même les a utilisées avant nous, mais la porte reste ouverte à qui veut bien la franchir. Elle s'ouvre sur un monde qui semble n'avoir aucune limite. L'individuation constitue une méthode d'investigation qui nous fait découvrir le monde de la psyché et aussi ce qui l'entoure. C'est de cette perception, la plus exacte possible et de l'harmonisation entre notre *moi* et ce que Jung nomme *le Soi* que dépend notre parfaite qualité de vie. Pour Jung, les névroses ne sont que le résultat des performances médiocres de cette perception. C'est à ce différentiel (*Soi – moi*) que Jung a donné le nom *d'ombre*. Le but recherché par l'individuation se situe, avant toute chose, dans l'amélioration de ces performances.

2) De l'unaire au ternaire

Pour comprendre au mieux tout le sens symbolique que *le bateleur* revêt dans la quête initiatique, Shoral⁹⁰ nous conseille de consulter « l'archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre » et ses vingt deux signes sacrés de « *l'alphabet très ancien de l'Atlantide dit Vatan* ». Pour ce dernier, le couvre chef du *bateleur* (Planche X, fig. 22, lame I) symbolise les énergies qui prennent source dans les étoiles. Cet infini d'énergies se construit par l'association de trois signes de cet alphabet que sont *Aleph 1*, *Samech 60* et *Thau 400* (Planche X, fig. 21). Cette lecture symbolique laisse à penser que la psyché humaine se structure selon trois modes énergétiques.

Le premier, *Aleph 1* est symbolisé par une ligne droite qui scinde le cercle en deux parties. Cette droite représente la division en devenir de l'œuf primordial. La vie se construit dans la division de toute chose. Mais cette droite est aussi « *la corde sonore* » qui, selon les Chinois et les Orientaux, est la représentation parfaite du ciel : « *elle a ce don tout spécialement parce qu'elle révèle, par analogie, à l'âme éduquée, l'idée du ciel et de ce qu'il contient, c'est-à-dire les principes et les lois que l'homme ne peut que constater et qui ne sont pas sa création.* »⁹¹ *Aleph 1* c'est aussi la corde au repos qui ne demande qu'à vibrer et se libérer de sa nature figée identifiable à la mort, dont est né *le bateleur*. Mais en réalité *Aleph 1* porte la vie en lui. *Aleph 1* symbolise l'« écriture céleste ». Dans la symbolique Taoïste, *Aleph* est comparable au Dao d'avant la naissance du ciel « *silencieux et vide* » (Planche sans nombre, fig. 49). Ce premier symbole nous ramène à l'idée que l'appareil analytique s'apparente à un acte de procréation. Les énergies cosmiques viennent féconder les énergies telluriques, l'homme par le ciel en quelque sorte. *Dans le Bloc-notes magique*, Freud fait allusion à

⁹⁰Shoral, *Forces magiques, études archéométriques*, Editeur Perthuis, Durville, 1970.

⁹¹ Ibid.

l'appareil perceptif psychique et prend la peine de le diviser en deux fonctions distinctes. La première qu'il nomme première couche correspond au « stimulus », et la seconde au « pare stimulus ». Ces deux phases représentent bien celle de la réception des stimuli, puis de leur harmonisation. Toutes deux font penser à la *méiose cellulaire*. Ce n'est que lorsqu'intervient la fonction de gravure avec *le système Pc-Cs* décrit par Freud que débute alors un phénomène de *nidation* similaire à celui de l'embryogénèse humaine, lorsque l'œuf vient s'implanter dans la matrice utérine féminine. S'en suit un phénomène de division que nous avons intitulé duplication de *l'objet*.

La lame I, *le bateleur* (Planche VII, fig. 14), représente la première carte du jeu initiatique. Elle symbolise le mode unaire. Tout comme *le trait unaire* dont parlera Lacan, *le bateleur* (Aleph 1), dans sa forme élémentaire de *signifiant*, représente l'œuf primordial, support de l'identification symbolique. Contrairement au signifiant tel que le définit Saussure, cet archétype du trait unaire n'est pas reproductible dans sa forme. Il disparaît au contraire au profit de *l'objet* qui en découle. C'est le propre de l'archétype qui, *pour être parlant*, n'a pas besoin de figurer au sein d'une chaîne de *signifiants*. C'est bien dans ce sens que Lacan (Séminaire sur l'identification) le considérait, en tant qu'élément de comptage d'individualités, un élément mathématique : le numéro un. Mais si celui-ci, associé à d'autres traits unaires, ouvre des portes sur une structure cohérente (le processus d'individuation) ou sur des cycles (duplication, différenciation, inversion, effraction), il recouvre alors sa qualité de *chaîne signifiante*. C'est ainsi que du processus d'individuation jungien émergeront deux autres traits, celui du binaire et celui du ternaire. Aleph 1, c'est l'énergie contenue dans sa forme androgyne. Aleph 1 est une énergie en devenir.

Le second, *Samech 60* est symbolisé par deux points au centre d'un cercle, comme les deux *asters* d'une cellule vivante en cours de division. Ces deux points symbolisent deux pôles d'attraction qui représentent le principe de la dualité et celui de l'aimantation qui scelle le premier principe. C'est de cette dualité dont l'initié devra s'affranchir dans un premier temps, tout d'abord s'arracher à lui-même par *la mort* (Planche VII, fig. 15, lame XIII). Cette tension ainsi résolue interrompra le cycle de duplication de *l'objet* qui conduit à *la persona* de Jung, facilitant ainsi l'élaboration du *moi* avec le démarrage de la seconde phase du processus de différenciation par croisement des *traces mnésiques*. Dans un deuxième temps, la pulsion devra à nouveau déconstruire ses modèles directeurs afin de n'en garder qu'un, celui que *la nature* nous invite à suivre et que Jung nomme *le Soi*. Pour Jung, c'est l'effraction du système symbolique (*la tour foudroyée* ou *maison-dieu*, Planche VII, fig. 16, lame XVI). *Samech 60* c'est *le Diable* (planche VII, fig. 16, lame XV) qui tient sous sa coupe deux personnages mi-

ânes, mi-hommes solidement attachés l'un à l'autre par une corde qui symbolise les forces magnétiques. Cette corde est reliée à ses deux extrémités, formant deux points d'ancrage qui lui interdisent toute vibration, sauf entre ses deux points. Or le monde ne se limite pas à la seule entité humaine et, si l'homme veut découvrir le monde, il doit alors se libérer de son enclave duelle. *Samech 60* symbolise l'énergie du mode binaire.

Avec le troisième, *Thau 400*, la corde sonore est libérée de tout pincement, elle se met à vibrer et prend alors la forme d'une sinusoïde. Les pulsions « du dehors » et celles « du dedans » sont enfin en harmonie, l'homme contient le monde et le monde le contient. Nous sommes en lame XXI, *le monde* (Planche VII, fig. 16) qui représente pour la numérologie le ternaire (chiffre trois). Mais, pour parvenir à ce but, l'initié devra se soumettre à l'épreuve du Jugement dernier (Planche VII, fig. 16, lame XX). Trois personnages y sont en effet représentés, le troisième sort du sarcophage, témoignant ainsi de *sa résurrection*. Sarcophage, en hiéroglyphe, se traduit par lieu de mort ou lieu de résurrection, c'est le Phénix qui renaît de ses cendres. *Thau 400*, c'est « l'acte du créer » qui ne peut s'élaborer qu'au-delà des luttes antagonistes, quand toutes les pulsions de contraintes sont résolues. Jung s'est amplement inspiré de la symbolique et de toutes les connaissances qu'elle recèle afin de définir sa théorie de l'individuation. Il y aura bien sûr compris tout le parti qu'il y avait à en tirer afin de percer un peu plus encore les arcanes de la physiologie analytique.

Les trois signes de l'alphabet Vatan, *Aleph1*, *Samech 60* et *Thau 400*, représentent le défi qui doit être relevé lors du processus d'individuation, passer de l'unaire au binaire puis du binaire au ternaire. Confucius disait : « *Je n'instruis ni les paresseux, ni les suffisants. J'abandonne qui est incapable de trouver trois quand je montre un* »⁹². Le signe de l'infini résulte de l'association de ces trois formes. Le un retourne au un, il représente dans le tarot initiatique la puissance émise par les énergies stellaires et son pouvoir de transformation sur notre conscience, La représentation de Mithra, celle d'Osiris, ou encore de Jésus en sont les images les plus fortes. Dans leur expression la plus large, pour chaque être humain, elles traduisent la possibilité de se défaire de tout modèle, religieux, familial ou moral, pour n'en garder qu'un, celui du principe universel. *Thau 400* symbolise le ternaire, dépassement de la pulsion binaire, principe absolu du *Tao* chinois.

⁹² Cleary, Th., *Entretiens*, In *Les pensées de Confucius*, Pocket, Paris, 1995.

II – TROIS PHASES PULSIONNELLES

Dans le processus d'individuation, Jung définit trois phases pulsionnelles qui sont lisibles au travers du tarot initiatique. D'un point de vue symbolique, ce dernier décrit « un chemin initiatique » auquel est soumis celui qui cherche à faire grandir son âme ou la laver de tout péché. On peut diviser l'ensemble de ce chemin en trois étapes de sept épreuves (Planche VII), que l'initié devra subir, puis affronter. Afin de bien comprendre cette physiologie, nous devons reprendre les quatre caractéristiques de la pulsion énoncés par Freud en 1896 qui sont : source, objet, but et poussée. Rapprochons ces quatre caractéristiques de la pulsion avec les trois signes de l'alphabet Vatan que nous venons d'étudier. *Aleph1*, *Samech 60* et *Thau 400* symbolisent en quelque sorte trois types de pulsion qui vont façonner *l'objet* selon des spécificités et des modes qui leur sont propres. La poussée représente cette énergie qui va successivement se diluer au cours d'un cycle tripartite et produire en fait trois entités structurelles représentant chacune une étape de la physiologie analytique. Les divinités (sources chez Freud) *Aleph1*, *Samech 60* et *Thau 400* vont réguler une physiologie à trois temps qui correspond aux buts décrits par Freud. La pulsion d'*Aleph 1* résulte d'une énergie contenant en elle toutes ses potentialités. De par son intensité de poussée très élevée (non encore dispersée), *Aleph 1* ne peut produire que de la scission et de la division. *Samech 60* symbolise la dualité. *Le yin* et *le Yang* en sont la parfaite représentation dans la Chine ancienne. La culture Judéo-chrétienne y verra le bien et le mal, qui ne sont que des jugements de valeur qui figent *l'objet* et ne lui permettent pas de se transformer. Car, en effet, le propre du *Yin* et du *Yang* est la transformation, *Yin* pouvant devenir *Yang* et réciproquement. Dans un troisième temps, *la pulsion* change de direction et se libère du tronc commun duel. Elle se disperse encore d'avantage dans une structure arborescente (Planche III, fig. 3bis) et devient la divinité *Thau 400*. Les Taoïstes y voient la transformation du fleuve en rivière, puis en affluents de plus en plus petits. Sous cet éclairage, *Aleph 1* symbolise le fleuve, *Samech 60* la rivière, et *Thau 400* l'un de ses affluents. Les énergies vont donc décroissant. *Thau 400* symbolise la vie d'un homme dans sa phase adulte, de son adolescence jusqu'à sa mort. C'est le temps qui lui sera nécessaire pour structurer son *moi* psychique et peut-être l'amener en conformité avec celui de la Création, que Jung nomme *le Soi*. La Planche III met en parallèle un modèle de structuration psychique : tronc commun et arborescence (fig. 3 bis) et les trois types de pulsion qui en sont à l'origine (fig. 3). La fig. 3 ter présente les principales topiques

découvertes par Freud, Jung et Lacan. Toutes trois sont liées au concept de la pulsion découvert par Freud en 1896.

A) DUPLICATION de L'OBJET : LA PERSONA

La première phase correspond à la phase de perception en miroir de *l'objet* et conduit à l'archétype de *la persona*. Si l'on reprend les termes de Freud, *l'appareil perceptif psychique* appréhende *l'objet* sous des entités provisoires et par des imitations ou duplications successives. Comme nous l'avons vu précédemment, la personnalité première se structure par identification à des images. Les plus fortes qui apparaissent à l'enfant, sont celles de la mère et du père, mais, plus précisément de *l'anima* et de *l'animus* si l'on s'en réfère à Jung. Peu importe qui, du père ou de la mère, porte ou exprime le plus des sentiments de féminité ou de masculinité, ce à quoi s'identifiera l'enfant pour Jung, c'est à *l'anima* et à *l'animus*. Deux archétypes seront visités : celui de *l'anima/animus* et celui de *la persona*. Au regard du tarot initiatique, ce septénaire débute avec *le bateleur*⁹³ (Planche VII, fig. 14, lame I) et s'achève avec celle du *chariot* (Planche VII, fig. 14, lame VII).

1) Anima/animus : archétype de la gravure féminin/masculin

L'archétype anima/animus régit cette première phase structurelle. Pour Jung, la psyché de l'homme est soumise à deux pulsions qui, dans un premier temps, s'opposent et gravent l'objet en miroir. C'est la phase de maturation de *la persona*. Jung distingue chez l'homme une instance féminine, *l'anima* et chez la femme une nature masculine, *l'animus*. Cet archétype se retrouve dans de nombreuses œuvres mythologiques comme Tristan et Iseult, la Dame du Lac dans la légende du Graal, Marguerite dans le Faust de Goethe.

⁹³ *Le bateleur* a le visage tourné vers sa droite, se tient debout, une baguette dans la main droite, les deux jambes écartées devant une table ou un établi à trois pieds dressé en pleine campagne. Divers objets, dés à jouer, crayon, couteau, livre, sont disposés à sa surface. Le bateleur porte un large couvre chef en forme de huit. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que fut dévoilé officiellement le sens du signe de l'infini encore nommé *lemniscate*. Les maîtres cartiers soit s'en inspirèrent, soit empruntèrent sa symbolique à la tradition. Le symbole de l'infini n'est jamais mentionné par les Anciens, toutefois, Bernouilli tira ses sources des symboles maçonniques qui pour beaucoup s'inspirent des mythes grecs, s'inspirant eux-mêmes des grands mythes égyptiens (Bernouilli, John Wallis *Arithmetica Infinitorum*, 1655). C'est ainsi que crût un *savoir universel* que Jung nomme conscience universelle.

a) La symbolique du *bateleur*

Le bateleur représente la première lame du « je » tout entier et, comme pour l'écriture hiéroglyphique, joue le rôle de déterminatif pour les vingt deux archétypes du tarot : « La transformation intérieure de l'être ». Le principe énergétique apparaît dans cette figure allégorique comme un des thèmes principaux de ce déterminatif générique. Mais *le bateleur* peut également être perçu comme un magicien, celui qui utilise les forces magnétiques. Et c'est bien ce qu'il fait : témoin sa baguette, les dés sur la table. Il joue avec la vie, comme la vie se jouera de lui, du reste. *Le bateleur* transforme les énergies, il témoigne de l'existence d'une double libido, une libido qui agit en lui et une libido qui provient « du dehors » et qui agit sur lui. Son parcours initiatique lui donne l'obligation de comprendre quelle est la nature de ces forces, auxquelles il est soumis, s'il veut équilibrer son existence. A défaut, sa vie se transforme rapidement en enfer. Comme en témoigne sa table à trois pieds, il devra faire l'expérience de cette instabilité qui est la définition même de la vie et reconstruire le chemin qui le reconduira à « la maison », à l'unité à laquelle il fut arraché.

Avec *le bateleur* le processus de division est dès lors engagé. Il s'organise par duplication des caractères et par des constructions en miroir et ce, dès la lame II, *la papesse*, archétype de la grand-mère, puis par celui de la mère, *l'impératrice* (lame II), puis du père, *l'empereur* (lame III), puis du grand père, *le pape* (lame V) et se termine avec *l'amoureux*, lame VI qui symbolise la dualité masculin/ féminin, *anima/animus* chez Jung. Ce sont des objets de « haine et d'amour », de répulsion et d'attraction qui vont structurer ce monde de l'imaginaire. La haine vise, en quelque sorte, la part perdue de l'autre. L'amour cherche à atteindre une plénitude de l'être. Amour et haine ont un rapport d'opposition. C'est le système des vases communicants où l'un chasse l'autre. Le concept du miroir est mis en évidence au travers des lames II à VI du tarot initiatique (Planche VII, fig. 14) ; La lame I du *bateleur* représente le déterminatif « ce qui doit-être accompli », la lame VII, du *chariot* « ce qui a été accompli ». La conversion s'opère avec l'amoureux (Planche VII, fig. 14, lame VI).

Pour Freud, s'articulent deux antagonistes formant le couple « plaisir /déplaisir » qui structure et régule la vie psychique. Pour Nietzsche, il existe une logique de mystification possible, faire passer le bien pour le mal. Reprenant l'éthique d'Aristote du « souverain bien », lui-même inspiré d'Ampédocle, Lacan posera *le principe d'hainamoration* : la haine fait partie intégrante de l'amour (cf. troisième partie consacrée à Lacan). Il exprime ainsi qu'il y a ambivalence entre *le bien* et *le mal*, comme il y a ambivalence entre l'amour et la haine.

Dans son Séminaire VII⁹⁴, Lacan affirmera, du reste, qu'en s'approchant du « souverain bien », le sujet s'approche dangereusement du « souverain mal », le sujet touche alors à un mal possible. « *Au départ, les êtres étaient sphériques* », il n'y avait ni homme, ni femme, n'existait alors que l'unité qui a été perdue par la faute des hommes. Dans leur orgueil à vouloir affronter les dieux, ces derniers les ont dédoublés. C'est avec ce mythe d'Aristophane dans « le Banquet de Platon⁹⁵ » que Lacan, illustrera avec l'idée de la sphère, la possible idée d'un retour à l'unité « *amor unionis* », ce qui sous-entend bien sûr une autre réalité, celle de « l'unité » en tant que point de départ du processus de différenciation.

Empédocle enseigne qu'il existe un monde « *sphérique divin immortel* », faisant l'objet d'une adéquation amour/haine, ces deux objets opérant sans cesse. La pulsation relève de ce processus et définit la base même du principe cyclique. De cette logique, naît la différenciation. Mais, avec la mécanique des cycles, apparaît la notion de temps. C'est du reste ce que Freud perçut dans son texte du *bloc-notes magique*⁹⁶ : « *Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d'innervation ; et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. Je supposais, en outre, que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs est au fondement de l'apparition de la représentation du temps.* »⁹⁷

Notre organisme et notre conscience sont soumis à cette mécanique des cycles (consciemment ou inconsciemment) en basculant d'un registre vers un autre et réciproquement, commuant tel caractère (ou ensemble de caractères) par tel autre. Tout dans notre réalité d'être vivant répond au « *principe alternatif* », définissant ainsi « le battement » qui est une caractéristique de *la pulsion* et qui précise la nature de *la poussée*. Du tout premier battement, naît la pulsion, responsable de la fragmentation de l'unité. De cette fragmentation physiologique, apparaîtra une première tentative de réunification de ce qui a été fractionné. *Anima* et *animus* résultent de ce fractionnement et s'articulent au sein de la construction œdipienne. Cette dernière est édifiée selon des rapports antagonistes et ne peut constituer, pour la psyché, qu'une étape instable et provisoire. C'est en ce sens que le franchissement de l'Œdipe, identification aux parents et aux grands-parents (impératrice, empereur, pape et papesse), est symbolisé par l'archétype de *l'amoureux* (lame VI, Planche VII, fig. 13) qui

⁹⁴ Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, In Séminaire VII, Ed. Seuil, 1986.

⁹⁵ Platon, *Le Banquet de l'amour*, écrit aux environs de 380 avant J.-C., Discours sur la nature de l'amour (éros). *Tò sumpósion* en grec est traduit par *le Banquet* ; c'est un terme qui de nos jours, désignerait une « réception », Editeur LGF, 1991.

⁹⁶ Ibid., 17.

⁹⁷ Ibid., 17.

représente l'image recomposée des caractères *anima/animus*. De cet archétype, adviendra celui de *la persona*. De ces deux caractéristiques, instabilité et provisoire, surgiront des déséquilibres que les psychanalystes qualifieront de névroses. Et c'est bien du reste avec la dernière lame de ce septénaire, *le chariot*, que nous découvrirons s'il y a ou non déséquilibre, selon que les deux chevaux tractent le chariot ensemble ou pas et dans un même sens.

Ce septénaire, qui constitue le premier temps du processus d'individuation, ne peut s'inscrire durablement dans le temps. Pour reprendre les termes de Freud, *les traces mnésiques* n'y figurent qu'au stade du provisoire. Elles ne sont que des représentations par imitation. Le jeu du miroir devra s'interrompre pour laisser la place à une *trace mnésique* durable qui élaborera *le moi* jungien. La structuration psychique en tronc commun cèdera alors la place à la structure arborescente (Planche III, fig. 3 bis) qui conduit au *moi* dans un premier temps, au *Soi* dans un second. Dans le cas contraire l'Œdipe suggéré par Freud prend toute sa valeur. L'individu se perdra dans le labyrinthe des images que lui a délivrées le miroir. Et c'est bien toute cette partie non résolue de *la persona* qui s'inscrira dans ce que Jung appellera *l'ombre*, ce que Lacan désignera par ces « autres ». On doit y voir une évolution de *la persona* par dépassement de *l'objet* duel au profit *du moi* qui accède ainsi au mode ternaire. Cela présuppose bien sûr la résolution du couple *anima/animus* symbolisée par la lame de l'amoureux (Planche VII, fig. 14, lame VI).

b) Concept miroir/binaire

Cette phase résulte de la déchirure du *trait unaire*, ouvrant ainsi la voie au monde du binaire. La gravure qui en résulte est provisoire et devra évoluer vers la différenciation lors de la structuration du *moi*. Elle détermine « les traces mnésiques » en miroir (Planche VII, fig. 14). Ce mode structurel est binaire. La psyché travaillera sur *les traces mnésiques* duelles enregistrées dans *l'appareil psychique* de Freud, puis, par la suite, dans *le système Pc-Cs*. Les lames du tarot représentent les archétypes de la grand-mère (*la papesse*, lame II), puis ceux de la mère (*l'impératrice*, lame III), du père (*l'empereur*, lame IV) puis du grand-père (*le pape*, lame V). Ces archétypes font, bien sur, allusion à la famille proche de l'enfant qui devra y trouver des images, des *objets* auxquels il va devoir s'identifier. Au Moyen-âge, la famille est composée des parents et des grands-parents qui vivent ensemble avec les enfants sous le même toit. C'est pourquoi, les imagiers au travers de ces archétypes, montrent à quel point le jeu de l'identification est primordial pour l'enfant. Le travail en miroir réalisé par le père et la mère peut-être modifié, régulé et bonifié par celui des grands parents qui ont acquis avec le temps l'expérience et la sagesse. La lame VI qui représente *l'amoureux* confirme du reste que

cette première phase structurelle est placée sous la symbolique de la dualité que Jung désignera sous l'archétype de *l'anima/animus*. Pour ce dernier, rappelons que les caractères féminin et masculin contenus en chacun de nous, hommes ou femmes, prédominent sur le sexe biologique.

2) **Persona** : archétype du miroir et des masques

« *La persona désigne ce que chacun représente pour lui-même et pour son entourage mais non ce que chacun est* »⁹⁸. En Grec ancien, *la persona* désigne le masque du comédien. Qui porte ce masque présente divers visages à son entourage. L'obéissance, la soumission, la morale, les normes, l'éducation conditionnent cette représentation. La mégalomanie, la perversion, l'égo sont aussi des masques qui devront être abandonnés afin qu'advienne *un moi* débarrassé de tout ancrage au mode du miroir. User du masque fait partie du jeu social. Mais nous ne devons pas être dupes de cette représentation de nous-mêmes, qui n'est qu'artificielle, juste un outil que nous avons fabriqué afin de surmonter nos complexes, nos incertitudes, nos peurs, nos insuffisances, un certain manque de confiance en soi. Ne pas se départir du masque sera préjudiciable et retardera la mise en place du *moi*.

La persona offre un visage brut de dégrossissement, issu du travail en miroir. Ce visage peut-être tantôt celui du positif ou tantôt celui du négatif de la photographie de *l'objet*. Dans la normalité, cette représentation de *l'objet* doit être dépassée pour laisser la place au *moi*. Mais cette construction dépend des forces qui auront été mises en jeu dans la construction des images binaires. De la confrontation de ces forces ou de leur résolution, dépend *le moi* qui doit advenir dans l'équilibre de ses antagonistes. Les deux pulsions *anima* et *animus* se manifestent alors dans une complémentarité harmonieuse, sans plus aucune autre confrontation. Dans le cas contraire, *la persona* se maintiendra dans cette forme structurelle faisant obstacle à la structuration du *moi*, limitant et soumettant ainsi l'écriture psychique à la seule loi du binaire. Le mode ternaire ne sera pas activé, refoulant et interdisant de ce fait l'accès aux potentialités fécondes qu'il génère. A ce titre, le binaire apparaît comme un simple acte de reproduction, le ternaire comme celui de la création artistique.

La pulsion qui gère la phase du miroir est comparable à celle de la lune montante où les énergies sont les plus fortes. C'est durant cette période que les racines végétales forçissent au même titre que *les traces mnésiques* se gravent dans leur forme de tronc commun. Cette phase pulsionnelle intensive semble nécessaire à l'implantation (la nidation) de *l'objet* au sein des

⁹⁸ Jung C.G., *Types psychologiques*, Georg Édition, 5^e éd, 1990.

matrices que représentent soit la terre soit le cerveau humain. L'équinoxe de printemps produit du reste des effets similaires. En revanche, l'« écriture arborescente » semble être étroitement liée à la décroissance de l'intensité de la pulsion. Mais cette écriture ne se réalise que si les pulsions qui résultent du mode binaire ne sont plus exacerbées (Planche III, fig. 3). Sinon, apparaîtront, névroses et psychoses. Elles résultent d'un bâti réalisé à partir d'images miroir, qui ne parle que « d'un autre », rarement de *notre moi*, qui reste bien en deçà de cette construction. Ce n'est que par le travail de l'apprentissage et par la mise en œuvre de nos sens que nous pouvons quitter *cette peau d'âne* et partir à la rencontre de *notre moi*. Pour y parvenir, les processus d'identification par effet miroir étant devenus insuffisants, devront s'y substituer d'autres modes structurels.

Le mode cyclique répondra à cette nouvelle nécessité psychique qui passe par un mode autre que celui du miroir. Par l'apprentissage, l'effet répétitif tisse des liens autour de *l'objet* et le renforce, ce qui produit l'effet de gravure dans *les systèmes annexes*, au delà de la page blanche, comme le stipule du reste Freud dans *le Bloc-notes magique*⁹⁹. *La persona* est le stade incontournable avant celui du *moi*. *La persona* s'est construite par simples imitations et de ce fait, traduit des modèles basiques du comportement. Ces derniers pourraient aisément être classifiés par familles comportementales. Cette représentation de *l'objet* se réalise à partir d'expériences innombrables qui s'incluent dans la logique de l'apprentissage. La psyché durant toute cette phase emmagasine de l'information et se construit en miroir et, « en miroir des miroirs ». Il en résulte des troncs communs informatifs duels. On peut, dès lors, envisager l'idée, que physiologie analytique et physiologie cellulaire présentent des similitudes. La psyché, lors de cette première phase, connaît un processus de division et de répétition des images, un réel processus de duplication.

Ce n'est qu'avec la deuxième phase (celle du *moi*) que l'ensemble des informations différenciées et gravées en binaire pourront alors être combinées entre elles, organisées puis structurées en fonctionnalités. Cette physiologie peut également trouver écho dans le processus de la reproduction des cellules sexuelles (méiose) qui voit se combiner entre elles, les informations chromosomiques. Mitose et méiose¹⁰⁰ sont à la fois similaires du fait de leur

⁹⁹ Ibid. 17.

¹⁰⁰ Méiose : processus physiologique cellulaire durant lequel se mélangent les caractères contenus dans les chromosomes issus des cellules mères réunies dans l'œuf humain (spermatocytes/masculines et ovocytes/féminines). La méiose concerne uniquement les cellules sexuelles. La méiose produit à partir de deux cellules de patrimoine génétique différent, une nouvelle cellule possédant des caractéristiques des cellules mères, mais surtout sa propre identité différente des cellules dont elle est issue. La méiose doit être différenciée de la mitose (terme utilisé par Schleicher en 1878 et par Flemming en 1882), qui est également une opération de division cellulaire mais qui ne fait que reproduire des cellules filles identiques aux cellules mères en respectant le même nombre de chromosomes. La mitose assure la croissance cellulaire alors que la méiose garantit la

logique de division mais sont, aussi, fondamentalement différentes. La mitose produit des cellules qui ont conservé les caractères parentaux. Chez Jung, on y verra le stade de *la persona*. En effet, *l'objet* modélisé n'a fait que reproduire des images, miroir des traces mnésiques, dupliquées lors de l'apprentissage. Les cellules issues de *la méiose* présentent des caractères autres que ceux des cellules parentales. Les cellules-filles résultent en effet du brassage et des combinaisons des caractères génétiques parentaux. C'est du reste ce qui confère la notion d'hérédité à l'espèce humaine. On peut en déduire que *le moi* imaginé par Jung se construit selon une physiologie similaire à celle de *la méiose*, par brassage et combinaison des *traces mnésiques* issues du mode binaire.

La psyché humaine semble se structurer selon les mêmes modalités que celles de la division cellulaire. Un premier temps est consacré à la division et à la reproduction de *l'objet* sous le mode anima/animus. Un deuxième temps, à l'élaboration d'un « objet-fils », *le moi* jungien qui résulte du brassage et de la combinaison des *traces mnésiques provisoires* (selon Freud). *La persona* est bien, cette substance, *une peau d'âne* dont se revêt l'être en carence d'images, une peau qui fait écran à *la lumière* et qui laisse « mou » notre *moi* ou *squelette psychique*. Passer de *la persona* au *moi*, c'est faire le deuil de la première, ce qui du point de vue psychanalytique s'apparente à une régression des psychoses.

B) DIFFERENCIATION de l'OBJET : LE MOI

La seconde phase est organisationnelle et construit *le moi* jungien. Elle correspond structurellement à la sortie du tronc commun qui contient les traces mnésiques gravées en miroir. Ces dernières désormais vont développer des structures arborescentes (Planche III, fig. 3 bis). On peut y distinguer trois archétypes, celui de l'arrachement (Planche VII, fig. 15) symbolisé par le *mythe de la caverne de Platon*, celui du *moi* et celui de *l'ombre*. Avec les tarots, ce septénaire débute avec *la justice* (Planche VII fig. 15, lame VIII) qui symbolise également le déterminatif de cette étape « ce qui doit être accompli », et s'achève avec *la tempérance* en lame XIV. Durant toute cette phase, les énergies provenant du tronc commun se différencient et créent de nouvelles traces, arborescentes, issues des précédentes. La lame de la justice marque le démarrage d'une nouvelle étape du processus d'individuation qui

différenciation des cellules sexuelles (provenant de l'union mâle/femelle), et génère à partir du brassage des caractères héréditaires mères un nouveau patrimoine au travers des cellules de nouvelle génération. Le patrimoine des cellules filles obtenu ne possède plus que 50% du patrimoine génétique des cellules mères.

conduit à l'élaboration du *moi*, tout comme l'avait fait *le bateleur* (lame I) pour la structuration de *la persona* et comme le fera le Diable (lame XV) pour *le Soi*. Le concept de l'arrachement est ici représenté par les lames IX à XII, de *l'hermite* au *pendu*. *La mort* (lame XII) marque la fin du cycle accompli.

S'édifient ainsi de nouveaux systèmes qui vont se combiner entre eux. Toutes les informations, qui n'auront pas ou pu être différenciées pour élaborer des « structures parlantes », représenteront pour *le moi* en construction des entités parasites au sein desquelles des énergies viendront se perdre. Sous l'éclairage freudien, ces dernières pourront apparaître comme des « objets refoulés » et se manifesteront en tant que tels. Sous l'angle jungien, ces mêmes matériaux composent l'archétype de *l'ombre* qui cache des structures psychiques en devenir. Mais comme tout archétype, ces structures sont vivantes et produisent des réponses même si celles-ci ne sont pas rattachées au *moi*. D'une certaine manière, elles représentent des entités psychiques fantômes qui s'expriment en parallèle du *moi*, mais de manière sous-jacente. Si nous reprenons le schéma de la matrice composant une RAM (Planche II), nous nous représentons mieux alors le principe de fonctionnement soit d'une structure psychique soit de l'archétype. Les traces mnésiques sont les lignes ou les colonnes. Ces dernières ne sont activées que lorsque la pulsion les met en tension, donc s'il y a stimulation électrique de la RAM. Cette phase obéit à une double nécessité, cyclique et vibratoire. Cette idée est du reste renforcée par les deux lames qui encadrent le deuxième septénaire du jeu des tarots. Le cycle débute avec la lame VIII, *la justice* et s'achève avec la lame XIV, *la tempérance*. Dans ces deux cartes apparaît une femme. Dans la première lame, celle-ci, tient la balance de la justice, dans la seconde, deux *hésits* ou amphores égyptiennes d'où s'écoule de l'eau énergétique. Il s'agit de la représentation de la déesse égyptienne Isis qui symbolise la lune ou plus exactement le cycle lunaire. Ces deux représentations symboliques suggèrent que *le moi* se construit selon deux principes qui s'alternent sans cesse. La pulsion travaille en poussée et grave ses nouvelles traces mnésiques qui, par la suite, peuvent à leur tour être activées par cette même pulsion. Intervient alors la coupure qui crée une inversion de la pulsion, ce qui marque la fin du cycle et aussi le recommencement d'un autre.

La première nécessité est cyclique, son but : équilibrer les forces en jeu (la balance de la justice) afin de graver de nouvelles traces mnésiques. La seconde est vibratoire, son but : créer de la fluidité (l'eau cosmique) entre les différentes traces ainsi élaborées. La déesse Nout, en pareil cas, peut se substituer à la déesse Isis. Nout¹⁰¹ est souvent représentée dans un

¹⁰¹Nout est la déesse du ciel, comme Geb est le dieu de la terre. Au delà du caractère divin de Nout et de Geb, une dimension énergétique se cache derrière cette image : Nout symbolise avant tout, le lieu d'où proviennent les

sycomore¹⁰² dont les petites feuilles représentent les réceptacles des énergies solaires. Le dessin de Jean Lacam nous en fournit l'exemple. Il reproduit une *situle* inédite du Musée du Louvre¹⁰³. « *Nout versant l'eau du rafraîchissement* » : « *La déesse Nout est représentée de face, dans le sycomore ; d'une main elle tient le hésit, d'où l'eau s'échappe en triple filet*¹⁰⁴ *et est recueillie dans les mains du défunt, à genoux (à droite) ; de l'autre, elle abreuve, de la même façon, l'âme oiseau du mort, un certain Osoroëris, qui est posée sur le tombeau à gauche.* » « Ressusciter les morts », en tous les cas renaître à son passé, voilà le message que nous livre cette symbolique. Mais l'accomplissement de cette transformation ne peut se réaliser que sous influence cyclique (la lune) et soumise à un flux énergétique vibratoire symbolisé par l'eau qui s'échappe en triple filets¹⁰⁵. Une autre symbolique se dégage de cette représentation de Nout : les flux énergétiques déversés par la déesse produisent de la vie en tissant des arborescences comme le suggèrent les petites branches du sycomore. Cette idée de croisement et de combinaison des flux énergétiques s'impose comme un concept majeur qui touche toute forme organisationnelle vitale. La psyché n'échappe pas à cette logique.

Chaque nouvelle trace mnésique ne parvient à maturité que par le biais des cycles répétés. Au terme de chaque cycle, *l'objet*, ainsi appréhendé, verra s'inverser en lui les pulsions organisationnelles. Ce retournement de l'intensité pulsionnelle permet une revisite de toutes les facettes de *l'objet*. Ce renversement provoque le basculement des registres

forces cosmiques, au même titre que Geb, symbolise le lieu d'où proviennent les forces telluriques. Les anciens égyptiens parlaient de Nout et de Geb quand ils voulaient opposer le ciel à la terre. Les amphores (hésits) représentent la source d'où s'échappe cette eau. Sur la tête de Nout, il y a un soleil source d'énergie, à l'intérieur de ce soleil, des symboles hiéroglyphiques, Nout est le canal par lequel coule cette source.

Les cheveux de Nout, soulignent à la fois l'aspect fluidique de cette eau, mais aussi son caractère particulier. Les cheveux jouent en effet le rôle de récepteur des énergies célestes. Les cheveux caractérisent ainsi l'idée de la puissance et de la force. N'est-ce pas pour cette raison que les femmes au Moyen Orient doivent cacher leurs cheveux et porter le voile ? N'est-ce pas ainsi la manière de leur ôter tout pouvoir de domination sur l'homme ? Les cheveux vont jouer le rôle de récepteur tout comme vont le faire les feuillages du sycomore, l'émetteur étant tout naturellement symbolisé par le soleil, mais signifiant le souffle premier, *le verbe*.

¹⁰² Le sycomore par ses tiges fines et allongées nous suggère la scène où Akhenaton et son épouse Néfertiti contemplant Aton, l'astre source de vie. Les rayons du soleil se prolongent par de petites mains qui semblent sculpter la vie. Le sycomore devient ainsi l'intermédiaire par lequel la vie va se manifester. Le sycomore c'est aussi le buisson ardent de Moïse (fig. 7, Annexe II).

¹⁰³ Parrot A., *situle inédite du Musée du Louvre* (n°908), *Le Réfrigérium dans l'au-delà*, Librairie Leroux, Paris, 1937.

¹⁰⁴ Loret V., *Manuel de la langue égyptienne*, Editeur E. Leroux, Paris, 1889.

¹⁰⁵ Cette eau s'échappe en trois filets nous dit André Parrot. Ces filets sont brisés, chacun des filets traduit l'aspect ondulatoire de cette eau bien particulière. Par groupe de trois, ils symbolisent l'onde horienne (fig. 3, Annexe I). Par cette représentation de la déesse Nout, est abordé l'aspect « énergétique vibratoire » de la symbolique hiéroglyphique. Les seins de Nout sont parfaitement dessinés et indiquent que toute forme de vie peut s'abreuver à cette source. C'est pour cette raison que la déesse Hathor sera représentée sous l'aspect d'une vache, symbolisant ainsi l'aspect nourricier. Nout symbolise le ciel, lieu de rencontre des énergies cosmiques (le creuset alchimique), mais aussi, solaires et lunaires. Hathor, c'est le cosmos, l'espace, le domaine des étoiles, le château stellaire, la voie lactée. L'homme, toute forme de vie sur la Terre et dans l'univers s'allaitent énergiquement « au lait » de Nout et à celui d'Hathor.

(anima/animus), produit de nouvelles structurations, puis des déstructurations, tantôt par renforcement des *liens objectaux*, tantôt par scissions de ces mêmes liens. Seul l'effet de répétition de la présentation de *l'objet* décide ou non de la durabilité de la trace mnésique, comme l'a défini Freud dans *le Bloc-notes magique*, et tout comme il avait également pensé les notions de cycle et de support électrique de l'information, omniprésentes dans la phase de différenciation. *L'allégorie de la caverne* illustre la manière dont les énergies opèrent afin de produire de la structure en arborescence dont elles créent de la coupure et redémarrent un nouveau cycle. Par ces cycles accomplis et résolus, *la persona* structurée en miroir cèdera sa place à une construction plus élaborée, plus complexe et surtout plus diversifiée que représente *le moi*.

1) **Le mythe de la caverne** : concept d'arrachement

Ce mythe¹⁰⁶ est une pensée du dépassement, du renversement et de l'arrachement : Platon raconte qu'un prisonnier est enchaîné parmi d'autres prisonniers au fond d'une caverne. Il ne distingue que des ombres qui défilent devant ses yeux et proviennent vraisemblablement du dehors de la caverne, un autre monde inconnu pour lui. Les prisonniers ne perçoivent en effet que les ombres projetées par un feu qui brûle derrière eux. Pour Platon, il s'agit de dialectique ascendante, véritable arrachement pour celui qui entreprend l'épreuve de s'extraire de la caverne. Pour passer de l'ombre à la lumière, il y a nécessité de rupture. Dans la quête de Graal, c'est le moment où le chevalier, sortant du « château du silence », fait son entrée dans « le château de la connaissance »¹⁰⁷.

C'est le fondement même de la cure analytique jungienne. Le patient va devoir s'arracher à lui-même, quitter son monde circulaire, partir à la rencontre d'un nouveau monde qui lui est inconnu. Quitter la caverne, c'est partir à la rencontre de sa propre ombre. Retourner dans la caverne relève de la dialectique descendante, c'est à contrario, retomber dans l'ombre « le château du silence ». Retourner dans son passé, c'est aussi prendre le risque d'être tué par les autres, ceux qui n'ont pas osé quitter la caverne. Ce sont tous ceux qui ne trouveront pas d'autres choix que celui de supprimer (de leur conscience), l'évadé, *le rédempté*, celui qui revient chargé de lumière (d'autres vérités). Mais les autres sont aussi *l'Autre*, au sens lacanien du terme, *cet Autre* qui, tapi dans *l'ombre* (chez Jung) n'hésitera pas à s'opposer *au moi*, s'il est mis en danger par trop de lumière. L'arrachement nécessite une remise en

¹⁰⁶ Platon, *extrait de la République*, Gallimard, 1993.

¹⁰⁷ Fisher R., *Le chevalier à l'armure rouillée*, conte initiatique en 7 chapitres, Ed. Ambre et Lumière, 2006.

cause que seul le prisonnier doit affronter s'il veut s'extraire de la caverne. Il en est de même pour le patient en cure psychanalytique qui devra « mourir à son passé pour renaître à un nouveau monde ». Remettre en cause les acquis n'est pas mince affaire. C'est aussi, d'une certaine manière, remettre en cause ses croyances. Ce sont là des outils méthodologiques, dont le psychanalyste devra user (avec soin et prudence) avec son patient. C'est au psychanalyste de conduire le prisonnier de l'ombre vers la lumière, par cycles successifs, par successions de dialectiques ascendantes, puis descendantes. Ce schéma pourrait s'apparenter à la destruction d'un monde devenu indésirable et insupportable (par le sujet lui-même), puis à sa reconstruction sur une base d'avant, d'avant sa naissance au monde dual (anima/animus).

La pratique analytique montre qu'il y a quelque chose qui résiste au changement (tout le monde n'est pas prêt à sortir de la caverne...). Les Pythagoriciens et Platon comparaient le monde à une caverne, Empédocle à un antre... « *L'âme est tenue prisonnière par ses passions, et libérée par le « Nous », c'est-à-dire par la pensée.* »¹⁰⁸ Le symbole du mythe de la caverne se retrouve dans de nombreuses civilisations et à différents âges : c'est le K'iao en Asie qui est aussi la caverne. A l'orée de la nouvelle année, on y enferme les Empereurs, pour que s'opère la communion nécessaire avec la matrice originelle. En Inde, c'est la *garbhagrana* (maison matrice). Le culte de Mithra, Dieu solaire, est souvent célébré sous terre. Jésus n'est-il pas né dans une grotte ? Le Dieu égyptien Apis symbolise le Nil « engrossé », il naît dans une grotte à Eléphantine. En Islam, c'est *le tawîl*, la substance centrale. C'est aussi le creuset des alchimistes, d'où le vil va se transmuter en or. L'enfant surgira également d'une matrice caverneuse, mais il ne le fera pas sans être aimé et reconnu, au risque d'y demeurer enfermé toute sa vie. Ce sont les forces irrépessibles de la fécondité qui le tireront de là (cf. chapitre consacré à *la force*, lame XI du tarot). La psyché structure des grottes successives dont elle doit régulièrement se détacher afin de poursuivre son évolution et, ainsi, mieux appréhender le monde qui l'entoure. La grotte symbolise le concept cyclique. De cette traversée des grottes, comparable à un chemin initiatique, la rencontre « avec Dieu » devient inévitable. Pour Jung, dans le pur esprit du Tao, « Dieu » représente « le créé », c'est-à-dire *le Soi*. Pour la psyché, il s'agit de mettre en conformité « le dedans » avec « le dehors ».

Dans le deuxième septénaire du tarot initiatique, les lames IX à XIII illustrent symboliquement le principe de l'arrachement, ce qui rejoint l'allégorie du mythe de la caverne de Platon. Ce dernier décrit une succession d'archétypes qui, de par leurs fonctions énergétiques, mettent en valeur une étape fondamentale de la gravure psychique. On y

¹⁰⁸ Mage, 290-291.

retrouvera du reste les quatre principes de la pulsion décrits par Freud que sont : source, but, objet et poussée. Quatre archétypes sont à distinguer dans cette approche de l'arrachement : *L'ermite* (lame IX), *la roue de fortune* (lame X), *la force* (lame XI) et *le pendu* (lame XII), (Planche VII, fig. 15). *La mort* (lame XIII) spécifie que le cycle est achevé et symbolise la coupure, tout comme *l'amoureux* (lame VI) marque également l'achèvement de l'identification au miroir anima/animus, tout comme le Jugement dernier (lame XX) symbolise le parfait aboutissement du processus ternaire.

« La source » se retrouve symbolisée par la grotte qui représente *l'objet* en général. Ce dernier est soumis au principe de la pulsion défini par Freud. *L'ermite* (lame IX) se présente en tant que déclencheur du cycle. Sortir de la caverne cela signifie qu'il faut pour cela du temps et que le temps accompagne toute forme de construction qu'elle soit d'ordre matériel ou psychique. *La roue de fortune* (lame X) symbolise le temps et nous indique que celle-ci ne se mettra en action de transformation de la matière que si les quatre principes énoncés par Freud, « source, but, objet et poussée » sont concomitants. Mais *la roue de fortune* propose un voyage dans le passé. C'est une manière de remonter le temps. Le cycle ne doit pas seulement être envisagé dans sa composante géométrique « la direction », il doit l'être également dans celle « du sens ». Pour être accompli, le cycle doit permettre la visite de *l'objet* dans son sens premier de perception (pulsion d'investigation), puis dans son sens de retrait de cette même perception (pulsion de désinvestissement). Mais rien n'aura lieu si *la force* (lame XI) n'est pas au rendez-vous. Cet archétype illustre « la poussée » et constitue l'énergie nécessaire pour faire tourner la roue et donc le temps. « Le but », c'est bien sûr sortir de la caverne, mais c'est surtout l'accomplissement d'un cycle, ce qui nous ramène encore à *la roue de fortune* (lame X). « L'objet » de la pulsion est bien différent de *l'objet* au sens psychanalytique du terme. « L'objet » de la pulsion est justement celui de visiter sous tous ses aspects *l'objet* psychanalytique. *Le moi* jungien ne se structure que par déconstruction de *l'ombre* qui représente des zones d'ombre pour *le moi*. Cela impose à la psyché la nécessité de visiter et de revisiter sans cesse *l'ombre* et la lumière, cette dernière représentant *le moi*. Or *le pendu* (lame XII) nous indique que le cycle subit une inversion. Comme il ne peut s'agir que d'énergie, cette allégorie laisse à penser que nous serions en présence d'une énergie qui, comme un courant alternatif circule à double sens. Or cette idée est de taille puisqu'il s'agit en l'occurrence de la gravure de *l'objet* et de ses composantes. Cette représentation du *pendu* (lame XII) et l'idée d'inversion du cycle qui en découle nous conduit à une autre idée, celle d'une gravure de *l'objet* en double sens. Une qui se produirait à l'émission de la pulsion (d'investigation) donc dans sa phase de production, l'autre lors de l'interruption de la pulsion

(désinvestissement) dans sa phase de rétraction. Freud dans l'énoncé du *Bloc-notes magique* décrivait quelque chose de similaire : « Ainsi les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d'innervation et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. »¹⁰⁹ L'archétype de la mort marque une coupure franche du cycle qui apparaît lorsque s'est produite l'inversion de ce même cycle (le pendu). La fin du cycle est alors consommée et les énergies redeviennent fluides ayant accomplies leur mission de nettoyage de *l'ombre* et de structuration du *moi, la tempérance* (lame XIV). La psyché crée de la structure sous l'effet de la pulsion. Dans le sens de la croissance pulsative, puis dans celui de la décroissance. Par cette physiologie, se structure le tronc commun informatif que Lacan désignera sous le vocable d'*hainamoration*. Nous reviendrons sur ce point capital dans le chapitre consacré à Lacan.

a) L'hermite

Cette allégorie archétypique débute avec *L'ermite* (Planche VII, fig. 15, lame IX). Comme pour se guider ou trouver son chemin, un homme âgé, cheveux longs et grande barbe, tient une lanterne à la hauteur de son regard, tout en s'appuyant sur un bâton torsadé. Dans le tarot dit de Charles VII, un sablier remplace la lanterne. Quoiqu'il en soit, *l'ermite*¹¹⁰ sort de sa caverne, il part à la rencontre de la lumière, tout comme il sait qu'il devra compter avec le temps (loi cyclique) pour réussir son arrachement. La neuvième lame du tarot représente peut-être *cet hermite*, tel Diogène, qui, brandissant sa lanterne, cherchait un homme dans les rues d'Athènes et n'y rencontra que des fous. Le fou c'est celui qui refuse de quitter la caverne, ou celui encore qui ne possède pas la force (lame XI) qui doit lui permettre de s'en extraire. Tous les hommes qui refusent le dépassement d'eux-mêmes sont, tôt ou tard, condamnés à « la folie ». Ce personnage nous propose de sortir de notre caverne en usant à la fois du temps (le sablier) ou de la lumière (la lanterne), tout en nous appuyant sur le bâton d'Hermès ou celui d'Esculape. Recouvert de son grand manteau, cet initié est bien Hermès¹¹¹. Il symbolise

¹⁰⁹ Ibid. 17.

¹¹⁰ Saint Paul de Thèbes (250 après J.C.), semble avoir été le premier *ermite*. Il sera suivi au IV^e siècle par Grégoire de Naziance puis viendront les grands mouvements *érémitiques* occidentaux suivant tout naturellement la vague venue d'Orient. Se retirer du monde pour mieux appréhender le monde, voilà une autre philosophie qui sera illustrée par le mouvement alchimiste du Moyen-âge.

¹¹¹ Hermès trismégiste est le patron des alchimistes, il préside à la pensée, il nous fait prendre conscience de la nature du monde, de quoi est fait notre monde. Le bâton torsadé est celui d'Esculape. Ce dernier muni de sa canne de pèlerin assomma un serpent qui l'agressait. Surgit alors un autre serpent qui guérit le premier en lui faisant absorber une herbe, puis s'enroula autour de son bâton. Ce dernier, comprenant ainsi la vertu des plantes médicinales devint tout naturellement le patron des médecins. Mais au delà « du bon et du mauvais serpent », cette allégorie symbolise le jeu des forces qui se détruisent puis se reconstruisent (lutte d'Osiris contre Seth).

également l’Hermite Thot¹¹², le Dieu lunaire de l’Egypte ancienne, celui qui préside au Jugement dernier, au travail de notre conscience, à l’édification du *moi* dans le processus d’individuation jungien. Dans le panthéon égyptien, Jean-François Champollion, campe Thot en grand ordonnateur divin. Thot n’est pas un dieu créateur, il est le grand ordonnateur, il prend la mesure de toute chose, il connaît tous les rouages « du grand tout ». Sa connaissance est parfaite, transdisciplinaire et c’est bien pour cette raison qu’il peut évaluer chaque chose à sa juste valeur. Directeur de la lune est son autre fonction. Il en connaît tous les effets sur le monde des vivants et même sur celui des morts. Le cycle lunaire gère le monde visible, le matériel, le corporel, tous « *les temples* », mais aussi le monde de l’invisible, celui de la conscience humaine, patrie de l’âme. Or si les corps sont destinés à retourner à l’état de poussière, il n’en est pas de même avec les âmes qui doivent regagner « la source primordiale », « le grand tout ». Thot ne se contente pas du titre de maître de l’écriture. C’est bien sûr lui qui tient les annales royales et qui protège la corporation des scribes, ces derniers, le plus souvent, initiés aux secrets de la vie et de la mort. Mais Thot est aussi expert en magie, il maîtrise les énergies lunaires et agit sur les âmes qui cherchent leur chemin, soit dans leur vie terrestre, soit dans l’au delà. Dans cette tâche précise, dans ce rôle funéraire, les égyptologues lui donnent le titre de Dieu de l’écrit sacré en sa qualité de scribe du collège divin de l’Ennéade¹¹³. C’est à lui qu’incombe la lourde tâche de mesurer, de comptabiliser, chez l’homme, tout ce qui peut rattacher l’œuvre de sa vie, à celle à celle de la « conscience divine ». Contrairement aux idées fréquemment émises à ce sujet, il ne s’agit

C’est pourquoi le caducée d’Hermès qui est représenté par deux serpents entrelacés qui devraient être tête bêche (énergies montantes et descendantes), peut se confondre avec celui d’Esculape. Les deux symbolisent les forces énergétiques duelles qui cycliquement disparaissent, puis se renouvellent, mais Esculape s’impose peut-être davantage comme patron de la médecine du corps et Hermès comme celui de la médecine de l’âme.

¹¹² Thot (fig. 28, Annexe IX) a le visage de l’ibis. L’ibis est un oiseau commun qui vit surtout dans le delta du Nil. Thot vit dans le delta. C’est dans ce lieu, du reste, qu’Isis cachera Horus pour le protéger de son oncle Seth. Isis le confiera alors à son oncle protecteur Thot. Horus est donc placé sous la juridiction lunaire. Thot prend parfois le visage d’un singe. Cet animal vit tout particulièrement à la tombée de la nuit et annonce la venue de l’astre lunaire. Thot cynocéphale (à la tête de singe), c’est la pleine lune, au plus fort de ses énergies (fig. 8, Annexe III). Thot cynocéphale désigne la période pendant laquelle devra se dérouler le Jugement dernier. « Le livre des morts »¹¹² précise que défunt ou initié font la rencontre avec quatre singes qui gardent la porte d’accès du purgatoire, c’est à dire le lieu où le justifié doit obligatoirement « purger sa peine », après avoir subi le jugement dernier, c’est à dire la pesée de son âme.

Thot est aussi le symbole du triangle. Les compagnons établissent un lien entre Thot et le triangle ayant pour côtés les nombres 3 et 4, pour hypoténuse, le nombre 5 et la racine de 5 + 1 qui nous amène au nombre d’Or. Rechercher la protection de Thot, c’est également rechercher la perfection.

¹¹³ L’Ennéade : ce sont les théologiens d’Héliopolis qui ont imaginé de représenter les neuf forces primordiales créatrices et gestionnaires de l’univers par neuf entités divines : le démiurge Râ (Atoum-Rê), ses enfants Shou (l’atmosphère) et Tefnout encore appelée Sekhmet, la Lointaine (l’humidité), ses petits enfants Geb (la Terre) et Nout (le ciel) et leurs descendants, Isis et Osiris, Nephthys et Seth. « *Thot occupa la chaise curule des édiles (dictant le sens, la pensée que devaient exprimer les monuments publics), chaise d’ivoire de l’éléphant (conscience élevée), emblème de l’interprétation des visions et des rêves* » (Antoine Monnier, symbolisme des cartes à jouer, Histoire occulte de leurs quatre rois, Leymarie Editeur, 1921).

pas, pour Thot, de séparer les bonnes actions des mauvaises. Ces valeurs du bien et du mal appartiennent à la pensée judéo-chrétienne, ce qui ne signifie rien dans la religion de l’Egypte ancienne. Pour cette dernière, seules comptent les actions et les choix, tout démesurés soient-ils, qui se soldent à terme par une remise « à zéro », par un rééquilibrage des forces de vie : « j’ai volé, j’ai donné ; j’ai tué, j’ai sauvé ; j’ai trahi, je me suis racheté. »

Dans l’ancienne Egypte, la vie doit être vécue comme une expérience unique, comme un cadeau qui est offert à l’homme. La réincarnation est là pour nous permettre de réaliser des expériences terrestres. Les refuser serait faire insulte aux Dieux. Pas d’actions bonnes ou mauvaises, seulement des choix qui déboucheront sur des résultats plus ou moins heureux ou satisfaisants. Contrairement à la religion Judéo-chrétienne, Diable et Dieu ne sont pas là, au quotidien, pour nous dicter ce qu’il est bien de faire ou ce qui est mal, on agit. Ce n’est pas la peur de la mort qui conduit l’Egyptien à suivre des règles morales ou religieuses, c’est bien au contraire cette certitude qu’il y a une vie après la mort et qu’il doit se préparer de son vivant à son examen de passage. Thot en est l’examineur. Est-ce que tous les actes de ma vie sont bien équilibrés ? Cette question présuppose, bien sûr, de la part de « l’examiné » qu’il aura bien pris conscience de ses déraillements de vie, et qu’en pareil cas, il aura travaillé au rééquilibrage de ses actes. « Passer la porte » ne peut se faire qu’à cette condition, dans tout autre cas de figure, c’est le retour assuré à la case départ.

L’Ecole de Thot est le chemin qui conduit, dans un premier temps, à la prise de conscience de nos déraillements, puis à la possibilité qui nous est offerte de réparer nos erreurs. L’Ecole de Thot aurait inspiré l’ « Ecole Essénienne », cette voie initiatique emprunté par les premiers *maçons*, compagnons de la pierre, héritiers de Maître Jacques et de Maître Soubise, bâtisseurs du Temple de Salomon. Thot porte plusieurs surnoms dont celui de *Maître de Chmounou*, ce qui représente le nombre huit (symbole de l’infini). Une manière d’accéder à la vie éternelle est de s’en remettre à la justice de ce dieu. Elle garantit la rédemption, rythmée selon des cycles de transformations et de réincarnations successives : morts, renaissances. Ce Dieu symbolise l’aspect récurrent du cycle qui semble suivre un principe alternatif, voire ondulatoire. Il symbolise la lune qui gère les cycles de la vie sur la Terre et qui est considérée par les Anciens égyptiens comme l’âme de Râ, le Dieu soleil. C’est pour cette raison que Thot peut être comparé à un authentique centre cosmique et psychique. Il est également appelé « Grand directeur des âmes ». D’après les textes des sarcophages, 2000 ans avant Jésus-Christ, il est sagesse, omniscience, et faculté d’invention¹¹⁴, donc

¹¹⁴ Carrier C., *Textes des Sarcophages du Moyen Empire égyptien*, préface de Bernard Matthieu, Collection Champollion, Editions du Rocher, 2004.

travaille à la construction de l'âme et plus exactement au dépassement de la psyché. D'après Platon (Phèdre, Philèbe), Diodore de Sicile, J.F. Champollion, Thot inventa la langue et l'écriture, ce qui nous ramène aux dires de Freud ou ceux de Lacan quand ils déclarent que la psyché s'apparente à une forme de langage. Ce dieu a également découvert la science du nombre et du calcul. Cette dernière qualité de Thot nous renvoie à la pensée de Koyré pour qui *réel* lacanien et mathématiques ne font qu'un (cf. chapitre consacré à Lacan). Diodore de Sicile voit également en Thot, celui qui rythme le corps humain et la musique...

Au travers de toutes les qualités de ce Dieu, les Anciens égyptiens mettaient en valeur ce qui se joue dans notre psyché : cycle, rythme, invention, langue, écriture, musique et mathématiques. De quoi satisfaire Freud et Lacan qui, dans leurs théories analytiques, avancent des préceptes similaires. Quand Jung pense à la construction du *moi*, il n'est pas tellement éloigné du concept du *moi* de Freud non plus que celui du *réel* de Lacan. Toutes ces topiques illustrent en fait une seule et une même chose, la physiologie analytique.

L'allégorie de Thot rejoint également le concept de pulsion de Freud et enrichit ce dernier à de nombreux points de vue. Il symbolise en effet l'archétype du cycle en général et du temps en particulier, mais aussi celui de la pulsion. Pour Strabon¹¹⁵, ce dieu est le seigneur des poids et mesures et du temps. Cette idée de Strabon trouve écho dans la notion du temps mise en avant par Freud dans *le Bloc-notes magique* : « *Je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs. est au fondement de l'apparition de la représentation du temps* ». Mais, comme nous le verrons dans le chapitre consacré au *Soi*, Thot, lors du Jugement dernier, comptabilise les actes de l'homme commis de son vivant. Ce qui suggère l'idée que les actes se mesurent au travers des pulsions mises en œuvre pour les réaliser.

b) La roue de fortune

Le symbolisme de la roue fut fréquemment utilisé dans les représentations celtiques, gallo-romaines avec *Taranis*, le Dieu à la roue. Un Sphinx est au sommet d'une roue qui tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (Planche VII, fig. 15, lame X). Un homme coiffé du bonnet d'âne se trouve à la gauche du Sphinx et attend d'être « justifié ». *Le Galgal* est le nom que les Hébreux donnent à la roue divine et conduit à la révélation des consciences. C'est bien de cela dont il s'agit dans cette symbolique qui montre que, pour l'homme, la transformation en conscience est possible. Mais, pour se défaire de sa peau d'âne

¹¹⁵ Tardieu A., *Géographie de Strabon*, Librairie Hachette, Paris, 1885.

il devra tout d'abord subir l'épreuve du Sphinx ou celle d'Osiris, en pareil cas l'épreuve du démembrement (cf. le mythe d'Osiris, chapitre consacré au *Soi*).

Un animal étrange, mi-lion, mi-aigle, brandissant une épée, semble de son perchoir surveiller le bon déroulement de l'épreuve. Un âne et ce qui ressemble à un homme sont comme attachés et entraînés par la roue. Le premier n'a pas encore atteint le personnage central mais le second l'a dépassé. C'est en réalité le Sphinx égyptien qui se dresse au centre de la scène. C'est aussi le Griffon médiéval, Osiris se situant à l'apogée du cycle lunaire, Mithra, Lug le Dieu de la lumière, ou encore, l'Archange Saint-Michel terrassant le dragon. Avec cette symbolique, existe un lien étroit avec la roue cosmique des Egyptiens. Le Zodiaque est la roue de la vie. Sa symbolique première est lunaire en rapport avec l'intervention de Thot. Jésus fera son entrée à Jérusalem sur le dos d'un âne, animal qui le portera vers la transmutation christique. La lune fait croître les consciences. Puis, dans un second temps, Osiris (Jésus) devient Horus¹¹⁶(le Christ). La symbolique est alors solaire.

La roue de fortune annonce l'intervention prochaine du Sphinx, l'alternance des choses qui vont se commuer, se transformer, mourir et renaître, c'est le parfait archétype du changement. Le glaive tenu par le Sphinx annonce une justice imminente qui n'est pas sans nous rappeler la scène du Jugement dernier. L'animal doit devenir homme et la roue tournera autant de fois qu'il sera nécessaire pour que se réalise cette mutation. L'âne au Moyen-âge illustre l'ignorance, il représente celui qui ne suit pas l'enseignement du Christ et qui se perd dans les plaisirs futiles. Mais peut-être, après ce tour de roue, deviendra t-il un initié ? « *Et moi, dont le caractère répugne à la constance, j'y serai entraîné par l'insatiable cupidité des hommes. Le changement voilà ma nature, voilà le jeu éternel que je joue. Ma roue tourbillonne sous ma main. Elever en haut ce qui est en bas, jeter en bas ce qui est en haut, voilà mon plaisir. Monte si le cœur t'en dit, mais à condition qu'aussitôt tu descendras sans te plaindre...* »¹¹⁷ Mais l'âne, le démembré, doit être dépouillé avant de se transmuter en homme.

¹¹⁶ Lalouette, C., Grimal P., *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Egypte*, traductions et commentaires, Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1984 : « *Isis descend vers celui qui est démembré, amenant Horus, afin de demander qu'il demeure aussi avec lui, telle une image divine pour le temps éternel.* – « *Contemplez donc Horus, ô vous les dieux ! - Je suis Horus, le grand faucon qui est dans les murailles du château du dieu au nom caché. Mon essor a atteint l'horizon, je me suis éloigné des dieux du ciel et j'ai rendu ma place plus éminente que celle des Primordiaux. Même le dieu Iaaou ne peut atteindre mon premier envol. Ma place est loin de celle de Seth, l'ennemi de mon père Osiris. J'ai conquis les chemins du temps éternel et de la lumière. Je m'élève grâce à mon essor. Aucun autre dieu ne peut accomplir ce que j'ai accompli. Je vais partir en guerre contre l'ennemi de mon père Osiris, je le placerai sous mes sandales en mon nom de Furieux. Car je suis Horus, qu'Isis a mis au monde et dont la protection a été assurée alors qu'il était à l'intérieur de l'œuf. L'haleine ardente de votre bouche ne peut me blesser, pas plus que ne peut m'atteindre ce que vous dites à mon rencontre. Je suis Horus dont la place est loin des dieux et des hommes. Je suis Horus, le fils d'Isis.* »

¹¹⁷ Walter J., *La Consolation de la Philosophie de Boèce, La Fortune*, livre II, 3 Hortus Déliciarum, Paris, 1952, p. 93.

C'est bien d'ailleurs ce que nous explique Apulée dans son roman, « l'âne d'Or »¹¹⁸, dont il aura vraisemblablement trouvé l'inspiration dans le mythe osirien (cf. chapitre consacré au *Soi*) : Lucius, héros bien malgré lui, devra subir les foudres de la déesse Isis. Lucius, suite à ses abandons aux plaisirs de la chair et des plaisirs futiles, subira une série de transformations qui le conduiront tout d'abord « en enfer » où il se retrouvera dans le corps d'un âne. Ce n'est que lorsque Lucius aura réalisé « sa transformation intérieure » qu'il deviendra un homme, mais, selon Apulée, un homme libre de toutes les voluptés médiocres et animales qui enchaînent et aliènent notre conscience. L'âne apparaît, du reste, et très souvent, comme un symbole de la libido et des pulsions sexuelles.

Dépouillé le sera également Dante, qui, égaré dans la forêt sauvage de ses péchés, commence à écrire vers 1307¹¹⁹ son voyage initiatique qui deviendra dans l'édition de 1555, la Divine Comédie¹²⁰ : « *Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvais dans une forêt obscure car j'avais perdu la voie droite* ». Cette conversion du poète, qui transforma « son vil intérieur en or spirituel », le conduisit au travers d'un voyage en Enfer, puis au Purgatoire, et enfin, grâce à Saint Bernard, au Paradis où il fit la rencontre avec Dieu. « *Après avoir poussé un soupir amer, je trouvais à peine de voix pour répondre, et mes lèvres articulèrent les mots à grand effort. Je dis en pleurant : Les choses présentes avec leurs faux plaisirs détournèrent mes pas aussitôt que votre visage se fut caché* »¹²¹.

La roue de fortune spécifie que le processus de conscientisation se déroule et que la conscience s'accroît au fur et à mesure que décroît l'inconscient, donc *l'ombre* au sens jungien du terme. On est aussi ici dans la logique taoïste de la réconciliation des antagonistes que l'on retrouve également dans la parole du Christ. Cette parole « *Faire des deux êtres un et entrer alors dans le Royaume* » sont aux préoccupations de Dante comme le remarque Frédérique Malaval dans son ouvrage *les Figures d'Eros et de Tanatos*¹²² : « *Durant l'écriture du « De Vulgari Eloquentia, I, IV (4) », « El », était, pour Dante, le premier nom de Dieu et la première parole prononcée par Adam. Au chant paradisiaque XXVI, (134) et ce après une*

¹¹⁸ Apulée L., *l'âne d'or ou les Métamorphoses*, Préface Jean-Louis Bory, Collection Folio classique, Gallimard, Paris, 1975.

¹¹⁹ Dante achèvera son ouvrage en 1321 peu avant sa mort.

¹²⁰ *La Divine Comédie (Divina Commedia)* est l'œuvre la plus importante de Dante Alighieri.. Ecrit en Italien ce poème, composé de trois cantiques divisés en trente trois chants, décrit le cheminement de Dante, par l'enfer, le purgatoire et enfin le paradis, ultime étape qui lui permettra de s'unir dans l'unité avec Dieu. Ce sont au total cent chants qui composent son œuvre, nombre tout naturellement lié au chiffre un qui symbolise l'unité recouverte. La répétition du chiffre trois dans la géographie de son poème traduit avec force, la symbolique du ternaire, toute l'œuvre étant construite sur la forme dite terza rima ou rime tierce.

¹²¹ Dante, *la divine comédie*, traduction de Jacqueline Risset, poche, Flammarion, 2006.

¹²² Malaval F., *Les Figures d'Eros et de Tanatos*, l'Haramattan, Espaces littéraires, 2003.

quinzaine d'années, Dante opte pour le nom de « I » dans la Divine Comédie (le Paradis, op. cit, p. 248-249) » :

« Avant que je descende à l'angoisse d'enfer,

I était sur terre le nom du Dieu suprême

D'où vient la joie qui m'enveloppe.»

Assister aux épousailles des contraires, « faire des deux êtres un », c'est voir advenir « le trois », allusion au vide-médian de la pensée taoïste, ce qui rejoint bien sûr les préoccupations de Jung, voir *le moi* se confondre avec *le Soi*. C'est aussi la rencontre de l'homme avec Dieu (cf. chapitre consacré au *Soi*).

Mais la roue ne revêt pas que ce seul costume, elle peut, comme au Moyen-âge, prendre le visage du supplice alors réservé aux condamnés qui s'étaient rendus coupables de crimes. Leurs vices devaient être brisés au même titre que leurs membres ; le bourreau, par cet acte, déconstruisait ce qui l'avait mal été, la roue produisant symboliquement une rotation des consciences, en quelque sorte, un retour à la source. Par ce biais, les structures qui donnaient corps à la conscience pouvaient se délier et avec elles se délitait également tous les comportements qui en résultaient. La symbolique médiévale nous renvoie bien sûr à l'idée de l'éradication « du mal », ce qui donne un faux éclairage du principe d'individuation comme du reste du mécanisme qui préside à la scène du Jugement dernier de l'Égypte ancienne. En pareil cas, ce n'est pas l'appareil psychique qui est en cause. Seule la structure organisatrice de *l'objet* selon le mode binaire est concernée. Par ailleurs, se défaire du mal ne conduit pas à l'émergence du bien, contrairement à ce qu'a pu penser l'Église au travers de la Sainte Inquisition. Les bûchers ont brûlé « sorciers et sorcières » sans que jamais ceux-ci aient pu « nettoyer » la Chrétienté du prétendu mal qui l'ensorcelait. « Le mal », selon la pensée judéo-chrétienne, sévit encore et il ne peut en être autrement selon cette même pensée puisque celui-ci, suivant la logique binaire, doit disparaître pour laisser advenir « le bien ». Mais c'est justement de cette logique là dont se nourrit le mal, un mal absolu travesti en bien absolu.

Il en est tout autrement dans la pensée chinoise ou plus exactement taoïste et même encore selon Jung lors du processus d'individuation. La nuance est de taille puisque c'est de *l'ombre* que naît *la lumière*. Pour Jung, en effet, *le moi* ne se construit qu'au travers de la désculpture de *l'ombre*. Dès lors, pas de « divinisation » sans descente aux enfers. En quelque sorte, vouloir « brûler le mal » pour faire advenir le bien, apparaît comme une mystification de la vérité qui ne peut, en aucun cas, trouver une issue favorable au travers d'une telle démarche. « Bien et mal » sont des concepts liés au seul appareil binaire qui structure *l'objet* par dichotomisation de ses composantes et le maintien en l'état. Par contre, « brûler l'appareil

binaire » devient alors indispensable si l'on souhaite retrouver *l'objet* dans son état virginal, celui d'avant sa rencontre avec les modèles psychiques. Sa reconstruction se réalisera alors au plus près de sa réalité. Cet acte est symbolisé par l'archétype du *diable* (lame XV) qui préfigure l'effraction du symbolique et le but à atteindre : le Soi jungien (Cf. chapitre consacré au Soi).

Ce retour à la source, *la roue de fortune* nous y invite afin de nous débarrasser de nos « vices », en empruntant soit le chemin le plus court, celui de « la fausse transmutation sophistique » ou transmutation « réelle usuelle », de *la Justice* (lame VIII) jusqu'à *la tempérance* (lame XIV), soit le chemin le plus long, celui de la transmutation divine dite « réelle philosophique », du *diable* (lame XV) au *monde* (lame XXI). Le « Lucius » d'Apulée, Dante et vraisemblablement Jung feront ce terrifiant mais nécessaire voyage. De plus, la roue de fortune tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Elle annonce clairement que, pour sortir de la caverne, le chemin devra se parcourir en sens inverse, c'est ce que nous montrera *le pendu* (lame XII) représentant un homme accroché par les pieds et qui se tient de ce fait « à l'envers ». Mais n'est-ce pas là le but de la cure analytique, celui de « remonter le temps » ?

c) La force

La force (Planche VII, fig. 15, lame XI) symbolise la puissance « sauvage », un lion dont une femme tient la gueule ouverte, c'est peut-être la Déesse égyptienne Sekhmet dite « la lointaine », justement à cause de sa force dévorante qu'elle exerce solitairement, du fait de son rejet par les autres étoiles. La force prend également le visage du Sphinx ou celui du Griffon, animal mythologique qui, selon l'expression de Charles Imbert, est « *un être gouverneur (cosmocrator)* ». Le Sphinx¹²³ unifie les énergies cosmiques et les énergies telluriques, il crée une fluidité entre « les énergies d'en haut » et « celles d'en bas », comme l'illustre *la tempérance* (lame XIII) qui est la dernière de ce septénaire, « ce qui a été accompli ». La dualité conduit à la conversion, c'est une prédestination pour toutes les

¹²³ Le Sphinx est comme le satyre de la mythologie grecque : mi-homme, mi-animal. C'est le dieu Pan qui joue de la flûte. Dans l'antiquité grecque, les femmes stériles sont traitées par des relations sexuelles avec les boucs. La semence du bouc fertilise une terre stérile qui est alors le ventre de la femme. Cette image symbolise la stérilité de l'humanité terrestre en relation tronquée avec la nature supérieure de Dieu. Le Satyre est un représentant de Dionysos et comme Dieu, il fertilise. Il existe le même type de relation entre le Christ, le Griffon, le Sphinx et Horus, ils convertissent le stérile qui est un univers mort en un univers doué de vitalité. Nous sommes dans la logique de « la cyclicité cosmique » qui est la relation entre la vie et la mort par l'intermédiaire d'agents tels que le Christ, le Satyre mais aussi le sang, le vin et le sperme. Cette capacité fertilisante de la nature se retrouve aussi en Inde : Shiva est représenté par un phallus, l'axe du monde, qui déverse son sperme sur l'univers tout entier. De ce sperme naît toute la galaxie, tous les éléments du cosmos (étoiles, planètes), mais aussi les hommes, la végétation....

créatures duelles. « Le deux » doit se transmuter en « trois ». *La force* nous renvoie également au culte de Mithra qui est aussi le mythe christique dans son état primitif, c'est-à-dire originel. Horus¹²⁴ symbolise la force cosmique dont il est investi par ses divins parents que sont Osiris et Isis. Souvenons-nous qu'Osiris est Gardien des portes de l'enfer, donc de *l'ombre* psychique. Et c'est bien grâce ou à cause de cette descendance qu'Horus incarne des énergies jouant sur le psychisme humain. Horus symbolise la naissance divine au sein de la conscience humaine. Tout comme son père Osiris, Horus¹²⁵ combatta son oncle Seth, également responsable de la mort de son père. Cette lutte n'est pas comme le souligne Manéthon, une lutte entre le bien et le mal, mais une opposition des énergies contraires ne demandant qu'à être résolues, c'est-à-dire stabilisées puis dépassées.

La lame de *la force* symbolise la libido quand celle-ci est au plus fort de ses énergies. Cette pulsion produit des renversements, puis des débordements qui sont indispensables au principe de fertilisation, donc à l'apparition d'un troisième principe identifiable « au créé ». Le phallus dans l'Égypte ancienne symbolise la force cosmique. Les Dieux Min et Osiris représentent des cycles, le premier annuel, le second mensuel, qui sont alors au plus fort de leur intensité. Lors de la pleine lune, Osiris fertilise les consciences au même titre que Min fertilise la vallée du Nil une fois l'an.

¹²⁴ Mythe de la naissance d'Horus : « Tonnerre et éclair - les dieux ont peur. Isis veille, enceinte, chargée de la semence de son frère Osiris. Elle se lève, la femme abandonnée, son cœur se réjouissant de la semence de son frère Osiris. Elle dit : " Ô Dieu, je suis Isis, la sœur d'Osiris, celle qui verse des larmes pour le père des dieux, Osiris, celui qui fut le juge au temps des troubles du Double Pays. Maintenant sa semence est à l'intérieur de mon corps. J'ai assemblé la forme d'un dieu dedans un œuf, tel le fils de celui qui préside à l'Ennéade ; il régnera ce pays, il succédera à Geb, il parlera pour son père et massacrera Seth, l'ennemi de son père Osiris. Venez dieux ! Assurez sa protection en mon sein ! Connaissez en vos cœurs qu'il est bien votre maître, cette divinité qui est encore dedans son œuf, bleu en son aspect, seigneur des dieux, plus grand et plus beau qu'eux, agitant ses deux plumes de lapis-lazuli ". - " Ah ! dit Rê-Atoum, que ton fils soit satisfait, ô femme ! Mais comment sais-tu qu'il s'agit bien d'un dieu, d'un maître, héritier des dieux primordiaux, alors que tu as agi à l'intérieur d'un œuf ? - Je suis Isis, efficiente et sacrée plus que les autres divinités. Un dieu est à l'intérieur de mon corps, il est la semence d'Osiris ". - Alors Rê-Atoum dit : " Tu as conçu en te cachant cet enfant que tu portes mais tu accoucheras auprès des dieux, car il est la semence d'Osiris. Que ne vienne pas l'être hostile qui a tué son père, afin de briser l'œuf en sa jeunesse ! Qu'il redoute le dieu à la grande magie ! - Ecoutez cela, ô dieux, dit Isis. Ré-Atoum, le seigneur du château des faucons, a parlé. A mon intention, il a ordonné que mon fils soit protégé à l'intérieur de mon corps ; il a assuré une garde autour de lui, en mon sein, car il sait qu'il s'agit bien de l'héritier d'Osiris. La protection du faucon qui est moi est assurée par Rê-Atoum, le maître des dieux. Viens, sors sur la terre afin que je t'acclame et te loue, afin que les compagnons de ton père Osiris te suivent. J'établirai ton nom après que tu auras atteint l'horizon, ayant franchi les murailles du dieu au nom caché. Une force sort de l'intérieur de ma chair, après qu'une puissance ait attaqué mon sein ; la puissance atteint sa pleine vigueur, lorsque le Lumineux commence son voyage. Il établit lui-même son siège, s'asseyant à la tête des dieux, dans le collège du Démembrement (Osiris). Ô mon fils Horus, installe-toi donc en ce pays pour ton père Osiris en ce tien nom de Faucon qui est sur les murailles du château du dieu au nom caché. Je demande que tu demeures dans la suite de Rê-Horakhty, à la proue de la barque du Primordial, pour le temps éternel et le temps infini ».

¹²⁵ Horus représente pour les alchimistes, la substance aérienne faite d'une eau invisible qui ne mouille pas. Les alchimistes la désignent comme étant « l'Océan des Sages » ou encore « l'eau mercurielle ».

L'arrachement de la caverne ne peut se faire sans l'aide de la force. Le mythe d'Osiris montre que cette force s'élabore dans le temps et dépend étroitement du cycle lunaire. On retrouve dans le cycle osirien (cf. le chapitre consacré à l'archétype du mythe de la résurrection d'Osiris) toutes les étapes qui structurent « la poussée » telle que l'a décrite Freud en tant que composante essentielle de la pulsion. La poussée selon Freud, c'est la force Mithra symbolisée par la lame XI des tarots. L'Égypte, comme la Grèce ancienne, prendra toute la mesure de cette force en la représentant par un phallus en érection. Dès lors, pour l'homme, acquérir la force, si elle ne lui est pas donnée, fera l'objet d'une quête effrénée qui ne trouvera son issue que dans le meurtre du père (cf. le chapitre consacré à l'archétype du mythe d'Œdipe).

d) Le pendu

Le pendu (Planche VII, fig. 15, lame XII) se présente à nous, tête à l'envers, les deux bras liés dans le dos, attaché à un arbre par une corde et par un pied. La jambe libre est repliée et forme un quatre avec l'autre jambe. Le quatre ouvre les portes du Jugement dernier « *Je discernai comme quatre animaux dont voici l'aspect : ils avaient une forme humaine, ils avaient chacun quatre faces et chacun quatre ailes... Leurs faces étaient tournées vers les quatre directions... Ils avaient une face d'homme et tous les quatre avaient une face de lion à droite, une face de taureau à gauche...* »¹²⁶. Pour Jean-Chevalier et Alain Gheerbrant¹²⁷ « *les exégètes y voient le symbole de la mobilité, de l'ubiquité spirituelle de Yahvé, qui n'est pas attaché seulement au Temple de Jérusalem, mais qui assure tous ses fidèles de sa présence, quelle que soit la direction de leur exil* ». Au travers de ce commentaire, on peut comprendre que l'unité sera au bout du chemin, l'exil suggérant, ici, l'image du processus d'individuation jungien. Quant au quatre symbolisant le Jugement dernier, il représente la révélation, celle de l'apocalypse où, à la fin des temps tout ce qui a été caché sera montré et visible par tous. Le mécanisme de la pulsion obéit à cette loi. C'est ainsi que lors de la gravure de *l'objet*, aucune de ses caractéristiques ne doit être occultée. C'est pour cette même raison que son écriture est modélisée au travers d'une double lecture. Elle s'opère par lecture, puis gravure « des traces mnésiques » produites lors de la croissance de la poussée, également, lors de sa décroissance. Toutes les substances qui n'auront pu enrichir *le moi* constituent *l'ombre* jungienne. C'est par les répétitions et allers-retours incessants de « la poussée » que *l'ombre* sera progressivement réduite à une peau de chagrin.

¹²⁶ *visions d'Ezéchiel* (1, 5 et s.)

¹²⁷ Chevalier J. et Gheerbrant, A., *Dictionnaire des symboles*, Ed. R. Laffont, Paris, 1969, p. 630.

Pour Jung, le chiffre quatre représente l'évolution de *l'anima* qui ne peut, pour atteindre sa plénitude, que basculer dans son *animus*. Ceci n'est pas sans nous rappeler le Yin et le Yang du Taoïsme. Toujours selon Jean-Chevalier et Alain Gheerbrant¹²⁸: « *le psychanalyste en prend pour représentations archétypales : Eve, qui représente des fonctions purement instinctuelles et biologiques ; l'Hélène de Faust, qui personnifie le niveau romantique et esthétique, encore caractérisé cependant par des éléments sexuels ; la Vierge Marie, chez qui l'amour (l'Eros) atteint l'altitude de la dévotion spirituelle ; et enfin la Sulamite du Cantique des Cantiques, incarnation de la Sagesse, qui transcende même la sainteté de la pureté. La figure de Mona Lisa constituerait, selon Marie Louise Von Franz, une autre représentation de ce stade quatrième et ultime de l'anima.* » Basculer d'un registre vers un autre registre produit du déluge énergétique. *Le Pendu*, impuissant à tous « ces débordements » qui l'assaillent malgré lui, garde ses yeux grands ouverts, conscient de ce qui se passe en lui et autour de lui, mais livré à des forces magiques qui le dépassent. La référence au chiffre quatre, selon Jung, nous renvoie à l'évolution de *l'anima*, celle du *pendu* par un pied symbolisant l'inversion de *l'objet*. *Le pendu* peut alors se révéler comme archétype du renversement de *l'anima*. Selon Jean-Chevalier et Alain Gheerbrant¹²⁹, *l'anima* « *est le principe de l'aspiration de l'air et de son expiration, de registre féminin.* »

Le pendu suggère véritablement une inversion du sens de la pulsion. Et s'il y a renversement de *l'anima*, il y a également renversement de *l'animus* (du grec *anemos*) qui signifie souffle et qui est de registre mâle. C'est bien aussi un changement de sens du souffle qui est symbolisé par cette lame, rendue d'autant plus pénible par la position tête à l'envers du *pendu*. *La force* (lame XI) qui précède la lame du *pendu* renforce l'idée d'une intensification de la pulsion que l'initié devra canaliser pour opérer son renversement. *Le pendu* nous signifie que *l'anima* et *l'animus* « provisoirement structurés » avec *l'amoureux* en lame VI, annonce que *la persona* va être revisitée, puis déconstruite pour laisser la place à un autre référent qui est *le moi*. *Le pendu* perçoit le monde à l'envers, il voit son monde à l'envers, il n'aura pas d'autre choix que de le revisiter en sens inverse. C'est l'instant où s'inverse la poussée et où s'écrivent d'autres structures antagonistes des précédentes. Mais inverser ses structures, c'est aussi toucher à toutes les écritures qui sont dictées sous l'effet de la pulsion. « *Virtus est medium vitiorum et utrimque reductum* » déclame Horace (la vertu est un moyen terme, elle se situe à mi-chemin de deux vices). Tous ces vices qui sont les reflets des abus sensuels,

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ Ibid.

appelés *motivations* par la psychologie moderne¹³⁰, sont symbolisés par les sept péchés capitaux (cf. chapitre consacré à l'effraction du symbolique). Ceux-ci sont les purs produits de « la calcification » de *la persona*. La poussée, qui opère dans les deux sens de l'écriture de *l'objet*, travaille à rééduquer *la persona* en la délivrant de « ses formes calcifiées » symbolisées par les vices.

Rien d'étonnant que cette lame du *pendu* puisse également suggérer l'idée de « pulsion de mort ». Cette dernière est analysée par Freud dans « les pulsions instinctuelles » où s'instaure un principe d'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort (le faire et le défaire). Pour Freud, le principe du plaisir est remis en cause par la compulsion de répétition, reléguant ainsi le plaisir au second rang. C'est bien ce que produit l'apprentissage qui tend, par des répétitions nombreuses et successives, à rétablir provisoirement, un état antérieur auquel on avait provisoirement renoncé. La lame du *pendu* nous met sur la voie d'une énergie qui travaille à double sens mais selon un principe cyclique qui ne s'interrompt pas, d'où l'idée d'une progression hélicoïdale. « La poussée » telle que Freud définit l'énergie nécessaire à la pulsion (source, but, objet et poussée), travaille selon ce même principe. La tête à l'envers, les bras attachés dans le dos, cet archétype du *pendu* symbolise aussi la mise en repos de l'acte cyclique qui ne grave plus mais se retrouve en phase latente. *Le pendu* montre qu'il se passe quelque chose à son insu, qui se produit avec le temps mais dont il est exclu. C'est le moment où se retire la pulsion durant lequel se joue, malgré toutes les apparences, un autre versant de la physiologie analytique.

e) La mort

Quand la tension atteint son paroxysme, se produit alors « le débordement » qui se dessine avec *la mort* (Planche VII, fig. 15, lame XIII). C'est l'instant où Seth entreprend de démembrer le corps d'Osiris (et sa conscience), ce qu'il fera quatorze jours durant. Nous sommes alors dans l'inversion du cycle lunaire. Mais ce débordement est également bien réel lorsque le Nil se met en crue sous l'impulsion des forces énergétiques cosmiques avec l'apparition de la constellation Sirius. Cette physiologie stellaire est à même d'illustrer les tensions descendantes situées en aval du 19 juillet après avoir atteint leur point culminant en fin de cycle annuel. Ces deux allégories suggèrent qu'avec le débordement débute aussi la

¹³⁰ Muchielli A., *Les motivations*, PUF, Ed. Que sais-je, Paris 1987.

décroissance. Le débordement du Nil fertilise la vallée égyptienne au même titre que *l'ombre* fertilise de par sa crue *le moi* psychique. La lame de la mort marque par ailleurs la fin du cycle. Elle annonce également son recommencement. Le passé est balayé pour laisser la place à un nouveau présent qui, à son tour, s'achèvera. C'est de la construction de ces « micro-présents » que l'homme peut percevoir *l'objet* puis le réinventer dans sa psyché. Ces « micro-présents » élaborent également en lui la notion du temps, concept élaboré par Freud dans *le Bloc-notes magique*.

D'un point de vue physiologique, la lame de *la mort* marque une fin de phase qui correspond à une coupure énergétique dans le cycle. Cette dernière va produire un affaissement de l'intensité de la pulsion, plus exactement de la poussée au sens freudien du terme. L'intensité apparaît donc comme étant la dominante essentielle de la poussée et vient également s'ajouter aux quatre caractéristiques de la pulsion suggérées par Freud : source, but, objet, poussée et donc intensité. *La mort* désigne également une phase de régression de la poussée pulsative. C'est le moment où, pour le Nil, les alluvions remontent à la surface. C'est aussi l'instant où *le moi* puise sa substance dans *l'ombre*. A contrario, la vie représente la phase d'intensification de cette même poussée. C'est ainsi que vie et mort sont nécessaires au cycle, représentant ses deux versants indispensables et complémentaires. Nous désignons communément le passage de l'une à l'autre de ces deux phases du cycle par le vocable mort, ce qui est inapproprié. La mort, d'un point de vue symbolique, n'apparaît pas sous la forme d'un trait mais comme un espace à part entière, une porte qui fait correspondre deux mondes entre eux, une porte possédante une épaisseur. Au même titre que la vie, la mort occupe une espace temps. Ce qui les différencie essentiellement, c'est l'orientation de leur poussée pulsative, l'une est croissante, l'autre décroissante. C'est pourquoi cette interprétation du cycle, faite par les tarots, rejoint celle du mythe d'Osiris ou encore celle du cycle lunaire. Au travers de la symbolique, tous ces cycles nous conduisent à la physiologie du *moi*, qui se déroule par déconstruction progressive de *l'ombre*.

2) **Le mythe de la résurrection d'Osiris** : concept de croissance et de décroissance de la pulsion

a) **Le dépassement selon Plutarque**

Le mythe osirien nous est connu dans un récit de Plutarque. Après avoir raconté le mythe d'Osiris au travers de son « De Iside et Osiride », Plutarque, s'appuyant sur *le Timée* de Platon, émet l'idée d'une âme du monde, totalement irrationnelle dans un premier temps qui

sort du chaos et finit pas s'ordonner en conscience, sous la coupe des divinités. Pour Plutarque, mythes grecs et mythes égyptiens parlent de la même chose. La naissance d'Eros dans le banquet de Platon, le démembrement de Dionisos dans l'Orphisme conduisent tous à cette même idée que le mythe s'adresse à différents niveaux de conscience. Chacun doit y entendre ce qu'il veut, et surtout, ce qu'il peut. Démembrement, reconstruction, résurrection puis nouvelle vie après la mort campent le décor. La conception de la création de l'univers par Platon¹³¹, selon laquelle deux âmes du monde s'opposent, celle du bien et du mal, relève d'un concept duel qui est insuffisant pour rendre compte du jeu des forces de la nature, dans tout ce qu'elles ont de nuancé. C'est bien ce que Plutarque met en évidence, dans son *Iside et Osiride*¹³², démontrant qu'il existe une autre voie, ternaire celle-là, qui ne livre pas toutes les informations contenues dans le mythe. Ce dernier peut alors se révéler en tant que symbole énigmatique, caché derrière une écriture à plusieurs niveaux de lecture. Il existe une vie après le binaire qui résulte justement de sa propre procréation. Voilà ce que nous dit Plutarque au sujet du Sphinx : *« Un roi issu de la classe des guerriers entrait dès sa désignation dans la classe des prêtres et s'initiait à leur philosophie, dont l'essentiel se dissimule sous des mythes et des récits qui reflètent et laissent transparaître obscurément la vérité comme le suggèrent à coup sûr les Egyptiens eux-mêmes, en plaçant le Sphinx à l'entrée des sanctuaires, place bien choisie qu'ils ont, que leur théologie contient une sagesse énigmatique. » « C'est par le raisonnement philosophique que l'on peut toucher à cette sagesse énigmatique. C'est par la raison que mourir à soi-même et puis renaître devient possible. Le mythe nous invite à dépasser le visible pour atteindre l'imaginaire qui est habité par des mondes immatériels ». « Platon et Aristote qualifient d'époptique cette partie de la philosophie, parce que ceux qui, échappant grâce à la raison, à ce domaine de l'opinion, des mixtes, du divers, s'élancent jusqu'au primordial, à l'indivisible, à l'immatériel et, entrant en contact avec la pure vérité qui lui appartient, ont l'impression de posséder comme au terme d'une initiation, la philosophie dans son achèvement suprême. »¹³³*

b) Une représentation de la physiologie pulsionnelle

Parmi les nombreux mythes osiriens, celui-ci raconte qu'Osiris est frère de Seth et épouse sa propre sœur Isis. Osiris hérite de son père la terre fertile d'Egypte symbolisant la vie, son frère recevra pour tout héritage des étendues désertiques et arides symbolisant la

¹³¹ Platon, *Œuvre de Platon*, traduction par Victor Cousin, Paris, 1824.

¹³² Plutarque, *Isis et Osiris* (De Iside et Osiride), traduction de Mario Meunier, Guy Trédaniel Editeur, Paris, 1990.

¹³³ Brisson L., *Introduction à la philosophie du mythe, essai d'art et de philosophie*, 1996.

mort. Seth jaloux fait tuer Osiris par un groupe de 72 conjurés. Les 72 conjurés sont à rapprocher des 72 énergies cosmiques qui sont libérées tous les 5 jours, allusion aux 36 décans. Puis Seth découpe Osiris en quatorze morceaux (jours) et les fera jeter dans le Nil. Afin de reconstituer le corps morcelé d'Osiris, Isis se fera aider dans cette tâche, par sa sœur Nephtys et son oncle Thot. Isis ne retrouva que treize morceaux du corps d'Osiris, le quatorzième, le membre viril restera au fond du Nil, ce qui donnera au fleuve sa grande fertilité et surtout produira la crue du fleuve lors de la nouvelle année (autour du 14 juillet). Les quatorze morceaux découpés du corps d'Osiris¹³⁴ correspondent également aux quatorze jours de la phase descendante de la lune. Le jour de la pleine lune Osiris est assassiné par Seth, quatorze jours (lune descendante) seront nécessaires à Osiris pour se démembrer, le Nil est en crue et prend alors le nom du Dieu Happy, c'est pour lui également le moment de se répandre, de quitter son lit. Passée la nouvelle lune, treize jours (lune montante) seront alors nécessaires à Osiris pour se reconstruire, le quatorzième, jour correspond à celui de la pleine lune, c'est aussi le quatorzième membre d'Osiris, son phallus qui restera dans le Nil pour le fertiliser. Selon les légendes, Osiris est mort à l'âge de 28 ans, 28 jours complets pour un cycle lunaire... Le phallus d'Osiris n'est retrouvé qu'avec l'aide de Thot qui a été sollicité par Isis. Mais en pleine lune, Thot devient « *Thot cynocéphale* » à la tête de singe (Planche V, fig. 11), ce dernier représente l'astre à son apogée énergétique. C'est donc à ce moment précis que Thot peut aider Isis à retrouver le Phallus, quatorzième membre perdu d'Osiris. Grâce à l'intervention de Thot, Osiris peut enfin renaître. Si Osiris symbolise principalement l'astre solaire du fait de sa descendance de Rê, il retrouve en quelque sorte ses facultés énergétiques d'astre solaire au moment de la pleine lune (Thot cynocéphale). C'est pour cela qu'il est alors représenté le phallus en érection, tout comme l'est Amon le Dieu solaire. Osiris devient alors Min.

Si le mythe d'Osiris est à même d'illustrer la notion de « poussée » évoquée par Freud, il s'impose également en tant que composante essentielle du processus d'individuation de Jung, tout comme il ne va pas sans rappeler « le phallus manquant de la femme » qu'imaginera Lacan. Lacan s'est intéressé aux hiéroglyphes, il n'ignorait certainement pas l'existence des mythes osiriens qui ne pouvaient que lui inspirer sa théorie sur « le phallus manquant de la femme » : en effet, Osiris¹³⁵, émasculé par son oncle Seth, ne retrouvera son

¹³⁴ La tombe d'Osiris se trouverait à Bigga, à Philae, une de ses jambes à Létopolis, son épaule gauche à Busiris, sa colonne vertébrale et sa tête à Abydos.

¹³⁵ Selon un autre mythe, Isis redonne vie à Osiris en agitant ses ailes. Elle conçoit alors un fils Horus qui est le fils d'Osiris. Ce dernier va succéder à son père dans le monde des vivants. Mais Horus a un frère Anubis, conçu par son père Osiris et Nephtys qui est la sœur d'Isis. C'est Anubis qui conduira Osiris au royaume des morts où

pénis que parce qu'il sera placé sous la protection (cyclique) du Dieu lunaire Thot. Mais ce sera surtout grâce à l'intervention et à la volonté de sa femme et sœur Isis, qui mettra tout en œuvre pour retrouver le membre viril de son époux. Pour arriver à ses fins, Isis fera même appel à sa sœur Nephtys, la magicienne, qui était la seule à pouvoir (énergétiquement) « recoller » les morceaux. Elles parviendront tout de même à leurs fins, mais pas tout à fait puisque ce sont seulement treize membres à l'exception justement du quatorzième perdu dans le Nil, le phallus, qui seront retrouvés et reconstitués. Leur quête ne fut pas vaine, puisque d'un point de vue symbolique, la femme représentée par Isis ou Nephtys, ou encore Thot, qui est de nature féminine, s'appropriera à défaut du phallus d'Osiris, son pouvoir de fertilité en engrossant le Nil. C'est bien du reste ce que confirme Isis quand elle s'adresse à Rê-Atoum, le maître des Dieux¹³⁶ : « Une force sort de l'intérieur de ma chair, après qu'une puissance a attaqué mon sein ; la puissance atteint sa pleine vigueur, lorsque le Lumineux commence son voyage. » Isis devient alors Happy¹³⁷, le Dieu parturiente, la vierge Marie. Le phallus manquant de la femme tel qu'imaginé par Lacan prend ici toute sa valeur, celle d'une quête qui s'achève par une substitution entre cause et effet, l'appropriation par la femme du pouvoir de l'objet à défaut de l'objet lui-même. Nephtys symbolise le phallus manquant de la femme imaginé par Lacan.

il renaîtra et dont il deviendra le gardien (Gardien des portes de l'Enfer). C'est à ce titre qu'Osiris, après que soit tombée la sentence de Thot, accueille le défunt ou l'initié lors du Jugement dernier.

¹³⁶ Le Lumineux, c'est Horus, cf. *le mythe d'Horus*, renvoi 93.

¹³⁷ De la vache céleste et donc de la déesse Hathor au dieu Hâpy, il n'y a qu'un pas. Hâpy symbolise le Nil en crue, engrossé par l'étoile Sothis ou plus exactement par les énergies libérées par l'étoile Sothis à ce moment très particulier de l'année qui se situe autour du 19 juillet. Happy est représenté par un personnage au ventre arrondi et aux seins gonflés. Horus a fécondé l'Hathor céleste représentée pour dix jours, par l'étoile Sothis (Sirius) ; Sothis devenu énergie stimulée (Sothis sur sa barque) est venu engrosser à son tour le Nil qui devient Hâpy « la parturiente » ; par ailleurs, Horus fût lui-même enfanté par Osiris image miroir de Rê (le soleil) et Isis image de Thot (la lune). Tout le monde est au rendez-vous, « la vie peut commencer » ! Le mystère de la naissance d'Hâpy nous ramène aux portes du temple de Philae, à l'actuel barrage d'Assouan. Une légende de l'Égypte ancienne raconte que Hâpy est né dans une grotte sur l'île d'Eléphantine. Hâpy est du reste représenté sur une fresque, agenouillé et tenant dans chacune de ses mains un hési qui est une sorte de petite amphore. De ces hésis s'échappent le fluide énergétique, résultat de l'action « du spermatozoïde Sothis sur sa barque ». Ces énergies symbolisées sur le dessin par un filet d'eau fluidique, sont directement reliées à un serpent qui entoure Hâpy. Ce serpent symbolise l'Uroéus dont Horus est coiffé, le cobra royal. Par ce symbole du serpent, le Nil devient vivant, fertilisé par les énergies cosmiques. Il est encore à remarquer que Hâpy naît au beau milieu de la première cataracte remplacée de nos jours par le barrage d'Assouan. C'est un lieu riche naturellement en énergies, ne serait-ce que les énergies produites par la chute des eaux quand celles-ci, franchissent la cataracte. Ces chutes devaient produire de surcroît un bouillonnement considérable qui devait faire penser à « un jet spermatique ». Quoi de plus normal que celui-ci, soit à même de recevoir le ferment de la vache Hathor pour donner naissance à Hâpy. Quoi de plus normal enfin, que Hathor soit considérée par les anciens Égyptiens comme la déesse de l'amour, de l'érotisme et de la sexualité, du fait de ses propriétés à être fécondée et à féconder à son tour. C'est ainsi que le Nil se divinise en Dieu Hâpy, chaque fois qu'apparaît dans le ciel l'étoile Sirius dite « l'aboyeur », car elle prévenait les bergers de rentrer leurs troupeaux pour les protéger de la crue prochaine du Nil.

Tous ces mythes font référence aux cycles solaires et lunaires, ils nous renvoient également à des thèmes philosophiques comme celui du dépassement (Hegel)¹³⁸ et de l'arrachement (démembrement) nécessaire pour se libérer de la caverne (Allégorie du prisonnier de la caverne de Platon). Ces mythes s'adressent à tous ceux qui souhaitent se libérer de leur passé (*l'ombre*). Ils suggèrent « la voie osirienne » qui n'est pas la plus facile puisqu'elle nécessite un démembrement de la conscience, rapide et alchimique, qui va bien au-delà de ce que propose la cure analytique traditionnelle mais qui ne se fera pas sans douleur puisque nécessitant la traversée de l'enfer. C'est ainsi que pour faire émerger l'identité profonde du *moi*, puis accéder au *Soi*, la force horienne est indispensable. Osiris devra donc tantôt lutter pour s'arracher à sa nature céleste (Nout), tantôt lutter pour s'arracher à sa nature terrestre (Geb). Cette double lutte engage un travail d'équilibrage entre les forces antagonistes présentes (l'ombre et la lumière). C'est de ce travail soumis aux cycles lunaire et solaire, *la roue* (lame X), que doit naître Horus qui est la personnalité révélée (éveillée) d'Osiris. Le mythe de la résurrection d'Osiris illustre le principe physiologique du cycle pulsionnel. On y retrouve en détail les différentes phases de « la poussée » de Freud. « La force » prend naissance dans ce cycle, croît jusqu'à son intensité maximale puis décroît jusqu'à sa totale extinction, ce qui marque à la fois fin la fin du cycle mais aussi le départ d'un nouveau cycle. Des écritures se construisent aussi bien en période croissante que décroissante. Le cycle montre que croissance et décroissance sont nécessaires à sa totale compréhension. En lune montante, poussent les plantes aériennes, en lune descendante, ce sont les racines qui sont prioritaires. « Ombre et lumière » sont ainsi sans cesse visités afin que le cycle s'accomplisse en ne laissant aucune caractéristique de *l'objet* dans « l'ombre ». On peut ainsi mieux imaginer comment s'opère la construction de *l'objet* au sein de la psyché. La pulsion se manifeste selon deux phases, la première que l'on peut désigner comme phase d'investissement, l'autre, comme phase de désinvestissement. C'est ainsi que la gravure « des traces mnésiques » s'opère aussi bien lors de la première phase que lors de la seconde. De cette physiologie à double temps on peut vraisemblablement reconnaître le concept de Freud « l'amour est contenu dans la haine » et le concept d'hainamoration de Lacan.

¹³⁸ Hegel G. F. W., *Esthétique, l'idée du beau*, 1835, Tome premier, traduit par Ch. Bénard et *Phénoménologie de l'Esprit (Phänomenologie des Geistes)* paru en 1807, Editions Aubier, 1977.

3) Le mythe d'Œdipe : concept de calcification de la persona

a) Persona non dépassée

Ces cycles se retrouvent illustrés dans les mythes archaïques relatifs au déluge ou au Jugement dernier. Ces pulsions agissent parfois en débordements qui peuvent alors se comparer à de véritables déluges psychiques. Atteignant des tensions extrêmes, ces pulsions, telles un raz de marée, opèrent des nettoyages radicaux tant sur le plan physique que psychique, que ce soit à dimension planétaire ou humaine. Ces modèles mythologiques livrent ainsi leurs modes opératifs. Osiris symbolise un déluge nécessaire, indispensable à l'élaboration de la conscience. Par défaut d'équilibre entre les forces antagonistes illustrées par l'archétype de *l'anima/animus*, ce cycle ne peut s'accomplir dans de bonnes conditions et produit des catastrophes post-diluviennes. La pulsion est alors canalisée dans des structures psychiques parasites qui mettront en avant *la persona* décrite par Jung. *La persona*, dans ces cas précis, déroband la vedette au *moi*, promotionnera l'égo au détriment du *moi*. L'égo est une façon de tourner le regard sur soi-même, sans jamais regarder ailleurs. Une telle attitude signe également la peur du vide, la crainte de perdre des repères et surtout un manque d'image à l'archétype masculin. De l'égo, il ne germe rien sinon des certitudes qui se transforment en croyances. L'enfermement devient alors incontournable. Rien jamais, à défaut de briser cet égo, ne permettra la sortie de la caverne. La force est indispensable pour s'en évader. Mais cette dernière doit être canalisée de manière à ce que la pulsion (comme définie par Freud) ne soit pas entièrement accaparée par « les jeux » de la caverne qui, pour Platon, ne sont que des ombres. En pareil cas, au sein de *la persona*, seul l'égo se fortifierait, au détriment du moi jamais atteint.

La persona non dépassée signe un défaut dans le travail au miroir. La carence d'image masculine/féminine, symbolisée par la force (lame XI du tarot), joue un rôle capital dans le déséquilibre du couple anima/animus. Le résultat, en pareil cas, ne se fait pas attendre, la pulsion, canalisée sur un seul des deux versants du tronc commun, conduit le cycle à « tourner en boucle » sur lui-même. *La persona* peut ainsi se figer dans ce « tourné en rond » qui ne produit rien et structure de l'égo. De ce fait, la sortie du cycle ne peut pas s'opérer. Dans le cas contraire, il est possible d'imaginer une continuité entre les cycles selon une progression hélicoïdale. De cette idée, les cycles ne se bouclent pas sur eux-mêmes mais se succèdent sans discontinuité. L'égo est responsable de la rupture du cycle qui signe, dans le processus d'individuation jungien, ce que l'on pourrait appeler : « une calcification » de *la persona*. Lacan y verra « la pétrification de l'angoisse ».

b) Le mythe d'Œdipe chez Freud et Jung

Il apparaît donc indispensable que la force soit structurée à partir d'un référent. Traditionnellement, en principe, le père joue ce rôle mais, à défaut, un individu de sexe masculin, ou à dominante masculine, peut très bien s'y substituer. C'est par l'identification au miroir que cette force peut s'ancrer comme modèle indispensable au principe de l'arrachement. Le mythe d'Œdipe nous éclaire à ce sujet. S'approprier « la jouissance » du père, s'accaparer son phallus, symbolisent la puissance. Or la puissance est aussi synonyme de force et rejoint l'idée de Freud avec « la poussée » sur la construction de la pulsion. Le mythe d'Œdipe nous renseigne à ce sujet et témoigne d'un cas d'espèce qui ne peut être appliqué qu'au seul modèle occidental. Freud dès sa première topique en avait jeté les bases. Tout d'abord, la logique œdipienne obéit au principe binaire qui met en exergue « le bien et le mal » comme critères directeurs, ce qui aura pour conséquence de limiter « les solutions » à la seule alternative binaire. Par ailleurs, faire référence au mythe d'Œdipe qui s'intègre dans une dimension familiale de type patriarcal, et l'analyser sous l'éclairage du « chef de la horde » qui revêt une dimension culturelle primitive, c'est comme vouloir sculpter un marbre avec des pinces. Toutefois le principe d'universalité du mythe œdipien reste d'actualité dans le cas précis de la « calcification » de *la persona*. La pulsion active avec force l'image manquante du père qui est *l'objet du désir*, et promotionne à l'excès cette dernière rendant ainsi *le moi* inopérant. Le mythe d'Œdipe représente en quelque sorte une pathologie de *la persona* adaptée au seul modèle occidental.

Œdipe est fils de Laïos, roi de Thèbes et de Jocaste son épouse. Laïos sera amené à abandonner son fils après que l'oracle d'Apollon lui annonce qu'il serait tué par son fils Œdipe. Laïos accomplit donc son funeste projet sur *le Cithéron* après avoir percé les pieds à Œdipe. Un berger recueillera l'enfant et lui donnera le nom d'Œdipe (pieds enflés). A son tour, l'oracle prédit à Œdipe qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Afin d'échapper à son destin, Œdipe s'enfuit de Corinthe. Mais, en chemin, il rencontra un voyageur avec lequel il se querella. Un combat s'en suivit au terme duquel le voyageur fut tué. Œdipe sans le savoir venait de tuer son père, accomplissant ainsi la première prédiction de l'oracle. Puis, il poursuivra son chemin jusqu'à Thèbes où il fera la rencontre avec le Sphinx, un monstre redouté par tous les habitants de la région qu'il terrorisait et dévorait. Pour laisser la vie sauve aux voyageurs qui avaient le courage de l'affronter, le Sphinx leur posait deux énigmes. Ils devaient tout d'abord répondre à cette question : « Quel est l'animal qui a quatre pattes le matin, deux à midi et trois le soir ? » Œdipe donnera la bonne réponse au Sphinx : l'homme à quatre pattes enfant, sur ses deux jambes adulte et assisté d'une canne dans sa vieillesse. Le

Sphinx, quelque peu surpris par la rapidité avec laquelle Œdipe lui fit sa réponse, avança la deuxième question : Deux sœurs s'enfantent mutuellement, mais elles meurent alors chacune à leur tour. Qui sont-elles ? Oedipe sans hésiter répondit le jour et la nuit. Le Sphinx vaincu par les réponses d'Œdipe se jeta par dépit du haut d'une falaise. Ce n'est qu'après cette épreuve qu'Œdipe put faire la rencontre de Jocaste sa mère, qui avait été promise par Créon, roi de Thèbes, à celui qui vaincrait le Sphinx. Jocaste était la sœur du roi Créon. Œdipe épousera donc sa mère, puis se crèvera les yeux quand l'oracle, à nouveau consulté, lui fera la révélation que le meurtrier de son père qu'il recherche assidûment n'est personne d'autre que lui-même.

Le mythe d'Œdipe est un mythe historiciste en ce sens qu'il est repérable dans le temps et l'histoire. Il émane de la culture grecque et, à ce titre, le lecteur est prévenu que le mythe est également sous-tendu par la pensée judéo-chrétienne. Pour Fanon¹³⁹, «aux Antilles françaises, 97 % des familles sont incapables de donner naissance à une névrose œdipienne. Incapacité dont nous nous félicitons hautement.» Par ailleurs, il ajoute que «le complexe d'Oedipe n'est pas près de voir le jour chez les Nègres.» Par cette pensée, Fanon exprime clairement qu'il y a une discontinuité entre l'espace familial antillais qui pour lui est un espace sain, convivial et chaleureux, et l'espace social qui est aux mains des colonisateurs et de leur morale délictueuse. Par ce biais, Fanon campe le mythe d'Œdipe en tant que production de la pensée judéo-chrétienne et rejoint dans ce sens Nietzsche qui souligne que les fruits de l'arbre judéo-chrétien sont pourris car les racines le sont également. Même si Freud universalise ce mythe, nous devons le replacer dans son contexte à la fois historique mais aussi familial. Œdipe est un enfant abandonné, car non reconnu par le père. Il sera donc en quête d'image masculine, lacune dans son identification au miroir ou construction de *la persona*, sans laquelle il aurait la force suffisante pour s'extraire d'une première caverne que représente le stade de l'enfance puis celui de l'adolescence. Mais l'absence de l'image du père, qui se retrouve par ailleurs symbolisé par le phallus, confère à l'enfant un statut d'impuissance qui l'obligera à s'acquitter de cette dette au détriment du père. C'est en fait au détriment de la jouissance du père que cherchera à se construire le jeune adulte en manque d'image miroir masculine. Comment s'approprier cette jouissance qui donne le pouvoir et donc confère puissance et force ? Trouver la force en soi est semble-t-il facile pour qui, l'équilibre *anima/animus* fut respecté. Il en va tout autrement pour celui ou celle qui en fut privé.

¹³⁹ Fanon F., *Peau noire, masques blancs*, Paris, le Seuil, 1952.

Jung s'est opposé à Freud qui a voulu imposer le mythe d'Œdipe comme seul archétype fondateur de la psychanalyse. Il est souvent dit à ce sujet que Jung refusait dans ce mythe l'analyse de Freud qui ne le lisait qu'au travers de la sexualité. Mais la réalité est vraisemblablement tout autre. En effet, Freud a parfaitement décrit les mécanismes de la pulsion et il savait que ses conclusions, qui émanaient d'un long travail de recherche, n'étaient pas seulement accés sur la sexualité. Dans l'interprétation du mythe d'Œdipe, la plus grande erreur de Freud, selon Jung, fut de s'en référer au père totémique qui interdit l'inceste et dicte sa loi aux jeunes mâles. D'une part, l'inceste est un concept judéo-chrétien, ce qui le rend peu crédible en tant que concept fondateur des sociétés primitives. D'autre part, le père de la horde¹⁴⁰ ne doit pas être regardé comme le père, telle que la pensée judéo-chrétienne envisage ce concept. Il s'agit plutôt du chef qui dicte sa loi. La terreur est au centre de la relation « père-fils », et plus exactement entre celle de la relation « chef de la horde-progéniture ». Introduire un tel concept dans la lecture du mythe d'Œdipe, c'est bien naturellement accepter que le fils ne soit pas regardé en tant que tel par le père mais comme un concurrent possible. Et c'est bien du reste le cas puisque Laoïs renonce à Œdipe en l'abandonnant et, de ce fait, commet un crime à l'encontre de son propre fils. Par cet acte, Laoïs aura tué en Œdipe l'image de la force que doit transmettre le père à l'enfant. A cause de ce manque de reconnaissance, ne pas avoir été vu, Œdipe n'aura de cesse de vouloir se substituer « au chef de la horde » afin de s'accaparer son pouvoir. Œdipe est démuné de ce pouvoir qui aurait dû lui permettre de s'exprimer en tant qu'homme. Œdipe couchera avec sa mère. Ce sera pour lui « le moyen » de s'approprier « la femelle du mâle dominant ». Une autre manière symbolique de s'investir de son pouvoir, faire sien *l'objet du désir* du père. Mais la force ne viendra pas à lui de par sa propre expérience car il n'aura pu se libérer de sa caverne de l'enfance (*la persona*) qui le maintient dans ses peurs et ses angoisses. Œdipe n'a pas d'autre choix que de prendre la place du père qui est un phallus symbolique. Pour l'enfant non reconnu, pas d'autre alternative que celle de commettre le meurtre symbolique du père. L'enfant se retrouve alors sans voie, ni voix. Il ne prend pas la parole, il n'y a jamais été autorisé, il ne s'y autorisera pas. Il est alors condamné à errer dans la caverne du néant. La voix c'est aussi la puissance du verbe créateur qui symbolise ici la libido. Or c'est bien de puissance et pas seulement sexuelle dont il est question, mais celle qui confère à l'homme son statut d'homme biologique, un être procréateur à la fois pour lui-même et pour sa descendance. A défaut, il est confronté à l'impuissance pulsionnelle de son *moi*, ce qui lui

¹⁴⁰ Freud S., *Totem et Tabou*, Petite bibliothèque Payot, Ed. Payot, 2004.

interdira toute réalisation de lui. Il sera alors condamné à errer dans sa *persona*. Nous sommes ici dans une configuration du père primitif qui se comporte en tant que tel, chef de la horde. « Cette énergie, Freud suppose, à juste raison, qu'elle se trouve dans l'angoisse et, pour l'expliquer, il imagine le mythe plus ou moins plausible de la horde primitive tyrannisée par le vieux mâle, à la façon d'une horde de singes. Il faudrait bien compléter cette image en ajoutant en contrepartie une matrone, elle aussi redoutable, représentant la terreur des filles, comme le père primitif tient férocement en respect la bande des fils. Nous aurions ainsi deux sources d'angoisse ; l'une patrilinéaire et l'autre matrilinéaire, selon les conditions primitives de vie.»¹⁴¹

Nous étudierons dans le chapitre consacré à la perversion les cas de Gilles de Rais et de Hitler qui firent la rencontre avec le chef de la horde, ce qui les conduisit tous deux à vouloir « tuer le père ». Deux personnalités, non reconnues enfants, pour lesquelles les événements sociaux et politiques favoriseront l'éclosion de leur pulsion réfrénée. Heureusement tous les pères ne sont pas chefs de la horde, et tous les enfants en manque d'image paternelle ne deviennent pas des tyrans pour les autres. Ils se contentent souvent de le devenir pour eux-mêmes. Cela laisse inopérant le mythe d'Œdipe pour les fils reconnus par leur père ou un modèle masculin qui a su autoriser et non pas qu'interdire. Par ailleurs, par cette non reconnaissance du père à l'enfant, ce dernier, faute de structurer sa propre image, s'ancrera dans *la persona* en s'appropriant l'image du père tyran donc celle du chef de la horde. .

Jung ne considère pas l'archétype du père comme seul modèle fondateur. Il envisage également celui de la mère comme essentiel à l'acquisition de la « force ». C'est bien dans cette perspective d'un équilibre entre les forces mises en jeu par le couple *anima/animus*, que Jung élabore sa théorie de l'individuation qui ne peut aboutir sans le secours d'une pulsion bipartite, maîtrisée à sa base lors de l'édification de *la persona*. L'enfant doit être vu par les deux entités du couple *anima/animus*. D'autre part, le mythe œdipien nous renseigne sur la tragédie grecque et son modèle de pensée qui finalement ne laisse que très peu d'alternative à tous « les Œdipes » du monde judéo-chrétien. Tomber sous le joug d'un chef de la horde, c'est assurément se sentir possédé inconsciemment par une pulsion incontournable, obsessionnelle qui sera celle « de tuer » le père tyrannique. Cette prédiction annoncée par l'oracle à Œdipe devient prédestination et concerne tous « les Œdipes » qui seront confrontés à pareille situation. Certains d'entre eux entendront une voix leur parler qui les investira d'une

¹⁴¹ Jung, C. G., *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Ed. Georg, Paris, 1953.

mission. C'est bien, du reste, dans l'engagement vis-à-vis d'un grand projet qu'ils réussiront à calmer, dans un premier temps, leur pulsion de meurtre à l'égard du père. Cette dernière ne sera pas pour autant étouffée, simplement lovée dans l'attente d'une activation prochaine. A tous « ces Œdipes » s'impose alors un destin auquel ils ne pourront échapper. L'oracle ne fait que prédire ce qui désormais est écrit et incontournable. Leur destin est désormais scellé. L'oracle témoigne de cette prédestination dans le contenu même de son questionnement. Sa première question fait allusion à l'homme et à son cycle de vie lors de ses différents stades : enfance, adulte, vieillesse. Il fait, à contrario, allusion au meurtre en devenir du père et donc de la mort symbolique d'Œdipe. Tous deux vont le priver à tout jamais de ce droit à l'enfance dont il a déjà été floué, de celui d'adulte auquel il ne peut prétendre par manque d'identification au phallus du père, de celui à la vieillesse qui lui aura été soustrait.

La notion de cycle est incontournable, ce qui nous ramène au mythe du prisonnier qui doit s'arracher de la caverne et de toutes les cavernes qui se succéderont. C'est dans la deuxième question posée par le Sphinx à Œdipe que tout le poids de cette prédestination se fait sentir. Si le jour et la nuit sont bien ces deux sœurs qui s'enfantent mutuellement en mourant, Sophocle attire notre attention sur le fait que le modèle directeur de l'histoire appartient au mode binaire dont le monde judéo-chrétien s'est fait le héros. C'est ainsi que Sophocle donne les clés du dénouement à Œdipe en lui ouvrant les portes de son funeste destin, tout en précisant au lecteur que ce mythe doit être lu au travers du filtre de la pensée duelle, ce qui lui confère également le qualificatif de tragédie. Le mythe d'Œdipe nous interpelle et reste d'actualité pour tous ceux qui, comme lui, feront l'expérience d'un père chef de la horde. Même si le passage à l'acte (l'inceste avec la mère ou le meurtre du père) ne concerne que des cas isolés, les pulsions qui résultent d'un tel apprentissage seront à même de produire de vastes dégâts psychiques. Ces dégâts peuvent être également sociaux et humanitaires : dans les cas extrêmes de Gilles de Rais ou de Hitler, il y aura identification au père tyrannique, les enfants violés et assassinés pour le premier, les Juifs humiliés et exterminés pour le second.

Sophocle, dans le mythe d'Œdipe, nous oriente vers cette logique de la prédestination provoquée par le mode binaire, puisqu'à aucun moment Œdipe ne sait qu'il a tué son père Laïos, ni commis l'inceste avec sa mère Jocaste. Il n'en sera averti qu'après que les actes furent commis. Tout se déroule selon les prédictions de l'oracle qui représente alors l'inconscient d'Œdipe se trouvant dès lors soumis à une logique implacable. Cette dernière tend, sans qu'aucune issue favorable ne soit possible, à solutionner *la persona* dans laquelle Œdipe est englué. De ce fait, la pulsion n'est pas au service du *moi* et ne sert que l'égo. Le

processus d'individuation ne peut s'accomplir. C'est bien ce qu'explique Jung dans son ouvrage « les métamorphoses »¹⁴² : « *Nous ne savions pas alors (et qui donc le sait aujourd'hui encore ?) que la passion, aussi dévorante qu'inconsciente du fils, peut avoir la « mère » pour objet, que peut-être cette passion mine et trouble tragiquement toute sa vie si bien que la grandeur du destin d'Œdipe ne nous paraît pas le moindre exagéré. (...). En suivant les voies tracées par Freud, nous arriverons à saisir la vivante existence de telles éventualités, trop faibles pour pousser à l'inceste véritable, mais assez puissantes cependant pour provoquer des troubles psychiques d'une étendue considérable. Notre sentiment moral se révolte d'abord à l'idée de reconnaître en soi de telles éventualités ; des résistances se font jour qui aveuglent trop aisément l'intellect et rendent impossible la connaissance de soi-même. Mais si nous parvenions à établir une distinction entre connaissance objective et valorisation sentimentale, nous jetons un pont sur l'abîme séparant notre époque de l'Antiquité et nous sommes étonnés de voir qu'Œdipe est encore bien vivant. »*

Le meurtre psychique de l'enfant par le père (non reconnaissance) conduit au meurtre symbolique du père par le fils, une manière pour ce dernier de se soustraire inconsciemment au monde, lui, progéniture, tout en y soustrayant son créateur, le père. Jung essaya de trouver au travers du complexe d'Electre, le pendant féminin du mythe d'Œdipe mis en valeur par Freud. Electre, fille d'Agamemnon, roi de Mycène cherche à venger son père assassiné par sa mère Clytemnestre et son amant. Pour mener à bien son funeste destin, aidée par son frère Oreste, elle organise l'assassinat de sa mère Agamemnon. Freud dans son ouvrage « Trois essais sur la sexualité »¹⁴³ avait réfuté ce mythe en tant qu'opposable au mythe œdipien. Le mythe d'Œdipe met en scène un père qui « assassine psychologiquement » le fils. Dans le cas du mythe d'Electre, cette dernière ne subit aucune violence venant de son père Agamemnon. Seule sa mère Clytemnestre est responsable du meurtre de son père, privant ainsi Electre de son objet de jouissance. De cette frustration, il restera ancré chez Electre le désir profond de retrouver ce même objet. La recherche du père restera inscrite comme pur fantasme tout au long de son existence. S'approprier le père, voire l'homme tout simplement, peut devenir sa quête. Mais, en tuant sa mère, Electre ne résoudra pas ce qui constituera son terrain d'angoisse privilégié : s'approprier le concept du mâle. La boucle est alors bouclée. Avec ce complexe d'Electre, Jung nous met sur la piste de la frustration provoquée chez la fille par la

¹⁴² Jung C. G., *Les métamorphoses*, in *ABC de la psychologie jungienne*, Sédillot C., Grancher, Paris, 2009, p. 81.

¹⁴³ Freud S., *Trois essais sur la sexualité et autres écrits*, (1901-1905), Vol. 7. *Three Essays on Sexuality and Other Writings*. (1901-1905), traduit par James Strachey, Londres : la Hogarth Press, 1953.

mère que l'on conçoit encore comme matrone ou femme dominatrice. D'une certaine manière, Jung, en voulant opposer ce complexe au mythe d'Œdipe, place ce dernier sous un nouvel éclairage, celui de la castration. La pulsion de mort est présente dans les deux cas. Dans le cas d'un enfant mâle, la castration représente, pour la psychanalyse, une étape physiologique normale pour l'enfant. C'est, quelque part, en déléguant au fils les forces phalliques que lui-même pourra, à son tour, en bénéficier. C'est ainsi que se crée une véritable lignée, une transmission de la force des pères aux fils. On retrouve cette représentation dans la scène de l'adoubement du chevalier. Ce dernier reçoit de ses pairs cette distinction. Elle ne peut être transmise que par un autre chevalier. L'épée symbolise alors le phallus duquel rejaillira force, puissance et aussi jouissance du titre et de tout ce qui s'y rattache. Le père est détenteur de ce pouvoir qu'il devra, à un certain moment de son existence, transmettre à son fils. La castration résulte de ce pouvoir que détient le père sur le fils, l'émanciper ou pas. Il n'en va pas du tout de même pour l'enfant de sexe féminin. En effet, la mère ne se montre jamais dans sa vraie nature de femme vis-à-vis de ses enfants, pas plus du reste envers son mari. Elle devrait sinon admettre qu'elle a le droit à la jouissance absolue, ce qu'elle voudrait bien mais que son rôle de mère étouffe. Chez la mère, la femme est en exil et il lui en coûterait cher qu'elle puisse la laisser revenir s'exprimer. La norme judéo-chrétienne ne voit pas d'un bon œil qu'une fois mère, la femme puisse à nouveau exercer sa jouissance. La maternité doit marquer pour elle sa sortie de la scène séductrice. Par ce moyen, devenue mère, elle le reste et perd tout pouvoir de transmission de la jouissance et donc de la force. Pas de filiation possible pour les mères, en tous les cas dans le modèle judéo-chrétien. Difficile en pareil cas pour la jeune fille de trouver une réponse favorable du côté de la mère qui ne prendra pas le risque de montrer d'elle une image ne pouvant qu'être mal interprétée. Le père restera pour la jeune fille occidentale le seul « passeur » possible pour elle entre *la persona* et *le moi*. Pour Jung, sans cet adoubement symbolique du père vers la fille, cette dernière non autorisée n'aura pas d'autre choix que celui de tuer sa mère, la mère en elle qui ne demandait qu'à advenir. Dans le cas d'Electre, la situation est portée à son comble puisque la mère s'autorise la jouissance en tuant le père. Par ce biais, elle anéantit également la mère qui est en elle, ce qui lui confèrera à nouveau un statut de femme libre. Electre en payera le prix fort puisque sacrifiée à la seule jouissance de la mère.

Avec Freud, le mythe d'Œdipe, ainsi que le mythe d'Electre avec Jung représentent des étapes symboliques plausibles chez l'enfant occidental. Mais ces phénomènes prennent une tout autre teinte quand ils subsistent à l'âge adulte, ce que nous avons envisagé sous l'intitulé de calcification de *la persona*. La perversion peut alors être au rendez-vous. Pour la

psychanalyse, cette dernière, représente une étape logique et normale de l'évolution psychique mais aussi un trouble pathologique chez l'adulte. Au siècle dernier, alors que Krafft-Ebing listait, sans aucun souci d'unité, un catalogue de cas cliniques, Freud opérait une réelle psychogénèse des perversions et mettra en évidence son aspect normal, notamment dans la sexualité infantine « perverse polymorphe ». Il traitera à ce sujet le cas du petit Hans¹⁴⁴ et celui de la jeune perverse homosexuelle¹⁴⁵, deux cas qui seront du reste repris par Lacan dans son Séminaire consacré à la relation d'objet¹⁴⁶. Pour Freud, la perversion joue un rôle majeur structurel pour le développement de la sexualité.

c) Sexe biologique et sexe psychique

Trouver la force pour sortir de la caverne n'est pas une mince affaire d'autant plus qu'elle dépend des modèles perçus par l'enfant durant l'édification de *la persona*. Mais Jung, avec le concept *d'anima/animus*, dépasse la notion de sexe biologique et nous renvoie à celle d'un « sexe psychique », c'est-à-dire à celui que la psyché a pris pour modèle. Peu importe que le rôle du père soit joué par une femme ou que celui de la mère soit joué par un homme. L'essentiel réside dans le fait qu'il y a bien eu identification au miroir des caractères tout à la fois masculin et féminin. Peu importe également que la totalité de ces derniers soient portés par telle ou telle personne ou de tel sexe. *L'anima/animus* mis en avant par Jung nous montre la voie. Chaque être humain porte en lui, telle une contre-mesure, le contraire de sa nature biologique.

La légitimité du couple homosexuel dans la société occidentale devient alors un faux problème puisque celui-ci est porteur de la mixité des caractères masculin et féminin. C'est pourquoi le code civil français qui prône que « *le mariage n'est pas possible entre personne du même sexe* » est dicté par l'ignorance du principe de Jung sur *l'anima/animus*. Cet éclairage nous permet de comprendre qu'un couple homosexuel sera à même de transmettre à ses enfants une image de type masculin et une autre de type féminin. *La persona* peut alors se construire qui laissera, par la suite, la place à l'édification du *moi*. Il est clair que la loi vise à moraliser l'aspect sexuel de la relation homosexuelle selon des critères moraux ou religieux relatifs au binaire « bien/mal ». Mais la loi civile se contredit puisqu'elle déclare par ailleurs

¹⁴⁴ Freud S., *Analyse d'une phobie chez un garçon de cinq ans*, 1909, *Le petit Hans*, Préface de Jaques André, traduit par René Lainé, Collection Quadrige Grands siècles, PUF, Paris, 2006.

¹⁴⁵ Freud S., *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine*, 1920, in Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, « De Hans-le-fétiche à Léonard en miroir », Ed. Le Seuil, Paris, 1994.

¹⁴⁶ Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, « De Hans-le-fétiche à Léonard en miroir », Ed. Le Seuil, Paris, 1994.

que « nul ne peut faire l'objet de discrimination en raison de ses caractéristiques génétiques ». Or si la loi avait retenu qu'au-delà du sexe biologique il existe « un sexe psychique », elle aurait tout naturellement admis le mariage homosexuel puisqu'il s'ouvre au même titre que n'importe quel autre couple hétérosexuel à « la procréation psychique ». Et « la procréation psychique » c'est la garantie d'un équilibre raisonné *anima/animus* conduisant à une *persona* stabilisée et non sclérosée. Par ailleurs et pour les mêmes raisons que précédemment, instaurer la parité hommes/femmes au sein d'un groupe relève de la pure ignorance s'il n'est pris en compte que le seul sexe biologique. La nature trouve toujours sa voie et se nourrit d'équilibres. Si le couple *anima/animus* est présent en tant que modèle lors de l'identification au miroir, le processus d'individuation se déroule dans de bonnes conditions. Si celui-ci fait défaut s'enclenchent alors des comportements de « types œdipien ou électrien » où la perversion peut alors s'exprimer.

4) L'Ombre : archétype des « non-résolus »

Pour Jung, l'archétype de *l'ombre* correspond à *l'inconscient*. Il ne faut pas placer ce dernier sous la symbolique du mal ou lui prêter une connotation négative. *L'ombre* est la part nécessaire à l'élaboration de notre *moi* constitutif que représente *le conscient* chez Jung. *L'ombre* correspond chez Freud à ce qu'il nomme *le refoulement originel*. Parfois difficile de s'y retrouver car les mots sont les mêmes pour définir des stades physiologiques différents. Mais en réalité, Freud comme Jung parlent d'une même chose. Avec cette part *d'ombre* qu'évoque Jung, nous rejoignons *le système Pc-Cs* de Freud (Cf. Bloc notes magique). C'est le lieu où, selon Freud, sont stockées provisoirement « les traces mnésiques » avant qu'elles ne deviennent définitivement « opérationnelles ». Elles peuvent dans cette attente produire des structures inopérantes pour *le moi*. Freud y voit *du refoulement*, tant que ces entités ne sont pas intégrées définitivement à la structure du *moi* constitutif.

Dans la thérapie jungienne, confronter le patient avec son *ombre*, c'est aborder la première phase du processus d'individuation. *Le moi* tire profit de *l'ombre* puisque cette dernière constitue « la réserve nourricière » dans laquelle il vient se sustenter et se renouveler sans cesse. Pour Eric Berrut¹⁴⁷, psychologue d'inspiration jungienne « *Hadès, Dieu du monde souterrain, peut nous aider à penser le concept de l'ombre établi par C.G. Jung. Inspirant la crainte et incarnant nos peurs, il est également le "riche", l'invisible". Relié à la mort, il nous convie à mourir à l'ancien monde pour renaître au nouveau et répondre par là à la nécessité*

¹⁴⁷ Berrut E., *La mythologie de l'Hadès et le concept jungien de l'ombre*, vidéo, 2009.

de l'être. Si chaque être est défiguré par la somme de ses identifications, ses couches de personnalité, l'ombre est ainsi tout à la fois sa part cachée, l'ennemi de son système de pensées et de sa manière d'être, le gage de sa vérité et de sa réconciliation psychique. »

Hadès est un Dieu grec. Il est fils de Cronos et de Rhéa. Tout comme Osiris, son homologue égyptien, Hadès est le gardien des portes de l'enfer. Il prend en charge les âmes perdues et leur offre ainsi l'opportunité de la rédemption. Hadès tout comme Osiris règnent sur les ténèbres, lieux par excellence où se meuvent les ombres.

Faire allusion à des divinités comme Osiris ou Hadès donne aussi l'espoir que l'enfer, autre dénomination des ténèbres, n'est pas un voyage sans retour. Bien au contraire, l'enfer constitue l'épreuve incontournable pour tous ceux qui voudront s'affranchir d'un autre diable qui règne sur « la caverne de la binarité ». C'est bien du reste *le diable* (lame XV du tarot) que devra affronter l'initié, lors de sa descente aux enfers. L'alchimie psychique s'enclenchera dès lors. *L'effraction du symbolique* vécue par Jung trouvera sa correspondance dans le mythe de la résurrection d'Osiris que nous étudierons dans ce chapitre. Alors que l'enfer apparaît alors comme un rejet du mode directeur de la psyché, responsable de « l'engrassement » de l'inconscient chez Jung, ou du refoulement chez Freud, *l'ombre* pensée par Jung représente en quelque sorte un terreau pour *le moi*. Dès que la crue aura eu lieu et telles les alluvions du Nil, les composantes de *l'ombre* viendront fertiliser le fleuve que représente *le moi*. *Le moi*, c'est ce qui reste quand *l'ombre* s'est retirée. *L'ombre* équivaut au *refoulement originel* évoqué par Freud. Il met en place la pensée. Pour Freud, *le refoulement* intervient comme une pompe amorçant le mécanisme de la gravure psychique. Par ce fait, la pensée devient un processus analytique visant à dissoudre *l'ombre* au profit du *moi* et, toujours selon Jung, l'inconscient au profit du conscient. Freud et Jung parlent d'une même chose, *le refoulement* et *l'ombre* représentent des phases structurantes de la physiologie analytique. Ne pas résoudre *l'ombre*, c'est à terme, lui donner la possibilité de s'exprimer au travers d'une construction psychique qui parasite *le moi* et qui, dans certains cas, lui donne la parole (psychoses), au complet détriment *du moi*. « *Elle nous barre, avec la masse sombre du matériel d'expérience qui n'a jamais pu venir à la vie, la route des profondeurs créatrices de notre inconscient.* »¹⁴⁸

5) **Le moi** : archétype du dépassement de la persona

La tempérance (Planche VII, fig. 15, lame XIV) livre le vrai visage du *moi*. Cet archétype marque la fin du cycle de « l'ouvrier » selon l'esprit du compagnonnage. *Le moi* se structure

¹⁴⁸ Jacobi Y., *Complexe, archétype et symbole*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961.

par des prises de terrain successives sur *la persona*. C'est par la répétition des cycles que cette progression se réalise et parvient à structurer *le moi*. « Sortir de la caverne » nécessite une phase d'arrachement qui se termine avec l'archétype de *la mort*. Cette lame marque que le cycle est achevé. Un autre peut à nouveau débiter. *La tempérance* rend compte des mécanismes qui ont régi la mise en place du *moi* (selon Jung). *Le moi* n'est jamais complètement abouti. A chaque cycle, s'opère une fertilisation de *la terre psychique*. Ainsi se gagne la bataille *du moi* sur *la persona*, cette dernière perdant chaque fois un peu plus de substance. De cette manière *le moi* investit peu à peu l'espace *de la persona* non encore résolu et tend à le dissoudre au profit *d'un moi* libéré de toute zone d'ombre. Mais jamais ne disparaîtra complètement cette dernière car elle est constitutive du processus d'individuation chez Jung et plus particulièrement de la physiologie analytique. « Ombre et lumière » en sont les deux phases primordiales. Il est par ailleurs curieux de constater que ce que nous désignons habituellement par la lumière, ce que nous pouvons comparer au *moi*, n'est en réalité que le produit de *l'ombre* qui représente la phase première du cycle. Pour connaître la lumière, nous devons d'abord faire la rencontre avec l'ombre. C'est bien d'ailleurs ce à quoi nous instruit Platon avec son prisonnier qui devra premièrement faire l'expérience de la caverne avant d'advenir à la lumière. L'initié taoïste suit pareil cheminement et, lors de l'ascension de sa propre montagne, devra pénétrer dans sa grotte intérieure. Ce n'est qu'après en avoir affronté les ténèbres qu'il en ressortira « éclairé en conscience » et pourra achever son ascension vers le pic de la vérité¹⁴⁹. Le fils de Dieu ne le devient que parce qu'il a fait la rencontre avec l'ombre avant de parvenir à la lumière et a réussi, sinon à s'en libérer, du moins à la dépasser en conscience.

La Tempérance situe les limites d'intervention du psychanalyste qui agit tel un rebouteux réduisant la part enfouie de *l'ombre*, cette dernière représentant les névroses. Mais ce mécanisme ne fait référence qu'au premier stade du processus alchimique. Il correspond à la « fausse transmutation sophistique » ou transmutation « réelle usuelle » décrite par Giovan Battista Nazari. Le second stade, la transmutation divine dite « réelle philosophique » va bien au delà de la simple « réduction » des névroses. Il s'agit d'un processus physiologique délitant le mode psychique lequel est responsable de ces névroses et en produit les formes pathologiques. Il ne s'agit plus de « recoller » ce qui l'a mal été mais de briser, fissurer les liens qui unissent *l'objet* afin de les réorganiser sur un autre mode directeur. « *Tu ne laisseras aucune braise sommeiller en toi, de peur que ne se réveillent les feux de l'enfer* »¹⁵⁰. Ces feux

¹⁴⁹ Fisher R., *Le chevalier à l'armure rouillée*, traduction de Béatrice Petit, Editions Ambre, 2006, p.117.

¹⁵⁰ Citation d'un inconnu, chapelle Saint-Michel, Brénilis, Les Monts d'Arrée, Bretagne.

de l'enfer traduisent bien cette opération qui vise à supprimer « ces logiciels directeurs » et obligent « l'initié » à se plonger au plus profond de ses structures psychiques pour en provoquer l'implosion. Rompre les liens qui structurent *l'objet*, volontairement ou involontairement, c'est créer en soi une psychose (effraction du symbolique énoncé par Jung) dont il faudra bien s'extraire afin de retrouver son chemin, une fois le travail alchimique accompli.

C) DE L'EFFRACTION du SYMBOLIQUE AU SOI

La troisième phase structure le ternaire (Planche VII, fig. 16) et conduit au *Soi*. Elle représente une phase de transformation qui s'opère sur les fondations du binaire. Nous visiterons, tour à tour, l'archétype du *diable* (lame XV) qui représente le déterminatif de ce septénaire et, à ce titre, comme nous le savons maintenant, annonce ce qui doit être accompli. La transformation alchimique permet l'élimination des structures duelles et conduit au *Soi*. Elle se trouve illustrée des lames XVI à XX (*la maison-dieu* symbole du trait de fracture se produisant lors de *l'effraction du symbolique* jusqu'au *Jugement dernier* marquant la fin de cette ultime épreuve). Le *Soi* est enfin atteint avec *le monde* (lame XXI), lame signant, tout à la fois, l'aboutissement complet du troisième septénaire et la fin du processus d'individuation. Qui veut faire la rencontre avec le Monde tel qu'il est vraiment doit tout d'abord établir des réglages avec son récepteur psychique. Cette première phase consiste nous l'avons vu à dépasser le stade des images donc celui de *la persona*. *Le moi*, ainsi installé, favorise la qualité de la perception de *l'objet* et, parfois même, en réinvente les contours. *Le moi* psychique occidental ne traduit plus la nature réelle de *l'objet* parce que soumis à de trop lourdes contraintes que constituent la morale, la règle religieuse ou encore les normes sociétales, tout ce que Michel Granger définit en tant que « scories de l'opinion majoritaire ». Ces censeurs installées structurellement au sein de la psyché créent des distorsions sur la nature de *l'objet* et s'imposent à lui comme modèle directeur.

Avec la quête vers le *Soi*, nous n'en sommes plus dans les réglages de l'appareil perceptif psychique mais dans une seconde phase visant à dépasser ses « modèles directeurs ». « Ces logiciels » devenus trop contraignants font l'objet de rejet ou sont éradiqués par la psyché. *L'effraction du symbolique* décrit ce processus physiologique qui conduit à faire la rencontre avec *le Soi*. Pour Nazari, cette épreuve est de nature alchimique, elle en constitue le second stade, celui de la transmutation divine dite « réelle philosophique ». Cette nouvelle phase de

l'individuation est soumise à de fortes intensités pulsionnelles qui, réunies en une seule trace, agissent tels des tsunamis. Dès 1941, Jung prédisait que l'humanité connaîtrait à nouveau le déluge mais *« qu'il ne serait pas physique mais psychique »*. Par cette pensée, Jung rejoint la symbolique chrétienne du Jugement dernier dont les scènes représentées sur des manuscrits latins du XIIe siècle et conservés à la Bibliothèque nationale parlent d'elles-mêmes (Planche VI, fig. 12 et 13) : Les hommes sont mordus à la tête par des serpents portés par les quatre cavaliers de l'Apocalypse, ou encore piqués, toujours à la tête, mais par de monstrueuses sauterelles.

1) Jung, son effraction du symbolique

Depuis sa publication en 1913 de *« Métamorphoses et symboles de la libido »*, Jung avait sciemment pris le risque de froisser Freud sur son approche de la sexualité. Dès 1914, les derniers courriers entre les deux hommes furent échangés. Cette date qui marquait la rupture définitive entre les deux hommes est souvent regardée comme responsable de la profonde mélancolie dans laquelle Jung s'installa alors. Pourtant un événement majeur se produisit dans la vie de Jung, en automne 1913, qui laissait présager qu'il venait d'entrer dans un processus d'effraction du symbolique, ce qu'il nommera lui-même *« sa descente aux enfers »*. Il ne le comprit que bien plus tard. Voilà ce que raconte Carole Sédillot dans son ouvrage¹⁵¹ au sujet de Jung *« qui crut alors être devenu psychotique »* : *« Il a occasionnellement des visions et perçoit une inondation monstrueuse qui engloutit la majeure partie de l'Europe en remontant jusqu'aux montagnes de sa Suisse natale. Des milliers de personnes se noient et la civilisation éclate, puis, les eaux se transforment en sang. Cette vision a été suivie, une semaine plus tard, par des rêves représentant des hivers éternels et de fleuves de sang »*. La première guerre mondiale éclatera quelques mois après, ce qui laissera penser à Jung, toujours selon Carole Sédillot qu'il fit ce rêve *« après que son inconscient individuel se soit connecté à l'inconscient collectif »*¹⁵² Comme beaucoup de personnes qui subissent l'effraction du symbolique, Jung fut à cette époque perçu comme un psychotique (cf. la recension rédigée par Winnicott en 1964, au sujet de l'ouvrage autobiographique *« ma Vie »* de Jung). Cet épisode s'impose au sujet telle une épreuve incontournable. Cette dernière peut être regardée comme un processus physiologique exceptionnel puisque celui-ci permet au sujet de pénétrer dans les fondations de *« son appareil psychique »*. De ses propres expériences, Jung tirera l'essentiel de sa théorie sur l'individuation. L'épreuve du feu qui symbolise l'effraction du symbolique

¹⁵¹ Sédillot C., *ABC de la psychologie jungienne*, Editions Grancher 2009, p. 257.

¹⁵² Ibid. p. 128.

reste un processus à part, difficile à cataloguer dans le registre des pathologies mentales. Il contribue à libérer la psyché de ses propres barrières mentales et participe à la logique du processus d'individuation. Cette physiologie débute soit par la volonté du sujet, ce que les initiés réalisent dans le temps, tout au long de leur quête initiatique, soit elle peut-être provoquée volontairement ou accidentellement. Dans ces derniers cas, on assiste à une effraction du symbolique cataclysmique, car suggérant l'idée d'un véritable déluge psychique. Nous citerons à cet effet un cas rencontré lors d'une cure analytique.

Entre 1916 et 1950, Jung cherchera la porte qui devait lui permettre de se libérer de son « enfer psychique » puis deviendra le héros de sa propre histoire, en suivant sa quête de « la Pierre philosophale ». Dès 1913, il avait débuté la rédaction de son ouvrage « le livre rouge »¹⁵³ ou « Liber Novus » qu'il achèvera en 1930 et que l'on peut probablement considérer comme étant son testament initiatique. Tour à tour, c'est dans ses voyages en Afrique du Nord, chez les Indiens Pueblos d'Amérique du Nord, au Kenya et en Ouganda en 1925, et principalement en Inde en 1938, ainsi que dans ses lectures, qu'il trouvera les réponses à sa principale interrogation : métamorphose de la personnalité et symbolique alchimique, quels rapports ? Durant toute cette période, Jung se plongera dans les ouvrages alchimiques¹⁵⁴ dont il prélèvera toute la substantifique moëlle. Pour lui, il ne fait aucun doute que tous ces textes tirés pour la plupart de manuscrits anciens traitent du processus d'individuation. En 1944 il publiera : « Psychologie et Alchimie » qui reprenait le thème de la

¹⁵³ Jung, C.G., *Le livre rouge*, Traducteurs à partir de l'allemand : Christine Maillard, Pierre Deshusses, Véronique Liard, Claude Maillard, Fabrice Malkani, Lidwine Portes, Edit. L'Iconoclaste et la Compagnie du livre rouge, septembre 2011.

¹⁵⁴ *Commentaires sur le mystère de la Fleur d'Or*, C.G. Jung, Bibliothèque jungienne, Albin Michel, Paris 1979. A titre d'exemples peuvent être cités : « *L'Œuvre Chymique de Geber* » (Trédaniel, Paris 1976). Selon l'abbé Lenglet du Fresnoy, Géber (Djaber, VIII^e siècle après J.C.) passe après Hermès, pour être le plus habile écrivain de la science hermétique ; « *L'œuvre Chymique de Bernard Le Tévisan* » (alchimiste italien né à Padoue en 1406 et mort en 1490) aborde tour à tour : *le Livre de la Philosophie naturelle des métaux, la parole délaissée, le songe verd et le traité de la nature de l'œuf des philosophes* (Trédaniel, La Roche-Sur-Yon, 1976) ; *Alchimiques, Métamorphoses du Mercure universel*, Séverin Batfroi, Edt.Trédaniel, Paris 1977) : de nos jours il semble superflu de lier alchimie et quête de la Pierre philosophale, il n'en reste pas moins que l'alchimie n'est toujours pas reconnue en tant que clé majeure de l'ésotérisme véritable dont les trois arcanes majeurs sont la science, la religion et l'art ; « *La Vérité sortant du puits hermétique ou la vraie quintessence solaire et lunaire, confection de la médecine universelle* », Bibliothéca alchémica, Londres 1753) ; « *Les Noces chymiques de Christian Rosenkreutz* » (né en Allemagne en 1378). L'existence de ce personnage, fondateur de l'Ordre des Rose Croix, nous est révélée par deux ouvrages du grand siècle (1614 et 1615) « *Fama Fraternitatis et Confessio Fraternitatis* » ; « *Les douze clefs de la Philosophie* » par le frère Basile Valentin de l'Ordre de Saint-Benoît (XVII^e siècle), (Editions de minuit, Paris, 1956) ; « *La Toison d'Or ou la Fleur des trésors de Salomon Trismosin* » (Bibliothéca Hermética, René Alleau, Mayenne, 1975, Traduction de la version originale du texte allemand de 1598). Salomon Trismosin aurait initié Paracelse à l'alchimie. L'histoire de cette iconographie est constituée par une suite de 22 tableaux (22 arcanes) issus des miniatures du manuscrit de Berlin qui ne sont pas sans rappeler Albrecht Dürer le grand maître de l'école de Nuremberg ; « *Traité du Feu et du Sel* » par Blaise de Vigénère (traduction de la version originale de 1643 à Paris chez Abel l'Angelier, Bibliothéca Esotérica, Paris 1976) et enfin « *Les Douze Portes d'alchimie ou la Vision du chevalier Georges* » (le traité de Mercure) par Georges Ripley (XV^e siècle), (Trédaniel, Ed. de la Maisnie, 1979).

transmutation qu'il avait abordé dans « Commentaires sur le mystère de la Fleur d'Or »¹⁰⁹ édité en 1929, et poursuivait ainsi son voyage initiatique relaté dans son Livre rouge (1913-1930). Jung mettra un terme définitif à ce voyage avec la publication de ses deux ouvrages¹⁵⁵ « *Mysterium conjunctionis* » édités en 1955 et 1956. Mais « Psychologie et alchimie » marquera un tournant décisif dans l'œuvre et la carrière de Jung car il campera définitivement ce dernier en tant que « médecin de l'âme » du XXe siècle : « *Cette curieuse faculté de métamorphose dont fait preuve l'âme humaine, et qui s'exprime précisément dans la fonction transcendante, est l'objet essentiel de la philosophie alchimique de la fin du Moyen-âge* », écrit-il. « *Elle exprime son thème principal de la métamorphose grâce à la symbolique alchimique. Il nous apparaît aujourd'hui avec évidence que ce serait une impardonnable erreur de ne voir dans le courant de pensée alchimique que des opérations de cornues et de fourneaux. Certes, l'alchimie a aussi ce côté, et c'est dans cet aspect qu'elle constitua les débuts tâtonnants de la chimie exacte. Mais l'alchimie a aussi un côté vie de l'esprit qu'il faut se garder de sous-estimer, un côté psychologique dont on est loin d'avoir tiré tout ce que l'on peut en tirer : il existait une "philosophie alchimique", précurseur titubant de la psychologie la plus moderne. Le secret de cette philosophie alchimique, et sa clé ignorée pendant des siècles, c'est précisément le fait, l'existence de la fonction transcendante, de la métamorphose de la personnalité, grâce au mélange et à la synthèse de ses facteurs nobles et de ses constituants grossiers, de l'alliage des fonctions différenciées et de celles qui ne le sont pas, en bref, des épousailles, dans l'être, de son conscient et de son inconscient.* »

Pour Jung 1944 marquera un tournant décisif dans sa propre quête initiatique. Après trois semaines de crises de délire, il survit parce qu' « *il le décide* ». L'œuvre suivait son cours avec cette nouvelle épreuve, le baptême du feu alchimique, symbolisé par *la tour foudroyée* (lame XVI du tarot), archétype qui peut être perçu dans le processus d'individuation en tant que « trait d'effraction du symbolique ». Ce sera du reste, curieuse coïncidence, cette même année 1944, que Jung sera enfin reconnu par l'Université de Bâle qui créera à son intention, une chaire de médecine psychologique. Mais dans sa quête personnelle, Jung avait dépassé le stade de l'apprentissage (*la persona*) puis celui de l'ouvrier (élaboration du *moi*). Tout s'était résolu avec *la mort* (lame XIII), rupture obligée avec *la persona*. Jung était désormais engagé sur la voie de la maîtrise ou « Christ alchimique », celle du *Soi* (lame XXI). Cet ultime chemin du processus initiatique illustre également la dernière phase de l'individuation et

¹⁵⁵ Jung C. G., *Mysterium conjunctionis*, 2 vol., Traduction par Etienne Perrot, éditions Albin Michel, Paris, 1980 et 1989.

passé obligatoirement par le jeu de la cuisson alchimique : l'étoile, la lune et le soleil (Planche VII, fig. 16, lames XVII à XIII). *Le Soi* atteint, confère à l'initié, le grade de maître, le plus haut de l'initiation et du compagnonnage.

2) Effraction du symbolique : étude d'un cas clinique

Exerçant la profession de psychanalyste, un de mes patients, Jonathan, avait déjà suivi à mes côtés, une cure analytique. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il souhaita me revoir et me fit part des faits suivants :

a) Symptomatologie

« J'étais à Paris dans mon bureau et soudain je fus pris d'angoisses. Une voix me parlait qui me disait de brûler la totalité de mes écrits. Cela faisait deux ans que je travaillais sur des manuscrits de l'Égypte ancienne. Mon livre était presque achevé mais j'hésitais à le faire publier car je trouvais qu'il contenait encore des imperfections. Je venais juste de redessiner *le cartouche* de la divinité d'Horus coiffé de l'uraeus (Planche XI, fig. 30) quand se manifesta cette voix. Je ne sais encore toujours pas aujourd'hui si je dois faire le lien avec ce *cartouche* qui représentait le Dieu Horus ou bien si ce qui m'arriva alors provenait d'une autre origine. En effet, quelques temps auparavant je m'étais rendu là où habitaient mes parents, enfin une visite au passé, puisque tous deux étaient décédés alors. Je me souviens avoir été pris de sanglots à l'intérieur de ma voiture. Le toit ouvrant pointait sur le ciel. M'adressant alors aux étoiles j'ai prié pour que mon âme soit sauvée... Une force irrésistible qui m'habitait me commandait de passer à l'acte. J'appelais ma secrétaire Julie à qui je fis part de mon désir : brûler l'ouvrage. Malgré ses protestations elle ne put venir à bout de mon obsession du moment et avec un autre de mes collaborateurs, Jean-Philippe, ils brûlèrent le manuscrit ainsi que la disquette informatique.

Deux jours plus tard, j'accompagnais Julie et Jean-Philippe à l'aéroport. Ils se rendaient à New-York pour y rencontrer des marchands d'antiquités avec lesquels nous travaillions alors. Je sentais leur départ comme la possibilité pour moi de me retrouver seul pour gérer ce qui en moi ou plus exactement dans ma tête, bouillonnait avec force mais encore avec imprécision. Arrivés à l'aéroport je ressentis une curieuse impression en lisant une affiche qui annonçait qu'Internet était le Diable et provoquerait la fin du Monde. De telles pensées me faisaient peur et me provoquaient à nouveau des angoisses et des vertiges. Julie me trouvait bizarre et me demandait avec insistance si franchement, je ne voulais pas qu'ils restent avec moi à Paris. Je sentais tout au fond de moi, malgré toutes mes peurs

incontrôlables qui m'assaillaient, que je devais rester seul, sans témoin aucun, pour vivre ce que je devais vivre. Je me rends compte aujourd'hui que je suis resté tout le temps conscient de ce qui m'arrivait, mais sans pouvoir rien en réguler ni maîtriser à aucun moment.

Tout s'accéléra après le départ de Julie et de Jean-Philippe. Je regagnais mon domicile. A peine arrivé chez moi, il devait être 19 heures environ, la voix se fit entendre à nouveau. Je devais choisir entre deux choses, l'une étant la bonne, l'autre la mauvaise. Je ne me souviens pas de ce choix d'alors mais je retiens cette idée comme étant l'idée forte du moment. Il était tard et je tournais en rond dans ma maison. Je ne pense pas avoir beaucoup travaillé, ce que j'aurai bien été du reste incapable de faire vu le chaos dans lequel baignait mon esprit. Je me réveillais au beau milieu de la nuit. Ma mère pourtant décédée était sujette à mille tourments et je priais Dieu pour que ce dernier intervienne en sa faveur et pour que cesse cette souffrance. J'étais en pleurs sur mon lit agenouillé et je demandais pardon pour elle, pour ses fautes, pour ses erreurs à mon égard que j'avais pardonnées et je protestais en criant, qu'en moi, il n'y avait plus aucune rancœur. Et puis la voix se retourna contre moi et me laissa comprendre, qu'après tout, je devais être le seul responsable de son chaos, de mon chaos, de notre chaos, du chaos tout court. J'étais en fait le Diable et j'avais été conçu en tant que tel pour faire du mal et, aujourd'hui, je devais rendre des comptes. Une immense culpabilité s'empara de moi. Je me souvenais tout à coup, qu'un jour, ma mère m'avait rendu responsable de la mort de mon père qui venait de faire une attaque. « Oui tu l'as tué ! » m'avait-elle dit. En fait, mon père n'était pas mort. Je ressentais en moi, soudain, cette horrible sensation : j'étais responsable de tout en moi, autour de moi et ce qui était bien plus grave, à l'échelle planétaire. J'étais le Diable, le maudit, ce Juda qui avait vendu son âme pour se repaître du sang des naïfs. Cette idée me traversa et se répandit en moi comme un véritable déluge. Une souffrance psychique s'en suivit qui ne me lâcha plus dès lors. Coupable, j'étais coupable, coupable de tout. Durant cette première nuit, la voix me dit de me cacher. Un grand bruit venait de retentir dans l'appartement, c'était sûrement des voleurs. Je devais me protéger d'eux et ce fut ma grande préoccupation de cette fin de nuit : me protéger des voleurs. A l'exception d'un seul jour, je passais ainsi une semaine je crois, enfermé chez moi, sans avoir ni faim, ni soif.

Ma seule sortie eut lieu deux jours après mon retour de l'aéroport quand je me rendis à mon magasin pour régler quelques détails professionnels. J'étais devant ma vitrine, je regardais d'autres boutiques autour de moi. Il me semblait que les autres marchands m'observaient et discutaient à mon sujet. J'en entendais un qui parlait très nettement à une autre personne et je comprenais très distinctement tout ce qu'ils se disaient. Pourtant, ils se

tenaient à environ vingt ou trente mètres de l'endroit où je me trouvais et je n'aurais pas dû percevoir, à cette distance, la moindre bribe de leur conversation. Mon ouïe, ma vue, plus développées, me permettaient d'entendre et de voir ce que d'habitude j'étais bien incapable de percevoir. J'étais comme saoul, comme si je ne m'appartenais plus, comme si une autre entité avait pris possession de moi, je me sentais à vrai dire possédé. Je me regardais dans la glace et m'effrayais moi-même. Mon visage n'avait plus rien d'humain, je voyais un drogué. Des cercles tourbillonnaient au fond de mes yeux exorbités. D'énormes coquards les encerclaient et accentuaient encore cette impression de folie que les autres ne pouvaient que remarquer.

De retour chez moi, les sentiments de culpabilité me reprirent et aussi cette douleur atroce purement psychique cependant. C'est ainsi que je passais plusieurs jours, quatre ou cinq, dans une totale terreur. C'était intenable, rien de physique pourtant, mais franchement insoutenable, une douleur vive, lancinante qui créait en moi une sorte de vide psychique, comme si je subissais un curetage de l'âme. Je ne savais plus où me mettre pour me protéger de ces attaques. Aucun endroit, aucune place, rien ne pouvait me soustraire lors de ces terribles moments à cette furieuse douleur. Je pensais alors être ce diable, « ce coupable de tout » dont je me sentais accusé. Je demandais pardon, j'étais à genoux, à plat ventre, recroquevillé, puis à nouveau à genoux et je voulais que cela s'arrête. Je priais pour que cesse cette douleur diabolique. Je pensais être devenu complètement fou. A plusieurs reprises, je tentais d'appeler police secours, des médecins et même plusieurs hôpitaux psychiatriques. Ce fût en vain, je n'obtenais aucune réponse. C'était comme si quelque chose m'interdisait toute forme d'assistance, comme si je devais en passer par là sans autre solution possible. A ces instants précis j'aurai préféré tout, y compris la mort, pour que disparaissent de mon cerveau ces effroyables douleurs qui l'avaient entièrement infesté.

La nuit qui suivit ces accès de terreur fut horrible. A peine allongé dans le noir, je dus rallumer la lumière. Mon esprit était hanté, non pas par des diables ou des monstres, mais par un vide qui tournoyait et me taraudait la cervelle. Le lendemain matin, la voix m'engagea à me rendre dans la cuisine. Là je dus, toujours sur ses ordres, prendre une éponge. « *Frotte les carrelages de la cuisine, le sol doit être parfait. Les faïences de l'évier doivent briller, plus aucune tâche ne doit subsister.* » Et je frottais avec force pour faire disparaître toute trace de graisse ou de saleté. La voix me dit alors : « *frotte plus fort, mets y plus d'énergie.* » Je passais une grande partie de la journée à nettoyer la cuisine. Je devais frotter et encore frotter. Comme ce que je faisais ne suffisait pas, la voix était là pour me le faire savoir. Très tard, alors que j'étais épuisé, la voix me poussait encore au nettoyage. Je parvins, en un instant, avec le peu de force qui me restait, à me rebeller et m'écrier : « *mais enfin pourquoi autant*

nettoyer et vouloir enlever jusqu'à la plus petite trace » ? La voix me répondit : « Crois-tu que le monde s'est construit à peu près ? Penses-tu que le moindre détail n'a pas son importance au sein de la Création ? »

Ebranlé par une telle vérité, je me rendis à ma bibliothèque. *« Regarde sur ton bureau, me dit la voix, il y a plusieurs gravures que tu y a déposées et choisis en une. »* La première représentait la Cathédrale d'Orléans avec en fond le visage de Jeanne d'Arc, la seconde le Mont Saint-Michel et la dernière l'Abbaye de Sainte Foy-de Conques. Mon choix, enfin ce qui du reste ne l'était pas, car j'étais alors comme magnétisé par une force inconnue, me fit préférer le Mont Saint-Michel aux autres sites. La voix se fit à nouveau entendre : *« prépare un sac de voyage et ne prends que le nécessaire. »* Je m'exécutais immédiatement et mis le tout dans ma voiture. *« Tu partiras demain à la première heure pour le Mont Saint-Michel. »*

Très tôt, le lendemain, vers six heures, je pris la route en direction du Mont-Saint Michel. Je roulais « au radar » en ayant toujours cette impression de ne plus m'appartenir mais d'être à la merci d'une force surnaturelle. Après plusieurs heures de route, j'aperçus un panneau qui indiquait le Mont-Saint-Michel : 130 km. La voix que je ne n'entendais plus depuis mon départ de Paris, revint à la charge et me dit : *« tourne à gauche »*. Surpris de changer de direction, je n'opposais plus aucune résistance à ces ordres venus d'ailleurs, non pas par obéissance mais tout simplement car j'en étais incapable. J'étais à la merci de la voix, complètement soumis à son bon vouloir. Jamais, à aucun moment, je ne me suis interrogé sur la nature de ce qui m'arrivait. Tout ce que je savais alors c'est que j'étais devenu un zombi qui ne pensait plus, qui ne faisait qu'obéir à un maître tyrannique. Je roulais maintenant en pays breton. *« Et maintenant où dois-je aller » ? « Suis le soleil »* me dit la voix. Et c'est ainsi que pendant plusieurs centaines de kilomètres, j'orientais ma conduite vers le soleil sans plus me poser de question. A un croisement, deux routes partaient l'une vers l'est, l'autre le nord. En face, sous le soleil, pas de route. Quel chemin prendre ? Soudain des tourterelles se posèrent sur un poteau téléphonique. *« Va du côté des tourterelles »* me dit la voix. Après avoir roulé une heure de plus, j'entendis de nouveau la voix *« prends ton téléphone et appelle tes amis. »* J'étais tout près des Monts d'Arrée. Pas très loin, en effet, habitaient là, Monsieur et Madame Vincent propriétaires de mon magasin à Paris. Je les connaissais bien tous les deux et entretenais avec eux d'excellents rapports mais sans plus. Je les appelai donc après leur avoir expliqué que j'étais tout près de chez eux et que je ne me sentais pas bien, que je pensais devenir fou. Ils insistèrent pour que je gagne leur domicile et qu'ils s'occuperaient alors de moi.

J'arrivais enfin à Brennilis, épuisé par ce voyage mais finalement rassuré d'être reçu par des amis. En quelques mots, je leur expliquais ce que je subissais depuis quelques jours. Monsieur Vincent me dit : « *calme toi Jonathan, nous priérons et lirons des passages de la Bible. Dieu viendra à ton aide et tout rentrera dans l'ordre, j'en suis certain.* » Madame Vincent me souriait et nous dit « *Allez prendre l'air dans le jardin, pendant que je vous prépare quelque chose de bon à manger.* » Monsieur Vincent tenait son bras autour de mon cou et me dit : « *regarde Jonathan, tu vois cette chapelle, tout la haut et cette colline ? C'est la montagne Saint-Michel, demain nous irons nous y promener.* » Malgré l'état second dans lequel je me trouvais, je ne pus m'empêcher de faire le rapprochement entre le Mont Saint-Michel qui était ma destination première et la Montagne Saint-Michel vers laquelle la voix m'avait finalement conduit.

Après un repas dont je ne me souviens de rien, je me retrouvai assis près de Monsieur et Madame Vincent qui me lisaient un verset de la bible. Nous passâmes ainsi la soirée avec Noé, mais moi, tout au fond de mon âme, je voyais déjà en Monsieur Vincent mon Noé à moi, celui qui, dans cette tempête, était à mes côtés et me tendait la main. Après m'avoir installé dans un petit lit et bordé jusqu'aux oreilles, Madame Vincent me souhaita une bonne nuit et me dit « *à demain* ». Pendant la journée et le temps passé auprès de mes amis, je n'avais pas ressenti cette douleur de vide dans mon esprit. Je m'étais juste senti porté au gré du soleil avec cette forte sensation d'avoir un clou planté dans mon cerveau. Mais dès que je fus couché, la peur me saisit à nouveau et les angoisses réapparurent. Je voyais des images défiler dans ma tête. J'apercevais maintenant des extraterrestres qui occupaient une base navale secrète au cap de la Bretagne. Ils avaient le contrôle de tout. Ils utilisaient les lignes électriques et, en fait, maîtrisaient le mental des gens par le moyen de champs magnétiques générés par les lignes électriques. Je devais échapper à cette force, ne plus me poser près d'une ligne électrique, fuir l'électricité. Puis je m'endormis très tard dans la nuit, tremblant d'angoisses et de terreur, ne pouvant échapper à cette douleur psychique qui, à nouveau, avait envahi tout mon esprit.

Le lendemain matin, je me réveillai dans le même état où j'étais la veille. Mais rapidement, Monsieur Vincent, ne me laissant pas réfléchir, m'entraîna au sommet de la montagne Saint-Michel. Arrivés à la chapelle, nous aperçûmes, tout en bas, le lac Saint-Michel. Monsieur Vincent me racontait qu'en fait la centrale atomique de Brennilis était installée sur cette île au beau milieu du lac, et que celle-ci avait dû être fermée à cause de l'accident grave d'un des réacteurs. La journée se termina de la même manière que la veille. De retour chez eux, après le repas, nous lûmes à nouveau des passages de la Bible. Puis, je me

retrouvai dans mon lit où les angoisses me reprirent. J'essayai de rassembler mes idées afin de comprendre ce qui m'arrivait, mais en vain. Je continuais de croire que j'étais aux prises avec le Diable et je ne savais toujours pas si je pourrais en réchapper.

Le surlendemain je me sentis devenir de plus en plus fou. Nous nous promenions dans un chemin qui traversait des prés. Soudain, alors que je regardais la lisière d'un bois, des chiffres se mirent à défiler devant mes yeux. Cela tournait très vite. Je voyais des séquences de nombres : « 1, 2, 3 ; 3, 3, 1 ; 3, 3, 2 ; 1, 2, 2 ». Que des 1 des 2 et des 3, rien d'autre. Je me rendais compte que ces séquences variaient en fonction de la position de ma tête et de ce que je regardais. Alors que je continuais d'avancer, en m'appuyant sur le bras de Monsieur Vincent, je voyais qu'en fait les différentes séquences étaient modifiées en fonction de l'intensité des verts que je fixais. Nous n'étions entourés que de verdure. Les chiffres défilaient comme on le voit avec des chronomètres. Ils se superposaient à ma vue, je distinguais les objets plus que normalement et avec énormément de clarté. Toutes les images étaient beaucoup plus nettes. Je sentais ma vue plus perçante, mais avec des séquences de chiffres qui venaient par milliers « sous-titrer » toutes les images que je percevais. Cette superposition des chiffres ne subsista que trois ou quatre jours, puis tout rentra dans la normale, à cela près que mes angoisses et mes peurs étaient toujours là. Je n'ai plus jamais vécu cette situation de voir ainsi des chiffres, tourner dans ma vue. Un des soirs qui suivit, Monsieur Vincent me montrant le ciel m'indiqua que nous étions en fin de pleine lune et que « ce ballon de rugby » que nous observions portait le nom de *gibbeuse*. A cet instant précis, les douleurs me reprirent. J'étais comme parcouru de nausées et la culpabilité m'envahit à nouveau. Je rentrai alors dans la maison et m'enfermai dans ma chambre. Je n'avais pas, jusqu'alors, établi de lien entre mon mal et la présence de la lune. Mais, très vite, je m'aperçus que les deux étaient bien liés, ce que je pus constater l'année suivante. Je savais qu'*Horakhty* s'était emparé de mon âme. Je me souvenais de sa légende qui disait qu'« à la fin des temps, ce dernier viendrait « résoudre » les âmes et qu'aucun lieu sur la Terre ne permettrait de lui échapper. »

Je passai environ quinze jours chez mes amis. Au moment du départ, ils m'invitèrent avec insistance à revenir les voir dès que j'en sentirai à nouveau le besoin. Je reprenai le chemin vers Paris. J'allai y retrouver, à l'aéroport, Julie et Jean-Philippe qui rentraient de New-York. Cette douleur, cette sensation de vide, s'estompait en même temps que la lune décroissait, ce que je n'avais pas encore constaté. Car, lorsque la lune fut à nouveau croissante, tout recommença avec violence. Je pensais que jamais ma vie ne redeviendrait normale. Je ne me voyais plus aucun avenir, je pensai être perdu pour toujours. Et puis, à ce

moment, avec la troisième ou la quatrième décroissance de lune, je compris que j'étais sous son influence absolue. Je ne pouvais en aucun cas supporter sa lumière qui déclenchait immédiatement mes crises de culpabilité. Je ne pouvais pas la fixer du regard. Par la suite, quand ces dernières survenaient, je savais que la lune était croissante et je ne me trompais pas. Ce n'est qu'après une année, il me semble, que des changements se firent sentir. Les crises furent de moins en moins fortes. Puis, d'une manière imperceptible, je me sentis enfin comme libéré. Je n'étais plus obligé de me protéger d'elle. Aujourd'hui, je ne comprends toujours pas ce qui m'est arrivé. Je pense avoir payé les erreurs de ma vie ou bien peut-être celles d'une vie antérieure, mais ce que je sais, c'est que je peux enfin en parler.»

b) Clinique

Durant toute ma pratique d'analyste, j'ai pu observer quelques cas d'*effraction du symbolique*, dont celui de Jonathan. Certains patients ont vu en moins de quinze jours leur perception modifiée, puis tous visualisèrent des nombres regroupés sous forme de séquences ternaires. Ces dernières étaient uniquement composées des trois premiers nombres (1, 2 et 3.). Ces nombres défilaient de manière perceptible en « sur-tirage » des images perçues. Au-delà d'un profond sentiment de culpabilité et des terreurs qui en résultaient, apparaissait chez tous ces patients un point commun : les séquences numériques (1,2,2; 3,3,2; 3,3,2...) variaient en fonction des nuances de couleurs observées. Cette constatation vient conforter le principe de mathématisation du processus de symbolisation. *L'effraction* du symbolique peut se concevoir comme si le patient avait pénétré son système symbolique et pouvait le lire. Cette idée d'une mathématisation possible de la physiologie psychique sera du reste reprise par Lacan concernant sa définition du *réel*. Selon le mathématicien Koyré, *le réel* lacanien n'est du reste rien d'autre qu'un principe de mathématisation.

L'effraction du symbolique agit par fragmentation des liens intrapsychiques. Ceux-ci semblent en effet s'être construits selon des logiques informatives qui relèvent de modes de gravure, de véritables logiciels structurels. Le mode binaire agit sur *la persona* par construction et déconstruction de *l'objet* comme nous l'avons précédemment étudié. Toutes les croyances qui se sont imposées à la psyché se sont également inscrites en elle en tant que modèle directeur. Afin d'éliminer ces modèles qui sont, dès lors, perçus par la psyché comme inhibiteurs de la créativité (Freud aurait dit pensée), cette dernière met en œuvre une physiologie spécifique soumise à une concentration de la pulsion. « La poussée » qui représente la quatrième caractéristique de la pulsion selon Freud parvient alors à son comble et crée ainsi un déluge pulsionnel au sein de la psyché.

Rappelons que toutes les écritures psychiques qui s'expriment naturellement en mode binaire au sein du tronc commun (*persona*) se retrouvent renforcées et même sous tutelle de « la culture judéo-chrétienne » d'essence manichéenne (le bien/le mal). Ce « logiciel psychique » fait écran à l'élaboration des structures arborescentes, donc à l'avènement d'un *moi* fluide et libéré des archaïsmes de *la persona*. *Le moi* pour être accompli doit accéder à la troisième voie suggérée par les Taoïstes ou encore laisser advenir en lui le Christ de l'église chrétienne ou bien encore le dieu Horus de l'Égypte ancienne. C'est bien Horus du reste qui interviendra afin que cesse cet esclavagisme de la pensée qui maintient l'homme prisonnier de ses peurs et de ses névroses. Le Jugement dernier de l'Égypte ancienne, l'Apocalypse des Chrétiens, voilà plus que des mythes, mais des réalités physiologiques d'une psyché en guerre contre ses colonisateurs.

L'effraction du symbolique est le processus alchimique, par lequel l'individuation pourra arriver à son terme, c'est-à-dire au Soi, comme l'exprime Maître Eckhart¹⁵⁶ : « *Nous disons donc que l'homme doit-être si pauvre qu'il ne soit ni n'ait en lui aucun lieu où Dieu puisse opérer. Tant qu'il réserve un lieu, il garde une distinction. C'est pourquoi je prie Dieu qu'il me libère de « Dieu », car mon être essentiel est au-dessus de « Dieu » en tant que nous saisissons Dieu comme principe des créatures.*¹⁵⁷ ». Pour Eckhart, l'âme doit subir l'anéantissement si elle veut faire la rencontre avec « le Un », « l'inconnaissable » : « *Ce cautère et la plaie qu'il cause, tels que nous les décrivons, constituent le plus haut sommet de l'état d'union. (...) Celle-là est un pur contact de la Divinité accordé à l'âme sans forme ni figure, soit intellectuelle, soit imaginaire.*¹⁵⁸ » Dieu et Diable symbolisent ces Détés dont Jung dira qu'elles sont *les imagos* les plus puissantes qui œuvrent au sein de la psyché et qui, par conséquent, mobilisent des énergies considérables qu'il nomme : « la libido-Dieu¹⁵⁹ ».

A défaut de voir s'ouvrir une troisième voie, les écritures issues du mode binaire (le tronc commun) produisent une surcharge et une saturation informative de *l'ombre*. Elles subissent alors une implosion structurelle qui fait suite à « une surfusion concentrationnelle » de la pulsion. Cette dernière survient sur un terrain inflammatoire chronique qui résulte lui-

¹⁵⁶ Eckhart V.H., dit « Maître Eckhart » (1260-1328). Théologien et philosophe dominicain, mystique allemand. Eckhart prône des concepts qui permettront à Jung d'élaborer sa théorie sur le processus d'individuation : L'homme ne vient pas de Dieu mais part à sa rencontre. Dieu doit naître dans l'âme de l'homme, après que celui-ci se soit débarrassé de toute image de la Dété. Seul, le dépassement de soi, permet cette rencontre. Eckhart use du terme de délaissement, de détachement...

¹⁵⁷ Eckhart, *Sermon 52*, p. 148.

¹⁵⁸ Croix J. (de la), *La vive flamme d'amour*, strophe 2, Chap. 8 et 9, Cerf, Paris, 1994, p. 76, in *Jung et la Mystique*, Melanson S., Préface : Cazenave M., Editions Sully, Vannes, 2009, p. 30.

¹⁵⁹ Jung C. G., *Types Psychologiques*, op. cit., p. 233-251, in *Jung et la Mystique*, Melanson S., Préface : Cazenave M., Editions Sully, Vannes, 2009, p. 80.

même d'un "tourner en rond" des écritures psychiques. Toutes les structures arborescentes sont ainsi délitées. Seules ne subsistent que « les images miroir » de *la persona*, qui remontent à la surface. Dieu, Diable, mal, bien, sont alors de la fête et se manifestent comme les derniers bastions qui doivent tomber. *Le Soi* s'obtient à ce prix. Tous les patients que j'ai connus, sous l'influence de *l'effraction du symbolique* ont été soumis à de violentes tensions affectives qui jouèrent à l'évidence en tant que facteur déclenchant. La séparation de Freud et Jung constitue vraisemblablement pour Jung, le facteur déclenchant, ce qui conduisit ce dernier à affronter sa propre traversée de l'enfer.

Jonathan, me confiera au cours d'une analyse : « *J'avais fondé ma vie d'alors sur de fausses valeurs.* » Il avait selon ses propres termes « *abandonné* » son foyer familial pour fonder une nouvelle vie avec une femme rencontrée alors et dont il croyait être tombé amoureux. Abandonner son foyer, Jonathan l'avait fait mais pas sans souffrance : « *J'ai abandonné ma femme et mon fils qui était âgé de 10 ans à peine. Je les aime pourtant plus que tout, mais cela n'avait pas alors suffi à me retenir auprès d'eux. J'étais aveuglé par ce que je croyais être de l'amour qui n'était en réalité qu'une addiction au sexe.* » « *Pendant près de deux années, éloignés d'eux, j'essayai de construire quelque chose auprès de ma nouvelle compagne. Mais je ne pensais qu'à mon fils et à ma femme que je savais seuls. Ils me manquaient et j'en souffrais atrocement. Cette idée était devenue obsessionnelle et me gâchait tout plaisir de vivre. Chaque fois que je le pouvais, je les guettais quand ils allaient se promener à bicyclette au parc des Tuileries. Je sais aujourd'hui que j'avais déjà poussé les portes de l'enfer.* »

Jonathan s'est retrouvé confronté à un double choix : vivre pleinement ce qu'il croyait être un plein amour et abandonner sa femme et son fils, ou bien renoncer à cet amour et rester auprès des siens. De cette seule alternative possible (le bien ou le mal), il développa une forte culpabilité qui lui interdisait toute sérénité de pensée et de vie. Soumis à de violentes pulsions psychiques, Jonathan subit alors *l'effraction du symbolique*, dans sa forme cataclysmique. Les symptômes qui se produisent lors de *l'effraction du symbolique* peuvent s'apparenter à ceux des psychoses mais ils sont limités dans le temps et s'estompent d'eux-mêmes, comme l'a décrit Jonathan. Tous résultent d'un arrachement des logiques du passé et se manifestent sous la forme de violentes souffrances psychiques, telles les terreurs que Jonathan dut affronter. On peut y voir une dialectique d'effacement et de regravure du symbolique, ce qui s'apparente à une résolution définitive de *la persona*. Tout ce qui est demeuré caché à l'état de *l'ombre* refait surface. Tout se déroule comme si la psyché, par le processus de *l'effraction du symbolique*, apportait une résolution immédiate aux déséquilibres restés lovés au sein de *la*

persona. L'effraction du symbolique¹⁶⁰ s'apparente à un déluge psychique provoqué par un état pulsionnel paroxystique.

Les surcharges informatives peuvent déboucher sur un simple état de confusion, les contraires (*le moi et l'ombre*) continuant à échanger au sein d'une dialectique permanente qui ne trouvent pas d'issue. C'est le propre de la névrose. Soumise à des pulsions extrêmes, la psyché n'aura plus d'autre solution que celle d'inverser les valeurs structurées en mode binaire. Les extrêmes étant alors atteints et sollicités à outrance se transforment en leur contraire. D'un point de vue médical, on notera ici le caractère inflammatoire produit par de telles sollicitations. Ou bien, d'une manière plus radicale, la psyché mettra en œuvre des mécanismes visant à éliminer le « mode binaire » qui sera alors perçu comme intrusif. Ce dernier mécanisme relève de *l'effraction du symbolique*.

De nos jours, le bien, la compassion, le don aux autres, l'amour pour son prochain sont souvent perçus ou entendus comme étant des faiblesses et (ou) deviennent des prétextes aux renforcements des névroses de l'autre. La *loi* s'inverse. Le Christ est alors vu comme Diable. Advient alors « le règne de l'Antéchrist ». Si *la bipolarité* témoigne d'un trait de fracture du symbolique, elle peut également se raisonner en termes de solution provisoire, comme si la psyché refusait l'état confusionnel (le doute) qui conduit invariablement à l'inversion (perversion). Si le trait subsiste c'est la porte ouverte vers la schizophrénie. Si toutes les conditions sont réunies, un simple facteur déclenchant peut alors produire la déstructuration du *moi*, par délitement des liens énergétiques qui tissent *le tronc commun* (images binaires). *L'effraction du symbolique* est alors au rendez-vous, nécessaire apocalypse à la reconstruction d'un autre mode d'écriture. Par *effraction du symbolique* il faut entendre, cassure des liens énergétiques qui unissent « les traces mnésiques » entre elles. Ces dernières regroupées par affinités constituent des ensembles, identifiables sous forme de symboles, que Jung regroupe au sein du « symbolique ».

¹⁶⁰ Jung C.G., *Commentaires sur le mystère de la Fleur d'Or*, Bibliothèque jungienne, Albin Michel, Paris 1979. « Cette curieuse faculté de métamorphose dont fait preuve l'âme humaine, et qui s'exprime précisément dans la fonction transcendante, est l'objet essentiel de la philosophie alchimique de la fin du Moyen-âge », écrit-il. « Elle exprime son thème principal de la métamorphose grâce à la symbolique alchimique. Il nous apparaît aujourd'hui avec évidence que ce serait une impardonnable erreur de ne voir dans le courant de pensée alchimique que des opérations de cornues et de fourneaux. Certes, l'alchimie a aussi ce côté, et c'est dans cet aspect qu'elle constitua les débuts tâtonnants de la chimie exacte. Mais l'alchimie a aussi un côté vie de l'esprit qu'il faut se garder de sous-estimer, un côté psychologique dont on est loin d'avoir tiré tout ce que l'on peut tirer : il existait une "philosophie alchimique", précurseur titubant de la psychologie la plus moderne. Le secret de cette philosophie alchimique, et sa clé ignorée pendant des siècles, c'est précisément le fait, l'existence de la fonction transcendante, de la métamorphose de la personnalité, grâce au mélange et à la synthèse de ses facteurs nobles et de ses constituants grossiers, de l'alliage des fonctions différenciées et de celles qui ne le sont pas, en bref, des épousailles, dans l'être, de son conscient et de son inconscient ».

L'expression *effraction du symbolique* est donc un raccourci qui désigne un mécanisme de séparation et de déstructuration des systèmes psychiques en arborescence, sous l'effet d'une pulsion exacerbée. Dans la pensée judéo-chrétienne Dieu et Diable campent les frontières de notre patrie psychique farouchement enfouies au cœur même de *la persona*. Toutes formes de pulsions extrêmes ne peuvent que nous conduire à faire la rencontre avec l'un ou l'autre de ces archétypes et plus vraisemblablement avec les deux. Ne pas les affronter puis les dépasser, c'est à coup sûr s'en remettre à des cultes ou à des croyances qui ne sont que des échecs à nous ouvrir d'avantage au monde qui nous entoure. Cette physiologie, toute proportion gardée, peut-être comparée à une scission atomique libérant une très forte énergie. C'est pourquoi lors du processus d'individuation, cette phase doit faire l'approche d'une extrême prudence et nécessite une longue période d'apprentissage à la fois de la part du psychanalyste et de celle de l'analysé. Se libérer de la loi binaire et accéder au ternaire, n'est pas chose facile, ni sans danger pour l'équilibre mental alors soumis à de violents « orages psychiques ». Pour Jung cette phase passe par une « alchimisation » de notre plomb intérieur qui doit être transmuté en or, l'or symbolisant ici l'état originel de notre structure psychique. Cette transmutation est illustrée par l'archétype de l'alchimie qui retrace les différentes phases de *l'effraction du symbolique*. Cet « or psychique » devient le symbole de l'archétype du *Soi* qui symbolise les contraires unifiés et sublimés donc dépassés. Cette phase correspond à un changement du mode directeur de notre psyché qui bascule d'un ternaire encore sous contrôle du binaire à celui d'un ternaire totalement libéré de ce dernier.

c) Analyse symbolique

Jonathan a fait la rencontre avec le diable, ce qui produira chez lui une véritable scission avec son passé (effraction du symbolique). *Le diable* c'est bien cet arcanes XV du troisième et dernier septénaire des tarots qui ouvre la voix au *Soi* (le monde, arcanes XXI). Cette scission est du reste symbolisée par la tour foudroyée (lame XVI du tarot) ou encore le Dieu Horus coiffé de *l'Uraeus* qui représente « Le grand effrateur ». Mais les symboles de l'étoile, de la lune et du soleil sont également présents tout le long du parcours de Jonathan, et constituent en quelque sorte les ferments alchimiques de sa transformation, donc du passage du « deux » au « trois ». Visitons tour à tour ces deux archétypes.

- **Le Diable** (lame XV) : archétype de la modalité binaire

Le troisième septénaire débute avec la lame du *diable* (lame XV). Cette dernière représente le déterminatif de cette nouvelle écriture (Planche VII, fig. 16) : affronter puis

vaincre *le diable* autrement dit le mode binaire dont il est le garant. Il annonce, comme nous l'avons déjà vu avec la pulsion *Samech 60* (Planche III, fig. 3 et Planche X, fig. 21), l'extraction au mode binaire. Faire la rencontre avec *le Diable*, c'est s'enfoncer dans l'ombre des névroses, c'est comme se jeter dans le vide. Cette épreuve correspond à un nouvel arrachement. Ce dernier est significatif de l'abandon complet de l'ancien monde, au profit d'un nouveau qui nous est totalement inconnu. Cure analytique et chemin initiatique nous conduisent à ce point de non retour. La *métanoïa* est à son terme, l'arrachement aux liens est terminé, il est temps de mourir pour renaître. C'est un point de butée, un trait qui nous barre la route au terme d'un travail sur nous-mêmes. En sommes-nous au stade du dépassement tel que le pense Hegel (Esthétique et Phénoménologie de l'Esprit)¹⁶¹ ? Pour ce dernier, le dépassement est lié à l'association de la thèse et de l'antithèse qui fait naître la synthèse, fille des deux précédentes. Le dépassement ou *le délaissement* selon Eckhart, pourraient bien être cet autre monde qui viendra au terme de la cure analytique symbolisée par la *tempérance*, (Planche VII, fig. 15, lame XIV) qui vient en tant que synthèse, lorsque « le prisonnier » se sera progressivement libéré des chaînes que lui imposait chacune de ses cavernes successives. Cette lame, au même titre que celle de *l'amoureux* (lame VI), représente la conversion entre deux mondes, entre deux structures physiologiques de *l'individuation*. Il en sera de même avec *le monde* (lame XX) qui marque l'aboutissement et la réussite de *l'effraction du symbolique*, autrement dit la libération du *moi*, du poids des mots des autres (Planche VII, fig. 16). Faire la rencontre avec *le diable* (arcane XV), c'est s'engager également sur le chemin le plus difficile (le plus douloureux) du processus d'individuation, puisqu'il nécessitera une mort psychique, véritable descente aux enfers, un retour sur soi et en soi qui ne pourra se réaliser que sur un temps relativement long. Pour les anciens égyptiens, c'est l'épreuve du Jugement dernier (Planche IX, fig. 20) qui est précédée par trois épreuves symbolisées par les archétypes de l'alchimie (Planche VII, fig. 16) : « *l'étoile* (lame XVII), *la lune* (lame XVIII) et *le soleil* (lame XIX) ».

Poursuivre le processus d'individuation dans sa phase ultime, c'est ce à quoi nous invite *le Diable* : briser tous les liens qui nous entravent et pour se faire, pénétrer les structures de notre *tronc commun*. Cette rencontre ne peut se faire qu'au prix d'une fission des liens énergétiques qui structurent *l'ombre et la persona*. Cette fission libère de très fortes énergies et ouvre en grand « les portes de l'enfer », le Jugement dernier de L'Égypte ancienne, l'effraction du symbolique jungien. On peut y voir également l'ouverture des sept sceaux de l'Apocalypse. On peut également en faire le rapprochement avec les sept péchés

¹⁶¹ Hegel, *Esthétique*, 1835, Tome premier, traduit par Ch. Bénard et *Phénoménologie de l'Esprit* (*Phänomenologie des Geistes*) paru en 1807. Le titre de l'édition de 1807 est *Système de la science, Première partie, la Phénoménologie de l'esprit*, Editions Aubier, 1977.

capitaux de l'imagerie judéo-chrétienne. Comme pour Jonathan, pour qui la culpabilité a été décuplée sous l'effet d'une pulsion intense, le Jugement dernier libère les antagonistes jusqu'alors solidement maintenus dans les structures du *tronc commun*. La symbolique des sept sceaux de l'Apocalypse a été vraisemblablement puisée dans les mythes de l'Égypte ancienne et particulièrement dans celle du Jugement dernier. On y voit le Dieu Thot, directeur des âmes, tout près de la balance du Jugement dernier, tenant entre ses mains le livre de vie « du défunt » ou de l'initié. Il entreprend la lecture du livre de vie. Il mesure les actes au travers des énergies qu'ils ont développées. Thot agit également, en tant que Dieu des mathématiques et comptable des actes. Il mesure les énergies qui sont gravées dans l'âme. Cette dernière rend compte alors de toutes les potentialités possibles que livre la psyché au terme d'une vie. *Effracter le symbolique*, c'est déstructurer *le moi* et « mettre à nue » *la persona*. Cette troisième phase de l'individuation a pour but de « dépasser » la structure duelle. La pulsion responsable de *l'effraction* remonte jusqu'à la source de la gravure, au-delà de l'arborescence psychique, et brise l'ensemble des liens énergétiques qui unissent et structurent *le tronc commun*. Tous les contraires, jusqu'alors maintenus séparés par le modèle binaire, sont alors libérés et s'expriment simultanément. Ne plus se limiter au seul *objet binaire* mais accéder à *l'objet ternaire*, voilà le but de cette physiologie. C'est, en quelque sorte, comme se débarrasser d'un mode originellement et physiologiquement nécessaire, mais devenu aberrant pour *le moi*. Il agit alors tel un « virus psychique » qui limite la créativité, l'enferme et l'inhibe. Limiter *l'objet* à sa seule perception binaire, c'est lui ôter toute possibilité de grandir et de produire de l'invention.

L'objet que notre psyché perçoit du monde extérieur n'est qu'une pâle imitation de sa réalité, ce qui fera dire du reste plus tard à Lacan que *le réel* est « impossible ». La psyché adapte au mieux cet *objet* dont elle ne perçoit que des bribes. Notre appareil sensitif ne capte en effet que des plages de fréquences et ne prélève donc de *l'objet* qu'une infime réalité de ses caractéristiques. Les mythes égyptiens relatifs à la scène du Jugement dernier (*psychostasis*) et aussi ceux de la triade osirienne (Osiris¹⁶², Isis, Horus) symbolisent les jeux énergétiques

¹⁶² Osiris selon la légende égyptienne est l'époux d'Isis et le père d'Horus, Osiris fait partie de la triade osirienne. A l'instar de nombreux dieux égyptiens, il connut de nombreuses déclinaisons de personnalités, celle de Canope en est une, Min en est une autre. On en compte plus d'une centaine dans le livre des morts qui représentent ce dieu. Et cela est bien normal puisque ces déclinaisons illustrent toutes, les nuances que la nature met dans ses forces pour s'exprimer et les divers cycles qu'elle met en œuvre. Osiris est aussi considéré comme le fils de Nout, déesse du ciel et celui de Geb, le dieu de la terre. Il possède donc en lui, des énergies d'origine cosmique et tellurique. Lien entre le ciel et la terre, Osiris peut-être assimilé au griffon, mythologique ou au Sphinx. Griffon ou Sphinx relie les énergies d'en haut avec les énergies d'en bas, « l'aigle et le lion ». La verticalité de la croix christique nous ramène à cette symbolique. Osiris est un soleil reconstitué (réfléchi par la lune). Pour y parvenir, il doit sans cesse mourir et renaître à lui-même, en subissant toutes les phases du cycle lunaire.

qui se déroulent lors du processus d'individuation. Tous les Dieux du panthéon égyptien que nous retrouvons ensuite sous d'autres noms dans le panthéon grec, sont tous des représentations archétypiques de la psyché humaine. Chacun traduit une ou des énergies dispensées lors d'une des étapes du processus physiologique. Ce dernier représente soit les mécanismes de « la Création » soit la physiologie de l'individuation. L'énergie horienne se décline en trois écritures distinctes (Planche XI, fig. 29, 30 et 31). Chacune désigne une phase du processus d'individuation. On y voit Horus sous trois représentations : *Horus et l'eau Sainte*, c'est aussi la lame XI de la force des tarots initiatiques. Tout est possible pour l'homme qui sait et peut utiliser cette force qui lui est donnée par le ciel ; *Horus et l'uræus*, c'est la forme cataclysmique de l'énergie horienne. C'est elle qui symbolise véritablement *la maison-dieu* ou *tour foudroyée* ou encore *l'effraction du symbolique* ; Horus coiffé du *pschent* c'est aussi la lame du monde (XXI) qui advient lorsque tout est résolu et que *le moi* se superpose avec *le Soi*. L'unité est alors atteinte. Horus, sur sa barque, auréolé de *l'uræus* annonce que le Jugement dernier est enclenché et que les ailes de la déesse Maât vont frapper. Le venin de *l'uræus*, symbolisant le feu divin du cobra royal, est alors lâché. Les anciens égyptiens, en donnant à Horus des noms différents, ont voulu ainsi symboliser trois pulsions distinctes : Harendotès, Horakhty et Horsemou. Elles obéissent chacune aux quatre caractéristiques de la pulsion mises en avant par Freud (source, but, objet et poussée).

Sous le vocable Diable, sont en fait réunis les sept démons de l'imagerie judéo-chrétienne, dont les plus célèbres sont Lucifer, Mammon, Belzébuth et Satan. Tous représentent une fonction énergétique qui s'est imposée au *moi* en tant que forme avortée de *la persona*. Ils y font obstacle et, souvent même, dominent *le moi*. « Ces diables » désignent en fait les représentations psychotiques de la personnalité qui peuvent s'exprimer avec plus ou moins d'intensité et plus ou moins de persistance. Nous en ferons l'étude dans le chapitre suivant consacré à la physiologie comparative et plus précisément aux sept péchés capitaux que nous avons désignés comme « calcifications de *la persona* ». Les diables naissent et habitent *la persona* (*imaginaire* pour Lacan). L'enfer pourrait bien avoir élu domicile dans cette toute première phase de l'individuation qui ne cesse de graver des images en miroir les unes aux autres et, à partir de ces dernières élabore d'autres images, dites primordiales, que Jung nommera archétypes. Mais pour que *la persona* soit perçue comme « enfer », il faut en avoir forcé les portes, *effracté* ses structures, brisé les rapports énergétiques qui lient les images entre elles. Lever le voile d'Isis, c'est aussi pénétrer l'enfer. Le mythe de la résurrection d'Osiris symbolise le concept déstructurant de *l'effraction du symbolique*. Osiris

prend alors le nom de « Gardien des portes de l'enfer ». Voilà ce que promet dans un premier temps, la mort physique : la lecture de nôtre âme et donc de son activité terrestre.

Il existe également, nous l'avons vu, une mort symbolique qui peut se dérouler lors de notre propre vivant, destinée à tous ceux qui poussent soit volontairement soit par inadvertance les portes de l'enfer. Je rappelle à cette occasion la symbolique de *Gorgone* dont le regard pétrifie tous ceux qui croisent son regard. Elle les invite à retourner dans le labyrinthe des images « non résolues » de *la persona*. Seule la décapitation de *Gorgone* est à même de livrer les solutions, à ce que Lacan, s'inspirant lui-même du mythe décrira comme « *pétrification de l'angoisse* » (cf. chapitre consacré à Lacan). *Chrysaor* et *Pégase*, enfants de *Poséidon* et de *Gorgone* naîtront de la décapitation de *Méduse* et symbolisent en réalité les ferments d'une renaissance possible. *Pégase* a pour mission de montrer à certains, le chemin de l'Olympe, donc de la Terre promise, *le monde* (arcane 21 du Tarot) ou encore *le Soi* pour Jung. Les autres, « moins purs », ou « plus exigeants » sur la qualité « du nettoyage » de leurs gravures primordiales ne pourront que s'engager aux côtés de *Chrysaor* qui leur ouvrira les portes de l'enfer.

Dans son ouvrage « l'initiation de Faust et de Parzival », Aminta Dupuis précise que le voyage aux enfers est en fait destiné au héros qui décide de s'en prendre au mal, c'est-à-dire à vouloir éradiquer en lui l'image archétypique du Diable (pour Jung, la libido-Dieu) : « *A partir de ce moment, un mouvement de résolution par rapport au mal est amorcé. On observe un processus similaire chez Faust qui se distancie considérablement de Méphisto, en devenant maître de l'action. Par sa décision, Faust va chercher seul le trépied chez les Mères, afin d'évoquer l'image d'Hélène.* »¹⁶³ Et plus loin dans le texte : « *Pénétrer vivant aux enfers, équivaut à affronter les épreuves réservées aux morts. Le sens hautement initiatique de cette descente orphique est clair : Celui qui a réussi un tel exploit, ne craint plus la mort, il a conquis une sorte d'immortalité du corps, but de toutes les initiations héroïques depuis Gilgamesh. Cet exploit est le fruit de la maturité acquis grâce aux épreuves précédentes : « Chez les mères, celui qui osa seul descendre/N'a rien de pire à redouter ».* »¹⁶⁴ Faust¹⁶⁵ par

¹⁶³ Dupuis A., *L'initiation de Faust et de Parzival*, préface de Martin Gray, Approches littéraires, l'Harmattan, 2005, p. 108.

¹⁶⁴ Ibid, p. 109.

¹⁶⁵ Goethe J. W. V., *Faust I et Faust II*, deux pièces (1808) et (1832 à titre posthume). Faust était le nom d'un alchimiste allemand du XVI^e siècle, héros de la littérature fantastique germanique. Faust mène une vie de reconnaissance matérielle et d'honneurs mais qui lui laisse un goût d'amertume pour ne pas avoir découvert les plaisirs de l'amour. C'est à ce titre qu'il vendra son âme à Méphistophélès (le Diable) afin de faire cette rencontre. La descente chez *les Mères* devient alors incontournable puisque Faust doit transmuter l'angoisse qui l'habite, plomb alchimique en un pur or en la personne d'Hélène, archétype de son *objet du désir*.

ce voyage souhaite résoudre son *objet du désir* qui traduit sa frustration d'amour et surtout son manque d'image au père qui ne lui a pas donné l'assurance d'exister. Il se trouvera alors confronté au mythe archétypique d'Hélène qui, pour Faust, symbolise sa quête d'amour. Faust apparaît ainsi comme le miroir inversé de Don Juan qui, dans la première partie de sa vie, s'approprie la jouissance, image dont il est en carence. Mais il n'obtiendra pas comme le fera Œdipe, la jouissance, au prix de la mort de son père. Œdipe cherche à s'approprier le phallus du père qui symbolise la puissance et surtout l'autorité. Non, Don Juan voudra être reconnu par toutes les femmes en tant qu'archétype absolu de la jouissance suprême. Par ce biais, Don Juan se rêve en homme viril. Mais ce chemin là ne le conduira pas à celui de la filiation et donc bien avant, à celui de l'amour. Faust suit la voie inverse, ce n'est que dans la deuxième partie de son existence, quasi à l'aube de sa mort, qu'il comprendra que la jouissance matérielle n'a en rien comblé son *objet du désir*. Tout comme Œdipe, ou Don Juan, Faust désirera du plus profond de son âme, faire la rencontre avec l'amour. Cet amour unique, Faust le connaîtra avec Hélène qui pour lui, symbolise l'amour absolu et surtout lui garantit d'exister après sa mort. Tous trois, Œdipe, Faust et Don Juan, sont sous l'emprise de l'angoisse de mort. Faust n'a rien à racheter, mais quelque chose à accomplir avant de mourir, laisser derrière lui, un fils. Faust sollicite le Diable en la personne de Méphisto. Mais Dieu ou Diable, peu importe les vocables, il s'agit alors de franchir les frontières du *numineux*. Ces dernières bordent le monde de nos images primordiales, au sein desquelles, *l'objet du désir* est maintenu « refoulé ». Faust descendra donc visiter *les Mères, ces Mères* qui sont les matrices des images primordiales. C'est dans les méandres *des Mères* que Faust rencontrera Hélène. Euphorion naîtra de cette union : « *fruit de l'amour le plus beau* »¹⁶⁶. Mais Euphorion mourra suite à une chute. Hélène se séparera alors de Faust, puis se dissoudra au sein d'une nuée imaginaire. Imaginaire, résume au mieux l'issue de cette union et de sa descendance, car au monde *des Mères*, tout n'est qu'illusion. Tous ceux qui en réchappent, trouveront en eux, le fils alchimique alors transmuté. Jacques le Rider déclarera du reste : « *Qui sont donc ces Mères dont le nom « résonne étrangement » ? On connaît la réponse terminale de Faust : « Dans ce que tu appelles Néant, j'espère trouver le Tout.* »¹⁶⁷

¹⁶⁶ Faust II.

¹⁶⁷ Le Rider J., *Goethe, Faust*, édition intégrale des Faust, Bartillat, Paris, 2009 et Conférence du 30/11/2011 à la Maison de Heidelberg, Montpellier, organisée par Henri Rey-Flaud.

• **La tour foudroyée** : archétype de *l'effraction du symbolique*

Cet archétype (lame XVI) symbolise le trait de fracture qui se produit lors de *l'effraction du symbolique*. Dans l'Égypte ancienne, le Dieu Horus, coiffé de *l'uræus*, symbolise au mieux ce trait qui, selon la pensée judéo-chrétienne, conduit tout droit en enfer. Chez les Celtes, et on en retrouve de nombreuses traces en Bretagne, les portes de l'enfer s'ouvrent aux âmes damnées en quête de rédemption. Mais, dans la pure tradition celtique, seuls les élus subissent les épreuves de la traversée de l'enfer. Leurs âmes sont alors divinisées, c'est-à-dire alignées et harmonisées avec *le Soi*. Si *l'individuation* conduit à cette transformation, d'autres chemins se proposent également de la réaliser : un enseignement connu depuis l'Égypte ancienne sous le vocable de « Ecole de Thot¹⁶⁸ », et au Moyen-âge, le tarot initiatique au travers de la symbolique. Ces deux écoles procèdent d'une même logique qui conduit invariablement aux épreuves du Jugement dernier.

La déesse Maât, fille de Thot est coiffée d'une seule plume, ce qui la distingue de la déesse Isis qui en porte trois. Cette plume viendra, lors du Jugement dernier, mettre en balance l'âme du défunt. « Avoir l'âme légère », c'est bien n'avoir rien à se reprocher et donc ne pas craindre la comparution devant Thot. La plume de Maât se prononce en hiéroglyphe, *I* ou *J*. Or Maât (*déesse de l'Égypte ancienne*, 22^{ème} lame du tarot initiatique) porte procuration afin de représenter le Dieu Thot dans la scène du Jugement dernier. Elle symbolise l'acte de Thot, elle est le souffle qui tranche, *le sarcophage* qui, en langue égyptienne, signifie mort ou renaissance, ce qui rejoint l'idée de Dante et les propos de F. Malaval et ceux de B. Salignon¹⁶⁹ : « *Le I déchirure d'un cri, d'un prime souffle qui fait correspondre le Dieu à la puissance du langage et de l'être. Dante se rend compte que si le I est la parole naissante, celle-ci est le nom de Dieu, « le bien suprême » et tout autant parole et Dieu, unis dans le I qui lui-même est le signe de la séparation puisque le I anime le corps silencieux de la bouche close à cette ouverture : le déchirement du logos dans l'en-voix. La parole poétique ouvre à ce qu'elle nomme, elle est aphoristique, ce I surgit phonétiquement parlant comme un cri bref, lapidaire, déchirant et donnant corps à la lettre, instant en éclair traversant le corps, il ouvre le visage et l'âme. Calligraphiquement il est le trait hiéroglyphique qui sépare et unit le haut et le bas, le Dieu et l'homme, tout autant qu'il brise l'homme dans l'effraction de son corps et libère par le langage cette souffrance originaire et nécessaire.*»

¹⁶⁸ Thôt est le père de la déesse Maât et, à ce titre c'est elle qui va accompagner tout au long de son chemin initiatique le postulant. Mais Maât est symbolisé par une plume. C'est cette plume donc Maât qui sera mise en balance avec l'âme du défunt et le plus souvent celle de l'initié qui postule au Jugement dernier pour la rédemption de son âme.

¹⁶⁹ Salignon B., *La puissance en art, rythme et peinture*, Carpentras, 1998.

C'est bien du « *I* » de Dante, ou encore de la plume de Maât, dont dépendra le verdict que Thot opposera au postulant. L'âme du « défunt » doit être en conformité avec celle du *monde (le Soi)* donc celle de Dieu. Par défunt, il faut comprendre celui qui est mort ou, en tous les cas, celui qui fait la démarche de mourir à sa vie antérieure. Il ne s'agit pas ici de la seule mort physique mais bel et bien de la mort psychique. C'est en cela que la scène du Jugement dernier représente un point crucial du processus *d'individuation* mis en avant par Jung. C'est l'instant de vérité : est-ce que *le moi* est bien en conformité avec *le Soi* ? Plus rien ne doit plus entraver ce lien entre l'homme et le divin qui, pour y parvenir, aura dû faire non seulement le deuil de son égo¹⁷⁰, mais surtout aura ou devra visiter l'enfer afin, justement, de se défaire de son « diable directeur » que représente le mode binaire.

La tour foudroyée symbolise à la fois la rencontre entre les énergies d'en haut, flamme démiurgique descendante (le Verbe), et les énergies d'en bas, flamme théurgique ascendante. Selon l'expression de Saint-Jean de la Croix¹⁷¹ : « *Ce que Dieu prétend, c'est nous transformer en Dieux et nous donner par participation ce qu'il est lui-même en soi. Il est comme le feu qui convertit toutes choses en ce même feu* ». Jésus de Nazareth recevra ce feu, comme il le dit lui-même¹⁷² « *Je suis venu apporter le feu (divin) sur la terre et, comme je voudrais que déjà, il fût allumé dans les cœurs* ». Dans l'Égypte ancienne, c'est *l'uræus* dont est coiffé pour l'occasion Horus, le Dieu à la tête de faucon qui symbolise le feu divin (Planche XI, fig. 30). *L'uræus* est représenté par un cobra royal qui encercle un globe solaire de couleur rougeâtre. Lorsque le Dieu Horus porte *l'uræus* sur sa tête cela signifie que le Jugement dernier est « ouvert » pour celui que le Dieu a choisi. Malheur à celui qui, alors, est frappé par le cobra royal et perverti par son venin.

L'expédition de Toutankhamon est connue par sa légende. « La malédiction » du jeune pharaon aurait frappé une grande partie des savants qui sont entrés dans la tombe peu de temps après son ouverture. Beaucoup en seraient morts ou bien encore devenus fous. La première victime certaine fut le canari de l'Égyptologue Carter qui, laissé dans la tombe, fut avalé par un cobra. Lord Carnarvon, le mécène de cette expédition, mourut à son tour quelques jours plus tard... Il n'en fallut pas moins pour que soit réveillée la légende du cobra royal et de sa malédiction. *L'uræus* dont est coiffé le Dieu Horus pourrait bien symboliser cette énergie qui provoque une véritable hémorragie cataclysmique psychique que Jung désigne sous le vocable *d'effraction du symbolique*. Le cobra royal encercle et contient cette

¹⁷⁰ Par le biais de la « fausse transmutation sophistique » et à la transmutation « réelle usuelle » de Giovan Battista Nazari.

¹⁷¹ Croix, de la, Saint-Jean, *Avis et Sentences spirituelles*.

¹⁷² Luc, 12,49.

pulsion puissante symbolisée par un soleil rouge et, telle un venin, peut envoyer en enfer (physique et psychique) celui qui en subit la morsure.

Jonathan dit avoir subi « sa descente aux enfers » après avoir dessiné le Dieu Horus coiffé de *l'uræus* (Planche XI, fig. 30). Il est curieux de constater qu'il existe certaines analogies entre ce que décrit Jonathan et la légende de *l'uræus* d'Horus. D'une certaine manière, l'archétype devient ici parlant et engage le processus de *l'effraction du symbolique*. On peut s'interroger également sur les forces archétypiques d'une image ou d'un symbole dès lors que ce dernier est confronté à la psyché, en présence notamment de certains facteurs déclenchant, comme nous l'avons vu précédemment. Champollion parlait des hiéroglyphes en cataloguant les phonétiques « d'âme des hiéroglyphes ». Les hiéroglyphes exposés à la vue de tous, représentaient de véritables rébus pour les passants qui n'en connaissaient pas la traduction, mais des rébus qui devenaient vivants. A l'évidence les glyphes qui représentent ces écritures constituent pour le moins une énigme pour les curieux qui ne manquent pas de les observer. On peut également ajouter que leurs formes originales et leurs vives colorations attisent encore davantage la curiosité des passants.

Inscrites dans la pierre, leur gravure en creux ou en bosse, comme nous en avons déjà précédemment parlé, doit également jouer un rôle dans leur fonction archétypique. De ce fait, si les hiéroglyphes possèdent leur propre signification au sens littéral du terme (écriture descriptive et phonétique), ils cachent un tout autre langage (symbolique) qui parle à l'âme du lecteur ou à celle du scribe. Cette écriture pourrait donc être capable d'envoyer des messages à la psyché, sous forme d'une pulsion spécifique capable d'activer certains archétypes. Nous touchons alors à l'aspect vibratoire des hiéroglyphes.

Ce foudroiement représente pour l'homme l'occasion de renouer l'Alliance avec le divin et d'accomplir son unité intérieure symbolisé par Horus coiffé alors du *pschent*, symbole de l'unification de la Basse et de la Haute Egypte (Planche XI, fig. 29). On retrouve cette représentation du Dieu Horus coiffé du *pschent* dans la scène du Jugement dernier (Planche IX, fig. 20, 7) quand celui-ci accompagne l'initié ou le défunt, une fois la justification accomplie. Avant l'épreuve de la pesée de l'âme, Horus est tête nue (Planche IX, fig. 20, 2), simple accompagnateur de l'âme en voie de rédemption. Après qu'il aura fait la rencontre avec Horus coiffé de *l'uræus* (Planche XI, fig. 30), le défunt deviendra un Horus justifié mais cette fois coiffé des deux couronnes de l'Egypte en signe d'unification accomplie (Planche IX, fig. 20, 7). Cette théurgie du feu se retrouve également dans l'Evangile selon Thomas : « *Je suis venu jeter un feu sur le monde, et, voici, je veille sur lui, jusqu'à ce qu'il brûle* ». Cette rencontre avec le « feu divin » symbolisé par la tour foudroyée, c'est également

pour « le foudroyé » l'espoir de se voir couronner du laurier des « justes », tous ceux qui ont subi la pesée de l'âme et qui, grâce à Osiris, se sont acquittés de leurs dettes.

La lame de *la tour foudroyée* représente deux hommes qui tombent du haut d'une tour. Celle-ci est foudroyée par le feu divin qui est également représenté par de gros flocons qui accompagnent la chute des deux hommes. La tour est brisée au niveau de sa couronne. Cette scène nous suggère un tremblement de terre et la présence d'eau nous fait penser au déluge. C'est bien le déluge que symbolise cet arcane, mais il s'agit du déluge psychique auquel tout homme est confronté s'il bâtit des tours d'orgueil. C'est la tête qui est frappée par le feu, comme en témoignent ces manuscrits du XIIe siècle conservés à la Bibliothèque Nationale : les chevaux à la tête de lions et les sauterelles du diable (Planche VI, fig. 12 et 13).

D'un point de vue symbolique, le 11 septembre 2001 voit à New York, les deux tours du « Trade center » s'effondrer suite à « une succession d'attentats terroristes ». Le nombre onze apparaît deux fois, une première fois suggéré par le binôme architectural que représentent les deux édifices, une seconde fois avec la date à laquelle ils se sont effondrés. Sur le plan numérolgique, même si le seul hasard peut-être ici mis en cause, il n'en reste pas moins que ces réalités sont également liées par des phénomènes de *synchronicité* tels que Jung a pu en définir l'existence. Par ailleurs, la onzième lame du tarot initiatique symbolise *la force* (Planche VII, fig. 15). Comme nous l'avons vu précédemment, sans *la force*, ce que Freud nomme « la poussée », « la vague » dans l'Égypte ancienne, la phase d'arrachement ne peut se produire. *L'objet* ne peut suivre le processus de différenciation qui conduit à l'édification du *moi*. Notons également que cette lame est au centre du jeu initiatique des vingt et une lames. Par sa position médiane au sein du jeu, elle impose l'idée que l'équilibre doit être au centre de tout et en toute chose.

La tour foudroyée, encore appelée *maison-dieu*, pourrait bien être aussi une allusion à la *ziggourat* mésopotamienne, la tour « *E-Temen-An-Ki* » (*Pierre entre le ciel et la terre*), édifiée à Babylone. Raphaël, Bruegel¹⁷³ reprendront ce thème dans leurs peintures de la tour de Babel. Dans le tableau de Bruegel, la présence au premier plan du roi Nemrod place la scène dans un contexte biblique. Les hommes unis dans une même langue, celle de l'orgueil, voulurent défier Yahvé en bâtissant une tour qui s'élèverait dans le ciel. Bruegel fait référence à « la Babylone », la femme de l'Apocalypse du Jugement dernier. L'Apocalypse est un texte de Saint Jean l'Évangéliste qui vient ponctuer le Nouveau Testament. La femme de

¹⁷³ Bruegel, (Breughel), P., *La Tour de Babel*, fut traitée par trois tableaux, deux seulement ont résisté au temps. La "grande tour" (114 x 155 cm, 1563, représentée sur l'Annexe XII) se trouve au Kunsthistorisches Museum de Vienne, la petite (60 x 74,5 cm, 1568) au Museum Boymans-van Beuningen de Rotterdam.

l'Apocalypse apparaît comme une prostituée (au service du mal, de la névrose), elle vampirise le sang des martyrs et corrompt tous ceux qui l'adorent. L'architecte qui se prosterne aux pieds du Roi illustre la soumission de l'homme face au pouvoir déviant de l'orgueil. La chute est la seule issue pour ce royaume bâti sous le joug de l'ombre. Bruegel s'est sûrement inspiré du chaos religieux (Luther et l'Eglise catholique) qui régnait alors à Anvers. L'historique rejoint le religieux qui traduit en symbole ce qui ne peut pas être dit ouvertement. Selon Strabon, Hérodote, Diodore de Sicile, ces tours servaient de plate forme d'observatoire pour les étoiles, mais sur le plan de la symbolique, elles relient le ciel et la terre, elles sont l'instant précis où l'homme fait la rencontre avec le divin (théandros). Nous touchons alors au Jugement dernier. *« Car c'est le moment où le jugement va commencer par la maison de Dieu. Or si c'est par nous qu'il commence quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu¹⁷⁴ ?* La maison de Dieu désigne ici le Temple de l'homme, celui qui contient l'âme, cette même âme qui, dans la scène du Jugement dernier, est représentée par le livre de Thot, lequel Thot, Directeur des âmes, va procéder à la lecture et ce, dès l'ouverture des sceaux apocalyptiques. Deux hommes chutent du haut de la tour, mais, symboliquement, on peut y voir la chute du modèle binaire. Dans le contexte médiéval, cette symbolique visait également à atteindre l'Eglise catholique qui était, pour beaucoup, responsable du chaos de l'homme, individuellement et socialement parlant. Cette symbolique nous enseigne que si l'homme chute matériellement, il peut également le faire dans sa conscience. Par ailleurs, l'apôtre Pierre souligne que le Jugement dernier doit commencer par la maison de Dieu. On peut dès lors comprendre dans ses propos que seuls les croyants, ceux qui ont la foi, mais surtout tous ceux qui ont été « éduqués » et « nourris » au lait « Dieu/Diable » subiront en tout premier l'épreuve du feu. Au Moyen-âge, *la tour foudroyée* portait un autre intitulé, celui de *maison-dieu*, intitulé que l'on peut rapprocher avec celui de « libido-Dieu » employé par Jung. Tous les hommes qui ouvrent les portes de leur âme au divin sont susceptibles de subir l'épreuve du feu symbolisée par le cobra royal d'Horus.

Cet arcane est redoutable car il annonce un basculement radical dans l'existence d'un homme. C'est une vie qui s'arrête et une autre qui commence après que se soit déroulée l'épreuve du Jugement dernier qui résulte de la rencontre de l'homme avec le « feu sacré ». Ce dernier, contenu dans l'Arche d'Alliance¹⁷⁵ (Planche XI, fig. 25) présente d'ailleurs une

¹⁷⁴ *Première Epître de Pierre* (4,17).

¹⁷⁵ Moïse entendit la voie de Dieu, au sommet du Mont Sinaï pour lui dicter le Décalogue (les dix commandements) : « Dieu lui remit les deux tables de la loi, tables de pierre, écrites de son doigt ». Ces pierres étaient transportées à l'intérieur d'un coffre, l'Arche d'Alliance. Il ne fallait pas moins de quatre hommes pour la transporter. A quoi servait l'Arche d'Alliance, quel était son rôle ? L'Abbé Devimeux raconte : Lors de la

ressemblance avec le *réel* de Lacan que ce dernier désigne comme « *un feu froid* »¹⁷⁶. Comme Lacan aurait pu l'imaginer « *ce feu froid* », peut laisser des traces au travers de crises subjectives, lorsque la rencontre se fait avec un bout du *réel*. Mais pour Jung, nous sommes dans l'individuation, au plus fort de ses phases, celle qui procède de *l'effraction du symbolique*. Par les symboles, les mythes, l'alchimie et sa théorie sur les archétypes, Jung cherche des explications. Il veut comprendre le fonctionnement de la psyché dans ses moindres détails mais surtout la décrire avec précision. C'est peut être le reproche que lui fit Lacan, de vouloir trop expliquer la vérité qui, selon Héraclite, « *ne s'enseigne pas* ».

La maison-dieu se retrouve également dans le symbole de l'Arche d'Alliance qui fut construite sur la commande de Moïse par un joaillier du nom de Bethzalel. Mais ce dernier était-il seulement bijoutier, ou bien était-il physicien ou encore alchimiste ? Le préfixe *beth* signifie maison en Hébreu, comme on le retrouve également dans Bethléem. *Beth*, c'est la maison, la deuxième lettre de l'alphabet hébreu, *la papesse* (lame II) et *lhéem*, le pain, *Bethléem*, c'est la maison du pain, c'est aussi la maison de Dieu. De quelle nature était ce pain contenu dans l'Arche d'Alliance ? « *En vérité, en vérité, je vous dis : Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.* »¹⁷⁷ Ce pain est de nature énergétique, vibratoire, comme la parole de Dieu, le Logo, le verbe juste, la voix juste, le « *mâkhrôou* »¹⁷⁸. Symboliquement, ce pain devient alors tranchant comme une épée, symboliquement c'est la plume de Maât, « le *I* hiéroglyphique », c'est aussi l'Archange Saint Michel ou Saint Georges qui terrasse le dragon. Bethléem est bien la maison de Dieu (naissance de Jésus), du verbe juste. L'Arche d'Alliance, les Tables de

conquête de la Palestine, les Hébreux, conduits par Josué, durent passer le Jourdain. Il leur dit : « *Sanctifiez-vous, car demain Dieu fera au milieu de vous des merveilles. Vous connaîtrez que le Dieu vivant est au milieu de vous à ce qu'il chassera devant vous les Cananéens. L'arche d'Alliance du Seigneur passera devant vous dans le Jourdain ; quand les pieds des prêtres portant l'Arche d'Alliance de l'Eternel, Seigneur de toute la terre, se poseront dans les eaux du Jourdain ; les eaux du Jourdain seront coupées et les eaux qui descendent d'en haut se dresseront en montagne* ». L'Abbé Devimeux ajoute : « *Le peuple partit du camp pour passer le Jourdain ; les prêtres portant l'Arche allaient devant le peuple. Quand ceux qui portaient l'Arche arrivèrent près du Jourdain et que les pieds des prêtres qui portaient l'Arche furent mouillés au bord de l'eau, les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent ; elles formèrent une montagne très loin, et celles qui descendaient vers la mer achevèrent de s'écouler, et le peuple passa à sec en face de Jéricho. Les prêtres portant l'Arche d'Alliance de l'Eternel restèrent au milieu du Jourdain jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer. Alors Josué dit aux prêtres : « Remontez du Jourdain ». Et quand les prêtres portant l'Arche d'Alliance furent remontés du milieu du Jourdain et que leurs pieds furent posés sur le sec, les eaux du Jourdain retournèrent à leur place* ».

¹⁷⁶ Lacan, J. *Le Sinthome*, In Séminaire (1975-1976). Par ce terme, Jacques Lacan fait référence à un certain type de comportement que l'écriture a pu produire chez l'écrivain James Joyce. Pour Lacan, le symptôme permet de s'inscrire dans un lien, pour Freud, il est l'expression du désir de guérison bien plus que celle d'une maladie.

¹⁷⁷ Jean 6:32-35.

¹⁷⁸ *mâ khrôou*, cf. chapitre sur la déesse Maât, p. 100.

la Loi sont faites de ce pain, pétries au sycomore de la déesse Nout¹⁷⁹, au buisson ardent de Moïse¹⁸⁰ : « *Moïse s'approche du buisson dans l'attitude de l'adoration. La tête nimbée du Seigneur qui lui parle entre deux branches environnées de flammes. L'homme de Dieu gravit le Mont Sinaï et reçoit les Tables de la Loi ; Il a les mains voilées par respect pour la loi divine. Le buste du législateur au nimbe uni est seul visible.* »

Tout ce qui est instable (mal lié) doit tomber au contact de l'Arche d'Alliance, au contact du verbe juste. Elle entraîne dans la chute tout ce qui a été bâti sur le mensonge, l'orgueil, la tricherie, la cupidité. Donc, tout ce qui résulte de l'exacerbation du mode binaire est alors mis à nu et tout ce qui a été caché, sous-entendu dans notre inconscient nous sera révélé à la fin des temps. Le peuple conduit par Moïse apparaît symboliquement comme celui qui a été justifié par le Jugement dernier. Jéricho¹⁸¹, c'est la Babylone, les âmes en perdition (le vice) qui devront tôt ou tard se soumettre à l'épreuve du feu sacré. Cette épreuve est du reste symbolisée par le passage de la Mer Rouge (Planche IV, fig. 6). L'auteur du dessin¹⁸² représentant le Cantique des Hébreux (Planche IV, fig. 5) a bien pris soin de souligner l'aspect énergétique de cette scène, en renforçant cette idée par la représentation d'instruments à corde, instruments vibratoires par excellence. Le Peuple d'Israël fuit sa captivité en Egypte. Moïse armé de sa canne miraculeuse ouvre la marche, les eaux se scindent en deux parties sous l'effet magique de la pulsion divine. Tout nous ramène au Jugement dernier : la canne est le bâton d'Hermès ou celui de Thot ou encore celui de l'ermite (lame X). Elle est aussi la baguette du bateleur (lame I). Les eaux de la Mer Rouge, sont celles de l'Océan des Sages, le flux horien. Moïse devient le Sphinx, le Dieu Horus par délégation du Divin qui l'investit des pouvoirs sacrés. Il est le prophète qui conduit l'homme à affronter « son ombre » pour se libérer de l'esclavage de ses propres vices. Marie, plusieurs femmes, des guerriers armés sont sur les pas de Moïse. Marie et l'une des suivantes jouent du *Tympanum* (tambourin) qu'elles frappent à l'aide d'une baguette recourbée, une autre femme pince les cordes de la harpe.

¹⁷⁹ Nout, cf. chapitre sur la tempérance (lame XIV), p.73.

¹⁸⁰ Walter J., *Le buisson ardent*, In *Hortus deliciarum*, gravure dans le texte p.71.

¹⁸¹ Lors de la prise de Jéricho, l'Arche d'Alliance entra encore en jeu. Jéricho, ville fortifiée, ferma ses portes devant les enfants d'Israël. Personne n'en sortait, personne n'y entrait. Le Seigneur dit à Josué : « *Je te livre Jéricho, son roi et les braves de son armée. Tous tes hommes de guerre feront le tour de la ville. Pendant six jours, vous ferez ainsi. Sept prêtres porteront devant l'Arche sept trompettes retentissantes. Le septième jour, vous ferez le tour de la ville sept fois. Les prêtres sonneront de la trompette ; le peuple jettera de grands cris et la muraille de la ville tombera sur elle-même* ». Ils firent ainsi. Chaque jour, sept prêtres, portant des trompettes et marchant devant l'Arche, firent le tour de la ville en sonnant de la trompette. Des hommes d'armes allaient devant eux et d'autres allaient derrière eux. Au septième jour, les prêtres sonnèrent de la trompette, le peuple poussa de grands cris et la muraille tomba sur elle-même. Ils prirent la ville et tuèrent tout ce qui était dans les murs (Josué 6).

¹⁸² Walter, J., *Marie et le Cantique des Hébreux*, In *Hortus deliciarum*, planche dans le texte, p. 71.

La mort (lame XIII) et *la tour foudroyée* ou *maison-dieu* (lame XVI) marquent des changements extrêmes. Ces deux arcanes symbolisent une coupure entre deux états de conscience, celui de l'apprenti et celui de l'ouvrier avec *la mort*, celui de l'ouvrier et du maître avec *la tour foudroyée*. Faute de quoi, le cycle ne s'achevant pas devra se répéter. *La mort* (lame XIII) fait rupture avec notre passé d'apprenti lié aux enseignements matriarcaux et patriarcaux. Elle ouvre les portes à la « voie ouvrière », celle qui offre une liberté relative dans un monde non accompli. *La tour foudroyée* ou *maison-dieu* (lame XVI) promet la liberté en conscience, mais pour ce faire l'épreuve alchimique est incontournable. « *Quand la libido quitte le lumineux monde d'en haut, soit en vertu d'une décision, ou parce que la force vitale a diminué, ou parce que la destinée humaine est ainsi, elle retombe dans sa propre profondeur, à la source d'où elle jaillit jadis et retourne au point de rupture, le nombril, par où jadis elle pénétra dans ce corps. Ce point de rupture s'appelle mère, parce que c'est par là que nous vint le courant vital. Si donc il s'agit d'exécuter une œuvre énorme devant laquelle l'homme recule parce qu'il doute de sa force, alors sa libido reflue vers ce point de jaillissement - c'est alors l'instant dangereux où il faut choisir entre anéantissement et vie nouvelle. Si la libido reste fixée au royaume merveilleux du monde intérieur, alors l'homme est devenu une ombre pour le monde d'en haut, il est comme mort ou gravement malade. Mais si la libido réussit à se libérer et à remonter vers le monde d'en haut, alors se produit un miracle: le voyage aux enfers a été pour elle, une fontaine de jouvence et de la mort apparente surgit une nouvelle fécondité.* »¹⁸³ C'est de cette dynamique de transformation au sein de l'inconscient humain que l'œuvre de Jung prend sa pleine valeur. Cette dynamique que Jung nomme « *fonction transcendante* » représente également pour lui l'image d'une fonction mathématique. Il rejoint sur ce point Freud et Lacan qui tous deux avaient pressenti que le phénomène de conscientisation n'échappait pas à un processus de mathématisation, en tous les cas à une logique structurante qui se différencie de la linguistique.

Loin de considérer ces phases de « débordement psychique » comme négatives, Jung y voit au contraire un mécanisme de « remise à neuf », de « refertilisation » du terrain (terre d'Égypte ou terre du subconscient). Si les lames XII et XIII (*pendu* et *mort*) suggèrent l'inversion des pulsions, *la tour foudroyée* (lame XVI) propose tout autre chose, une authentique métamorphose psychique, l'inconscient trouvant en lui le ressort nécessaire à la mise en œuvre de cette physiologie introspective. Ce processus « auto guérissant » est animé par des forces qui échappent à notre volonté, Jung nomme ces forces « *organiseurs*

¹⁸³ Jung C. G., *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Ed. Georg, Paris, 1953.

inconscients ou *archétypes* ». Selon Jung, ces forces appartiennent toujours à « *l'inconscient collectif* ». Avec *l'effraction du symbolique*, la pulsion est à son comble. Les structures arborescentes fortement sollicitées ne sont plus en mesure de donner des réponses satisfaisantes à la psyché. On assiste alors à une surtension de la pulsion qui provoque au sein des structures arborescentes une pathologie identifiable à un « anévrisme psychique ». Ce déluge pulsionnel effracte alors *le tronc commun*, mettant à nu « tout ce qui était alors demeuré caché ». Le monde duel, construit au stade de l'enfance, ce que Jung nomme *la persona* fait alors surface au grand jour dans sa forme structurelle. C'est comme pénétrer le programme, « la matrice psychique » en quelque sorte. S'ouvrent alors pour les Chrétiens les portes de l'enfer, pour les croyants de l'Égypte ancienne débute l'épreuve du Jugement dernier, dans le processus d'individuation de Jung, c'est la phase de l'effraction du symbolique.

3) Effraction du symbolique : concept de l'alchimie, concept animique, concept de synchronicité, concept vibratoire, démantèlement des calcifications de la persona : les sept péchés capitaux

a) Alchimie : archétype de la transformation, du binaire au ternaire

L'étoile, le soleil, la lune sont sur la route de Jung au même titre qu'ils furent sur celle de Jonathan qui étudiait les antiquités égyptiennes et, à ce titre, avait une grande connaissance de la symbolique et des mythes égyptiens. Comme pour Jung, la rencontre avec Thot était inéluctable. *L'étoile, la lune et le soleil* dessinés par les maîtres-cartiers du Moyen-âge symbolisent le processus alchimique. On y retrouve les trois ingrédients indispensables à l'œuvre alchimique : *le soufre, le mercure et la magnésie*. De l'or solaire, on tire *le soufre* symbolisé par *le soleil* (lame XIX). De l'argent lunaire, on récupère *le mercure* symbolisé par *la lune* (lame XVIII). Mais ces deux éléments ne pourront se combiner que sous l'effet de *la magnésie* symbolisée par l'étoile (lame XVII), qui sera le catalyseur énergétique par excellence. Ce dernier est volatil. Les alchimistes lui donnent le nom de mère de la pierre (philosophale). Sans la magnésie, l'œuvre n'est pas réalisable. Dans la Grèce ancienne, on donnait à *la magnésie* le nom *d'os d'Horus*. Ce minerai très présent autour de l'île de Crète et sur certains rivages de la Méditerranée faussait les compas de navigation. Cette allusion à Horus nous renseigne sur les pouvoirs très particuliers de ce Dieu qui utilise la puissance magnétique, assemble ou désassemble (cf. le mythe de la résurrection d'Horus). Ces forces

horiennes sont également à l'œuvre au sein de la psyché et concourent à l'édification du tronc commun de *la persona*.

« Verser du néant dans du vide », voilà ce que Gurdjieff dit du personnage de *l'Etoile* (Planche VII, fig. 16, lame XVII) C'est bien, en tous les cas, ce que suggère cette femme qui déverse de l'eau dans de l'eau (de deux cruches dans une rivière). La déesse Nout (*la Tempérance*, lame XIV) est encore à l'œuvre. L'alchimisation ne peut avoir lieu si les cycles cosmiques et les énergies qui en émanent ne sont pas pris en compte. L'eau déversée par la femme est en réalité *l'eau mercurielle* des sages (l'onde horienne), elle s'écoule des deux *hésits* tenus par Nout. Huit étoiles prédominent sur cette lame, elles représentent les sept planètes (Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, le soleil et la lune) et la huitième, c'est la lune noire, « la Lilith » des astrologues, la « Nephtys », la vierge noire de l'Égypte ancienne. Nephtys est la sœur d'Isis, c'est la magicienne, c'est elle qui aidera sa sœur Isis à reconstruire le corps démembré d'Osiris, ce dernier assassiné par Seth. La présence de Nephtys s'avèrera indispensable au cours d'une telle entreprise si l'on souhaite « recoller » les morceaux de l'âme fractionnée, sortir du labyrinthe de la conscience. Avec cette lame, le voyage se fait au plus profond de *l'ombre*, toute la partie du *moi* qui est demeurée dans les ténèbres. C'est l'œuvre au noir : « *Esprit auguste, qui éclaire les hommes, dissipe les ténèbres, horribles de notre esprit.* »¹⁸⁴ D'un point de vue alchimique, comme le précisent Chevalier et Gheerbrant dans le dictionnaire des symboles, « *la tête de corbeau est lépreuse, il faut la blanchir en la lavant sept fois dans les eaux du Jourdain.* »¹⁸⁵

En 1928, dans ses travaux sur l'énergie psychique, Jung développera son concept de la conjonction des opposés : « *La conjonction est la réunion des natures qui s'opposent en unité parfaite.* »¹⁸⁶ Pour Jung, *l'objet premier* se caractérise par sa nature bipolaire. De la tension qui naît des deux antagonistes, doit apparaître, au-delà du conflit qui en résulte, une voie sublimée que Jung qualifiera de *troisième terme*. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré à Lacan, ce dernier réalisera également une approche similaire auprès de François Cheng dans son travail sur *le vide-médian*. Franck Ferrier mettra en parallèle ce concept jungien avec le cogito cartésien¹⁸⁷ : « *l'âme est d'essence paradoxale et elle révèle un monde d'oppositions.* » Franck Ferrier ajoutera : « *S'il existe une possibilité de théoriser la psyché, elle doit nécessairement résider au sein même de cette « structure » paradoxale et conflictuelle.* Dès

¹⁸⁴ Balbulus N., Moine de St Gall.

¹⁸⁵ Chevalier J., Gheerbrant A., *Dictionnaire des symboles*, R. Laffont, Paris, 1969.

¹⁸⁶ Jung C. G., *Les racines de la conscience*, Traduction par Etienne Perrot, Yves Le Lay, éditions Buchet-Chastel, 2011.

¹⁸⁷ Ferrier F., *Jung et la troisième hypothèse*, Georg Editeur, Collection Etudes jungiennes, Paris, 2002, p. 12.

lors, la théorisation du psychisme doit se donner pour tâche de proposer une théorie du Soi. »

En 1925, Jung entreprend un long voyage au Kenya et en Ouganda. C'est durant ce voyage périlleux qui coûta la vie à plusieurs de ses amis ou relations qu'il fera la rencontre avec la lumière : « *C'est ici qu'avec une éblouissante clarté m'apparut la valeur cosmique de la conscience*¹⁸⁸. » Jung visitera ensuite le Nil et comprendra que, derrière les mythes de l'Égypte ancienne se cache une véritable physiologie de la conscience : « *La plus grande lumière que j'en reçus fut l'épisode concernant Horus chez les Elgonys, si expressément remise en mémoire dans le geste de vénération des babouins d'Abou Simbel à la porte sud de l'Égypte* »... .. « *Le mythe d'Horus est l'histoire de la lumière divine qui vient de naître. Ce mythe fut exprimé après qu'au sortir des ténèbres originelles des temps préhistoriques s'était révélé, pour la première fois, le salut de l'homme par la culture, c'est-à-dire par la conscience.* » Horus est souvent considéré dans la mythologie égyptienne comme fils de Rê, le soleil. Il sera élevé aux mamelles de la déesse Hathor. Par le fait, il devient l'enfant des étoiles et, à ce titre, il en acquiert leurs propriétés énergétiques. De nombreuses fresques anciennes le montrent se nourrissant au lait cosmique de la déesse Hathor encore nommée « vache céleste ». Hathor abreuve l'humanité de son lait cosmique (la voie lactée). Elle représente également le château (hat) qui est en réalité la maison d'Horus (hor). C'est dans la rosée du matin que les alchimistes vont cueillir le précieux élixir. On voit du reste des gravures anciennes qui les représentent traînant derrière eux de grands draps blancs, très tôt le matin, au tout début du printemps. Cette eau alchimique est invisible et contient selon eux *la magnésie* qui est le ferment indispensable à l'élaboration de toute forme de vie. Horus assemble et désassemble, il structure les liens de *l'objet binaire*. Les antagonismes, le Yin et le yang sont étroitement liés ou rejetés sous les effets électromagnétiques. Pour les Anciens égyptiens et les alchimistes, il ne fait aucun doute que le Dieu œuvre à cette transformation. D'un point de vue symbolique, il ne serait pas faux d'avancer que l'individuation est le processus qui tend à se libérer de « l'emprise horienne », non pas en la supprimant, mais en la sublimant.

b) Le mythe de la résurrection d'Horus : concept animique

Jonathan sera confronté comme d'autres « effracts » à la présence de chiffres qui se superposent à la vision. Cette physiologie de l'effraction trouve de fortes correspondances avec le mythe de la résurrection d'Horus laquelle s'opèrera surtout avec la recombinaison de

¹⁸⁸ Jung C. G., *ma vie*, Gallimard, 1966, p. 294.

son œil gauche crevé par son oncle Seth. Ce que nous enseigne ce mythe, c'est que l'âme possède avant tout une nature énergétique. Elle est donc quantifiable. Rappelons qu'elle représente pour un même individu la somme de toutes les structures psychiques possibles mises en œuvre, sous différentes stimulations pulsionnelles, tout au long de son existence. L'âme n'a pas de patrie organique, elle n'existe qu'au travers d'un support matriciel comme celui que nous avons évoqué dans le premier chapitre consacré à Freud. Elle résulte de l'activation de ce support par la pulsion.

Lors du Jugement dernier, le Dieu Thot comptabilise. Il était vénéré par les Anciens en tant que directeur des âmes et dieu des mathématiques. C'est à ce titre qu'en ouvrant le livre de vie du « défunt », il prend connaissance des actes passés de ce dernier, mais non pas au travers d'une trace imagée mais d'une trace numérisée. Dans ce dernier cas, le Jugement dernier est à l'œuvre. C'est ce que Jung nomme phase de régression et d'introversio de la libido, c'est le retour du « héros qui survit à son voyage aux enfers », c'est le « *regressus ad uterum* » défini par Mircea Eliade. Lors d'un cours d'algèbre, un scribe enseignait les fractions à ses élèves en s'appuyant sur *l'oudjat* ou l'œil d'Horus. Il leur raconta l'histoire de la lutte qui opposait Osiris à son oncle Seth et leur apprit qu'Horus (le faucon), fils d'Osiris, a voulu venger son père et a également livré combat contre Seth (l'âne). Pendant ce combat, le jeune Dieu eut l'œil gauche crevé par son oncle. Rageusement ce dernier piétina son œil qui se brisa en six morceaux. Le scribe expliqua alors à ses élèves que les six fragments de cet œil forment *l'oudjat*, communément connu sous le nom d'œil d'Horus. Pour les égyptiens *l'oudjat* est un talisman magique car reconstitué par Thot le Dieu lunaire. Horus règne au dessus de tout. Il incarne sur Terre Rê le Dieu solaire. A ce titre, il maintient l'harmonie cosmique en supervisant les pharaons à qui incombe la tâche de faire régner l'ordre auprès des humains. *Haroéris*, Horus l'ancien est connu dans la préhistoire égyptienne en tant que créateur du monde. Énergétiquement, il crée le monde tant dans sa partie de lumière que dans celle des ténèbres, ce qui fait allusion au mode binaire. La légende attribue, du reste, à son œil gauche les pouvoirs de la lune et à son œil droit ceux du soleil. On retrouve dans cette allégorie le principe dual de *l'ombre* et du *moi* évoqué par Jung. La lune symbolise les forces obscures de l'inconscient et le soleil celles de la conscience devenues visibles au niveau du *moi*. Le cycle lunaire comprend sa phase de déstructuration énergétique et une autre de reconstruction. C'est ainsi que le maître leur enseigna que *l'oudjat* est composé de six valeurs algébriques, que sont : $1/2$, $1/4$, $1/8$, $1/16$, $1/32$, $1/64$. Chacune d'entre elles représente une partie de l'œil : cornée, iris, sourcil... Toutes ces parties reconstituées forment à nouveau l'unité. A cet instant, un élève fit remarquer au scribe qu'en additionnant toutes les fractions

on n'obtenait pas le nombre 1, c'est à dire $64/64^{\text{ème}}$, mais un résultat de $63/64^{\text{ème}}$. Le scribe souriant lui répondit : « à toi, élève, tout te sera donné durant ta vie, tout comme tes camarades, tu pourras accéder aux connaissances suprêmes du monde visible et à celles du monde invisible, mais à la condition, que ton projet de vie soit de réaliser l'Unité. Pour réaliser cette unité, tu devras te placer sous la protection de Thot. Dans ce cas précis, ce dernier, ne manquera pas alors de verser à ton crédit, à chaque fois que nécessaire, les $1/64^{\text{ème}}$ manquants pour que le compte soit bon. Cette fraction, représente Maât, c'est la part du divin. » Cette valeur de $1/64^{\text{ème}}$ doit être rapprochée de celle de la plume de Maât, mesure avec laquelle doit rivaliser l'âme du défunt lors de la scène du Jugement dernier. Le scribe lui-même enseigne les mathématiques à ses élèves. Nous approchons par ce mythe du principe de mathématisation qui s'adresse directement à l'âme puisque nous analysons l'œil gauche d'Horus. En effet *l'oudjat* symbolise les forces lunaires qui trouvent leurs correspondances dans les forces de l'inconscient. Rien d'étonnant par conséquent si Jonathan visualise des chiffres ce qui est le signe qu'il a pénétré son inconscient. Cela va bien sûr dans le sens où la trace mnésique prend la forme d'une écriture mathématique, ce qui rejoint l'idée de Koyré quand il parle du *réel* de Lacan.

Ce mythe fait allusion au fractionnement de l'œil gauche d'Horus qui, symboliquement, représente en réalité le fractionnement de l'âme. Comme nous l'avons vu précédemment nous pouvons faire le rapprochement du mythe de la résurrection d'Horus avec le principe de l'hexagramme du Yi-King. Jung y découvrit que le nombre 64 représente 64 transformations ou déclinaisons possibles pour l'âme. C'est ainsi que l'âme en terme de fractionnement mathématique est illustrée par la valeur $63/64^{\text{e}}$. Or numériquement, de cette fraction, on obtient le chiffre 9 qui est le quotient de 9 (6+3) par 10 (6+4). En numérologie, le 9 est assimilé au recommencement. L'âme est alors en fin de cycle de transformation et s'apprête à redémarrer un nouveau cycle (renaissance de son propre vivant ou réincarnation). Cela fait aussi la démonstration que l'âme est en perpétuel recommencement, puisque à chaque fois, elle se manifeste par activation de l'une de ses structures, décroît et meurt, puis une autre lui succède. En effet, l'âme ne peut échapper à l'obligation du recommencement. Elle doit parcourir toutes les aspects de la transformation. En pareil cas, elle trouvera alors sa résolution définitive avec Maât. Or la symbolisation mathématique de Maât est $1/64^{\text{e}}$ et son quotient a l'unité pour valeur $1/64$ ou encore en numérologie : $1/(6+4)$ soit $1/10$ ou encore 1. C'est ainsi que l'âme accomplie prend la valeur numérologique de $63/64^{\text{e}} + 1/64^{\text{e}}$ soit $64/64^{\text{e}}$ ou encore l'unité et donc le retour au *Soi*. En pareil cas, il est facile de concevoir que Maât joue pour l'âme le rôle de passeur. Elle

provoque la rencontre avec un autre monde. Lors de la pesée de l'âme, Thot effectue l'évaluation de l'âme. Si elle atteint la pleine valeur de 63/64^e celle-ci, par l'intervention de Maât, évitera la réincarnation et sera admise à retrouver son statut de divinité en retournant dans le flux cosmique où règne la déesse Hathor. Le mythe de la résurrection de l'œil d'Horus livre un témoignage précieux sur la manière dont les Anciens égyptiens concevaient l'âme. Pour eux, cette dernière était, comme en témoigne le mythe, structurée et mesurable dans ses composantes sous forme de fractions mathématiques. Il existe donc une structure animique au même titre qu'il existe une structure psychique.

Freud, en 1914, établira du reste un rapprochement entre animique et inconscient : « Notre bon droit à faire l'hypothèse d'un animique¹⁸⁹ inconscient et à travailler scientifiquement avec cette hypothèse est contesté de nombreux côtés. Nous pouvons là, contre-avancer que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. » Pour Jung, l'âme crée un pont entre le conscient et l'inconscient. Toujours selon lui¹⁹⁰, l'âme fait l'unité entre l'ombre et la lumière, elle est « *le tout psychique* ». Cette pensée de Jung rejoint l'idée que l'âme concentre bien toutes les potentialités mises en œuvre par la psyché sous l'effet de la pulsion.

La scène du Jugement dernier abonde du reste dans ce sens : l'âme rend compte de nos actes réalisés tout au long de notre existence. Elle témoigne de toutes nos réalisations, nos créations, nos inventions mais aussi de tout ce que nous avons pu imaginer et faire, en bien ou en mal selon la pensée judéo-chrétienne, dans l'équilibre ou le déséquilibre, selon la philosophie des anciens égyptiens. La psyché structure, crée et s'exprime, l'âme rend compte. Par ce fait, cette dernière, devient l'illustration complète de notre œuvre personnelle. Qu'avons-nous réalisé tout au long de notre existence ? Mais aussi, qu'avons-nous fait des outils mis à notre disposition par la psyché ? Pour les anciens égyptiens les actes de la vie quotidienne de tout homme sont d'une part enregistrés dans son « livre de vie » puis, par la suite, au moment du Jugement dernier, analysés par Thot. « Le livre de vie » est bien autre chose que l'inconscient ou même sa réunion avec celle du conscient. « Le livre de vie » représente en fait « la bibliothèque conscient/préconscient/inconscient », mais il en constitue le dernier ouvrage, celui qui scelle à tout jamais la vie d'un homme. Seul le Dieu Thot possède le droit et la capacité d'ouvrir ce livre. C'est bien sa qualité de Dieu des mathématiques qui lui confère cette capacité. La lecture de l'âme se fait par comptage. « Le

¹⁸⁹ Freud S., *Œuvres complètes*, Vol. XIII, Psychanalyse, 1914-1915, Presses Universitaires de France, 1988, page 207 à 213.

¹⁹⁰ Jung traitera de l'âme dans cinq ouvrages dont : *Problèmes de l'âme moderne*, *L'Âme et la vie*, *L'homme et ses symboles* et *Dialectique du moi et de l'inconscient* ainsi que *Les Énergies de l'âme*.

livre de vie » rend bien compte d'une écriture mais d'une écriture écrite avec des chiffres. En pareil cas, « les informations de vie » peuvent être analysées car elles sont dissociées entre elles et structurent l'âme sous forme de fractionnement mathématique. Plus l'âme se fractionne, plus « le défunt » prend conscience de ses actes passés et plus il s'élève en conscience.

« Le livre de vie » est à distinguer du « livre des morts » des anciens égyptiens qui constitue, pour ces derniers, un recueil de prières et plus exactement le « mode d'emploi » permettant de traverser avec succès les épreuves du Jugement dernier. Mais on ne trompe pas le Dieu Thot qui ne s'en tiendra qu'à de la logique mathématique. Pour lui, le bien et le mal sont des concepts qui appartiennent au monde des croyances dont il n'a que faire. Pour Thot, seule une question compte : nos actes de vie ont-ils été oui ou non équilibrés ? Cette question nous renvoie à l'obligation d'avoir pris conscience de nos actes durant notre existence. Commettre des erreurs, des déséquilibres, cela fait partie de l'apprentissage de la vie. Mais avons-nous bien mesuré toute la portée de ces déraillements et des torts et souffrances que nous avons générés envers les autres, notre environnement naturel et aussi à l'égard de nous-mêmes ? Cette pensée est à rapprocher de la tradition hermétique ou encore de celle mise en œuvre par le compagnonnage depuis Maître Jacques ou encore Maître Soubise, ce dernier, architecte présumé du Temple de Salomon (959 à 951 av. J. C). Thot juge si, après l'expérience de l'incarnation terrestre, notre âme a recouvré son état originel, son unité, condition indispensable pour pouvoir franchir à nouveau « la porte » et retourner à la source.

c) Support mathématique du symbolique

La visualisation de chiffres nous renvoie à la logique mathématique du mythe de la résurrection de l'œil d'Horus. Les séquences sont composées uniquement de trois chiffres : le un, le deux et le trois. On n'est pas ici dans le mode binaire (0 ou 1) au sens mathématique du terme, on est dans un mode ternaire (1, 2, 3) et non pas trinaire (1, 0, 1). Il est vrai que pour le premier comme le troisième exemple, la pensée judéo-chrétienne est venue à l'évidence imposer sa logique binaire qui n'accepte comme solution que le principe du vrai ou du faux, du tout ou du rien ou encore du plein avec le chiffre 1 ou celui du vide avec le chiffre 0. Si l'on s'en tient à quelques observations de cas *d'effraction du symbolique*, la psyché s'écrit en mode ternaire et sous forme de séquences regroupées, elles aussi écrites en mode ternaire (1, 3, 2 ; 3, 3, 2 ; 2, 3, 3; etc.).

Le ternaire apparaît comme le mode directeur privilégié utilisé par la psyché dans sa logique structurelle. Il est par ailleurs intéressant de constater que des séquences de ternaire correspondent à des nuances de couleurs observées par Jonathan et vraisemblablement des formes. On peut dès lors supposer que la vision relève d'une modélisation mathématique qui peut se trouver en fin de chaîne physiologique (mécanique, chimique, etc.). Et qu'en est-il des autres sens ? Mais la logique mathématique à elle seule, ne rend pas entièrement compte de l' « aventure » subie par Jonathan. Ce dernier a été inspiré par les étoiles, guidé par le soleil, et soumis au dictat lunaire, comme il le précisera lui-même. Pour lui, cette expérience ne relève pas de la simple légende bretonne car il vécut autre chose que du folklore, il y rencontra la souffrance psychique. Le fractionnement de l'âme quand celui-ci est commandé par les exigences du Jugement dernier ne se fait pas anodinement. *Effracter le symbolique*, c'est le pénétrer, c'est donc casser les liens qui le structurent. Or ces liens sont de nature énergétique. Comme le Yin et le Yang de la Chine ancienne, *l'anima* et *l'animus* n'agissent que par leur opposition contenue et maîtrisée. Il en est de même des concepts judéo-chrétiens, du bien et du mal. Thèse et antithèse s'opposent au sein de pulsions qui s'affrontent, s'attirent ou se repoussent. Comme sous l'effet de *la magnésie* des alchimistes, ou celui du magnétisme de la pierre aimantée, les forces opposées sont à l'œuvre.

Les fondations essentielles de cette logique énergétique se retrouvent essentiellement dans la structure de *la persona* chez Jung et plus tard, celle de *l'imaginaire* chez Lacan. Lorsque ces liens énergétiques se fissurent et se délitent, ils mettent alors à nu les écritures antagonistes qui scindent alors *l'objet* dans la représentation de ses contraires. Le livre de l'Apocalypse est alors ouvert. Ce dernier fait référence au « livre de vie » que consulte le Dieu Thot dans la scène du Jugement dernier. Celui-ci « produit de l'Apocalypse » en ce sens qu'il va révéler avant l'heure de la mort physique l'ensemble des écritures inscrites dans l'âme du sujet. Comme nous l'avons vu précédemment, le mode directeur binaire ne manquera pas d'entraîner Jonathan sur les chemins de l'enfer. Il connaîtra également la souffrance psychique qui résulte de cette traversée. Elle représente en fait toute la clinique au sens médical du terme, provoquée par la déstructuration des liens énergétiques scellant les données psychiques organisées en mode binaire, au sein du tronc commun.

d) Déstructuration des liens énergétiques : les Sept Sceaux de l'Apocalypse, la pensée judéo-chrétienne

On retrouve ce processus avec l'ouverture des sept sceaux de l'Apocalypse ou encore, avec la prise de Jéricho lorsque le seigneur dit à Josué : « *Je te livre Jéricho, son roi et les braves de son armée. Tous tes hommes de guerre feront le tour de la ville. Pendant six jours, vous ferez ainsi. Sept prêtres porteront devant l'Arche sept trompettes retentissantes. Le septième jour, vous ferez le tour de la ville sept fois. Les prêtres sonneront de la trompette ; le peuple jettera de grands cris et la muraille de la ville tombera sur elle-même.* » (Josué 6) Josué suivit à la lettre les conseils du Seigneur et la population complète de Jéricho fut ensevelie sous la muraille qui s'effondra définitivement sous l'effet sonore de la septième trompette. Le principe vibratoire est toujours associé à la chute, cette dernière marquant la fin du cycle qu'il génère. Il représente la pulsion indispensable décrite par Freud et nécessaire à l'édification d'une structure mais également nécessaire à l'effraction de ce qui a été structuré et le plus souvent mal structuré. Par ailleurs, les murs de la cité de Jéricho ne sont définitivement anéantis qu'à la septième trompette. La progression entre la première et la septième trompette correspond à une intensification de la pulsion qui finit suite à des fractionnements successifs par fissurer puis provoquer l'effondrement de la structure. Jonathan a également subi ce crescendo pulsionnel ce qui l'a conduit à *effracter* son système symbolique. La muraille de Jéricho symbolise notre propre muraille mentale quand celle-ci abrite, protège et encourage le péché de la pensée judéo-chrétienne.

Nous aborderons dans un prochain chapitre l'allégorie des sept sceaux de l'Apocalypse et les sept péchés capitaux de l'Eglise chrétienne. Ces derniers sont l'orgueil, l'avarice, la colère, l'envie, la gourmandise, la luxure, et la paresse. Ces derniers illustrent nos dérives existentialistes, et à ce titre caractérisent nos névroses. Ils peuvent être interprétés en tant que signes cliniques de nos pathologies comportementales. C'est Thomas d'Aquin au XIII^e siècle qui en fit la description et la distinction. S'opposant aux sept grandes vertus, les péchés sont dits capitaux car ils découlent les uns des autres. Nous verrons en effet que Satan n'est que la représentation cumulée de Lucifer et de Mammon. C'est pourquoi l'imagerie chrétienne représentera ces derniers, graduellement, sur les barreaux de « l'échelle des vertus ». Mais c'est Evagre le Pontique, mort en 399, qui, avant Thomas d'Aquin¹⁹¹ avait identifié huit passions qui représentaient les dérives de l'âme humaine.

¹⁹¹ D'Aquin Th., *Somme Théologique*, question 84, Prima secundae ; *Questions disputées VIII à XV* : de malo.

e) Concept de synchronicité

Jung définit la synchronicité comme la manifestation de deux événements, liés non pas par la cause mais par leurs effets, et, connectant notre psyché à un événement extérieur. Pour lui, les racines de ces événements se situent dans l'inconscient collectif. Il écrit en 1935 : « *Le corps et l'esprit sont deux aspects de l'être humain, et cela est tout ce que nous savons. Pour cette raison je préfère dire que les deux choses surviennent ensemble d'une façon mystérieuse et en rester là, car on ne peut pas s'imaginer les deux choses comme étant une seule. Pour mon usage personnel, j'ai conçu un principe qui doit montrer ce fait d'être « ensemble », j'affirme que l'étrange principe de la synchronicité agit dans le monde lorsque certaines choses se produisent d'une façon plus ou moins simultanée et se comportent comme si elles étaient la même chose, tout en ne l'étant pas de notre point de vue.* »¹⁹²...
...« *L'Orient fonde sa pensée et son évaluation des faits sur un autre principe. On n'a même pas de mot pour rendre compte de ce principe. L'Orient a bien sûr un mot pour cela mais nous ne le comprenons pas. Le mot oriental est Tao... J'utilise un autre mot pour le nommer mais c'est assez pauvre. Je l'appelle synchronicité.* »¹⁹³ Il est possible d'établir des correspondances entre ces diverses représentations symboliques qui sont à même de nous donner des éclairages précieux sur la manière dont fonctionne la psyché humaine. Si des psychanalystes comme Freud, Jung ou Lacan ont travaillé à cette compréhension, d'autres y ont également contribué. Saint-Yves d'Alveydre, pour ne citer que lui, y a participé à sa manière. Il suffit de s'en référer à son ouvrage « l'archéomètre »¹⁹⁴ publié après sa mort, en 1909, pour constater qu'établir des liens entre des disciplines qui semblent totalement disparates entre elles est chose possible. Le titre complet de l'ouvrage est du reste : « L'Archéomètre - Clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité - Réforme synthétique de tous les arts contemporains ». Poète, écrivain, et ésotériste français de la fin du XIXe siècle, d'Alveydre, illustre dans son ouvrage, les propos de Jung sur la synchronicité.

En 1902, alors que Jung soutenait sa thèse : « Contribution à la psychologie et à la pathologie des phénomènes dits occultes », d'Alveydre établissait des parallèles construits à partir des sept premiers chiffres : sept jours de la semaine, chacun pouvant correspondre à sept planètes, sept minéraux, sept végétaux, sept notes de musique, sept étapes alchimiques, etc... Pour cet auteur toute la création est construite sur une même logique, faisant valoir des

¹⁹² Jung C., G., *Über die Grundlagen der analytischen Psychologie*, Œuvres complètes, 1981, vol. 18/1, p. 70.

¹⁹³ Ibid, p. 142-143.

¹⁹⁴ Papus, *L'Archéomètre. Clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité. Réforme synthétique de tous les arts contemporains*. Texte publié par les amis de Saint-Yves d'Alveydre, première édition, Dorbon aîné, 1911.

familles de sept membres (animaux, végétaux, minéraux, planétaires, musicaux)... Il y aurait ainsi 72 familles de 7 membres, logique que l'on retrouve dans un proverbe indien : « *celui qui connaît les 72 yeux et les 72 oreilles connaît Dieu.* » La vie se déroulerait selon un plan, puisant ses origines à une même source énergétique. La Création, comme l'individu suit un cycle d'individuation dont Jung définit la finalité en tant que *Soi*. Tel un scénario cinématographique, les événements qui ne sont soumis à aucune fluctuation mentale produisent des effets qui se manifestent dans une même direction et dans un même temps. Cette théorisation de la synchronicité nous conduit à envisager la Création (le Tao d'après Jung) sous l'aspect d'une gigantesque matrice productrice de physiologies similaires. Elle agirait sur tout le monde des vivants (animaux, végétaux, minéraux), sur les éléments naturels (vent, pluie, foudre ...), sur les planètes (lune, soleil, saturne, mars...).

f) Concept vibratoire : le Youdig des Monts d'Arrée en Bretagne

Après que Jonathan a fait la rencontre avec « la déchirure », il s'est retrouvé confronté aux arcanes de ses composantes structurelles binaires et également, provisoirement privé de sa liberté de conscience. C'est comme si, en un instant, il avait été privé de son autonomie psychique, d'une certaine manière, de son libre arbitre. Dirigé par le soleil, soumis aux effluves de la lune, il n'a plus fait qu'obéir aux directives qui s'imposaient à lui. Jonathan n'acceptait pas l'idée de passer pour un fou et me soutenait que ce qu'il avait vécu était bien réel et ne relevait ni du phantasme ni du rêve. Après toutes ces années, il me confiera : « *J'ai beaucoup souffert de cet épisode de ma vie. Je n'en ai pas encore compris tout le sens mais je sais au fond de moi que tout cela était fondé. Ce que je vois aujourd'hui, c'est que ma vie a complètement basculé et que, depuis, je remonte le temps et je répare mes déraillements anciens. C'est un travail à temps plein. Je n'existe plus guère pour mes projets personnels. Je suis devenu le nettoyeur de ma propre vie... ... Quand je repense à tout cela, j'ai comme l'impression d'être entré dans un monde irréel frisant le cauchemar. Mais après tout, ce cauchemar, je l'avais moi-même édifié, pierre après pierre. Je n'en avais pas auparavant perçu toute l'horreur de ce que je croyais être de l'amour mais qui en réalité ne nourrissait que mon propre égo si assoiffé du besoin d'exister et d'être.* » Et puis, il y a quelques temps : « *J'ai récemment ressenti une étrange sensation, quelque chose d'indéfinissable, comme une paix intérieure, comme si j'avais bouclé quelque chose et qu'enfin, pour moi, tout pouvait désormais recommencer... Il me semblait être devenu invulnérable, comme si plus rien ne pouvait m'atteindre.* » Jonathan depuis sa crise d'effraction du symbolique, me dit ne plus jamais avoir ressenti aucun autre symptôme...

Jonathan ne fut pas le premier à se retrouver conduit par « une force surnaturelle » aux portes de l'enfer (Brennilis). Klaod Al Lann¹⁹⁵ témoigne encore à ce jour que ce lieu attend tous ceux dont l'âme doit être « rédemptée ». Une légende raconte que les pécheurs y sont dirigés pour purger leur peine. Dante ou Apulée firent également « un voyage initiatique » qui les conduisirent vers d'autres portes. Jonathan fut conduit en Bretagne en plein cœur des Monts d'Arrée sur le site du Yeun Ellez. Les tourbières du Youdic constituaient ce marécage qui fut noyé voilà 50 ans suite à la construction du barrage de Nestavel faisant naître ainsi le Lac Saint-Michel. C'était une mare d'eau stagnante et sans fond qui comblait depuis des milliers d'années l'entrée d'un volcan auquel la légende avait attribué depuis longtemps déjà, le nom de « portes de l'enfer ». Les âmes des « damnés » étaient épurées de leurs démons que des prêtres exorcistes transféraient dans des chiens noirs. Ces derniers étaient ensuite précipités dans « ces eaux infernales ». Pour les Bretons, les portes de l'enfer, deviennent *le youdig*. Les Celtes y voyaient un passage vers l'au-delà. Nous sommes dans le fief de *l'Ankou* qui est le passeur des âmes. Cette légende nous renvoie à celle d'Osiris qui, dans la mythologie égyptienne, est également, Gardien des portes de l'enfer. Osiris et son fils Horus, participent au morcellement de l'âme, épreuve incontournable avant de passer la porte. Mais le passeur n'est pas seulement Osiris, on le retrouve également dans la personne de ses deux fils, Horus et Anubis. Le premier procède à l'incarnation des âmes, le second, à leur désincarnation. Lors de la scène du Jugement dernier qui symbolise également le processus d'individuation, Horus, seul, accompagne « le justifié » devant le Dieu Thot. Horus est alors tête nue, ce qui marque sa déférence par rapport à la Divinité mais surtout que l'âme du défunt n'est pas encore unifiée. Lorsque tous deux se retrouvent devant Thot, Horus change de coiffe et se décline alors en *Horakhty*, « le grand effracteur ». Il est coiffé de *l'aureus*, le cobra royal prêt à libérer son venin mortel (ses énergies cosmiques) symbolisé par le soleil rouge (Planche XI, fig. 30). C'est alors l'épreuve de *l'effraction du symbolique*. Quand celle-ci est achevée, Horus présente « le justifié » devant Osiris qui décidera si ce dernier peut franchir les portes de l'enfer. Horus est alors coiffé du *pschent* à double plume, en signe de l'alliance entre la Haute et la Basse Egypte. L'unité est alors accomplie.

L'Ankou celtique se retrouve dans le rôle de Horus l'égyptien. *L'Ankou* est armé d'un maillet béni, *le mell benniget*. Tout comme lui, *Sucellos* et *Dagda*, Dieux gaulois et irlandais provoquent mort et renaissance. Cette double fonction est connue sous les noms *d'Anghau* et *d'Ancow* au Pays de Galles et en Cornouailles. Mais par la suite, la religion chrétienne a

¹⁹⁵ Al Lann K., *conteur breton*, passionné de tradition orale des Monts d'Arrée en Bretagne, fidèle admirateur d'Anatole Le Bras. Au Youdig, Kerveguenet, 29690 Brennilis.

attribué une interprétation erronée de cette allégorie en la réduisant au seul symbole de la mort. Jonathan fait la rencontre avec *l'Ankou* en dessinant Horus coiffé de *l'aureus*. C'est *l'Ankou* qui le conduira jusqu'aux portes de l'enfer, à Brennilis. Mais une question nous presse : Pourquoi la Montagne Saint-Michel dans les Monts d'Arrée et non pas le Mont Saint-Michel en Normandie ? Il avait quitté Paris, guidé par une voix intérieure qui l'avait alors mis sur le chemin du site normand et pourtant, c'est en plein cœur de l'Armorique que ce dernier fut dirigé. Montagne Saint-Michel ou Mont Saint-Michel, pour Jonathan, cela relève du plus pur hasard et, pourtant, on ne peut qu'être troublé par cette confusion. Comment expliquer qu'il s'est finalement retrouvé sans le savoir, devant la Montagne Saint-Michel ? Klaod Al Lann nous donne une première réponse : Pour lui, « *c'est la montagne qui attire les damnés* ». Cette dernière opèrerait en fait une attraction sur la psyché humaine quand celle-ci serait à nouveau « connectée à la matrice », c'est-à-dire au *Soi*. Lors des visites guidées de Klaod Al Lann ce dernier explique : « *L'objectif est aussi de vous sensibiliser aux vibrations qu'émanent des vieux seigneurs armoricains que sont les Monts : Saint Michel, Tuchen Kador et Roc Trévézel.* »

L'aspect vibratoire est omniprésent à la fois dans le mythe des portes de l'enfer du Lac de Brennilis, comme dans celui de Josué. Dans ce dernier, ce sont les trompettes, sous-entendu les vibrations qu'elles produisent qui provoqueront l'effondrement des remparts de Jéricho. Cette dernière allégorie reprend celle de *la Babylone*, cité contemporaine productrice du vice et donc des sept péchés capitaux. « *Puis un des sept anges qui tenaient les sept coupes vint, et il m'adressa la parole, en disant : Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés. Il me transporta en esprit dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre.* »¹⁹⁶ Cette allégorie est représentée dans « l'échelle des vertus » représentée dans le Hortus Delicarium¹⁹⁷. De « la Grande prostituée » (Babylone), les hommes essaient de sauver leurs âmes en gravissant une échelle. Mais ceux dont l'âme s'avère impure subissent la chute et doivent recommencer leur cheminement qui est lié à prise

¹⁹⁶ Apocalypse 17 : 1-5

¹⁹⁷ Landsberg H., *L'Echelle des vertus*, Manuscrit de Landsberg du XII e siècle détruit durant la Guerre de 1870.

de conscience de leurs actes. L'échelle des vertus comprend initialement quinze barreaux qui correspondent aux vertus, antidotes en quelque sorte des sept péchés capitaux. « *D'après un des textes du manuscrit, voici la liste de vertus qui correspondaient aux quinze degrés : patience, bénignité, piété, simplicité, humilité, mépris du monde, pauvreté volontaire, paix, amabilité, joie spirituelle, résignation, foi, espérance, longanimité, persévérance. Arrivé au terme, on avait réussi à acquérir la vertu, c'est-à-dire la charité.* »¹⁹⁸

Ce sont bien les sept péchés capitaux qui seront « effractés » par les sept trompettes donc sept vibrations ou encore sept pulsions particulières. Les vices peuvent être perçus comme « des calcifications » de certaines strates de *la persona*. Mais il en est de même pour les vertus qui sont également des représentations extrêmes de *la persona*. Vices et vertus appartiennent aux deux versants d'une même montagne. Sous l'éclairage d'écriture musicale, l'un s'altérera en bémol et l'autre en dièse. La pensée judéo-chrétienne dans sa logique duelle dichotomisante ne laisse pas d'autre alternative possible que celle de comparer le remède au bien, et la maladie au mal. En conséquence, seul Dieu peut se guérir du Diable. Mais en réalité bien et mal comme Dieu et Diable appartiennent à cette même montagne de la pensée binaire et ne sont que des représentations imaginaires et figées de ce qui, en réalité, est en perpétuel mouvement et soumis à des transformations incessantes. A ce compte, Dieu devient Diable et aussi l'inverse, car ces deux entités prises comme telles ne décrivent rien sinon une interprétation hâtive et erronée de l'écriture psychique. Toute la pensée judéo-chrétienne est bâtie sur ce concept qui correspond à la première écriture psychique relative au miroir, celle du tronc commun, *la persona* chez Jung. Mais elle est complètement dépassée par l'écriture en arborescence qui représente la psyché à son stade adulte et mature. Et pourtant, le Christ invitait ses fidèles à s'ouvrir au Monde. La gravure en miroir des premières traces mnésiques conduit à la structuration des masques, ces deniers représentant *la persona* (Jung). Mais tout ce processus d'écriture est lié à une physiologie vibratoire. Freud avait déjà mis en évidence cette réalité au travers de ses travaux, dès 1905, dans son ouvrage « trois essais sur la théorie sexuelle », puis en 1915, dans « pulsions et destin des pulsions »¹⁹⁹, puis en 1923 où, dans sa deuxième topique il fait du « ça » un réservoir à pulsions, et encore en 1925 avec son « Bloc-notes magique ». Il avait compris que la pulsion était à la source de la gravure de l'écriture psychique. Mais comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, au travers du « Bloc-notes-magique », il nous engage sur la voie du tempo musical. L'écriture psychique pourrait bien

¹⁹⁸ Ibid. p. 176.

¹⁹⁹ Freud S., *Pulsions et destin des pulsions*, 1915, Ed.: Presses Universitaires de France, Coll.: Quadrige Grands textes, 2010.

suivre la logique de l'écriture musicale. Si Freud nous enseigne que l'écriture psychique se fait au travers du vibratoire, Jung, lui, nous explique que cette dernière se défait également par le vibratoire. Tous les mythes que nous venons de citer confirment bien du reste la pensée des deux chercheurs. Pour le peintre Henri Rovel²⁰⁰ « *La vie est caractérisée par la vibration. Sans vibration, il n'y a pas de vie. Le monde entier est soumis à cette loi.* »

g) Les Sept Péchés capitaux ou sept calcifications de la persona

Les sept péchés capitaux symbolisent sept gravures psychiques qui réagissent aux sept trompettes de Jéricho ou encore de l'Apocalypse de Saint-Jean. Comme toutes structures psychiques, celles-ci se définissent par des manifestations énergétiques que la tradition a nommées « démons ». Dans les écritures hébraïques et la Cabale, ces démons sont des *shedims* : « *Ils avaient sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons.* »²⁰¹ Pour le docteur Bernard Auriol « *Les écrivains sacrés et les moralistes ne considèrent pas comme égales ces différentes passions; ils insistent avec l'évangéliste Jean sur l'aspect convoitise : "tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie" (I Jean 2, 16). On discerne là trois niveaux importants que souligne Joseph Chainé²⁰² : "on est sans doute en présence d'un climax : la convoitise de la chair, instinct très matériel; ensuite la convoitise des yeux plus relevée, moins grossière dans l'ensemble : enfin l'orgueil de la vie avec ses prétentions fausses à s'élever dans l'ordre social et spirituel".* » Les *shedims* sont des représentations psychiques qui appartiennent à la *persona* non résolue. Elles sont à ce titre « des calcifications » de cette même *persona* et vont s'imposer en tant que logiciel directeur du comportement. *Le moi* ne trouvera que peu d'espace pour dire ce qu'il est, l'« autre » imposant sa logique de chaos, car en totale contradiction avec *le moi*. Les *shedims* sont des aberrations de la gravure psychique et peuvent être comparés à des clones qui infestent le principe du libre arbitre et de ce fait interdisent toute progression du *moi*, à fortiori du *Soi*. Les sept péchés capitaux se résument, en réalité, à trois principaux que l'on retrouve sous les masques de : Lucifer, Mammon et Satan. Ce dernier est lui-même une résultante de la gravure psychique des deux premiers. On trouve ensuite Léviathan, Belzébuth et Asmodée qui sont les pendants des trois premiers. Le dernier, Belphégor traduit une structure énergétique qui se tient en retrait, comme hors de la vie. Belphégor symbolise le gardien de la caverne de Platon, il est comparable à Pons Pilate « qui savait » et pourtant se lava les mains. Il ne remettra

²⁰⁰ Rovel H., *Les lois d'harmonie de la Peinture et de la Musique sont les mêmes*, article publié en 1908.

²⁰¹ *Psaumes de David* 106:37.

²⁰² Chainé J., *Les épîtres catholiques*, Lecoffre et Gabalda, 1939, p. 164.

rien en question ni dans un sens ni dans l'autre. Par ce fait il deviendra complice du chaos généré par les autres *shedims*.

Avec la Planche XII, nous proposons un tableau comparatif qui, avec la fig. 32, représente les étapes physiologiques normales du processus d'individuation et avec la fig. 33, les dérives de cette physiologie que nous avons désignées sous le vocable de *calcification de la persona*. Avec cette dernière, nous retrouvons les sept démons, les sept péchés capitaux qui les caractérisent et les sept vertus qui, selon la pensée judéo-chrétienne en sont les antidotes; La fig. 39 reprend les trois arcanes du tarot initiatique (*le chariot, la tempérance et le monde*) qui illustrent l'accomplissement des trois grandes étapes du processus d'individuation ainsi que les trois triangles alchimiques qui en constituent une représentation symbolique On y ajoute également les lettres du nom de Dieu Jéhovah (Yod, Hé, Vav, Hé) qui symbolisent les caractères masculins (Yod et Vav) et féminin (Hé) ainsi que des étapes de chaque cycle vital comme par exemple, l'été, l'automne, l'hiver et le printemps. Ce tableau renvoie également à des correspondances possibles entre les péchés et les genres masculin et féminin (Yod, Hé), ce qui nous ramène à nouveau à la pensée de Jung avec son concept *anima/animus*. Ce tableau doit être lu du bas vers le haut pour le premier ternaire de démons, premier septénaire des lames du tarot, du haut vers le bas, pour le second ternaire de démons, deuxième septénaire des tarots. L'aboutissement final se situe au centre du tableau en sept. Pour reprendre la méthode de travail de Saint-Yves d'Alveydre, nous aurions pu y ajouter d'autres « familles » comme les sept tonalités musicales, sept variétés animales, végétales, minérales etc. et reconstruire ainsi les 72 familles de sept éléments qui, toujours selon Saint-Yves d'Alveydre, peuvent être mises en correspondance. La notion de synchronicité mise en avant par Jung prend alors toute son importance : la vie se déroule selon un plan dont on peut lire les différentes déclinaisons pour peu que l'on apprenne à les lire ou à les reconnaître.

Mais péchés et vertus apparaissent comme issus d'une même structuration psychique, d'un même tronc commun. On peut également y trouver des analogies avec les chakras de l'Inde ancienne qui sont des manifestations énergétiques que l'on situe ordinairement tout le long de la colonne vertébrale. On les représente sur une échelle de un à sept selon une progression linéaire (Planche XIII, fig. 34). Péchés et vertus sont les manifestations extrêmes et caractérisent des pathologies que l'on pourrait désigner par digression du masque de *la persona*. Le tarot initiatique représente ces dérives psychiques sous l'aspect symbolique du *diable* (arcanes XV). Chacun de ces traits de caractère se structure selon le principe *anima/animus* décrit par Jung lors de la phase de la construction de *la persona*. Si l'on rapproche ce concept de Jung avec celui des alchimistes sur l'alternance des caractères

féminin/masculin, on constate une parfaite analogie entre ces deux concepts. En effet pour la Kabale, tout se construit sur l'alternance mâle/femelle ou encore chaud et humide. C'est ainsi que le *yod* symbolise le caractère mâle (♂) et le *hé*, le caractère femelle (♀). La digression de ces caractères illustre la calcification de *la persona*, selon que l'on retrouve trop de caractère mâle, ou trop de caractère femelle, à chacun des stades de sa construction. Notons que le *vav* symbolise, lui, l'équilibre qui règne entre le *yod* et le *hé*. Le manque d'équilibre du *vav*, entraîne nous le verrons, deux structures psychiques qui donneront la parole à deux démons que sont *Satan* et *Asmodé* (Planche XII, fig. 33).

• L'orgueil

« *Tout péché commence avec l'orgueil* »²⁰³. **Lucifer** symbolise ce péché, l'humilité, celle de la vertu. L'orgueil (*superba* en latin) se caractérise au sein de *la persona* comme un manque d'identification au père, sous-entendu au caractère masculin. Il correspond, dans l'Inde ancienne au premier chakra (*Muladhara* en sanscrit). Il est situé au niveau du coccyx et symbolise la racine. Il est relié à l'élément terre et correspond aux parties les plus dures du corps (os, ongles, anus, rectum, prostate, membres inférieurs). *Muladhara* représente l'énergie-base de toute personnalité, sa force et sa puissance. Il en constitue en quelque sorte les fondations. L'éléphant en est le symbole ou encore le plomb pour les alchimistes. Sa couleur est le noir corbeau. Il est de nature masculine. C'est de *Yod*, symbolisé par la lame XI du tarot (la force) dont dépendront nos aptitudes à surmonter nos peurs et à nous dépasser. Selon la tradition hindoue le premier chakra représente le père, la force sur laquelle tout repose et tout se construit, mais cette force, pour donner une construction équilibrée doit être tirée elle-même d'une reconnaissance de nature masculine, ce qui rejoint la pensée des kabbalistes et d'une certaine manière celle de Jung dans son concept de *la persona*. En effet pour lui, l'identification au masculin, comme pour les maîtres-cartiers, constitue la toute première étape de la structuration en miroir.

Lucifer représente en ce sens, la première pathologie de *la persona*. Il symbolise la dérive de *Yod*, « la chute de l'ange », corps premier de Dieu (Yod-Hé-Vav-Hé). Trouver l'image d'un père fort lorsque celui-ci est absent physiquement ou affectivement, voilà l'enjeu de cette construction psychique : « être vu alors que l'on a été ignoré. » S'identifier à des héros contemporains ou à défaut rechercher des pères symboliques jusqu'à trouver Dieu et s'en prétendre le juste fils sont des « symptômes » de cette pathologie de l'orgueil, dite

²⁰³ *Eccli.*, 10, 5.

luciférienne. Lucifer se veut fort et invincible. Sa force mentale fait de lui un maître incontournable qui règne sur ses esclaves. Son enseignement lui suffit, il n'en accepte aucun autre du reste. Il sait tout et peut parler de tout. Il donne son avis sur toute chose, ne supportant aucun reproche fait à son égard. Il ne se remet jamais en question. L'orgueil se veut professeur et qualifié, même s'il n'en possède aucune qualité. Il se manifeste aussi bien chez les pécheurs que chez les vertueux, les premiers luttent et souhaitent anéantir le bien que représente Dieu, sous-entendu le père ; les autres désirent éliminer le mal que représente le Diable, le père également qu'ils n'ont pas eu ou vu. Dans les deux cas, il y a un manque de reconnaissance du père.

Tenir tête à l'orgueilleux, c'est à coup sûr activer sa mauvaise foi à laquelle il ajoutera le masque de la violence si sa démonstration ne suffit pas ; apparaît alors le masque de Lucifer. Il est à l'image d'Œdipe qui voudra se substituer au père et s'accaparer « la force » dont celui-ci l'a floué. Jacques Ellul dans son ouvrage « Sans feu ni lieu, Signification biblique de la grande ville »²⁰⁴ nous rappelle que dans la Bible hébraïque, « *Babylone est le symbole de l'orgueil des hommes, et des puissants du monde, présentée en opposition avec un Israël fidèle à Yahvé.* » Israël doit être ici interprété dans le sens du peuple des élus « appartenant » à l'étoile de David. A ce titre, tous ceux qui ne seront pas sauvés des mains de Lucifer, continueront à gonfler les rangs de la Babylone, « la Grande prostituée ». L'orgueil contamine l'âme des hommes et celle de leur civilisation dont elle pourrit les fondations.

• L'avarice

Pour les Anciens, la connaissance des sept péchés capitaux relève d'une science symbolique qui s'adresse à ceux « qui voient » et à ceux « qui entendent ». L'initiation provient de cette double nécessité qu'il y aurait d'une part, à faire circuler et prospérer « le vrai savoir » et d'autre part, à se protéger des rois de ce monde (politiques et religieux) qui seraient tous au service du Diable. C'est ainsi que, juste au-dessus du premier chakra, se situe *Swadhistana*. Ce dernier est le centre de la fécondité. Il se situe au niveau de l'abdomen et, plus précisément, de l'utérus chez la femme. *Swadhistana* symbolise la procréation et tout ce qui tourne autour de ce concept, à savoir, l'amour, la générosité, le don de soi. Ce chakra est associé à l'eau. Il est à ce titre l'élément *Hé*, le deuxième corps de Dieu. Le *Hé* est de nature féminine. Si l'orgueil se traduit par un manque de reconnaissance au père, l'avarice illustre un défaut d'affection de la mère, en tous les cas de l'image maternelle et féminine. L'avarice

²⁰⁴ Ellul J., *Sans feu ni lieu : Signification biblique de la grande ville*, Paris, Gallimard, 1975.

(*avaricia* en latin) traduit un besoin de possession accru, par peur de manquer. **Mammon** est le démon qui symbolise cette structure énergétique. La générosité est son antidote, l'excès de générosité, son pendant pathologique. Pour les alchimistes, ce deuxième chakra pourrait bien évoquer l'argile dont la couleur est terre de sienne. Mammon dans sa pleine expression symbolise les eaux boueuses de certaines relations affectives. Il représente souvent du reste plus une avarice affective que matérielle. Il est le registre de celui qui ne sait pas aller vers les autres. Mais il résume parfaitement l'image de l'égoïsme : « J'ai manqué par le passé et tout désormais doit être tourné vers moi. Nourrir mon avidité, combler mes vides affectifs, tel est mon unique but. »

• La colère

A ce stade de *la persona*, l'équilibre *anima/animus* doit être atteint. On retrouve cette représentation dans l'allégorie de *l'amoureux* (lame VI) et celle du *chariot* (lame VII) du tarot initiatique. Il apparaît comme évident que si les chevaux ne tirent pas dans le même sens, la personnalité ne peut qu'être écartelée, à cause d'une carence d'images masculines ou féminines selon Jung, voire les deux. La colère en est la manifestation la plus forte. On y retrouve bien sûr l'orgueil et l'égoïsme à degrés divers. Symboliquement, c'est un loupé du troisième chakra qui se situe au niveau du plexus solaire. Il représente alors *le moi* jungien non abouti, non libéré de sa *persona*. Dans la tradition alchimique, ces trois premiers stades de *la persona* sont dessinés sous forme d'un triangle dont la base se situe au niveau du premier chakra et le sommet de celui du plexus solaire (Planche XII, fig. 32, 1). Ce triangle symbolise, dans la tradition compagnonique, l'apprentissage qui est la première phase du ternaire « apprenti- ouvrier et maître ». Il garantit également la structure de base de toute personnalité qui se veut forte et généreuse, et aussi magnanime et prudente. Ces préceptes sont ceux de l'Égypte ancienne qui ne prône qu'une seule règle, celle de l'équilibre en toute chose, ce qui est également la philosophie du Dieu Thot.

Satan symbolise la dérive de ce stade d'identification de *la persona*. Il incarne le déséquilibre complet entre masculin et féminin, caractères auxquels le personnage n'a pu s'identifier, ni vis-à-vis de l'un, ni vis-à-vis de l'autre, au cours de la structuration de *la persona*. Il s'exprime alors comme leader énergétique et maintient *la persona* à un niveau de soumission absolue au maître tyrannique qu'il impose au *moi*, lequel ne parvient pas à émerger. En pareil cas, difficile de raisonner celui ou celle qui est « possédé » par ce démon insaisissable. Jamais pris en faute ou en défaut, il détient la vérité absolue et ne laisse jamais le dernier mot à son interlocuteur qui devant autant de mauvaise foi ne pourra que battre en

retraite. Satan préside à la colère et prive de joie celui qui s'y abandonne totalement. La colère traduit une rébellion du *moi* prisonnier de cette entité parasite structurelle. Mais prudence car cette colère se retourne toujours contre tous ceux qui tentent de libérer « *les moi enchaînés.* » L'Eglise catholique y voit là une manifestation du Diable et travaille à désensorceler ces âmes qui sont, d'un point de vue psychanalytique, des manifestations, des calcifications de *la persona*. Satan est une représentation symbolique de l'Eglise Judéo-chrétienne qu'elle reconnaît comme l'expression de l'orgueil, péché capital dénoncé dans la Bible. Pierre et Jacques, écrivains du Nouveau Testament, précisent que : « *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.* »²⁰⁵ Dans les proverbes, il est dit : « *L'Éternel renverse la maison des orgueilleux* », puis « *L'arrogance précède la ruine, et l'orgueil précède la chute.* »²⁰⁶ A ce titre, quand l'orgueilleux se retrouve confronté à sa propre image d'orgueil, s'enclenche alors chez lui la prise de pouvoir par « son autre ». *Le moi* disparaît alors derrière ce masque de *la persona* qui en représente la pathologie la plus forte. Pour l'Eglise judéo-chrétienne, seule une intervention au nom de Dieu, dans ce cas précis, pourrait exorciser le « possédé ».

Mais si l'âme est malade, elle l'est dans sa structure psychique au travers d'un déséquilibre qui s'est construit à partir du couple *anima/animus*. On pourrait également, par ailleurs, parler d'une pathologie du triangle des trois premiers chakras qui se traduit par des manifestations d'orgueil et d'égoïsme. Là où l'Eglise voit Satan, couronne de Lucifer et de Mammon, les alchimistes perçoivent l'accomplissement de la lutte spirituelle entre « le Roi » et « la Reine », symbolisée par la couleur rubis issue du « sang spirituel ». Nous sommes toujours dans la logique *anima/animus* décrite par Jung. A ce premier triangle inspiré de la Science alchimique, vient s'ajouter un second triangle, miroir du premier qui est inversé et opposé au premier par son sommet (Planche XII, fig. 32, 2). Ces deux triangles représentent les deux versants de « la montagne binaire ». Le premier triangle symbolise tout ce que l'ascète doit apprendre de la vie, lors de son apprentissage, le second, durant son stade d'ouvrier. Le premier chemin de l'extrême, représente le pan introverti de la personnalité, le second, le flanc extraverti. Par le jeu des analogies, on y découvre donc tous les excès, notamment les configurations extrêmes de *la persona*. L'apprentissage nous engage sur les voies du « moi intérieur ». Dans ce premier triangle, normalités et pathologies de *la persona* sont donc essentiellement tournées vers la logique d'un monde qui nous regarde (l'introverti). Orgueil et égoïsme en sont les manifestations pathologiques. Satan marque l'échec de « la construction » de l'apprenti qui n'a pas pu, ou voulu, se laisser diriger par l'enseignement

²⁰⁵ Jacques 4, 6; 1 Pierre 5, 5.

²⁰⁶ Proverbes 15,25 et 16,18.

de l'ouvrier ou du maître. Satan en effet n'accepte aucune leçon, quelle qu'elle soit, et de qui que se soit. Il ne supporte qu'un enseignement, le sien, faisant de lui un professeur avant la lettre.

Le second triangle que nous allons maintenant analyser symbolise le compagnon ou l'initié, dans sa démarche d'ouvrier. En tant que compagnon, il devra réaliser son « Tour de France », donc s'ouvrir aux autres (l'extraverti). S'il ne le fait pas, n'ayant pas réussi à se libérer de ses premiers masques, viendront s'en ajouter d'autres qui sont des caricatures des premiers. Pour ce deuxième triangle, les péchés et les démons qui leurs correspondent, seront à lire du haut vers le bas (Planche XII, fig. 33). Les deux triangles étant inversés et opposés, au premier chakra correspond le septième, au second le sixième et au troisième le cinquième. Le quatrième chakra se situe entre les deux triangles « apprenti » (triangle du bas) et « ouvrier » (triangle du haut). Ce chakra représente également le point de rencontre entre la terre et le ciel, l'homme et Dieu, l'accomplissement du *moi* et la rencontre avec *le Soi*. Ce n'est que lorsque sera accomplie la réalisation des deux premiers triangles, lorsque seront enfin équilibrées toutes les composantes (*anima/animus*) de *la persona*, que s'accomplira alors la rencontre (Planche XII, fig. 33 (3)). Les deux triangles (1) et (2) s'enfanteront alors mutuellement pour former l'étoile de David symbolisant l'accomplissement du maître. Tout sera parvenu à l'équilibre, en harmonie avec « le Soi ». *La roue de fortune* (l'étoile de David), pourra alors se mettre à tourner. Ce stade marque la fin du cycle et aussi son recommencement. L'ascète, devenu fils de David, devient un élu pour avoir accompli avec succès toutes les épreuves de l'initiation. Pour Jung l'individuation trouve ici son terme : *une persona* résolue et *un moi* libéré.

- **La paresse**

Belphégor est le démon de la paresse (*acedia* en latin), et de la lâcheté. Il se caractérise par une démission du *moi* devant tout ce qui apparaît désormais comme définitivement insurmontable. Il traduit un manque de confiance total de la personnalité. La peur s'impose à lui comme une seconde nature. Il a toujours la crainte d'être jugé ou comparé aux autres. Belphégor symbolise la structure psychique qui conduit à « l'immolation » permanente du *moi*. Tout sera entrepris mais rien jamais achevé. Le doute est légion. Tout est bon pour ne pas accomplir les tâches indispensables du quotidien. L'ardeur est son contraire. Mais il s'agit avant tout d'une paresse morale, d'un mal de l'âme qui traduit un manque de force à réagir et à se libérer des cavernes successives de la vie. La paresse est due au relâchement de l'ascèse. D'un point de vue clinique, on peut la comparer à une sorte de

dépression. Quand l'orgueil accompagne la paresse, cette dernière s'abrite derrière un bouclier de totale mauvaise foi. Contrairement à Satan qui n'a pu s'identifier à aucune image ni masculine, ni féminine, Belphégor, lui, a subi trop d'images agressives. Belphégor est dans l'excès féminin. Dans ce cas précis l'image du père, est celle d'un homme autoritaire, voire violent (physiquement ou moralement). Ce dernier n'éduque qu'en rabaissant l'autre, ternissant et dévalorisant sans cesse son image. Belphégor se fait savant de tout, mais absent partout. Il parle du monde et sait ce qu'il y a de mieux pour lui, il prophétise souvent au nom de Dieu mais sans jamais n'accomplir aucune tâche qui pourrait le libérer, lui ou ses proches. Satan se déguise souvent en Belphégor, habit sous lequel il sait subjuguier et tromper son entourage. Mais à l'arrivée, et cela est vrai pour tous les masques arborés par *la persona*, il sera avant tout victime de lui-même. Si la paresse caractérise ce quatrième péché, ardeur et vaillance sont à porter au compte des vertus.

- **L'envie**

Au niveau du septième chakra se trouve **Léviathan**, démon de la Jalousie et de l'envie. Il est le pendant de Lucifer qui caractérise l'orgueil. Comme lui, il dérive d'«une image floue» au père. Mais alors que l'orgueil ne vise qu'à sa propre mise en valeur, l'envie fait référence aux autres, avec lesquels il se mesure. Son envie résulte de ce que les autres semblent avoir réussi, là où lui, se voit en constat d'échec permanent. L'orgueilleux se trompe lui-même sur ce qu'il est, l'envieux se valorise en se nourrissant des autres. Ce dernier ne parvient à s'estimer qu'au travers de ce subterfuge qui ne trompe que lui. Il est souvent colérique et Satan reste toujours à l'affût de ce qui peut lui apparaître comme une inégalité ou encore une injustice à son égard. Léviathan incarne la paranoïa et la susceptibilité outrancière. Il ne s'est pas défait de cet orgueil dont il ne cesse d'affubler les autres. A ce titre, réside en lui Lucifer, souvent doublé de Mammon qui symbolise rappelons le l'avarice. Léviathan ne s'intéresse qu'à lui et ne peut pas exister sans les autres, représentant pour lui, son faire valoir. Charité et générosité sont les deux vertus qui lui font défaut. Si le premier chakra est proche du père matériel, le septième l'est du père spirituel et moralisateur. Avec lui réapparaît le Yod, premier corps de Dieu. De ce fait, Léviathan est dominé par le caractère masculin ((♂)).

- **La gourmandise**

Belzébuth se situe au niveau du cinquième chakra qui fait le pendant au deuxième chakra. Il correspond à un excès du deuxième corps de Dieu «*le Hé*» et, à ce titre, correspond à un signe d'eau le reliant ainsi à la féminité. Mais il s'agit ici d'eau cosmique.

Cette énergie n'agit pas sur la matrice utérine mais sur la psyché. Ces deux dernières travaillent à la procréation, l'art est à l'œuvre et peut produire des chefs-d'œuvre, comme des excentricités. Belzébuth est le chef d'orchestre de ce qui pourrait bien symboliser la créativité orgiaque. Gloutonnerie, gourmandise, fêtes de débauche sont au rendez-vous. Il est la caricature de Mammon et fait, comme lui de la rétention affective. Avec le premier, cela se traduit par l'avarice, Belzébuth au contraire, fait dans la débauche jetant par les fenêtres ce qu'il gagnera rarement par lui-même, et prendra invariablement aux autres. Il éprouve le besoin constant de « se remplir » matériellement et affectivement. Mais c'est surtout dans le premier domaine qu'il excelle le plus. S'il est investi de créativité, il saura dilapider abondamment tout ce qu'il aura gagné. Il incarne le laxisme absolu et sa vie est en désordre comme l'est son affect. Belzébuth règne sur le chaos dont il se nourrit. Mais contrairement à Satan, il n'y met aucune malice, simplement une désinvolture à toute épreuve lui permettant de se faire valoir et parfois même, pour un certain temps, apprécier des autres. Son arme préférée est la séduction. Souvent, une forte obésité trahit son manque de rigueur et son total laisser-aller. Belzébuth n'est pas avare, il est « roublard » quand c'est nécessaire, et quand cela lui évite de sortir l'argent qu'il n'a pas.

- **La luxure**

Asmodée représente le dernier démon de cette liste de sept. Il symbolise la luxure. Situé au niveau du cinquième chakra, il fait le pendant au troisième chakra. Son identification *anima/animus* est totalement avortée et, contrairement à Satan qui s'enferme dans sa colère, Asmodée partage la sienne avec les autres. Il se livre à la débauche comme pour mystifier ses peurs. Dans cette démarche, il est à la recherche d'une jouissance qui ne se réalisera qu'au travers d'un objet transitionnel. Ce dernier, c'est parfois l'enfant, comme en témoigne le mythe de Barbe-Bleue. Et à ce titre, Asmodée fut aussi, en son temps, « le maître démoniaque » de Gilles de Rais dont nous parlerons dans la troisième partie consacrée à Lacan. Nous y étudierons également la perversion de Hitler qui elle, est à rapprocher de la structure psychique de Satan. Grâce à l'éclairage que nous donnent ces deux constructions psychiques que sont Asmodée et Satan, nous comprendrons que la perversion de Gilles de Rais et celle de Hitler, bien que perverses, possèdent des origines d'identifications différentes, mais toutes deux s'appuient sur un objet transitionnel : l'enfant pour Gilles de Rais, le Juif pour Hitler.

L'objet psychanalytique se structure selon des registres qui sont conditionnés par notre *persona*. Quand *l'objet* se déconstruit par degrés et altérations successives de ses

composantes, il peut retrouver son origine « d'avant la chute », en suivant le chemin inverse. On peut, dans cette logique, établir des analogies avec l'échelle montante des dièses, et celle descendante des bémols, ce que nous aborderons dans le prochain chapitre. Pour l'église chrétienne, c'est par l'appropriation des vertus que les péchés peuvent être supplantés. Mais pour Jung, comme pour les alchimistes, la prise de conscience ne peut se faire qu'en visitant l'ombre, ce que Jung nomme *processus d'individuation*. *L'effraction du symbolique* et l'allégorie des sept péchés capitaux de l'imagerie chrétienne sont liées. Les dérives de l'âme, ou encore les calcifications de *la persona*, doivent être dissoutes selon la loi alchimique. S'en suivra une reconstruction de l'âme qui permettra enfin au *moi*, *d'accéder au Soi*. Toute douloureuse qu'elle soit, la chute n'est ni une punition, ni l'œuvre du Diable, elle est une épreuve du dépassement de soi, ou encore du *délaissement*, pour reprendre l'expression de Maître Eckart.

h) Persona et tonalités musicales

Les sept péchés capitaux peuvent être comparés à des tonalités musicales. Ces dernières se construisent par des altérations de notes (dièses ou bémols), indiquées à la clé : l'armure. Ce terme désigne les altérations de la gamme naturelle de Do, est employé usuellement par les musiciens. Comme pour *la persona*, les masques sont comme des armures pour *le moi*. Elles l'emprisonnent et lui interdisent de s'exprimer dans sa juste tonalité. Jacques Nattiez²⁰⁷, chercheur à l'Université de Montréal, a beaucoup travaillé sur l'ethnomusicologie. « *L'être humain peut associer, en raison d'une analogie naturelle et motivée entre le signifiant musical et le signifié auquel il renvoie, ou par l'effet d'une convention ou d'une codification socioculturelle, ou les deux, un phénomène musical quelconque (hauteurs, intervalles, schémas rythmiques, échelles, accords, motifs, phrases musicales, mélismes, instruments, etc.) avec n'importe quel fragment de son expérience du monde (affective, psychologique, sociale, religieuse, métaphysique, philosophique, etc.), en fonction de ses besoins (religieux, alimentaires, écologiques, économiques, ludiques, affectifs, etc.) et selon les capacités symboliques propres de la musique.* » Entre vibration et musique, existe un lien qui relève de la physique, mais le son résulte du jeu musical et d'une écriture qui lui est spécifique. Ce peut-être une note, une tierce, une tonalité ou un mode particulier. Chaque gamme musicale se distingue par une coloration, une personnalité qui lui est propre, la tonalité. Chacune d'elle se différencie de la précédente, par une altération à la clé. Elle peut-être un bémol, qui abaisse la

²⁰⁷ Nattiez J. J., *Ethnomusicologie et significations musicales*, In *L'Homme* 3/2004 (n° 171-172), p. 53-81.

tonalité d'un demi-ton. Cette dernière sera dite mineure. L'altération peut-être également un dièse qui, au contraire, élève la tonalité d'un demi-ton. Elle est dite alors majeure. C'est ainsi qu'une seule note peut être altérée dans la gamme ou plusieurs, jusqu'à ce que la totalité des sept notes soient toutes altérées²⁰⁸.

Sans pour autant affirmer qu'il existe une corrélation absolue entre tonalité musicale et structure psychique, on peut toutefois constater que certaines œuvres musicales affichent des « colorations » qui évoquent certains « états d'âme » de la personnalité : « La Passion selon Saint-Jean de Bach », « La Sonate op. 106 de Beethoven », « la Sonate op. 11 de Schumann » se jouent en *Fa dièse mineur*. Toutes expriment un profond sentiment de vide affectif, d'angoisse, d'inquiétude et de désarroi. Comme nous le verrons plus loin dans le texte cette « coloration » exprime souvent des comportements de lâcheté et de paresse qui caractérisent l'un des sept péchés capitaux, placé sous la symbolique du démon Belphégor, structure psychique résultant d'un grand vide affectif. Il en va de même avec la « Grande fantaisie pour orgue » ou la « Sonate pour violon de Bach » qui se jouent en *Sol mineur* et qui toutes deux renvoient à des sentiments de solitude, de tristesse et à une profonde souffrance de l'âme.

Le ré mineur exprimera chez Bach de l'éclat avec la « Toccata pour orgue », de la douleur et du déchirement chez Chopin avec le « prélude numéro 24 », de la puissance chez Schubert avec le « quatuor numéro 14 ». Ce dernier exemple traduit une coloration mettant en exergue l'orgueil qui se présente comme une force, mais qui en réalité, n'est que le travestissement d'une profonde déchirure de l'âme. Joie et colère se retrouvent au sein de cette expression musicale, ce que l'on retrouvera sous le masque de Satan dans la symbolique des sept péchés capitaux.

L'écriture psychique suit un modèle similaire à celui des tonalités musicales ou à tout autre mode musical. Nous constatons que la constitution du masque, comme le décrit Jung au travers de *la persona*, se construit par altération de *l'objet* qui pourrait alors se décliner sous forme de tonalités. *La persona* pourrait ainsi mettre en scène un ou plusieurs masques inspirés de l'une des 14 tonalités musicales (sept mineures et sept majeures). C'est à partir de « ces

²⁰⁸ La première gamme sans altération est la gamme de Do. Les sept notes seront toutes jouées dans leur personnalité naturelle, c'est-à-dire sans aucune altération. La première gamme possédant une altération (Fa#) est la gamme de Sol Majeur. C'est ainsi que les notes de la gamme seront jouées dans cette configuration : Do-Ré-Mi-Fa#-Sol-La-Si et Do. La deuxième gamme possédant des altérations est celle de Ré majeur. Elle contient deux altérations : Fa# et Do#. Les notes seront jouées de la manière suivante : Do-Ré-Mi-Fa#-Sol-La Si et Do#. On peut ainsi altérer les sept notes de musique ce qui aura pour effet de transformer le caractère de la tonalité qui les contient. Si les notes sont augmentées par des dièses c'est-à-dire élevées par des demi-tons, on obtient sept tonalités majeures. Si ces notes sont abaissées d'un demi-ton, on obtient sept tonalités mineures uniquement composées de bémols. Dièses et bémols sont les altérations possibles de la tonalité de Do.

modèles de base », que s'édifiera *le moi* tout en s'en détachant. S'extraire de la caverne devient alors une obligation. Comme nous l'avons vu dans le mythe de Platon, seule la peur peut nous en interdire la sortie. Elle devient alors directrice de nos actes et les confine à un travail de routine au sein duquel notre *moi* ne pourra jamais s'extraire. Le masque du prisonnier de la caverne, à l'image des ses peurs, est un masque d'enfant, craintif et soumis au dictat d'un père autoritaire, voire tyrannique. Il ne reste lui plus alors, pour seule solution, que celle de s'engouffrer dans le jeu absolu du masque dont il deviendra l'esclave. Ne pas sen défaire, c'est devenir le masque de l'une de ses déclinaisons des sept péchés capitaux.

Par ailleurs, les tonalités musicales peuvent s'altérer à l'infini. En effet, en altérant les notes à la clé (tonalité majeure par exemple) on jouera, successivement, toutes les notes élevées d'un dièse : Fa#, Do#, Sol#, Ré#, La#, Mi#, ou Si# (Do), ce qui donnera comme tonalités majeures : Sol, Ré, La, Mi, Si, Fa, Do. Si l'on poursuit le cycle tonal, qui est celui des quintes, celui-ci ne se boucle pas, mais au contraire, progresse sous une forme hélicoïdale (Planche XIV, fig. 35). Les altérations sont alors doublées sur chaque note : Fa##, Do##, Sol##, Ré###, La##, Mi## et Si##. De la même manière, en poursuivant la progression, nous obtenons des triples dièses, des quadruples etc. Les sept péchés capitaux, ou encore les sept masques de *la persona*, peuvent être comparés à des tonalités qui seraient jouées à l'infini, le plus éloignées possible de leurs altérations d'origine. Tout se déroule comme si, enfin, cette tonalité de *la persona* ainsi exacerbée, se coupait définitivement de sa tonalité originelle. Les masques de la persona, au même titre que les tonalités musicales, représentent des colorations de la personnalité, des déclinaisons physiologiques normales. Mais, visités sans cesse, exacerbés à l'extrême, ils traduisent des représentations pathologiques de *la persona*.

D'autre part, établir des analogies entre ces deux types d'écriture, psychique et musicale, c'est apporter des éclairages nouveaux aux connaissances psychanalytiques. C'est ainsi que, cycle des quintes, et cycle symbolisé dans le deuxième septénaire des tarots, ne se bouclent pas. Ils se succèdent sans interruption. Le voyage de l'âme, tout comme celui de la psyché, pourrait bien suivre la même logique de structuration : la progression hélicoïdale. L'Echelle des vertus, comme celle représentée dans *l'Hortus Délicarium*, montre que la chute de l'âme est nécessaire si elle souhaite retrouver sa virginité première. Avec cette allégorie, la symbolique judéo-chrétienne propose une représentation linéaire de l'évolution de l'âme, tout au long d'une vie. Les Maîtres cartiers du Moyen-âge, reprenant la pensée de l'Égypte ancienne, en donnent une toute autre représentation : cyclique et hélicoïdale. Par ce biais, la rédemption ou la réinitialisation de l'âme peut s'effectuer et se poursuivre, tout au long de la

vie. Cette ainsi que la question de cycle préoccupera Lacan, qui décrira dans « ses Essais » le « nœud borroméen », et « ses trois » : *imaginaire, réel et symbolique*.

4) Le rêve est art selon Jung ; Van Gogh et Marcel Duchamp

En 1912, Jung fait un rêve étrange. Alors qu'il séjourne dans une villa italienne, se trouve devant lui, une table d'un vert magnifique évoquant pour lui, une énorme émeraude... Une colombe se pose sur cette table et se transforme alors en une petite fille « *aux cheveux blonds dorés* ». Elle réapparaîtra pour confier à Jung qu' « *elle peut se transformer en un être humain à la première heure, tandis que la colombe mâle s'occupe des douze morts* ». Intrigué par ce rêve, Jung en cherchera la signification au travers de la symbolique. Il écrit dans « ma vie » : « *Tout ce que je sus dire de ce rêve fut qu'il indiquait une activation inhabituelle de l'inconscient... .. A propos de la table d'émeraude, il me vint à l'esprit l'histoire de la tabula smaragdina, qui figure dans la légende alchimique d'Hermès Trismégiste. D'après cette légende, Hermès Trismégiste aurait légué une table sur laquelle était gravée en Grec l'essence de la sagesse alchimiste.* »²⁰⁹ Jung n'aura de cesse d'interpréter les rêves au travers de la symbolique et des archétypes qui s'y manifestent. La colombe qui se transforme en petite fille « *aux cheveux blonds dorés* », fait référence au cycle solaire, à Horus, le Dieu qui participe à l'élaboration de la vie et à sa transformation. Dans son étude sur les rêves, il démontre que c'est par le rêve et dans le rêve que s'opèrent les transformations. D'une certaine manière, il nous renvoie au *Bloc-notes magique* de Freud. Les données passent de « la fonction réceptrice » au *système Pc-Cs* qui enregistre *les stimuli* de façon provisoire. Le rêve transforme « l'objet image » de *la persona* qui est « un objet figé » en « un objet vivant » au sein du *moi*. « La nuit porte conseil » et fournit le cadre à l'élaboration de notre psyché. Rien d'étonnant en pareil cas, que la physiologie du rêve fasse appel à des images puisées dans *la persona*, images que nous percevons au travers du rêve, sous forme de scénarii et qui nous apparaissent souvent comme invraisemblables. Ils sont en réalité, puisés dans la bibliothèque des traces mnésiques du tronc commun, et, selon Jung, en représentent la construction symbolique. Dans son rêve, pendant que la colombe s'affaire à son œuvre alchimique, la transformation, son double mâle, *l'ombre*, « s'occupe des douze morts », qui symbolisent ce qui doit disparaître et mourir. Tout ce qui appartient au passé doit céder la place au nouveau monde. Le printemps succède à l'hiver. *La mort* (lame XIII du tarot initiatique) marque la fin de cycle et aussi son recommencement. *L'ombre*, par cycle

²⁰⁹ Jung C. G., *ma vie*, Collection Témoins Gallimard, Paris, 1966, p. 200.

successifs, se délite au profit du *moi*. Symboliquement, le douze nous place sur la voie des douze mois de l'année, des douze constellations qui divisent le ciel en douze secteurs et, dans l'Égypte ancienne, des douze signes du zodiaque qui reproduisent les quatre points cardinaux s'exprimant dans les trois plans du monde. D'un point de vue numérologique, le douze résulte du produit mathématique du quaternaire (terre, eau, air, feu) symbolisant les quatre éléments, par le ternaire (soufre, sel, mercure ou encore étoile, soleil et lune) symbolisant lui, les trois principes alchimiques et, dans le tarot, les trois lames de la transformation. De cette combinaison quaternaire-ternaire, se nourrit la science alchimique en quête de la pierre philosophale. Dans la symbolique chrétienne les douze apôtres marquent la fin du cycle. Jésus renaît de ses cendres, au travers du Christ, venu le fertiliser. Par cette allégorie, le plomb de l'humanité se transcende en or et pousse l'homme à faire la rencontre avec le divin. *Le moi* s'alchimise et se transforme en *Soi*. Le douze symbolise également la cité de Dieu sur la Terre, c'est la Terre promise. A la fin des temps, seront connues les douze tribus d'Israël qui, ainsi, deviendront identifiables. L'Apocalypse participe au Jugement dernier qui marque la fin du cycle où, tout ce qui a été caché, sera révélé. Avec le douze qui se transcende, nous parvenons au nombre 144 qui est son carré. Or, il est dit, qu'à la fin des temps, « 144000 Justes », ou encore « 144000 justifiés », tous ceux qui ont résisté à la Grande Babylone, viendront témoigner. Avec ce rêve, Jung témoigne de sa transformation intérieure, et aussi de sa démarche en tant que « futur directeur » de sa propre école. L'archétype de l'alchimie revêt ici toute sa valeur, s'il est associé à la symbolique des nombres et, ici, en l'occurrence à celle du nombre douze. Il est évident qu'un tel rêve, ne peut surgir dans l'esprit de tout un chacun, car nos rêves sont issus de nos rencontres, de nos expériences et sont également puisés dans nos connaissances.

Jung, passionné par l'alchimie, s'est intéressé nous l'avons vu, au Yi-King, aux mythes anciens dont notamment, ceux de l'Égypte ancienne. Jung précise que nous sommes tous rattachés à l'inconscient collectif et que le rêve fera toujours appel à des symboles appartenant à l'humanité et qui ont déjà fait leurs preuves. Pour lui, l'interprétation des rêves se réalise à partir d'associations interdisciplinaires, puisées au sein même des traces mnésiques. Les rêves apparaissent alors comme des outils analytiques. Ils révèlent à nos sens l'« écriture en train de s'écrire ». Ce travail, tentant d'échapper à la normalisation imposée par le mode binaire, réinvente notre propre monde intérieur. Et ce sont les rêves qui rendent compte de cette activité artistique de la psyché humaine. Entre 1913 et 1917, Jung faisait

beaucoup de rêves qu'il analysait et qu'il qualifiait de « *mes phantasmes*²¹⁰ ». Alors qu'il s'interrogeait sur leur nature, Jung percevait en lui une voix qui lui disait²¹¹ : « *Mais qu'est-ce que je fais ? Tout cela n'a sûrement rien à voir avec de la science. Alors qu'est-ce que c'est ? Une voix me dit alors en moi : C'est de l'art* » Il pensait que ses phantasmes ne pouvaient pas être de l'art. « C'est de l'art » insista à nouveau la voix. « *Non, ce n'est pas de l'art, au contraire, reprit Jung, c'est de la nature. Je m'attendais à une contradiction réitérée et à une dispute. Mais comme rien de ce genre ne survint, je réfléchis que la femme en moi ne disposait pas d'un centre de la parole et je lui proposai de se servir de mon langage.* » Jung nous éclaire sur la nature de cette voix en lui prêtant des caractéristiques féminines, ce qui nous renvoie à son concept *d'anima*. Pour lui, l'âme s'exprime au travers d'une voix féminine qui dit que tous les rêves auxquels il est confronté, sont de nature artistique. Il y a, dans le rêve, de la création, qui s'apparente à la troisième voix taoïste. A partir du couple parental binaire, la psyché élabore en effet, une pensée créatrice-fille. En qualifiant « *ses phantasmes* » d'art, Jung précise sa pensée. La troisième voie s'élabore durant le rêve, dépasse et surpasse *la persona* construite par imitation d'images puis, structure à partir de ces dernières, *le moi* qui se réinvente sans cesse. A défaut, l'*objet* s'opposera à lui-même, au sein de ses contraires, et s'y enfermera. Cela interdira chez l'individu toute forme d'expression créatrice, ce qui aura comme conséquence majeure, d'un point de vue philosophique, le pourrissement de l'âme, d'un point de vue psychanalytique, l'apparition des névroses.

Van Gogh ou Marcel Duchamp témoignent, eux aussi, au travers de leurs œuvres, de l'existence d'une troisième voie qui libère la parole. Van Gogh connaissait cette caverne obsessionnelle dont il ne parvenait à s'extraire qu'au travers de l'exacerbation de fortes pulsions qui, en même temps, généraient en lui, « des crises psychiques » intenses, et, par ailleurs, ouvraient les portes à sa créativité refoulée. Antonin Arthaud dira de lui en 1947 : « *Non, Van Gogh n'était pas fou, mais ces peintures étaient des feux grégeois, des bombes atomiques, dont l'angle de vision, à côté de toutes les autres peintures qui sévissaient à cette époque, eût été capable de déranger gravement le conformisme larvaire de la bourgeoisie du Second Empire*²¹². » Il écrira dans sa dernière lettre restée inachevée : « *Vraiment, nous ne pouvons faire parler que nos tableaux.* »

Les huiles de Van Gogh, tels *L'Hôpital Saint -Paul à Saint Rémy-de Provence*²¹³, les

²¹⁰ Jung C. G., *ma vie*, Editions Gallimard, 1966, p. 215.

²¹¹ Ibid p. 132.

²¹² Arthaud A., *Van Gogh ou le Suicidé de la société*, 1947.

²¹³ Van Gogh, *Hôpital Saint-Paul à Saint Rémy-de-Provence*, Huile sur toile, Paris Musée d'Orsay, 63x48 cm, 1889.

deux cyprès²¹⁴, la route avec cyprès et étoiles²¹⁵, l'Eglise d'Auvers²¹⁶ ou encore le Champ de blé aux corbeaux²¹⁷, sont des traductions possibles du monde qui nous entoure. Elles rendent compte de l'objet dans son état premier de perception. Van Gogh possède la faculté de lire dans son système Pc-Cs décrit par Freud. Il perçoit le monde à la naissance de la trace, avant la lettre. Aucun « logiciel de normalisation » n'est encore venu altérer « le perçu ». Et quand il peint, il transcrit ce qu'il ressent et non pas ce qu'il voit et, pour reprendre un terme de Lacan, un réel vierge, non encore pollué par la règle morale ou religieuse. Comme la première mouture du raisin, la toute première huile à froid, rien n'est venu travestir l'essence même de l'objet.

Quand Marcel Duchamp peint « le nu descendant un escalier n° 2 »²¹⁸, à la différence de Van Gogh, il renonce à son moi et à ses projections. Il ne veut pas être dupe de ses propres représentations, qu'il pressent polluées, par des modèles qui ne lui appartiennent pas. Il s'interdit la loi et la refoule par pourrissement de l'objet, alors que Van Gogh pénètre l'objet dès son premier trait de symbolisation. « Dans une nécrologie rédigée par Jasper Johns, Duchamp est décrit comme « l'un des artistes pionniers de ce siècle » qui a « franchi les frontières rétiniennes établies par l'impressionnisme, pour atteindre un domaine où le langage, la pensée, et la vision, réagissent réciproquement les uns sur les autres – il a changé les conditions de l'être au monde. »²¹⁹ C'est ainsi que dès 1916, il invente le « Ready-made ». Sa démarche esthétique « repose sur un pari : la présentation de la forme doit déclencher le jeu des représentations symboliques »²²⁰. Les objets sélectionnés sont « finis » par nature et sont présentés au public sans aucune intervention ni retouche de l'artiste. Recréer le monde, ou en tout cas, repartir de son écriture originelle, fut vraisemblablement son désir. Quelle meilleure promesse que celle d'un monde nouveau non souillé par la loi ? Quelle œuvre plus que la Boîte en valise²²¹, peut davantage témoigner de la réalité du moi ? Celui qui regarde, devient artiste en créant sa propre perception de l'objet, après en avoir dessiné lui-même les

²¹⁴ Van Gogh, *les deux cyprès*, Huile sur toile, New York, Metropolitan, Museum of Art, 95x73 cm, 1889.

²¹⁵ Van Gogh, *la route avec cyprès et étoiles*, Huile sur toile, Otterlo, Rijksmuseum Kröler-Müller, 93x73cm, 1890.

²¹⁶ Van Gogh, *l'Eglise d'Auvers*, Huile sur toile, Paris Musée d'Orsay, 94x74 cm, 1890.

²¹⁷ Van Gogh, *le Champ de blé aux corbeaux*, Huile sur toile, Amsterdam, Rijksmuseum, 50,5x100, 5cm, 1890.

²¹⁸ Duchamp M., *le nu descendant un escalier n° 2*, huile sur toile, Philadelphie, Museum of Art, collection Arensberg, 146x89 cm, 1912.

²¹⁹ Nauman, M. Francis, *Marcel Duchamp, l'Art à l'Ere de la reproduction mécanisée*, Editions Hazan, Paris 1999.

²²⁰ Duchamp M., *Un jeu avec les représentations mentales*, <http://www.pholophil.com/philosophie/representation/Analyse/ready-made.htm>.

²²¹ Marcel Duchamp, *la Boite en valise*, « boîte à tirettes gainée de cuir, contenant la reproduction fidèle en couleur, découpage, estampage ou objets réduits de verres, peintures, aquarelles, dessins, ready-made;/dont l'ensemble (69 items) représente l'œuvre à peu près complète de l'artiste entre 1910 et 1937 », 40x40x10 cm, 1941.

contours.

Phantasmes de Jung, « délires » de Van Gogh ou encore, « nouveau messie » avec Duchamp, nous touchons, ici, à « la folie artistique », qui n'est que folie, parce qu'elle échappe à la norme de tous ceux qui la perçoivent en tant que telle : différente, anormale, étrange, libératrice, dangereuse car non connue, non cernable, peu ou pas du tout définie, sans bornes ni limites. Cette voie empruntée par Van Gogh, Duchamp et bien d'autres, est bien cette voix féminine que Jung entendait et, parfois, comme pour Van Gogh, qui se faisait rageuse. C'est à ce seul prix qu'il parvenait à échapper aux chaînes que lui imposait l'archétype du *diable*. L'art est arrogant, cynique, incorrect, parfois obscène, dérangeant, provocateur, comique ou triste, expressif ou suggestif, évoque ou ne dit rien. Mais l'art sort du cadre de ce que la nature n'aurait jamais pu imaginer d'elle-même. Il est à la fois un possible et un impossible, tout à la fois, rêve et réalité.

5) **Le Soi** : archétype de l'harmonisation du moi avec « la création »

Atteindre le but ultime de toute initiation, c'est parvenir au dernier et troisième niveau du compagnonnage, le stade de la Maîtrise. *Le monde* (Planche VII, fig. 16, lame XXI du tarot initiatique) symbolise cet aboutissement. L'initié occupe le centre d'une mandorle qui représente la couronne de laurier des Justes. Il tient dans sa main le bâton d'Hermès prouvant qu'il a réalisé le lien entre les énergies du ciel et de la terre. Par cette alliance, l'Etoile de David est reconstituée (Planche XII, fig. 32, (3)). Les quatre évangélistes occupent les quatre coins de la lame. Le cycle est alors bouclé, une nouvelle vie s'offre à celui qui parvient à ce stade. Pour l'Eglise catholique, c'est la victoire du Christ sur le Diable : Satan est alors vaincu et avec lui toutes les représentations de l'orgueil. Pour la psychanalyse, *l'effraction du symbolique* est résolue, tous les processus physiologiques du nettoyage psychique sont achevés. Pour les alchimistes, c'est passer *de l'ombre à la lumière* ou encore, transmuter le plomb en or. Mais c'est assurément *dissoudre l'ombre* dans toutes ses composantes, celles qui n'ont pu s'amalgamer harmonieusement au *moi*, à « la terre psychique ».

Faire advenir *le Soi*, c'est sublimer *son moi*. Il représente chez Jung, l'archétype primordial du processus d'individuation. Si *le moi* se maintient en état de boucle que lui impose le mode binaire, il campera alors la victoire de l'égo. Cette victoire de l'égo constitue alors une défaite pour la psyché qui n'a pas accompli « sa révolution libératrice ». Visiter l'inconscient, ne pas le refouler ou ne pas tenter de l'éradiquer (vaincre le mal pour le bien), c'est permettre à la psyché d'intégrer ses contraires, tout simplement par la prise de conscience du contenu de nos instances psychiques (ombre et lumière). C'est le but que

poursuit le processus d'individuation jungien : se frotter à ses archétypes, les visiter, *l'anima/animus, la persona, le moi, l'enfant intérieur, l'ombre, etc.*

Le Soi s'accomplit par la réunification des contraires. Les conscientiser, c'est en quelque sorte en comprendre la teneur et leur indispensable utilité fonctionnelle au sein de la psyché humaine. Qualifier les contraires de mal ou de bien, c'est fausser la compréhension de l'utilité des forces antagonistes qui président physiologiquement et naturellement à la vie. Le but du *Soi* n'est pas de vaincre tel ou tel antagoniste, mais de supplanter toutes formes de croyances ou de pensées morales ou religieuses qui s'imposent en qualité de mode directeur de la psyché humaine. Cette dernière, doit dépasser le mode binaire qui ne représente qu'une étape physiologique de *l'individuation*. Conserver ce mode en tant que croyance ou vérité absolue, c'est maintenir la psyché à son premier stade de développement. Le stade adulte est atteint par l'appropriation des modalités ternaires, propres aux nécessités physiologiques psychiques. *Le Soi* définit ainsi pour la psyché un concept d'harmonisation entre « le dehors » et « le dedans ». *Le Soi* de Jung n'est peut-être pas si éloigné du soi de H. D. Thoreau²²² qui, sous la plume de Michel Granger²²³ s'exprime en ces termes : « *Puisque le soi est colonisé par les mots d'autrui, il convient de décaper l'outil qui aide le sujet à façonner sa pensée, d'où s'ensuit la nécessité de filtrer le langage pour éliminer les scories de l'opinion majoritaire.* » Sandra Laugier écrira de lui : « *La lecture de Thoreau permet de comprendre le sens et la nécessité de la désobéissance civile aujourd'hui, et son essence démocratique. Car la résistance au gouvernement est un rappel du fondement de la démocratie, qui a pour condition l'expression égale de chacun, la recherche d'une parole authentique et juste. La désobéissance civile est une manière de reprendre possession de sa voix bafouée, comme revendication personnalisée et publique, au nom de ce que la collectivité des citoyens réclame.* »²²⁴ *L'effraction du symbolique* répond à cette nécessité de redonner le verbe juste à la parole tout comme nous y invite par ailleurs, *le mâ khrôou* de la déesse Maât. Dépouler *le moi* de toutes ses instances parasites c'est, pour reprendre l'expression de Michel Granger, « décaper l'outil » qui produira sa naturelle conversion au *Soi*.

²²² Thoreau, H. D. (1817-1862) est un philosophe américain devenu célèbre pour son ouvrage écrit en 1849 « la désobéissance civile ».

²²³ Granger M., *Décaper les consciences*, article consacré à H. D. Thoreau et paru dans philosophie magazine, numéro 51, 2011, p. 77.

²²⁴ Laugier S., Commentaire sur l'article consacré à H.D. Thoreau : « *Résistance au gouvernement civil* », philosophie magazine, numéro 51, 2011, p. 50.

III CONCLUSION au PROCESSUS d'INDIVIDUATION

Persona, moi et Soi constituent les trois temps que l'on retrouve également dans les trois degrés du compagnonnage : apprenti, ouvrier et maître. Ce sont enfin les trois niveaux de conscience que l'initié doit atteindre pour recouvrer *son unité perdue*, c'est-à-dire un état d'androgynie²²⁵. La définition du *Soi* jungien fait écho à la parole de Jésus qui, dans l'Évangile de Thomas, s'adressant à ses disciples, leur dit : « *Lorsque vous ferez les deux < être > un, et que vous ferez le dedans comme le dehors et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas ! Et si vous faites le mâle et la femelle en un seul, afin que le mâle ne soit plus mâle et que la femelle ne soit plus femelle, alors vous entrerez dans le Royaume* ». Le Royaume pourrait bien être alors symbolisé par *le Monde* (lame XXI des tarots), qui réunit à la fois le ternaire (ce que nous devons aider à advenir) et le quaternaire (la Création).

Selon Jung, ces trois phases se structurent, la première, autour de la duplication de *l'objet*, phase durant laquelle les traces mnésiques se structurent en tronc commun. C'est le stade de *la persona*. La deuxième, construit *le moi* au-delà de la structuration binaire dite en miroir, par l'élaboration de structures psychiques arborescentes. La troisième, résulte de l'effraction des énergies qui lient le symbolique, effraction responsable de la fission de *l'objet* *duel*. Ce processus vise à opérer un nettoyage en profondeur de toutes les structures aberrantes faisant écran à l'élaboration du *moi*. La planche XV (fig. 36) met en valeur les analogies qui existent entre les trois phases de l'individuation de Jung, les trois déterminatifs et buts du tarot initiatique, et également les trois étapes du compagnonnage.

Ramenés au processus alchimique et si l'on s'en remet aux trois rêves de Nazari, ces trois temps correspondent à deux stades essentiels de transformation : *la fausse transmutation sophistique* ou *transmutation réelle usuelle* et *la transmutation divine dite réelle philosophique*²²⁶. La gravure que propose le traité de Nazari sur *la fausse transmutation sophistique* représente un âne assis sur une corne d'abondance, jouant de la trompette (celle

²²⁵ Platon, *Le mythe de l'androgynie*, Banquet, 189d-193d : « *en effet, notre nature originelle n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, loin de là. D'abord il y avait trois genres, chez les hommes, et non pas deux comme aujourd'hui, le masculin et le féminin; un troisième était composé des deux autres: le nom en a subsisté, mais la chose a disparu : alors le réel androgynie, espèce et nom, réunissait en un seul être le principe mâle et le principe femelle; il n'en est plus ainsi, et le nom seul est demeuré, comme une injure* ». Cette idée fut du reste reprise par Mircea Eliade (*Méphisophélès et l'androgynie*, Paris, Gallimard, Collection "Idées", n° 435, 1962 : extrait du sous-chapitre : "le mythe de l'androgynie", pages 149-155 » : *L'androgynie est également attestée dans l'Évangile de Thomas, qui, sans être un ouvrage gnostique à proprement parler, témoigne de l'atmosphère mystique du christianisme naissant. Remanié et réinterprété, cet ouvrage fut d'ailleurs assez populaire parmi les premiers gnostiques, et la traduction en dialecte sahidique figurait dans la bibliothèque gnostique de Khénoboskion.*

²²⁶ Nazari G. B., *Della Transmutatione metallica sognitre, 1572*, In *L'Alchimie à la Cour de Côme I^{er} de Médicis, savoirs, culture et politique*, Alfrédo Périfano, Ed. Honoré Champion, Paris 1997.

du Jugement dernier) alors que des singes dansent en cercle autour de lui (Planche XVI, fig. 38). Cette image nous renvoie à *la roue de fortune* (Planche XVI, fig. 39). Celle-ci fut vraisemblablement inspirée par l'imagerie médiévale (Planche XVI, fig. 37) symbolisant tout à la fois, la loi cyclique universelle qui préside aussi bien à la destinée des étoiles qu'à celle de l'homme, avec la transformation intérieure de l'âme. Mais le grand travail alchimique de *la transmutation divine dite réelle philosophique* s'opère avec *le diable* (Planche X, fig. 23). Par ces deux allégories, Nazari précise que cette transformation passe par deux écoles possibles. Celle de « la fausse transmutation sophistiquée » qui ne résout pas l'essentiel des névroses humaines et où la psyché est soignée à moindre frais, et celle de la transmutation divine dite réelle philosophique. Dans le premier cas, la fête continue et le « tourner en rond » individuel et social peut se poursuivre sans crainte d'aucune remise en question. Cette allégorie semble nous dire que les monopoles de la pensée, et de manière générale, les institutions, ont encore de beaux jours devant elles. Cette logique respecte les lois du binaire dont elle ne dépassera pas les frontières. Nazari suggère ici que créer des règles et des lois sans que celles-ci ne soient jamais véritablement remises en cause, c'est enfermer la nature humaine et la psyché dans un carcan dégénératif. Ne pas dépasser le stade de *la tempérance ou encore celui de la persona*, c'est s'interdire toute forme de liberté psychique. Avec la seconde, Nazari montre que la transformation peut s'opérer bien au-delà des limites imposées par le mode binaire. Mais pour cela, nous devons affronter *le diable* (lame XV) qui en est le symbole vivant.

L'individuation de Jung se présente comme une physiologie de la conscientisation. On en trouve sa définition dans l'ouvrage : « Le vocabulaire de Jung »²²⁷ : « *Processus naturel de transformation intérieure, vécu consciemment ou non, par lequel un être devient « un « individu » psychologique, c'est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité.* »²²⁸ Elle suit une logique que l'on retrouve dans le chemin initiatique. L'homme devient meilleur, en ce sens qu'il échappe à ses peurs, à ses angoisses, et aux croyances, que lui impose la caverne judéo-chrétienne. D'une certaine manière, il campe les préceptes majeurs de l'école de la transformation, celle du Dieu Thot de l'Égypte ancienne. Par son enseignement, Jung milite pour une psyché libre et créatrice, exempte de toute forme de névroses. De par ses concepts, alchimique, animique et de synchronicité, il laisse entrevoir les modalités qui président à la physiologie analytique. L'approche transdisciplinaire qu'il met en avant, tout le long de son œuvre, nous ouvre des voies nouvelles. Que l'on parle de *traces*

²²⁷ Collectif : Agnel A., Cazenave M., Dorly C., Krakowiak S., Leterrier M., Thibaudier V., *Le vocabulaire de Jung*, Collection dirigée par J. P. Zarader, Ellipses Edition, Paris 2011, p. 70.

²²⁸ Jung C. G., *La guérison psychologique*, Genève, Georg, 1970.

mnésiques, pour reprendre l'expression de Freud, ou bien de gravure en miroir, ou encore de structuration binaire, ou bien aussi de formation du tronc commun, on est toujours dans la première phase structurelle de *l'objet*. Pour Jung, cet *objet* prendra la coloration de *la persona*, comme il avait prise celle du « ça », avec Freud.

Si on progresse un peu plus dans les investigations, l'imagerie judéo-chrétienne livre ses secrets cachés derrière des écritures symboliques, une imagerie populaire qui remonte au Moyen-âge pour l'essentiel, et qui n'est pas destinée qu'aux enfants. Les sept péchés capitaux représentent un véritable inventaire des pathologies comportementales. Ils correspondent tous, comme nous l'avons vu, à des dérives structurelles : les *calcifications de la persona*. Cette connaissance ne se limite pas au seul Moyen-âge mais remonte aux sources des civilisations anciennes. Les mythes d'Œdipe, du prisonnier de la caverne de Platon, de la résurrection d'Osiris, celle d'Horus, nous renseignent sur l'écriture psychique.

Le concept de l'âme demeure en grande partie, lié à la religion ou à des croyances issues de la nuit des temps. Et pourtant, Jung nous éclaire à ce sujet et nous montre que, derrière le mot, il y a toujours plus que le mot lui-même. L'âme doit faire partie du vocabulaire psychanalytique. Comme il le suggère, l'âme représente toutes les potentialités énergétiques de la psyché, et en conséquence, témoigne de tous les actes passés de tout un chacun. Avec les travaux de Jung, et avant lui, ceux de Freud, nous savons désormais que l'écriture psychique existe à l'état de traces. Mais, sans *la pulsion* qui les traverse, ces traces demeureront muettes et ne délivreront aucune information. *La pulsion* décrite par Freud demeure essentielle, et pour la gravure des *traces mnésiques* et pour leur lecture. Jung avait bien compris cet enjeu. Le concept archétypique en est la preuve. Toute structure psychique n'existe qu'au travers d'une énergie, *d'une pulsion* qui la met en œuvre.

Pour certains, Satan, relève de la pure imagination, pour d'autres, il représente le fruit de tous leurs malheurs. Mais, à la lumière des travaux de Jung, les sept péchés capitaux de la pensée judéo-chrétienne prennent une tout autre signification. L'orgueil résulte de cette construction par manque d'identification au caractère masculin. L'équilibre que prône Jung, entre *anima* et *animus*, est primordial pour la santé psychique. La société actuelle compte nombre de ces démons qui n'ont pu s'identifier qu'au travers d'eux-mêmes, c'est-à-dire en images qui se répètent à l'infini, et devenant vides de sens. Par simple besoin de reconnaissance, la nécessité de paraître est devenue légion. Tout est dans la reproduction des images de « l'autre », ne laissant pas de place à l'art en soi, qui permet l'élaboration du *moi*, et à terme la réalisation du *Soi*. Satan est bien vivant, mais sur un plan vibratoire. L'homme est responsable de cette création psychique qui résulte de la « calcification de la persona ».

L'homme se retrouve contaminé par cette structure psychique aberrante, puis il contamine son environnement proche. C'est ainsi que l'Humanité toute entière, peut-être frappée par ce mal.

Ce mal est révélé par l'Apocalypse, qui accompagne le Jugement dernier, ou Fin du Monde, vocables qui désignent également des fins de cycles, où les modes directeurs, devront laisser la place à d'autres modes. *L'effraction du symbolique* correspond à l'« Apocalypse psychique » annoncée par Jung en 1940. La Civilisation judéo-chrétienne porte vraisemblablement une grande responsabilité dans le chaos psychique et sociétal auquel l'homme est actuellement confronté. La pensée du Christ ne doit pas être interprétée au travers du bien et du mal, concepts binaires qui ne sont utilisés par la psyché que lors de la phase physiologique correspondant à la *structuration du tronc commun*. Le Christ, au contraire, invite l'homme à se dépasser, ce qui correspond à la deuxième phase du processus d'individuation, la *structuration en arborescence*. « On comprendra dès lors que la connaissance d'un tiers inclus, ou l'idée d'un *Unus Mundus* qui justifie la conjonction des opposés, ne sont en rien irrationnelles en soi : elles se veulent transrationnelles, et comme il n'y a de vie que dans l'unité des différences, on ne peut sans doute penser que dans l'inclusion – à un autre niveau – des séparations d'ici-bas par le truchement d'une raison qui se transcende elle-même et, selon le mot de saint Augustin, connaît son embrasement.»²²⁹

Mais le Jugement dernier de l'Égypte ancienne nous renseigne également sur la nature de l'âme. Elle met en scène le Dieu Thot, Directeur des âmes. Rien d'étonnant qu'il soit également considéré comme le Dieu des mathématiques, puisque l'âme représente une potentialité énergétique, ce que Jung envisage au travers de son concept animique. L'âme peut donc se mesurer, c'est d'ailleurs, ce à quoi s'emploie Thot lors de la scène du Jugement dernier, (Psychostasis) où il consulte le livre de vie du défunt. Il prend ainsi connaissance de tous ses actes passés. Cette symbolique laisse entendre que nos actes sont comptabilisés par la psyché et qu'ils peuvent être « lus », lors de *l'effraction du symbolique*.

²²⁹ Cazenave M., *Jung revisité, I - La réalité de l'âme*, Editions Entrelacs, Paris, 2011, p. 100.

TROISIEME PARTIE

LACAN

LACAN

Topiques, « l'objet a » et la pétrification de l'angoisse

Réel et symbolique chinoise et égyptienne

Réel ou méiose du subconscient

Concept de mathématisation : une représentation graphique du binaire et du ternaire

Hainamoration et mode binaire

La perversion, une impasse du binaire, deux cas à l'étude : Gilles de Rais et Adolf Hitler

Réel, Tao chinois et ternaire

I – LES CONCEPTS

Bien lire Lacan devient possible grâce aux éclairages donnés à la Fonction analytique, tout d'abord par Freud, ensuite par Jung. Lacan comprendra très rapidement tout l'enjeu qui se déroule au sein de la psyché entre ce qu'il décrira comme *l'hainamoration* qui est une justification du mode binaire, et son approche du ternaire au travers du Tao chinois. Dans le chapitre consacré aux topiques développées par lui, nous verrons que son concept « imaginaire-réel-symbolique », est déjà dans une approche ternaire. Avec celui de *l'objet a*, Lacan donnera du sens au tandem « angoisse/désir » qui, pour lui, conduit à la névrose perverse. Par ailleurs, pour Lacan, comme pour Freud « *l'inconscient est structuré comme un langage* ». Si Lacan utilise la linguistique afin d'illustrer son propos, il n'écartera pas la possibilité d'une écriture mathématique. Afin d'enrichir son propos, avec « la méiose du subconscient », nous avons développé l'idée d'une autre possible écriture. Par ailleurs, la représentation mathématique que nous proposerons dans ce chapitre n'émane pas du travail de Lacan, mais conforte son propos quand il parle d'une « *possible mathématisation* ». *L'hainamoration* ou *modalité binaire* sera illustrée par l'équation du second degré, *le réel* ou *modalité ternaire* par celle du troisième degré.

A) TOPIQUES

1) Imaginaire, Réel et symbolique

Du premier novembre 1953 jusqu'au 7 juillet 1954, Lacan campe les bases de sa première topique : « *Ce n'est pas un plan préconçu dont j'espère que l'ensemble vous manifestera la rigueur, (...) sur un cas particulièrement significatif parce qu'il montre de façon réduite le jeu réciproque de ces trois grands termes dont nous avons déjà eu l'occasion de faire état – l'imaginaire, le symbolique et le réel. Sans ces trois systèmes de références, impossible de rien comprendre à la technique et à l'expérience freudienne* ». Il précisera « *Ces trois termes que j'ai frayés de Freud* »²³⁰. Tout comme Jung, il s'est inspiré des travaux de Freud qui fut leur maître à tous les deux. Ce dernier, dans ses deux premières topiques, de 1895 et de 1923, jette les bases sur trois structures possibles de la psyché : *conscient* ou *ça*, *préconscient* ou *moi*, puis *inconscient* et *surmoi*. Comme en témoigne la Planche I (fig. 1), les correspondances entre les topiques de Freud, celles de Jung et de Lacan sont souvent superposables. Chacun développera sa thèse avec l'idée que la physiologie analytique se déroule selon trois phases distinctes.

Avec *l'imaginaire*, Lacan illustre un processus de présentation des images correspondant au *conscient* ou au *ça* de Freud et à *la persona* de Jung. Tous trois comprirent que le mode de gravure en miroir constituait un préalable au développement de la psyché. *Les traces mnésiques provisoires*, dont parle Freud dans « le Bloc-notes magique », appartiennent plus à une *fonction perceptive psychique* qu'à un « appareil » comme il le décrivait lui-même. Cette étape physiologique correspond à la structuration du *tronc commun*, selon le mode binaire, comme nous le verrons plus loin. *L'imaginaire* correspond à ce champ de travail produit par le rapport de l'être à l'image. Cet imaginaire-là ne fait pas référence à l'imagination, il n'appartient pas non plus au domaine du fantasme. Pour Lacan, *l'imaginaire* nous renvoie sans cesse à ce qui existe et se manifeste à nous en tant que présence immédiate (le sein de la mère, la découverte de notre corps morcelé...). *L'imaginaire*, c'est le produit du miroir de l'objet sur notre vide intérieur, notre matrice originelle. La structuration en mode ternaire, processus des arborescences, se retrouve dans ce que Freud nomme *préconscient* et *inconscient*. Jung inclut également *le moi* et *l'ombre*, dans cette phase représentant des stades complémentaires au sein desquels la psyché puise ses sources, de *l'ombre* au *moi*. Lacan désignera cette deuxième

²³⁰ Lacan J., *Le séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud, 1953-1954*, Paris Seuil 1975, p. 87.

phase par le vocable de *réel*. Pour lui enfin, *le symbolique* constitue la troisième phase, expression du langage et de l'écriture laissant voir et entendre ce que *le réel* a produit.

2) Le réel, « patrie » des trois grands A : l'Art, l'Autre et l'Amour

C'est en 1961, lors de son séminaire sur « *L'identification* »²³¹, que Lacan jettera les bases de son enseignement, en l'articulant sur la notion du *réel*. La logique et la topologie seront représentées comme deux outils indispensables, pour comprendre le rapport qui existe entre le sujet et son signifiant. Il reprend dans le séminaire IX ce qu'il avait déjà énoncé dans « *Subversion du sujet et dialectique du désir* »²³² : deux figures topologiques qui étudient les relations du lieu avec le discours, *le tore* et *le cross-cap* figureront l'un, la demande et le désir, l'autre, le fantasme soit le sujet dans son rapport à *l'objet*. C'est une rhétorique qui met en lumière l'espace de castration. Dans son séminaire sur l'identification, il parlera de retournement et d'inversion, et pour désigner *le réel*, s'en réfère à une phrase de Kant « *Ein leerer gegenstand ohne begriff* » (un objet le plus vide de concept sans saisie possible avec la main). Lacan en parle dans *le Sinthome* (p.93 de l'édition de l'Association freudienne). *Le réel*, Charley Supper²³³ l'interprète comme « *étant l'endroit où se trouvent archivés à foison tous les outils nécessaires à l'exercice de l'art. C'est la demeure des trois grands A « l'Art, l'Autre et l'Amour ».* On y trouve en nombre infini toutes les lettres nécessaires à l'écriture d'un roman ». Pour Lacan, c'est tout simplement l'impossible, toutefois, étape incontournable, lieu des deux autres concepts que sont *l'imaginaire* et *le symbolique*.

Bruno Dal-Palu écrit²³⁴ : « *Si le symbolique est de l'ordre du signifiant, tandis que l'imaginaire se différencie de ce dernier, pour autant, leur nouage produit du sens alors que le réel distinct des deux autres fait exister ce sens* ». *Le réel* produit du sens, il n'est pas un trou noir ne servant que de passerelle inerte. Il peut se penser en tant que creuset alchimique, un lieu de transmutation de la substance brute, extraite de *l'imaginaire* et qui retournera au *symbolique*. Cette logique n'échappera pas à Lacan, non plus cette évidence, de l'existence de cette passerelle qu'il nomme *réel*²³⁵. « *Il est alors difficile de concevoir comment ces dimensions indépendantes tiennent pour autant ensemble, car la nomination nous démontre qu'elles tiennent effectivement ensemble (...)* Comment trois choses distinctes, au point de

²³¹ Lacan J., *Le Séminaire IX, L'identification* (inédit), 1961-1963.

²³² Lacan J., *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, in *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 299.

²³³ Supper C., *Illettrisme, topologie et psychanalyse*, édité octobre 2006, Groupe psychanalytique européen de recherche et de formation sur les causes de l'illettrisme.

²³⁴ Dal-Palu, *l'énigme testamentaire de Lacan* in « *Etudes psychanalytiques* », l'Harmattan, 2004, p. 205.

²³⁵ *Ibid*, p. 205.

n'avoir entre elles deux à deux aucun lien, peuvent-elles tout de même se lier à trois et uniquement à trois? ». De cette trilogie Lacan fera son cheval de bataille²³⁶.

3) Le nœud borroméen

En 1972, la découverte par Lacan du blason héraldique d'une famille noble italienne du XVI^e siècle, les Borromée, donnera naissance à son concept du *nœud borroméen* : « *Historiquement, le nœud borroméen ne se trouve pas sous le pied d'un cheval. (...) j'ai eu immédiatement la certitude que c'était là quelque chose de précieux pour ce que j'avais à expliquer (...) les trois ronds ne sont donc venus comme bague au doigt, et j'ai tout de suite su que le nœud m'incitait à énoncer du symbolique, de l'imaginaire et du réel, quelque chose qui homogénéisait.* » Ce blason représente trois nœuds imbriqués les uns dans les autres (imaginaire, réel et symbolique), complémentaires, ne traduisant rien s'ils sont isolés de cette logique ternaire. Ils symbolisent la trinité et aussi l'unité. Chaque nœud existe en tant que stade autonome et distinct mais, en réalité, pas l'un sans l'autre, auquel il lui est sans cesse rattaché, et redevable de sa propre réalité. Lacan choisit ces trois entités, comme concepts fondateurs essentiels à la compréhension de la psychanalyse²³⁷ : « *voilà mes trois ne sont pas les siens. Mes trois sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. J'en suis venu à les situer dans la topologie, celle du nœud borroméen. J'ai donné ça aux miens pour qu'ils se retrouvent par la pratique. Mais s'y retrouvent-ils mieux que la topique léguée par Freud aux siens? »*

Pour la Science, « le réel » est construit sur le mode binaire, les choses existent ou n'existent pas. C'est un infini vide, en tous les cas apparemment vide qui ne demande qu'à être comblé. Plus on occupe les espaces vides plus en apparaissent de nouveau, soit restés cachés, soit provenant du remplissage d'espaces vides. Tout semble fonctionner comme si *le réel* se comportait comme un calculateur, un lieu spécifique à l'assemblage de données brutes, des pièces détachées en quelque sorte. De cet assemblage, qui se réaliserait par combinaisons de caractères, sortirait une infinité de réponses résultantes de ces mécanismes. On pourrait imaginer les pièces d'un puzzle qui pourraient se combiner entre elles pour donner une multitude d'images, quasi infinies, toutes différentes les unes des autres. En fait *le réel* ne contient rien si ce n'est lui-même, il est vide de sens, il est juste « une matrice » qui ne produit du sens que si on la charge en données et en énergie. Il n'y a guère de différence alors, entre « le réel » de la science et *le réel* de Lacan. Seules sont différentes les modalités directrices :

²³⁶ Lacan J., *Le Séminaire XXII, RSI*, 1974/75, inédit, 18/03/1975.

²³⁷ J. A. Miller « *Le séminaire de Caracas (rencontre sur l'enseignement de Lacan et la Psychanalyse en Amérique latine)*, Caracas, 12-15-7-80, in *l'âne*, 1981, p. 81.

pour la science, « le réel » relève du mode binaire, pour Lacan, *le réel* appartient au mode ternaire.

Pour Lacan, les données informatives proviennent de *l'imaginaire* (le monde des images) qui, dans *le réel*, par combinaisons de leurs caractères, donneront du sens à *l'objet*. C'est à ce stade, dans ce contexte impossible, que *le réel* ne rendant pas encore compte de *l'objet*, puisque non-né, à un stade quasi embryonnaire, débutera son travail de procréation psychique. *Le réel* rend compte de la physiologie qui préside non seulement à la déconstruction de *l'objet* (perception morcelée, mode binaire) mais aussi à sa reconstruction (mode ternaire). On peut rattacher à *l'imaginaire* lacanien, le stade de *la persona* jungien, essentiellement constitué d'« entités duelles », construites sur le modèle *anima/animus*. On peut comparer ces entités, aux cellules biologiques mâles et femelles. *Anima* et *animus* pouvant alors, en combinant leurs caractères, donner naissance au *réel* lacanien ou au *moi* jungien, au même titre que ces cellules sexuelles, donneront naissance à un œuf humain. Symboliquement et numéologiquement, le trois ne peut se construire qu'à partir du deux. Il faut en passer par une logique parentale et binaire, aux caractères différents, pour produire du *réel*.

Par cette représentation du nœud borroméen, la topique de Lacan se dynamise. Elle nous renseigne notamment sur l'aspect cyclique du travail de l'information qui, au cours de la cure analytique, permettra une plus parfaite intégration de *l'objet* au sein de la psyché. « Dire et entendre » et à nouveau « bien le dire » et « bien l'entendre », seront garants d'un bon apprentissage chez l'être humain et aussi du parfait déroulement de la cure analytique. Entendre ce qui fut mal entendu, c'est remodeler *le signifiant* initial en redonnant du sens à la trace. *Le réel* de Lacan nous renvoie à la RAM informatique et à la représentation de sa matrice (Planche II, fig. 2). On peut encore se l'imaginer en regardant la planche III (fig. 3 ter). Pour reprendre son idée, *le réel* devient également « un impossible », car il ne se manifeste qu'au travers de la pulsion, que Freud décrit dès 1896. Sans pulsion, pas de manifestation psychique, et donc, pas de *réel*, ni à fortiori *d'imaginaire* et de *symbolique*, qui ne seront activés, que s'ils sont mis « sous tension ».

1) Le réel et la symbolique chinoise et égyptienne

Lacan, tout comme Jung, s'intéressa à la symbolique chinoise. Sous l'aspect de la symbolique, terme à différencier du *symbolique* lacanien, *le réel* peut-être comparé au dragon et au lotus :

Le dragon crache le feu vital qu'il nourrit dans son sein, mais il est aussi un lieu de transformation. Il symbolise l'énergie et le creuset alchimique dans lequel il va produire ces dernières. On y reconnaîtra la pulsion dont parle Freud. Ce feu d'origine céleste porte le verbe originel, créateur « du Tout ». Le dragon chinois se rapproche ainsi de la déesse Hathor égyptienne. Tous deux sont des matrices, au sein desquelles, se combinent des principes actifs et énergétiques. La Chine ancienne distingue six dragons différents qui représentent chacun une des étapes de la transformation. L'oracle chinois du yi-King met en œuvre 64 hexagrammes qui représentent « *les paysages de l'âme* ». Y sont transcrites, toutes les configurations possibles de la nature humaine. Le Taoïsme s'approprie le symbole du dragon, le Tao c'est le dragon, lieu et science des transformations. Bien que ce dernier apparaisse également comme un signe de feu alliant le signe d'eau, il n'en reste pas moins, le symbole absolu du lieu cosmique. En effet, d'un point de vue alchimique, le signe d'eau n'est pas représentatif de l'eau physique mais de l'eau igné des alchimistes, celle qui contient les germes créateurs de la vie (dans l'air). Cette même eau se retrouve dans la rosée matinale des prés, ingrédient indispensable pour transmuter le plomb en or. Mais la juxtaposition des deux signes, eau et feu, annonce également la complémentarité duelle que vont générer Yin en tant que maître des mondes aquatiques, et Yang, en qualité de maître des régions solaires. Le dragon symbolise en fait la pluie céleste qui féconde la terre. De la gueule du dragon surgissent parfois des feuillages. Il s'identifie alors au principe de germination. On le retrouve dans la symbolique du Dieu égyptien, Hapy, sortant de sa caverne sur l'Île d'Eléphantine lorsque l'étoile Sothis, de la constellation du chien (Sirius l'aboyeur), annonce la crue du Nil. Hapy, divinité engrossée, symbolise le principe fécondateur, issu de la matrice Hathor, actif vers le 15 juin de chaque année²³⁸. Le dragon, en sa qualité de régulateur des contraires (yin et yang), devient l'emblème de l'Empereur chinois. A son tour, ce dernier doit se comporter comme un lien entre le ciel et la terre, il n'est pas créateur de vérités mais le tabernacle des régulations des conflits humains. Sa parole ne peut faire l'objet d'une quelconque contestation, car elle contient le verbe juste qui coupe et tranche. Dans le tarot initiatique du Moyen-âge, *l'Empereur* occupe la quatrième lame avec pour emblème, un dragon.

Le lotus apparaît sur des eaux troubles et stagnantes. Dans la Chine ancienne, il symbolise aussi la toute première apparition de la vie « *sur l'immensité neutre des eaux*

²³⁸ Moret A. *La mise à mort du dieu en Egypte*, Les larmes d'Isis et la crue : « *La nuit de la goutte* » est toujours célébrée le 18 juin dans le calendrier copte. « *Les Egyptiens disent qu'Isis pleure Osiris quand le fleuve commence à croître ; et quand il inonde les champs, ils disent que ce sont les larmes d'Isis* » (Pausanias-De Phocicis, X, 323), Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1927, p. 31.

primordiales.²³⁹» Dans l'Égypte ancienne, le lotus naît également de l'océan primordial. Le soleil et le démiurge jaillissent de son cœur. Le lotus et la déesse Hathor apparaissent comme des lieux où se déroule *l'expérience*, pour reprendre le terme de Lacan. Du château (hat) surgira Horus (hor), mythologiquement, fils d'Osiris (Dieu garant des âmes, gardien des portes de l'enfer) et d'Isis (déesse lunaire). Précisons qu'Osiris est lui-même soleil de la nuit (se reflétant dans la lune et dynamisant notre conscience). Hathor symbolise le lieu cosmique où se combinent les énergies stellaires, lunaires et solaires. Horus représente l'âme incarnée. Hathor c'est l'athanor cosmique où se déroule la transmutation alchimique « étoiles-lune-soleil ». En Inde le lotus à huit pétales symbolise la potentialité cosmique à huit dimensions d'où surgit toute forme de vie. Il est Bouddha, le non affecté, le non souillé par la nature boueuse de l'existence incarnée. Rien n'est encore défini, rien n'existe encore et pourtant toute la potentialité est là. Le tout dans le rien et pourtant ce rien contenant le tout. Bouddha symbolise la matrice originelle, de laquelle, tout émane. La philosophie karmique représente les sept centres vitaux énergétiques de la colonne vertébrale, sous forme de lotus. Le lotus aux 4, 6, 10, 12, 16, 20 et 1000 pétales. Le nirvana émerge du lotus aux 1000 pétales, il est la promesse d'un devenir accompli et total qui, dans un premier temps, se manifestera dans l'expansion, puis, dans un second temps, dans le retour à la source. Le lotus symbolise le parfait archétype de la primordialité, la garantie absolue que la vie ne peut que renaître et ne jamais s'éteindre, il est *la vulve archétypique*²⁴⁰, où se déroule *la méiose cosmique*. Pour Lacan, *le réel* est cette chose qui ne s'interrompt pas, comme finalement, nourrie par un feu incessant qui, sous les traits du dragon, exige comme lui, un lieu : la matrice, et un feu : la pulsion.

2) L'objet du désir

a) : Objet a

D'un point de vue mathématique, et sous l'éclairage de Lacan, on pourrait écrire de tel ou tel *objet* : « symbolique » – « imaginaire » = « délit du réel ». Ce délit du réel est une perte de substance de *l'objet*, comme quelque chose qui aurait été oublié. Les analystes lacaniens désignent *ce délit du réel* en tant qu'« objet petit a » ou « objet a », et qui est cause du désir. Ce dernier apparaît comme vide à combler entre ce que j'ai appris de l'autre et ce que je n'ai pas su ou pu en garder. Pour Lacan, il reste caché à la conscience et échappe ainsi

²³⁹ Chevalier J. Gheerbrandt A., *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Paris, 1982, p. 461.

²⁴⁰ Miller J. A., *Le séminaire de Caracas (rencontre sur l'enseignement de Lacan et la Psychanalyse en Amérique latine)*, Caracas, 12-15-7-80, in *l'âne*, 1981, p. 81.

à toute forme de symbolisation en se détachant du *signifiant*. C'est ainsi que *les trois grands A* de Lacan peuvent être perçus en tant que « délits du réel ». Pour lui, leur demeure est *le réel*, ils en sont en tous les cas l'expression ou l'une de ses formes. *L'objet a* reprend la notion de l'objet pulsionnel de Freud et celle de Winnicott sur l'objet transitionnel. C'est dans le thème de *l'agalma*, développé par Platon, que Lacan puisera les fondements de son concept de *l'objet du désir*.

b) *Objet pulsionnel et objet du désir chez Freud*

Freud établit la différence entre *le percept* qui est *l'objet aimé* et *l'être aimé* qui est *l'objet sexuel*. *L'objet pulsionnel* imaginé par Freud peut représenter une personne, une chose, une situation, une partie du corps, un évènement. Il crée le désir par disparition de celui-ci. Dès lors, il deviendra *l'objet du désir*. L'expérience initiale, vécue comme plaisir, ne trouvera plus jamais son équivalent et sera moteur du désir en tant que recherche de *l'objet perdu*. Cette recherche ne trouvera satisfaction qu'au travers *d'objets de substitutions*. La sexualité psychique résulte de ces mécanismes de *pulsion*. Freud développe le premier une théorie de la sexualité chez l'enfant qui précèdera la théorie de la séduction²⁴¹ et le complexe d'Œdipe. C'est dans sa lettre adressée à Wilhelm Fliess le 15 octobre 1897²⁴², que Freud explique les similitudes découvertes entre lui (au cours de sa propre auto-analyse), et Œdipe, héros mythologique grec (Sophocle, l'Oedipe roi) : « *J'ai trouvé en moi comme partout ailleurs des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père, sentiments qui sont, je pense, communs à tous les jeunes enfants.* » Pour Freud, le désir perdu est synonyme de pulsion. L'individu sera alors en recherche d'un investissement libidinal.

c) *Objet transitionnel chez Winnicott*

Winnicott apportera la notion *d'objet transitionnel*²⁴³. Le nouveau-né ne vit sa relation avec la mère qu'au travers d'échanges qui mettent en scène, sa mère et lui. Naît alors *l'objet transitionnel*, se caractérisant par l'existence d'une relation à double échange. Le nouveau-né ne pourra jamais prétendre détenir la source de cet *objet* pas plus que la mère. *L'objet*

²⁴¹ Freud S., *Trois essais sur la sexualité et autres écrits*, (1901-1905), Vol. 7. *Three Essays on Sexuality and Other Writings*. (1901-1905), traduit par James Strachey, Londres : la Hogarth Press, 1953 : l'enfant développe sa sexualité au travers de caractères pulsionnels qui constitueront les fondations de sa sexualité au stade adulte.

²⁴² Freud S. *Naissance de la psychanalyse*, recueil de lettres envoyées par Freud, et manuscrit de Esquisse pour une psychologie scientifique, PUF 1956 ; *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1979 ; réédité en édition complétée sous le titre : *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006.

²⁴³ Winnicott (D. W.), *Les objets transitionnels*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2010 (comprend notamment « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » publié initialement in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, pp. 109-125, Payot, 1969).

transitionnel ne possède aucune identité distincte. Lacan désignera cependant le sein comme prototype de tous les objets transitionnels. Plus largement, comme nous l'avons vu, *l'objet transitionnel* se retrouve dans le jeu du miroir mis en évidence au sein du premier septénaire des tarots initiatiques. La construction de *l'anima/animus* chez Jung relève de cette nécessité d'un *objet transitionnel* qui se joue pas seulement entre la mère et l'enfant. Il ne caractérise plus seulement la mère et l'enfant mais les rapports entre féminin/masculin et l'enfant et peu importe qui, de l'homme ou de la femme, en possède les attributs. *L'objet du désir* dépend du bon équilibre mis en jeu au sein de *l'objet transitionnel* pris dans sa définition la plus large.

d) Agalma chez Platon

Pierre Sorel développe cette idée de *l'agalma*²⁴⁴ utilisée par Platon. D'un point de vue philosophique, *l'agalma* représente *l'objet du Bien*, mais non pas le bien qui s'oppose au mal, mais un concept qui englobe tout ce qui est totalement désirable. Tout comme *l'objet a* de Lacan, *l'agalma* traduit une amputation affective de l'être, quelque chose de perdu qui ne peut se substituer qu'au travers du désir.

Il considérera que la cure ne vise qu'à reconnaître cette perte travestie en fantasme. La psychanalyse met en lumière la causalité du désir qui est la seule à pouvoir caractériser *l'objet a*. Ce dernier, en effet, ne fonctionne qu'en tant que substitutif à la perte de *l'objet* et jamais en tant que facteur causal. Selon le philosophe stoïcien Epictète, l'homme doit cesser la quête de l'impossible et ne doit désirer seulement, que ceux qui lui sont accessibles. C'est à ce prix, qu'il peut atteindre la vraie plénitude. Mais cette résolution résulte de la connaissance du désir et de sa causalité : " *Ne désire que ce qui dépend de toi* "²⁴⁵. Lacan reprendra à son compte *l'agalma* du « Banquet » de Platon et en fera le thème principal du Séminaire sur le transfert²⁴⁶. Pour lui, *l'agalma* prend une signification analytique. Ce dernier, n'est plus, comme l'affirme Platon, l'éloge à l'amour, à la beauté telle qu'elle apparaît de prime abord. *L'agalma*, c'est aussi derrière « le bon visage » de Socrate et ses « masques obligés », des richesses cachées, des *agalmatas* qui ne demandent qu'à être révélés. C'est ainsi que l'image de Socrate apparaît hypocrite et fausse mais pourtant « attractive » du fait de ce qu'elle cache en soi. Lacan y verra *l'objet a*, *l'objet du désir*.

²⁴⁴ Sorel P. *L'analyste, objet dans la cure, la question de l'agalma*, érès, *Analyse Freudienne Presse* 2005/2 - N° 12, pages 39 à 44.

²⁴⁵ Epictète, *Manuel d'Epictète*, 52 propositions retranscrites par le philosophe stoïcien Arrien (notamment sur le désir) et traduites en 1899 par Jean-François Thurot, Editions Flammarion, 1999.

²⁴⁶ Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, le transfert*, Paris, Le Seuil, 1961.

Le masque c'est aussi *la persona* que décrit Jung. Derrière lui se cache *le moi* qui n'est pas encore advenu et qui contient en substance des richesses qui seront révélées par le travail de transformation du *réel* lacanien. Ces richesses sont à l'évidence *les trois grands A* de Lacan : L'Art, l'Autre et l'Amour. Ils constituent *l'objet du désir* qui génèrera l'angoisse si ceux-ci ne peuvent s'exprimer, s'extérioriser.

Pour Serge Leclaire²⁴⁷, cette perte *d'objet* (le désir), n'est pas un obstacle vital mais plutôt un moyen pour accéder à la réalisation de soi, elle joue un rôle « moteur » : « Cette opération de perte du monde de l'objet constitue le refoulement originnaire par lequel le sujet se réalise, parce qu'un accès au désir devient possible (recherche d'un paradis perdu, terre natale ou d'exil, sein nourricier...) en même temps que "Je" s'aliène en "moi". Le Sujet, dit-il, devient le garant d'une lutte constante entre la puissance colonisatrice des mots et la révolte des "laissés pour compte". » Serge Leclaire considère que *le réel* est insaisissable et ne se vit qu'en tant qu'angoisse ou jouissance. Il parle de « dérobement du réel », dérobement que Lacan a conceptualisé en tant qu'« objet a ». Ce dérobement peut-être considéré en tant que *délit du réel* même si Lacan estime que *l'objet a* échappe à toute forme de symbolisation. L'angoisse et la jouissance ne sont en effet que des concepts qui qualifient « un état d'être » et sont difficilement quantifiables. Ce ne sont que des mots qualifiant des maux. Quand le sujet devient *garant d'une lutte constante*, cela traduit un conflit. Ce dernier résulte de la confrontation d'au moins deux structures psychiques (deux étapes physiologiques) qui essayent de se résoudre. Le sujet ne peut qu'en être le témoin ou la victime, à moins qu'il ne décide d'en devenir l'acteur. C'est ce que propose Jung avec le processus de *l'individuation*. Cette confrontation structurelle ne vise qu'à construire et consolider sans cesse le *moi*, ou encore l'empêche de se résoudre, ce que Leclaire décrit alors comme « *puissance colonisatrice du moi* ». Il désigne comme « *laissées pour compte* », les informations qui n'auront pas été intégrées au *moi*. Pour Jung, *l'ombre* travaille à la construction du *moi*, par déconstruction de ses composantes.

Le sculpteur réalise son œuvre à partir d'un bloc de pierre. De cette fourniture brute et compacte, il dégrossira d'abord la masse pour en dégager la forme première. Celle-ci prendra corps au fur et à mesure de son travail. Tous les éclats de pierre, les poussières sont « *ces laissés pour compte* » dont parle Serge Leclaire. Ils représentent aussi *l'objet a* et sont à jamais perdus pour l'œuvre aboutie. Le bloc originel qui aura servi de matériel à la sculpture n'est plus que fantôme. Le psychanalyste, dans un premier temps, repère les débris de

²⁴⁷ Leclaire S. « *Démasquer le réel, un essai sur l'objet en psychanalyse* », Collection point essais, éditions du Seuil, 1983.

sculpture, dans un second temps les analyse afin d'évaluer la perte. Si le patient prend conscience de cette perte, il peut alors résoudre son aliénation et les angoisses qui en résultent. *L'objet du désir* ou *objet a* développé par Lacan, prend tout son sens si on l'examine sous l'éclairage de *la persona*, topique de Jung. Derrière le masque, il existe des potentialités qui ne demandent qu'à être explorées. Ces dernières construiront *le moi* freudien ou jungien. A défaut, ces bribes informatives demeureront obsolètes et constitueront la masse du *refoulement* dont parle Freud. C'est de cette incapacité à résoudre *l'objet du désir* que naîtront les angoisses, sources de colères envers soi et, tout d'abord, envers le père, donc envers Dieu, ce que Lacan mettra en avant avec « les noms du père » dans son séminaire du 20 novembre 1963²⁴⁸. Nous développerons ce sujet sous l'intitulé *d'objet a4*. Le théâtre antique met en scène les masques de l'homme occidental et toutes les tragédies qui en découlent. *L'objet du désir* y est récurrent et provoque les drames que l'on retrouve dans la vie de tous les jours. Quand il n'est pas résolu, il y a, au sens jungien du terme, calcification de *la persona*, les masques tombent. Sont alors portés au grand jour toutes les structures matricielles des images primordiales. La névrose est alors au rendez-vous.

e) Un objet a4 : *Objet du désir* lié à la perte « du père », créateur de toute chose

• Dieu, « le Quatre »

Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie consacrée à Jung, le ternaire s'impose en tant que modèle organisateur naturel de la psyché. Reprenons la symbolique du *bateleur* du tarot initiatique (lame I) : la table à trois pieds utilisée par ce dernier symbolise la vie avec tout ce qu'elle possède d'instable, en réalité de mouvances. Il annonce également que le processus de vie est une déchirure dans le voile de la mort, ce dernier ne représentant en fait, qu'un autre versant de la vie. Cette déchirure semble s'être produite par arrachement à une autre réalité, « plus carrée », puisqu'elle préside à la création cosmique et se retrouve symbolisée par les quatre objets posés sur la table bancale, à trois pieds du *bateleur* : une baguette, un écu, un coupe papier, une coupe. Dans le tarot initiatique, ces objets représentent les bâtons, les deniers, les épées et les coupes, soit les quatre grandes familles des lames du jeu, à savoir, les quatre éléments : terre, eau, feu, air. Ainsi, l'homme devra trouver son équilibre entre ce qui sera toujours pour lui, perçu comme une perte, le quaternaire symbolisant la création et dont il est issu, et le ternaire vers lequel il doit tendre, après avoir fait l'expérience du binaire, donc de *l'imaginaire* lacanien.

²⁴⁸ Lacan J., *Les noms du père*, Séminaire du 20 novembre 1963.

Le tarot initiatique propose à l'initié (celui qui cherche sa voie) de résoudre au terme de sa quête, cette adéquation : contenir le trois dans le quatre et inversement. *Le monde* (lame XXI (2+1=3)) représente cette ultime étape du parcours initiatique. C'est la découverte du Graal, le plomb est alors transmuté en or, l'initié se retrouve au centre d'une couronne composée des quatre évangélistes, placés aux quatre points cardinaux (Mathieu, Marc, Jean et Pierre). Chaque homme doit résoudre cette problématique du trois dans le quatre et réciproquement. Numériquement, le sept symbolise le Christ, né du quatre, le père (Dieu) et du trois (Dieu incarné en homme) et plus précisément, la descente du Christ dans l'homme. Mais celle-ci ne peut se réaliser, que lorsque « le Temple de l'homme » est sorti du mode binaire (les fondations) et qu'il est animé par le trois vibratoire signant le plein aboutissement du *Soi* de Jung, symbole du modèle alchimiste et Kabbaliste.

Le cercle (le trois), doit sans cesse alterner avec le carré (le quatre), dans une pulsation parfaite régulant la vie et l'écriture de vie. La respiration, le rythme cardiaque sont calqués sur ce modèle. Le cercle est tantôt circonscrit au carré, tantôt inscrit dans le carré. Tout nous apparaît ainsi en permanente transformation. Résoudre la quadrature du cercle, reste pour l'homme, la seule alternative, lui permettant de recouvrer sa nature divine. Il doit sans cesse mourir à lui-même : quitter sa nature de demi-dieu (le trois), accéder ainsi à la nature divine (le quatre). Dieu s'est fait homme et a perdu sa nature divine, le quaternaire, afin d'accéder à l'incarnation humaine, de nature ternaire : c'est la chute de l'ange.

Cette perte de l'unité peut également être considérée par l'homme, comme *objet du désir* : ne plus être un dieu. Cette approche nous permet d'imaginer la pulsion de mort sous un autre éclairage. Elle nous suggère qu'il peut exister un *objet a4* qui serait bien antérieur à la naissance, donc à la production d'*objet a*, telle que définie par Lacan. La frustration provoquée par ce nouvel *objet* ne possède plus aucun lien avec le père ou la mère ou *l'anima/animus* de Jung. Le cordon ombilical est tout autre, c'est la corde du ciel, celle qui relie l'homme à Dieu. L'homme peut bien s'installer dans le confort de ses croyances, s'y complaire, sans jamais véritablement chercher à libérer sa vraie nature, mais il peut aussi parvenir à se réaliser en regagnant l'unité perdue. Jung nous y invite : emprunter le chemin de *l'individuation*, les maîtres-cartiers : suivre la voie initiatique. L'homme peut ainsi, par ce moyen, recouvrer sa nature première qui est de nature divine (cosmique).

Une autre voie peut s'offrir à l'homme : celle du renoncement, du retour au « point unicitaire », sans avoir fait l'expérience des arcanes nécessaires à la construction du *moi*, puis du *Soi* libérateur. Ce dernier choix représente assurément celui de la régression et de la négation de l'incarnation. Si la vie relève du désir de Dieu à vouloir se transformer en

homme, renoncer à la vie devient un non-sens puisque le but de l'incarnation est justement de faire le voyage de la vie. Le retour à la maison, recouvrer l'unité, ne peut donc se réaliser, sur le plan initiatique, qu'après avoir parcouru *le chemin* et en avoir franchir la porte ultime : *le Soi*.

C'est la voie dans laquelle nous entraîne Lacan, celle du renoncement, quand il s'extasie devant l'œuvre de Courbet : « L'origine du Monde ». La perte du désir se situe dans *l'objet a4* que Lacan met en scène. Le tableau est disposé en fond de théâtre, les invités peuvent assister à « la messe », et prier le Dieu du néant, celui du renoncement. La mère n'intervient plus qu'en tant que porte qui sépare deux mondes de vie. *L'objet du désir*, dans cette mise en scène, s'imagine en tant que « perte d'avant la naissance ». Partir à sa recherche, en empruntant cette porte, est un leurre et source d'angoisse. Impossible alors de sortir du monde des images, du stade binaire. En effet, d'un point de vue numérogique, faire la rencontre avec Dieu (le quatre) nécessite dans un premier temps : s'extraire de *l'imaginaire* (le deux), dans un second temps : réaliser son *moi* (le trois). Ce n'est que dans un troisième temps, accédant au *Soi*, que « le trois » fait la rencontre avec « le quatre ». Le chemin inverse conduit à la pulsion de mort qui résulte de notre égarement dans le labyrinthe des images primordiales.

Le tarot nous enseigne qu'afin de recouvrer sa nature quaternaire, l'homme doit partir en quête de l'unité perdue. Il suggère par ailleurs que, dans son désir d'incarnation, Dieu souhaite faire la rencontre avec lui-même et se comprendre dans l'homme. Assumer notre existence d'homme, c'est par le fait, permettre à Dieu de se conscientiser. Cette opération ne peut se réaliser qu'au travers de la découverte de la vie. Parcourir l'existence, c'est suivre le chemin de l'unité (individuation). C'est à ce prix, que l'homme peut découvrir sa vraie nature, celle qui se cache derrière *l'objet du désir (objet a4)*.

Si Dieu relève du mode quaternaire, le ternaire est celui de Dieu incarné en homme. Mais ce dernier, peut également demeurer prisonnier du mode binaire, le Diable des Maîtres-cartiers. Il ne se différenciera alors guère du mode binaire de la machine (0 ou 1). « Le 1 », symbole masculin et « le 2 » symbole féminin, seront en permanente opposition, perdant ainsi leurs attaches et leurs principes dynamiques. Ces différents modes, binaire, ternaire, quaternaire signent une logique organisationnelle qu'ils induisent. Les mondes et civilisations, ne font que résulter de leur production. La religion judéo-chrétienne peut s'apparenter au mode binaire, de par sa conception manichéenne du monde créé (le bien/ le mal, Dieu/ Diable). L'enfant accède tout naturellement au mode binaire qui lui est nécessaire, afin de créer ses propres images au sein du tronc commun, que Lacan nomme *imaginaire* et Jung

persona. Contrairement à ce que préconisait le Christ, inclinant tout un chacun « à s'ouvrir au monde », l'Eglise n'a pas su élever sa pensée au stade du ternaire et n'a pas préparé l'homme à construire son Temple, seule possibilité, pourtant, qui lui est offerte, pour accueillir le Christ en lui. Elle demeure dans le monde des images, se privant ainsi de « la construction arborescente », interdisant toute accession au *Soi*, Dieu pour les Croyants.

- « Les noms du père »

Le 20 novembre 1963, Lacan développe son séminaire qu'il intitulera « les noms du père » : « *je voulais m'avancer avant de reprendre l'ordre ecclésial. Car, pour ce qui est du père, leur père, les servants de l'Eglise, les pères de l'Eglise, qu'ils me laissent leur dire que sur le père je ne les ai pas trouvés suffisants. Certains savent que je pratique depuis mon âge pubertaire la lecture de Saint-Augustin. De Trinitate, il y a à peu près dix ans que j'en ai pris connaissance. Je l'ai rouvert ces jours-ci pour ne pouvoir que m'étonner combien sur le père il dit peu de choses. Il a su nous parler du Fils et combien du Saint-Esprit mais je ne sais quelle fuite se produit, automation sous sa plume quand il s'agit du père. Comment ne pas protester, chez un esprit si lucide, contre l'attribution radicale à Dieu du terme de *causa sui*. Absurdité ponctuée qu'à partir du relief de ceci que je vous ai dit, qu'il n'y a de cause qu'après l'émergence du désir.* »²⁴⁹ Lacan envisage « le religieux » sous l'éclairage de l'angoisse. Pour lui, le désir naît de l'angoisse. La religion s'inscrit donc parfaitement dans ce registre : « *Arcaire première : comment se composent et se conjuguent le désir dit normal et celui qui se pose au même niveau, le désir pervers ? Position d'abord de cette arche d'où par la suite, pour comprendre un éventail de phénomènes qui vont depuis la névrose inséparable à nos yeux d'une fuite devant le terme du désir du père, auquel on substitue le terme de la demande, celui du mysticisme aussi, dans toutes les traditions, sauf celles vous verrez ascèse, assomption plongées vers la jouissance de Dieu.* »²⁵⁰ Il met ici en évidence l'existence d'un *objet du désir* qui se cache derrière « le père tout puissant », *objet* de toutes les jouissances. Ne pas prononcer son nom c'est aussi, d'une certaine manière, éviter de produire au grand jour, toute l'ampleur de notre angoisse et, de ce fait, toute l'absurdité de notre existence, quand celle-ci est construite sur de vaines croyances. Ce serait par là même, découvrir la-non existence de ce Dieu qui ne s'impose à nous qu'au travers de *l'objet du désir*, succédané de

²⁴⁹ Lacan J., *Les noms du père*, Séminaire du 20 novembre 1963.

²⁵⁰ Ibid.

nos angoisses. Lacan ajoutera du reste : « *Ce qui fait l'entrave dans le mysticisme juif, et plus encore dans le chrétien, et plus encore pour l'amour, c'est l'incidence du désir de l'Autre.* »²⁵¹

De nos jours, le poids de *l'objet a4* se fait plus pesant que celui de *l'objet a*. On peut même ajouter que leur juxtaposition prédispose à une intensification de la pulsion d'angoisse. Ce processus est propice à enclencher *l'effraction du symbolique*, étudiée avec le cas de Jonathan, dans le chapitre consacré à Jung. Le danger psychique est alors considérable tant sur le plan individuel que social : on voit alors surgir le basculement vers « le contre père », « le très grand Autre », qui ne demande qu'à advenir, seule résolution possible de l'angoisse. « *C'est ici que l'accent aussi que j'ai permis de mettre sur la fonction de la perversion quant à sa relation au désir de l'Autre comme tel qui représente la mise au pied du mur de la prise au pied de la lettre de la fonction du Père - être suprême, cf. Sade - sens toujours voilé et insondable. Mais de son désir comme intéressé dans l'ordre du monde, c'est là le principe où, pétrifiant son angoisse, le pervers s'installe comme tel.* »²⁵²

Si Lacan, par ce texte écrit en 1963, a su pointer du doigt les causes du mal-être de toute une civilisation, Jung déjà, dès 1940, avait fait l'annonce d'un déluge psychique qui frapperait notre humanité. Ce dernier, reprenant le travail des maîtres-cartiers du Moyen-âge, propose le processus d'individuation, en tant que solution physiologique et aussi, comme une nécessité devant s'imposer à l'homme, s'il souhaite, tout à la fois, se sauver de ses angoisses, et éviter le chaos que lui prépare le dictat du seul mode binaire. Avec le séminaire « les noms du père », Lacan laisse à penser que le meurtre de Laïos par Œdipe ne constitue pas le seul crime possible pour le fils, qui peut vouloir, à son tour, tuer Dieu. La perversion ne peut-être qu'au rendez-vous. Nous y consacrons un prochain chapitre confortant les propos de Lacan, par l'étude de deux cas de perversion chez Gilles de Rais et chez Hitler.

B) L'INCONSCIENT EST STRUCTURE COMME UN LANGAGE

« *L'inconscient est structuré comme un langage.* » Cette affirmation de Lacan rejoint la thèse de Saussure, quand celui-ci, différencie *l'objet* (le signifié) qu'il nomme concept et son empreinte psychique qu'il désigne comme sonore (*le signifiant*). Il ressort de cette idée, que nous pourrions lire cette structure, ou cette *expérience*, visionner *le réel*, par séquences successives, et même approcher *l'imaginaire* dans ses formes premières.

²⁵¹ Ibid.

²⁵² Ibid.

Dans ce dernier, se joue l'embryogénèse de l'écriture de l'inconscient. Laplanche s'opposera à cette idée d'un inconscient structuré comme un langage²⁵³ en prônant l'idée que l'inconscient est « *la condition du langage* ». Pour Freud, comme pour Lacan, ce terme est utilisé dans un sens large, désignant ainsi un type d'écriture psychique qui possède ses propres mécanismes au même titre que la génétique ou l'informatique. Lacan établit bien d'ailleurs cette différence dans sa topique, puisqu'il établit clairement le distinguo entre *le réel* qui est un lieu de transformation relevant d'un principe de mathématisation, et *le symbolique* où se situent la parole et l'écriture. L'inconscient est bien la condition du langage, lui-même opérant en tant que tel, ce que suggère également Freud dans «le bloc-notes magique. »

1) Signifié/signifiant, concept de linguistique

Pour Ferdinand de Saussure, le signe linguistique lie *un concept* avec une image acoustique. *Le signifié* représente *l'objet*, et *le signifiant*, l'empreinte psychique laissée par cet *objet*. *Le signifiant* ne traduit donc qu'une représentation de *l'objet*. Si nous appliquons cette loi, au-delà de la linguistique, sur un sens pris le plus large possible, *le signifiant* pourrait apparaître comme la trace psychique de *l'objet pluri-sensoriel*. Ce dernier, n'étant pas limité à la seule trace auditive, mais aussi visuelle, gustative, tactile, vibratoire, olfactive. *Le signifiant* prend alors une valeur plus complète de la représentation d'un objet manifesté, devenant à ce titre, « le concept du manifesté », pris dans son sens le plus exhaustif. *Le signifiant* travaille par imitation du *signifié*, mais il n'en sera jamais que la pâle représentation. Cette assertion est, du reste, confortée par le fait que nos capteurs sensoriels sont limités en capacité de réceptions, et ne travaillent qu'au travers de certaines plages de fréquences²⁵⁴. Dans sa quête à vouloir « saisir » *l'objet*, la psyché n'en prélève qu'une infime réalité, dépendant non seulement de ses aptitudes à l'appréhender au mieux, mais aussi, des outils réceptifs dont elle dispose, pour parvenir à ses fins.

2) Caractère linéaire du signifiant

Ferdinand de Saussure distingue quatre caractéristiques essentielles au signe linguistique : l'arbitraire du signe, le caractère linéaire du *signifiant*, l'immutabilité synchronique, la mutabilité diachronique. La première caractéristique est tout à fait relative, car selon les

²⁵³ Laplanche J., Leclaire S., *L'Inconscient, une étude psychanalytique*. Rapport présenté au Colloque de Bonneval en 1960.

²⁵⁴ Pour ce tout ce qui touche au son, la plage de fréquence, communément et officiellement reconnue depuis les années 80, utilisée par une oreille se situe entre 20 Hertz et 20 KHz. Il existe d'autres normes relatives à nos autres organes sensitifs.

langues, un même concept peut produire des images acoustiques différentes ; Le second, est lié à la notion de temps. *Les signifiants* étant de nature auditive, ils ne peuvent être appréhendés par la psyché que de manière successive et linéaire. *Les signifiants* s'organisent donc sous forme de chaînes ; Un concept donné reste propre à la communauté linguistique, nul ne peut le modifier instantanément et de manière arbitraire ; En revanche, avec le temps, le signe linguistique peut subir, sous l'effet d'influences diverses, des modifications qui peuvent toucher *le signifié* ou *le signifiant*, ou encore leur rapport *signifiant/signifié*. Le signe linguistique possède une histoire qui lui est propre, et ce, depuis l'Antiquité. A ce titre, il est vivant, se transforme avec le temps, subit des modes, et se trouve donc modifiable. Sa mutabilité diachronique témoigne également de la mutabilité permanente de l'organisation psychique.

Signifiant- signifié, au sens psychanalytique du terme, évoquent un même monde, mais sont de natures différentes. *Le signifié* s'exprime au-delà de l'individu et de sa psyché, *le signifiant* appartient à la psyché en tant que première trace manifestée. C'est bien ce que justement retiendra la psyché. Lacan lui-même le confirme : « *le signifiant prime sur le signifié* ». Ce concept étant alors passé dans la psychanalyse, il imagine l'existence d'un processus de l'inconscient où, par glissements successifs, *le signifié* élabore *le signifiant*. Il en résulte les « *lois du langage de l'inconscient* » gérées par *la métonymie* et *la métaphore*, expressions empruntées à la linguistique.

Lacan s'inspirera de la spécificité linéaire du *signifiant*, définie par Saussure. Pour lui, comme pour ce dernier, l'inconscient « *est une chaîne de signifiants qui se répète et insiste* »²⁵⁵. Il souligne ici la nécessité de répétition de l'information, comme l'avait souligné Freud dans « *le Bloc-notes magique* ». Le clin d'œil à l'apprentissage est ici indéniable. Rien ne se grave dans l'inconscient s'il n'est pas soumis à un effet de répétition, au risque de s'effacer de sa première gravure temporaire. Lacan ajoute : « *tout découpage du matériau signifiant en unités, qu'elles soient d'ordre phonique, graphique, gestuel ou tactile, est d'ordre littéral.* » Il élargit le sens et la portée du *signifiant* à des valeurs sensorielles. Pour lui, cette représentation est issue de *l'objet* envisagé dans son approche pluri-sensorielle. Avec l'expression « *tout découpage du matériau signifiant en unités* », il énonce clairement l'idée que la psyché se structure sous forme de séquences. Quand il ajoute que ce « *découpage du signifiant en unités est d'ordre littéral* », il fait alors allusion à ce type de calcul où certains nombres peuvent être remplacés par des lettres que l'on nomme *variables* ou *littéraux*. Il

²⁵⁵ Lacan J. *Écrits I*, Éditions du Seuil, 1966, page 550.

énonce implicitement un processus de mathématisation du *signifiant*. Nous sommes à la fois, dans le monde de *l'imaginaire* qui capte et cumule les traces *des unités* issues des *signifiants*, et aussi, dans celui du *réel* en tant que matrice, où peut alors se dérouler *l'expérience*, selon l'expression consacrée par Lacan.

3) La symbolique et le symbolique

On assiste ici à une mutabilité de l'information qui présente ainsi plusieurs facettes pour un même *objet*, un même concept selon les termes de Saussure. On touche alors au domaine de la symbolique. Ce terme n'est pas à rapprocher du concept utilisé par Lacan, « *le symbolique* » emprunté à sa topique (*imaginaire-réel-symbolique*). Il désigne dans ce dernier cas, un lieu psychique où se manifestent le verbe et l'écriture. La psychanalyse utilise également le terme de la symbolique « *afin d'illustrer l'échec de la sublimation et non comme sa promotion.* »²⁵⁶ Les signes qui en découlent sont à mettre du côté du refoulement et témoignent du rejet de *l'objet du désir*. Elle traduit alors l'objet dans sa perte, *l'objet a* de Lacan. Dans ce cas précis, la symbolique relève plus d'une réalité structurelle que clinique. C'est dans ce sens, que l'imaginaire Saussure, comme le rapport entre le symbole et le symbolisé, ou comme Charles Sanders Peirce qui le définit en tant que règle fondamentale du tandem *signifié/signifiant* (1931).

L'inconscient travaille sur des informations structurées en *unités psychiques* arrachées au *signifiant*. Ces empreintes de l'inconscient agissent comme « lettres vivantes » et constituent les images de la symbolisation de *l'objet* lui-même. Pour les symbolistes et imagiers du Moyen-âge la symbolique témoigne de la richesse des combinaisons engendrées par notre psyché. La patte d'une oie sauvage, par exemple, laisse une empreinte qui suggère au chasseur le passage de l'oiseau lui-même. Cette représentation se réalise malgré son absence physique. Mais pour la psyché, la représentation de la patte d'oie peut suggérer autre chose que l'oiseau. Elle peut également désigner un carrefour, comme celui « de la patte d'oie » à Toulouse, où se retrouvaient les pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle.... On doit apprendre à lire le signe. La symbolique possède des lois, ce qui la caractérise en tant qu'écriture possédant ses propres spécificités.

La production de l'homme est sans fin quand il laisse libre cours à sa créativité. Les associations d'idées naissent à son insu et, en se combinant et recombinaison entre elles,

²⁵⁶ Gibeault A. In De Mijolla A. *Dictionnaire international de la psychanalyse*, éditions Hachette, Calmann-Lévy, 2002, p. 1762.

donnent forme à des scénarios sans fin. Les rêves, les situations, les images, les événements de la vie se mettent alors à parler, bien au-delà de leur sens premier, et témoignent ainsi du processus alchimique qui se déroule au sein de notre psyché, celui de la transformation. Les signes ne sont jamais perçus comme des éléments négatifs mais au contraire comme des témoins de l'œuvre en cours d'écriture. Nous ne sommes peut-être pas si loin du *réel* de Lacan, de ce lieu sans fin et sans fond où rien n'existe mais où tout se crée, à l'infini. *Le bateleur* (lame I des tarots) porte une coiffe étrange. Elle représente *une lemniscate* qui symbolise, de par sa forme, un grand huit horizontal ou encore le signe de l'infini. Dans l'écriture déroulante de la vie, il n'y a pas de limite. *Le bateleur* ouvre-t-il, peut-être, les portes au monde du *réel* ?

4) *Le réel ou méiose du subconscient*

Tout comme le développement cellulaire, la psyché peut se définir à partir de deux physiologies distinctes qui produisent deux types d'écriture. La première relève du mode binaire. Elle assure la reproduction cellulaire qui est un processus par lequel les cellules se dupliquent les unes par rapport aux autres, sans jamais changer leur patrimoine génétique, ni en qualité, ni en quantité. C'est le processus de *la mitose*. On retrouve ici le stade du miroir qui préside à la duplication des images et correspondant à *l'imaginaire* lacanien, à *la persona* chez Jung. *Les traces mnésiques* qui en résultent appartiennent au tronc commun (Planche I, fig. 1 et Planche III, fig. 3 bis). Cette phase correspond également à la fonction réceptrice suggérée par Freud dans « le Bloc-notes magique ». A ce stade physiologique, la psyché, comme la reproduction cellulaire, fonctionne en mode binaire (images miroir). La seconde physiologie obéit au mode ternaire. *La méiose*, terme emprunté à la médecine, désigne un processus physiologique qui est responsable de la combinaison des caractères parentaux au travers de la reproduction sexuelle. Cette phase peut être comparée au *réel* de Lacan qui contient toutes les potentialités des « trois grands A » : l'Art, l'Autre et l'Amour. *Le réel* lacanien, *l'expérience*, peut être pensé en tant que matrice archétypale où se déroule *la méiose du subconscient*.

Nous reprenons ainsi l'idée que nous avons évoquée, dans le chapitre consacré à Jung : *le moi* se structure comme *le réel* de Lacan, sur le modèle de la *méiose* cellulaire. D'un point de vue analytique, ce modèle structurel définit l'arborescence psychique qui s'élabore selon le principe ternaire (Planche I, fig. 1 et Planche III, fig. 3 bis). Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, il rejoint la troisième voie, celle du vide-médian taoïste. Regardons d'un

peu plus près à cette *expérience*, afin d'entrevoir comment s'organise *le réel* lacanien : la *méiose* se déroule en deux temps : d'abord la recombinaison des caractères génétiques (prophase, métaphase, anaphase, télophase), ensuite, la méiose équationnelle, laquelle réside en une simple *mitose*, dont le but est de réduire le patrimoine génétique de moitié. Nous ne nous intéresserons qu'au premier temps de cette physiologie. Lors de la *prophase*²⁵⁷, on trouve les termes de condensation de chromatine²⁵⁸, convergence des télomères, enjambement ou crossing-over des chromosomes homologues qui s'organisent en *tétrade* (chromatinienne) ou en *bivalent* (deux chromosomes), glissement des chiasmas ainsi obtenus, convergence vers les télomères (extrémités des chromosomes). Lors de la *métaphase*²⁵⁹, ce sont les termes de positionnement des bivalents, égale distance du plan équatorial, orientation aléatoire ou « *ségrégation indépendante* », brassage inter chromosomique. Lors de l'*anaphase*²⁶⁰, il est question de migration, de pôles opposés, de centromères. Avec la *télophase*²⁶¹, sont employés les termes de recomposition des enveloppes cellulaires, donc de la structure initiale qui avait disparu lors de la première opération ou prophase. Les termes employés afin de désigner les mécanismes qui président à la physiologie de la *méiose* sont à rapprocher de ceux utilisés par Freud, puis Lacan. Ce sont les termes de *condensation* et *déplacement*, comme ceux de *métaphore* et de *métonymie*, empruntés originellement à Saussure et donc à la linguistique. On peut voir dans le processus de la *méiose* une physiologie comparable à l'articulation de la linguistique. Selon Lacan, l'inconscient est structuré comme un langage, on peut également ajouter, et comme la physiologie cellulaire dont il emprunte les grandes trames structurelles.

Dans le subconscient, se déroule quelque chose de similaire qui est de l'ordre du brassage des informations issues de *l'objet*, comme celles issues de *l'objet parental cellulaire*, tout comme celles provenant de *l'objet cosmique*. On peut étendre ces analogies à celle de *l'objet alchimique* puisqu'il s'agit également d'une opération dans laquelle se joue la *transmutation alchimique*. On peut, en effet, retrouver des similitudes avec le déroulement de l'opération alchimique figurée dans les lames XVI, XVII et XVIII du tarot initiatique. Toutes ces opérations visent un même but : *transformer le plomb en or*. Les matériaux utilisés sont de natures différentes mais le processus est organisé selon une logique qui semble commune à

²⁵⁷ Prophase : Elle comprend cinq étapes correspondant à cinq états caractéristiques de la chromatine : *leptotène*, *zygotène*, *pachytène*, *diplotène* et *diacynèse*.

²⁵⁸ Chromatine : substance de base des chromosomes ayant un noyau cellulaire, composée d'ADN et d'histones, protéines structurales basiques.

²⁵⁹ Métaphase : les paires de chromosomes homologues (bivalents) se placent de part et d'autre de manière aléatoire : C'est le phénomène de la « *ségrégation indépendante* ». Cette dernière permet un second degré de diversification des cellules-filles : le brassage inter chromosomique.

²⁶⁰ Anaphase : chaque chromosome s'éloigne de son homologue et migre au pôle opposé.

²⁶¹ Télophase : recomposition des enveloppes nucléaires dans chacune des cellules ainsi modifiées et enrichies.

tous les processus physiologiques humains. Le cosmos produit des énergies qui se mélangent entre elles et produisent *des Horus* issus de *la matrice Hathor* ; Le corps humain dispose aussi de son écriture propre (méiose ou encore classement inter chromosomique); la psyché en produit une qui est similaire ; les imagiers du Moyen-âge représente au travers des tarots de Marseille l'écriture de l'âme, tout comme le fait le Yi-King avec ses 64 hexagrammes ; les alchimistes utilisent l'écriture cachée pour illustrer la transformation de l'âme ; les scribes de l'Egypte ancienne gravent des hiéroglyphes qui sont également issus de la recombinaison d'objets distincts et pluri sensoriels. Au même titre que la méiose cellulaire sexuelle, *le réel* produit de la combinatoire informative, par croisement des informations souches. Ces dernières sont constituées pour l'un, par les chromosomes des cellules sexuelles parentales mâles et femelles, pour l'autre, par les images antagonistes, issues du tronc commun, et produites par le mode du miroir, tissant chez Lacan, *l'imaginaire*, *la persona* chez Jung.

C) CONCEPT de MATHEMATISATION

Si Lacan situe *le réel* du côté de l'impossible « *le réel c'est l'impossible tout simplement* »²⁶², ce n'est pas dans cet esprit là que s'exprime Koyré quand il écrit²⁶³ « *Il n'est pas étonnant que l'aristotélien se soit senti étonné et égaré par ce stupéfiant effort pour expliquer le réel par l'impossible – ou ce qui revient au même pour expliquer l'être réel par l'être mathématique. Le concept galiléen du mouvement (de même que celui de l'espace) nous paraît tellement naturel que nous croyons même que la loi d'inertie dérive de l'expérience et de l'observation, bien que, de toute évidence, personne n'ait jamais pu observer un mouvement d'inertie pour cette simple raison qu'un tel mouvement est entièrement et absolument impossible (...) Nous ne sommes plus conscients du caractère paradoxal de sa décision de traiter la mécanique comme une branche des mathématiques, c'est-à-dire de substituer au monde réel de l'expérience quotidienne un monde géométrique hypostasié et d'expliquer le réel par l'impossible* ». Pour Koyré, *le réel* appartient au domaine de la mathématique et, plus exactement, de la mathématisation de l'objet. Il nous est apparu essentiel d'aborder un tel chapitre consacré au concept de mathématisation, même si Lacan n'en a pas fait son cheval de bataille. En effet, les symptômes apparaissant dans *l'effraction du symbolique*, mettent en évidence la visualisation de nombres témoignant d'un processus de

²⁶²Castanet D., Éditorial. « *L'impossible, c'est le réel, tout simplement* » : Jacques Lacan, *L'en-je lacanien* 2006/2, N° 7, p. 5-7.

²⁶³ Koyre A., *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, P.U.F, 1966, p.166.

mathématisation. Dans ce cas très spécifique, la psyché rend visible le travail de la gravure mnésique par des symboles mathématiques. Il nous est ainsi permis de penser, que *le réel* se comporte comme un calculateur au sein d'une matrice. Notre propos toutefois ne dépassera pas le cadre des généralités. La fonction de mathématisation qui se joue au sein du *réel* demanderait à elle seule un travail à part entière. Nous nous limiterons à mettre en évidence le fait que, par les mathématiques, il est également possible de différencier les deux modalités de l'écriture psychique qui utilisera, dans un premier temps, le mode binaire qui structure *l'imaginaire*, dans un second temps, le mode ternaire qui structure *le réel*. Lacan a visité les mathématiques et, sans pour autant affirmer qu'il s'est largement inspiré de son vocabulaire pour fonder le sien (*imaginaire, réel*), nous y avons trouvé de nombreuses coïncidences, qui nous confortent dans l'idée que nous sommes sur la bonne voie.

1) Etre réel et être mathématique

Koyré, dans ses *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*²⁶⁴, indique un pont possible entre la mathématique et l'impossible, ou comme il dit, entre l'être réel et l'être mathématique, ce qui, pour lui, revient au même. La physique, les mathématiques, sont des disciplines empiriques qui s'appuient sur le symbolique sous peine de ne pas exister. C'est vraisemblablement dans ce contexte-là que Lacan pousse Koyré en avant, pour finalement dire que la symbolisation relève d'un processus analogue à celui de la logique mathématique. En s'inspirant de cette formulation de Koyré, il souhaite illustrer son propos concernant sa propre définition du *réel* : dans le séminaire IV, « *La relation d'objet* »²⁶⁵, il fait allusion aux mathématiques : « *c'est parce que l'on part d'une formalisation symbolique pure que l'expérience peut se réaliser correctement, et que commence l'instauration d'une physique mathématique... On n'y est pas parvenu avant de faire cette séparation du symbolique et du réel* ». Dans son propos, il met clairement en évidence, la réalité d'une expérience au sein du *réel*, expérience au sens physique du terme. Lacan explique qu'il se passe quelque chose dans *le réel* et que cette expérience prend naissance à partir d'une formalisation symbolique qui ne peut être extraite que de *l'imaginaire*. Il ajoute « *on n'y est pas parvenu avant de faire cette séparation du symbolique et du réel* », sans doute voulait-il dire, séparation entre cette formalisation symbolique et *le réel*, donc entre *l'imaginaire* et *le réel*. Lacan confirme cette exigence d'une première symbolisation dans le séminaire²⁶⁶ XIV « *La logique du fantasme* ».

²⁶⁴ Ibid., p.56.

²⁶⁵ Lacan J., *Séminaire IV, la relation d'objet*, Seuil, 1956.

²⁶⁶ Lacan J., *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit.

«L'acte (sexuel) est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas, ça ne suffit pas qu'on le dise, puisque l'impossible c'est le réel tout simplement, le réel pur, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation : si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra beaucoup plus naturelle, cette formule de l'impossible, c'est le réel. Il est un fait qu'on n'a pas prouvé, de l'acte sexuel, la possibilité dans aucun système formel. » Dans son esprit, l'impossible ne signifie pas le contraire du possible qui, lui, se situe du côté de *l'imaginaire*. Pour lui, l'impossible s'illustre par l'incapacité que nous avons à imaginer les rouages de cette physiologie, qu'il nomme *l'expérience*, car cette dernière se joue en termes de combinaisons de caractères interchangeables, sans cesse en mouvement. L'impossible, c'est aussi cette impossibilité que nous aurions à décrire de manière exhaustive tout ce qui se joue dans la représentation de l'amour, la figuration artistique ou encore l'expression de l'*Autre*, ce que Lacan désigne sous le vocable des *trois grands A* (Amour, Art, Autre).

2) Une représentation mathématique

Deux chercheuses en neurobiologie de l'Université Collège de Londres au Royaume-Uni ont identifié deux circuits neuronaux distincts qui véhiculent, au sein du cerveau, le premier, des informations relatives à l'amour, le second à la haine. Zehir Zeki et John Romava ont par ailleurs remarqué au cours de leurs expériences que « *le circuit de la haine avait un large tronc commun avec le circuit cérébral de l'amour, et qu'il se différenciait au niveau du cortex préfrontal – une région associée au raisonnement.* »²⁶⁷ Cette découverte scientifique vient appuyer le concept d'*hainamoration*, néologisme utilisé cinquante années plus tôt par Lacan, pour qui, l'ambivalence du savoir apparaît comme une évidence. Ce concept préside à toutes formes de gravure psychique, mnésique selon Freud, *persona* chez Jung, ou bien encore, *imaginaire* chez Lacan. Ce tronc commun informatif se retrouve en mathématiques, comme nous allons le voir, dans l'équation du second degré, sous la forme de la racine double $(-b/2a)$. Il apparaît comme étant la patrie du binaire, le lieu où les traces mnésiques sont gravées selon le mode du miroir. Afin de concevoir une représentation de ce concept, retrouvons la fig. 3 bis de la Planche III : Sous l'effet de la pulsion, la trace mnésique crée, dans un premier temps, une gravure consignée au sein d'un tronc commun, dans un second temps, dit ternaire, développe des interactions informatives au sein d'une arborescence structurelle.

²⁶⁷ Pigenet Y., *La haine démasquée*, article scientifique In revue «PloS One», 2008.

a) Mode binaire et fonction du second degré

Si l'on veut se représenter le principe d'*hainamoration* sous une forme mathématique, celle qui nous vient immédiatement à l'esprit est l'équation du second degré :

$$F(x) = a x^2 + b x + c$$

Notre choix porte sur cette équation car celle-ci offre trois solutions possibles qui sont à même d'illustrer notre propos. Deux inconnues sont représentées par $F(x)$ qui est la fonction, et x qui est la variable. $F(x)$ dépend de la variable x , donc varie avec elle et dépend également de trois constantes que sont (a), (b) et (c). Déterminer la solution de ce type d'équation, revient à trouver les valeurs de (x) telle que la fonction $F(x)$ soit égale à 0. Deux caractéristiques essentielles permettront la résolution de cette équation : la prise en compte du discriminant et de la valeur de (a), le coefficient directeur.

Le discriminant :

Le discriminant prend en compte (a), (b), et (c), qui peuvent représenter des constituants de *l'objet*, voire des parties de *signifiants*, ou encore, des unités de *signifiants* pour reprendre l'idée de Lacan :

$$\Delta = b^2 - 4ac$$

De la valeur du signifiant, trois réponses sont possibles :

Si le **discriminant est égal à zéro**, nous obtenons une racine double, dans le monde des réels, allusion au tronc commun amour/haine :

$$x \text{ double} = -b / 2a$$

La gravure psychique se construit en miroir (mode binaire), et propose une représentation mathématique du tronc commun, donc de la fonction de *l'imaginaire* chez Lacan.

Si le **discriminant devient positif**, il y a alors deux possibles racines réelles (x_1) et (x_2), toujours dans le monde des nombres réels, dit R :

$$\frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$$

Soit :

$$x_1 = \frac{-b - \sqrt{\Delta}}{2a} \quad \text{et} \quad x_2 = \frac{-b + \sqrt{\Delta}}{2a}$$

Nous assistons ici, au dédoublement de la racine double $(-b/2a)$, qui se manifeste par l'expression de deux racines distinctes que sont (x_1) et (x_2) . On pourrait reconnaître dans cette représentation, celle du bien et du mal de la pensée judéo-chrétienne. En réalité, (x_1) et (x_2) représentent les deux versants antagonistes de la trace mnésique, le Yin et le Yang du Tao chinois.

Si le **discriminant est enfin négatif**, dans le domaine dit des réels, il n'y a aucune solution possible, mais, considérée dans celui des nombres imaginaires, l'équation admet deux solutions conjuguées, dites imaginaires, (x_1) et (x_2) appartenant alors aux nombres complexes.

$$x_1 = \frac{-b + i\sqrt{|\Delta|}}{2a} \quad \text{et} \quad x_2 = \frac{-b - i\sqrt{|\Delta|}}{2a}$$

Ils sont dits imaginaires purs et notés $i\mathbb{R}$ ou I . Ils sont des nombres complexes dont la partie réelle est nulle. Le carré d'un nombre imaginaire pur est négatif et réel. L'unité imaginaire est la racine canonique de -1 . Au XVI^e siècle, ces nombres, dits aussi inconcevables, furent mis en avant par Jérôme Cardan, mathématicien, médecin et philosophe.

De ces trois solutions apportées par l'étude du discriminant, nous retiendrons que, pour le cas où ce dernier est nul ou positif, apparaît alors, soit une solution double, soit, deux solutions, toutes appartenant aux nombres réels. Mais il existe un cas de figure où le discriminant étant nul, donc $b^2 - 4ac = 0$, nous conduit à deux solutions qui appartiennent à des nombres dits imaginaires ou invraisemblables. La représentation graphique de cette équation du second degré (Planche XII, fig. 40) met en valeur une parabole qui peut être croissante ou décroissante en fonction de la valeur de la variable (a) qui est soit positive soit négative (courbe rouge ou courbe bleue). La courbe jaune représente l'équation qui, possédant un discriminant négatif, n'offre donc pas de solution dans le monde des réels. Comme nous l'évoquerons avec l'écriture musicale de Wagner ou encore celle de Shakespeare, ces dernières expriment parfois, en même temps, les deux versants opposés de la montagne binaire. Si nous observons la courbe rouge du graphique, nous voyons une seule intersection entre la courbe et l'axe x' o x . Celle-ci représente la racine double. Pour obtenir deux racines comme nous l'avons vu, le discriminatif doit être positif (courbe bleue). Nous distinguons alors les deux intersections de la courbe avec x' o x . Nous pouvons alors imaginer que cette courbe, représente un modèle d'écriture, de la phase physiologique du tronc commun. Dans le cas d'un parfait équilibre de *l'anima/animus* de Jung, s'exprime la racine double, les contraires étant contenus. Si l'équilibre n'est pas respecté, ce sont alors deux racines distinctes

(x1) et (x2). Ces deux dernières, de natures antagonistes et complémentaires, représentent l'expression de *l'objet*, en un moment donné. L'absence d'intersection, prouve que la courbe graphique présente un discriminant négatif, et admet deux racines complexes (nombres imaginaires ou inconcevables).

Afin qu'apparaisse une solution au discriminant négatif, nous assistons à un basculement de registre, du domaine du Réel, à celui des nombres imaginaires. Inverser le *réel* au profit de *l'imaginaire*, là, nous utilisons le vocabulaire de Lacan. Tout se déroule en fait comme si le travail en arborescence perdait tout le bénéfique de sa construction, au profit du tronc commun. La pulsion change radicalement de sens, délaissant la matrice en arborescence, et remettant sous tension et à l'exclusive, le tronc commun. Cela rejoint la pensée de Lacan quand il écrit : « *c'est là le principe où pétrifiant son angoisse, le pervers s'installe comme tel.* »²⁶⁸ Là où Lacan s'exprime en terme de « pétrification de l'angoisse », avec Jung, on parle de « calcification de *la persona*. » Voici le cas, la névrose perverse, où, *le nœud borroméen* se met à fonctionner dans le sens *réel/imaginaire*. Quand Lacan parle de pétrification, il fait allusion au mythe de Méduse dont Freud, en 1922, avait déjà établi un parallèle avec la castration. La tête de Méduse est entourée de serpents et, à ce titre, symbolise les énergies pulsionnelles, se manifestant au sein de *l'imaginaire*, nouant ainsi entre elles, les images binaires appartenant au tronc commun. Fixer du regard la tête de Méduse, c'est prendre le risque de se noyer dans le labyrinthe des « images-miroir » sans ne jamais pouvoir en sortir. Cela équivaut pour Lacan à la pétrification de l'angoisse suscitée par le jeu pulsionnel du stade de *l'imaginaire* dont on n'arrive pas à s'arracher. Il verra dans cette représentation symbolique l'angoisse de castration, mise à nu par un regard trop fixement tourné sur le passé. Ne pas dépasser le jeu duel pulsionnel du stade de *l'imaginaire*, c'est comme bâtir à l'infini, les fondations d'une maison dont on n'attaquerait jamais les murs.

Le mythe grec de la Méduse corrobore les propos de Lacan quand il fait référence à « la pétrification de l'angoisse ». De même, Jung nous renvoie à l'idée que, faute de se libérer de *la persona*, aucun accès au *moi* n'est possible, encore moins au *Soi*, pouvant symboliser l'image de Dieu ou celle de Zeus, comme il y est fait allusion dans ce mythe. C'est bien pour avoir trop admiré sa chevelure, que cette jeune et belle femme, fille de Phorcys et de Céto, nous dit le mythe, fut punie par la déesse Athéna pour avoir profané son Temple en se laissant séduire par Poséidon. La punition ne se fait pas attendre : elle est transformée en Gorgone aux cheveux de serpents. Celui qui ne sait pas se soustraire au regard de sa propre image,

²⁶⁸ Lacan J., *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit.

s'enferme inévitablement dans le narcissisme le plus absolu. La pétrification est alors au rendez-vous et se transmet par le regard de l'autre, qui est bien sûr le regard ininterrompu de soi, sur soi.

Peut-on échapper à la pétrification ? Sur les ordres de Polydecte, Persée décapitera Méduse la privant ainsi de ses capacités énergétiques, symbolisées par ses cheveux en forme de serpents. Du sang jaillit, et en sortent deux fils, enfants de Méduse et de Poséidon : Chrysaor et le cheval ailé Pégase. On sait que le premier, fut un grand guerrier au service de Poséidon, tout comme l'est Krishna, ayant pour but, de nettoyer l'humanité par le déluge. Quant à Pégase, il sauvera Persée en l'emmenant sur ses ailes, puis rejoindra Zeus pour le servir. Après de nombreuses aventures, qui rappellent celles d'Ulysse, Pégase retrouvera le chemin de sa maison, le *Soi* des Maîtres-cartiers, celui de Jung. Afin de récompenser Pégase de ses loyaux services, Zeus le changera en constellation, terme du chemin initiatique, se trouvant en lame XXI *le monde*.

Mais les cheveux de Gorgone mettent en garde ceux qui se laisseraient attirer par un regard trop persistant, il existe un autre ferment en la personne de Chrysaor qui se nomme déluge. Chrysaor est au service de Poséidon qui commande à la mer et aux énergies qu'elle génère. En transmettant sa semence à Méduse, il lui a transmis la furie énergétique de la mer. La pulsion « en furie » sublime *l'imaginaire* qui se pétrifie en Gorgone. Seule « la décapitation » de cette pulsion, sera à même de libérer Pégase.

On ne peut pas ignorer les similitudes de langage avec les propos de Lacan quand celui-ci fait référence à sa topique « *imaginaire-réel-symbolique* ». L'équation du second degré peut fournir une représentation graphique du mode binaire psychique. Au même titre, nous irons visiter les racines que propose l'équation du troisième degré que nous apparenterons au mode ternaire psychique. Les nombres imaginaires ou invraisemblables n'ayant pas trouvés de solution au sein des Réels, peuvent être envisagés sous l'angle du refoulement évoqué par Freud, ou de l'angoisse par Lacan. Mais *l'imaginaire* de Lacan c'est aussi *l'imaginaire* des nombres complexes. Le mode binaire ne laisse aucune autre solution en dehors d'une représentation double des racines, si ce n'est changer de registre, des nombres réels aux nombres imaginaires. Les solutions sont alors « invraisemblables », psychiquement, de l'ordre du refoulement ou de l'angoisse.

b) Mode ternaire et fonction du troisième degré

Dans « Ars Magna », publié en 1545, le mathématicien Jérôme Cardan présente une méthode²⁶⁹ qui permet de résoudre les équations du troisième degré. Sans vouloir reprendre dans le détail toute sa démonstration mathématique, nous retiendrons ceci : l'équation du second degré proposait, dans le monde des nombres réels, deux solutions, puis une racine double et deux autres solutions appartenant aux nombres imaginaires ; celle du troisième degré offre dans tous les cas de figure du discriminant, six solutions réelles et deux appartenant aux nombres imaginaires. En pareil cas, nous découvrons que la racine double s'est effacée au profit de deux solutions distinctes et réelles et que, dans le cas d'un discriminant négatif, au lieu de deux solutions imaginaires, viennent se substituer trois solutions réelles. Nous donnons une représentation de cette équation du 3^e degré avec l'équation $x^3 = 6x + 6$ qui nous est donnée par Friedelmeyer²⁷⁰ (Planche XVIII, fig. 41). Cette courbe n'est plus composée par une seule parabole comme dans l'équation du second degré, mais par une parabole $y = x^2$ et une hyperbole équilatère $y = 6 + 6/x$.

Le mode ternaire offre plus de solutions dans le domaine des nombres réels que dans le cas du binaire. La disparition de la racine double nous renvoie à l'idée d'un effacement de la dualité binaire au profit d'un plus grand nombre de solutions dans le domaine du *réel*. Les deux solutions subsistant et appartenant au nombre des complexes ou imaginaires peuvent être identifiées aux traces mnésiques en attente de traitement. On peut également les identifier à *l'ombre* que Jung a imaginé en complément de structure au *moi*. En pareil cas, *l'Autre* n'est plus sollicité, puisque seulement activé, en carence de solutions du Réel, ce qui n'est plus vrai en modalité ternaire.

²⁶⁹ Formules de Cardan, http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9thode_de_Cardan.

²⁷⁰ Friedelmeyer J.P., *Une année de mathématique en T.E.*, présentée dans une perspective historique : L'audace de Bombelli, Internet, 1993.

II) LE BINAIRE

Le nombre deux est symbole de la dualité, d'opposition et de multiplication. Il illustre la croissance, la reproduction, et ouvre également les portes à la différenciation. Les principes mâle et femelle (yin et Yang) illustrent ce propos. Dans l'Antiquité, il symbolisait la mère, l'arcane de la Papesse (lame II, tarot de Marseille). Antagonisme, rivalité, lutte, combat, prise de pouvoir résultent tous du nombre deux. Tout ce qui est opposé ou complémentaire se situe dans la logique de ce nombre. Cette bipolarité ne fonctionne qu'en basculement d'elle-même, ne présentant que l'une ou l'autre face de sa polarité. La symbolique africaine reprend à son compte la logique binaire comme étant la loi fondamentale de toute forme de vie sur la planète. La nuit s'oppose au jour, le mâle à la femelle, le haut au bas, la droite à la gauche. Laisser la psyché fonctionner en mode binaire revient à tout catégoriser par contraires. Ce mode de fonctionnement rend immuable le vivant qui se retrouve figé dans des rapports antagonistes. Le deux est lié à lui-même par des forces attractives ou répulsives qui devront trouver leur résolution. La mère devra mettre fin à cette relation, au risque d'étouffer son enfant, dans une composante strictement duelle, ce qui empêcherait la modalité ternaire de construire *le moi*. La quête du trois, passe nécessairement, par le dépassement de la modalité binaire.

Le deux n'est pas une fin en soi, il est principe de duplication des images, il représente en biologie, une étape intermédiaire entre la cellule et l'organe, dans la Fonction analytique, entre le tronc commun (monde des images) et l'arborescence (le réel de Lacan). Dans la pensée judéo-chrétienne, le deux symbolise « le bien » et « le mal » qui pourraient être trop hâtivement comparés au yin et au yang du Tao chinois. Mais il n'en est rien, car Yin et yang sont des forces en perpétuel mouvement qui, dans les cas extrêmes, se mutent en leur contraire. En revanche, « le bien » et « le mal » sont des entités figées qui ne peuvent évoluer que dans la forme première qui leur est attribuée. Et pourtant, « le bien » peut, comme nous allons le voir, se transformer en mal, quand on cherche justement à vouloir éradiquer ce dernier.

A) L'HAINAMORATION

« Lacan, dans le Séminaire VII²⁷¹, reprenant la théorie d'Aristote, déclare que la psychanalyse opère un renversement. En posant son principe d'Hainamoration, il crée un alliage entre Amour et Haine. Il reprend du reste l'éthique d'Aristote. Mais ce dernier, s'est inspiré d'Empédocle d'Agrigente, chez lequel finalement on retrouve le concept d'Hainamoration. »²⁷²

1) Amour/haine

Amour et haine sont des concepts qui apparaissent étroitement liés, et comme inséparables. Freud imagine pour l'enfant, le corps mythique de la femme, c'est le sein donné au nouveau-né. Pour lui, cet *objet* est tout à la fois objet d'amour et objet de haine. En effet, l'enfant doit faire cette double expérience qui lui donnera, dans un premier temps, satisfaction, et, dans un second temps, frustration. Avant chaque tétée, l'enfant subit une tension du fait de son désir, lié à un besoin de remplir du vide. Ce dernier n'est apaisé que lorsqu'il tète le sein de sa mère. La jouissance illustre cette baisse de tension chez l'enfant. La frustration naît de l'insatisfaction de l'enfant à ne pouvoir tout prendre, cette part de vide non comblée par la jouissance. C'est ainsi que la frustration apparaît comme fille de la jouissance, la haine en tant que fille de l'amour. Le sein devient *l'objet incestueux* à tout jamais perdu, c'est *Dasding*. *L'objet du désir* résulte de cette perte qui aurait pu être évitée par l'accaparement exhaustif de *l'objet*, ce qui bien sûr, est impossible. Alors que l'amour cherche la plénitude de l'autre, la haine représente cette part perdue qui ne sera jamais atteinte. Le couple « amour et haine » semble se construire sur le principe des vases communicants. En fait, la haine c'est ce qui reste de ce que l'amour n'a pas réussi à s'approprier. De cette satisfaction utopique amour/haine, naît, dans l'esprit de Freud, *le souverain-bien*. Le sevrage, en tous les cas la perte de *l'objet*, fait alors figure de *souverain-mal*. De ces deux antagonistes, la psychanalyse conçoit le mal en tant que plénitude de l'être, comme l'appropriation par *le moi* (Jung) de notre part manquante.

De ce fait, l'absence de haine dans l'amour, ne signifierait pas l'apogée de l'amour, mais sa disparition complète par la perte de son indispensable contrepartie. Car « *vouloir le bien sans*

²⁷¹ Lacan J., *Séminaire IV, la relation d'objet*, Seuil, 1956.

²⁷² Causse, J. D. *Liens sociaux et liens symboliques*, cours de Master 2, Approche psychanalytique, Université Paul Valéry, Montpellier 3, 2007.

*le mal, la raison sans le tort, l'ordre sans le désordre, c'est montrer qu'on ne comprend rien aux lois de l'univers ; c'est rêver un ciel sans terre, un yang sans yin, le positif sans le négatif... Dire qu'une chose est bonne ou mauvaise simplement parce qu'elle est ainsi à nos yeux, revient à dire qu'il n'est rien qui ne soit pas bon, ni rien qui ne soit pas mauvais.»*²⁷³

Ainsi, vouloir extirper le mal du bien ou encore faire du bien le seul et ultime but à atteindre, c'est créer un déséquilibre manifeste entre les liens qui unissent ces deux constructions psychiques. Selon la modalité Judéo-chrétienne, le bien est inhérent au mal, et inversement, car ce sont des entités qui procèdent d'une même écriture. Dans la Chine ancienne, *le Yin et le Yang* proposent une approche non diabolisée de ces deux valeurs antagonistes qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. *Le yin* trop concentré se transforme en *Yang* et réciproquement. C'est pourquoi, respectant la tradition, le Chinois évite de trop jouer sur ces entités antagonistes, en se positionnant sur une valeur intermédiaire, celle du *vide-médian*.

L'angoisse peut aussi provenir du résultat d'une trop forte concentration de notre désir sur l'une de ces forces. Le non aboutissement de ce désir, génère ce que Lacan nomme *l'objet a*. Cette angoisse peut s'expliquer par le fait que les deux structures antagonistes du tronc commun sont totalement dépendantes l'une de l'autre. Supprimer l'une d'entre elles, est assimilable à une perte. L'angoisse peut provenir de cette peur de l'amputation de l'une de ses fondations psychiques duelles, d'où naîtra un véritable déséquilibre psychique, se traduisant par l'angoisse. *L'objet a* résulte de cette amputation et montre à quel point il est nécessaire, au delà de sa phase physiologique normale (*l'imaginaire*), de se défaire du mode binaire. Il est également un fait que, dans le cas d'Œdipe, l'amputation de l'image du père va également produire de l'angoisse qui sera pour lui, source du désir : être le père.

Cette logique correspond à la loi des vides et des pleins, à savoir : le vide ne peut se satisfaire que par le plein et réciproquement. Œdipe cherchera à se remplir de sa partie amputée, celle du mâle, dont il cherchera à retrouver la part manquante en se «substituant» au père, ce qu'il fera inconsciemment. Lacan, dans le séminaire du 20 novembre 1963, montre que flirter avec cette source d'angoisse, c'est prendre le risque d'en révéler tous les arcanes, ce que produit, nous l'avons vu, *l'effraction du symbolique*. Trop approcher les limites structurelles du tronc commun, c'est aussi produire l'inversion de la loi, source de la névrose perverse. Voilà un étonnant paradoxe : la solution à l'angoisse extrême, se situe dans l'appropriation par le sujet, de son *objet du désir*. Cela revient à porter sur le trône celui que l'on a toujours fui, celui qui représente *l'objet* de nos persécutions et de nos angoisses.

²⁷³ Tchouang-Tseu XXII in *La philosophie du Tao*, Cooper J.C., Éd. Dangles, 1980, p. 33.

Devenir, à son tour, le despote, c'est à coup sûr se préserver de sa tyrannie, qui, désormais, ne vise plus que l'autre : « *Mais de son désir comme intéressé dans l'ordre du monde, c'est là le principe où pétrifiant son angoisse, le pervers s'installe comme tel.* »²⁷⁴ La pensée judéo-chrétienne ne nous laisse pas d'autre choix que de nous approcher dangereusement de *l'objet a* qui, comme l'a également suggéré Lacan, est signe de chute : « *Cette structure du rapport de l'angoisse au désir, cette double béance du sujet à l'objet chu de lui, où au-delà de l'angoisse, il doit trouver son instrument, la fonction initiale de cet objet perdu sur lequel insiste Freud, là est la faille qui ne nous permet pas de traiter du désir dans l'immanence logicienne.* »²⁷⁵

Comme l'incite « *l'église* »²⁷⁶, vouloir à tout prix, extirper le mal, c'est dans cette recherche absolue du bien, par inversion des valeurs énergétiques (*Yin et Yang*), faire l'expérience du mal absolu. On ne peut pas d'une image faire disparaître le négatif sans perdre la trace de l'image elle-même. Pour le Taoïsme, générer de tels déséquilibres sur le plan environnemental, c'est altérer gravement l'harmonie du cosmos et celle de la psyché qui en est une émanation. C'est assurément ouvrir les portes aux névroses et aux psychoses qui apparaissent alors comme des pathologies du déséquilibre.

Refuser de parcourir cette part d'ombre que recèle *l'objet*, c'est pratiquer « un tourner en rond » qui confine à l'obsession et finit, au-delà de l'angoisse, par produire de la perversion. Le Christ dans sa traversée du désert a été soumis à la tentation, et a fait la rencontre avec cette ombre qui l'a conduit en enfer. Dante en a aussi fait l'expérience, tout comme Apulée et Ulysse dans leur long périple, ou encore tous ceux qui ont levé le voile d'Isis, la déesse égyptienne. Faire cette rencontre, c'est assurément mourir à nous-mêmes, puisque nous forçons le mal dans nos images primordiales, fondations de notre psyché. L'enfer, le paradis, la morale, le bien, le mal sont des notions abstraites qui ne produisent aucun sens chez les Taoïstes. Ce sont toutes des aberrations nées de l'écriture psychique occidentale. Tout comme Freud, Lacan a perçu tout le danger qui résidait dans le fait de ne traiter cette dernière et surtout ne l'analyser que sous l'angle du binaire. Nous vivons le mal absolu pour vouloir ne conserver que le bien absolu. Dans le Séminaire VII, Lacan affirme qu'en s'approchant du « *souverain bien* », le sujet s'approche dangereusement du « *souverain mal.* »²⁷⁷ Mais Lacan

²⁷⁴ Lacan J., *Les noms du père*, Séminaire du 20 novembre 1963.

²⁷⁵ Ibid.

²⁷⁶ Ibid., « *De la seule violence comme dimension à forcer les impasses de la logique, là Freud nous ramène au cœur de ce quelque chose sur quoi fonder les bases de ce qui était pour lui l'illusion, qu'il appelait selon le mode de son temps l'alibi, la Religion, que j'appelle quant à moi l'Eglise.* »

²⁷⁷ Lacan J., *Séminaire IV, la relation d'objet*, Seuil, 1956.

ne croit pas au « *souverain bien* ». Bien et mal sont pour lui deux entités ambivalentes. L'amour et la haine y sont maintenus en germe, étroitement liés. *Le concept d'hainamoration* prend alors toute sa valeur, la haine est contenue dans l'amour et réciproquement, c'est *le pathos*. Seule « *l'église* » entretient en nous cette disqualification psychique, nous empêchant de profiter sainement sans la diaboliser, de cette autre part de nous-mêmes. Selon Freud, la psyché doit se départir du mauvais et ne conserver que le bon. L'*inconscient* jouera le rôle de déchetterie. Il y verra un mécanisme qu'il nomme *refoulement*. Pour lui, l'idéal pour l'homme, serait de tenir le mal à distance. Et sans doute le refoulement dont il parle illustre d'avantage cette zone interdite par « *l'église* », qui n'est en réalité que ce que Lacan nomme *l'Autre*. Pour Jung, il s'agit de *l'ombre*, qui ne désigne pas le mal, mais *un moi* en devenir. *L'ombre* peut structurer *l'Autre* ou des *Autres*, pouvant alors prendre le pouvoir sur *le moi*.

Loin de tenir ce dernier à distance, nous devons au contraire l'investir, afin de pouvoir le dépasser dans un premier temps, puis nous en défaire dans un second temps. C'est bien d'ailleurs ce que propose Jung au travers du processus d'individuation. Le refoulement apparaît donc comme la conséquence d'une écriture non aboutie, résultant d'un rangement psychique n'ayant pas dépassé le mode binaire. De ce fait, *l'objet a* devient incontournable, car indissociable de *l'objet* lui-même. Ne pas affronter puis dépasser cette réalité, c'est créer de l'angoisse pour cause d'impasse.

Mélanie Klein a également travaillé sur cette thèse de Freud, où *l'objet* peut-être perçu sous deux éclairages, l'un qui montre sa part saisissable, l'autre celle qui résiste et que je n'obtiendrai jamais : *objet de satisfaction*, *objet de jouissance* et *objet du fantasme*. Tout ce qui se mettra en travers de l'enfant et de la mère deviendra castrateur de *l'objet du désir*. L'enfant haïra ce rival qui lui résiste. C'est ainsi que naît le complexe d'Oedipe, « *un bon père* » est un père mort. L'enfant mâle devra se substituer au père qui fait obstacle à la possession de la mère. Le schéma inverse peut également se produire père/amour, mère/haine. La jalousie ou la haine à l'égard du parent de sexe opposé, ou encore l'amour ressenti pour le parent de même sexe sont des *ambivalences*, pour reprendre un terme de Freud. L'identification au parent de même sexe et le fantasme apparaissent pour l'enfant, comme seules issues possibles, s'il veut échapper à l'angoisse que la perte immédiate de *l'objet du désir* lui impose. Pour Lacan, l'identification se produit au stade du miroir comme solution réparatrice du fantasme « *les conduites (de l'enfant) révèlent avec évidence l'ambivalence structurale, esclave identifiée au despote, acteur au spectateur, séduit au séducteur.* »²⁷⁸ Cela

²⁷⁸ Lacan J., *Ecrits*, « *L'agressivité en psychanalyse* », Seuil, 1966, p. 113.

conduira Lacan à imaginer « *le phallus manquant de la femme* » représentant *l'objet du désir* pour la femme.

Mais si ce dernier semble se décliner en deux objets antagonistes haine/amour, cela ne demeure qu'une vue de l'esprit, en ce sens que *l'objet* lui-même ne se présente pas à nous sous cette double entité amour/haine, mais plutôt en tant qu'objet dont je ne peux me saisir en tout ou partie. Cette partie non saisissable viendra s'inscrire en moi au même titre que l'autre partie, en tant qu'*objet du désir* et ici, selon la pensée judéo-chrétienne, objet de haine. Mais il représente la part manquante de l'autre, dans sa quête de plénitude et de réalisation du *moi*.

2) Une autre voie possible

Le mode binaire est responsable de la modélisation duelle de *l'objet*. Le manque d'alternative à d'autres solutions conduit la psyché, dans le processus d'individuation, à une « calcification de *la persona* », chez Lacan, à « une pétrification de l'angoisse. » C'est bien du reste ce qui les a tous deux amenés à penser d'autres formes d'écritures moins dichotomisantes pour *l'objet*. Lacan s'intéressera de très près à l'écriture chinoise. Le vide-médian taoïste laisse toujours une troisième voie possible. De ce fait, dans la pensée chinoise, *l'objet* peut-être perçu sous trois éclairages ce qui est à la fondation même du principe ternaire mis en avant par François Cheng : « *Ce ternaire a une conséquence. Cela montre que les chinois ont d'emblée essayé de dépasser le dualisme (on aurait pu s'en tenir au yin et au yang). Là, le Tao engendre l'Un. L'Un engendre le Deux. Le Deux engendre le Trois. Et le Trois engendre les « Dix mille » êtres. Si n'existaient que le yin et le yang, le monde serait régi par ces deux entités qui s'opposent et qui pourraient rester dans une opposition stérile. En introduisant le souffle du Vide médian, tout change. Le souffle du Vide médian a le don d'entraîner le yin et le yang en présence dans un processus d'interaction et de transformation bénéfique pour l'un et pour l'autre.* »²⁷⁹ Lacan puisera entre autre les sources du concept de *l'objet* a dans le vide médian de François Cheng : « *La pensée chinoise est donc ternaire et non duelle, oscillant entre Yin et Yang, comme on a l'habitude de le supposer. Dans ce système ternaire, qui implique le change continu, le Vide-médian, par essence dynamique parce que lié aux souffles, - en cela il est différent du Vide bouddhique développé en Inde -, est à même de transformer les vides, qui sont autant d'états de déficience ou de manque, en un état de devenir actif.* »²⁸⁰ Amour et haine ne trouvent plus place dans la logique du vide

²⁷⁹ Cheng F., *Le souffle dans la pensée chinoise*, Extrait de la revue Saint Guillaume, 2009.

²⁸⁰ Cheng F., *Le docteur Lacan au quotidien*, propos recueillis par Judith Miller, l'Âne n° 48, 1991.

médian. En effet, ce qui pourrait être perçu comme le mal n'est en réalité qu' « un vide non actif », pour reprendre l'idée de François Cheng. Mais, pour les chinois, deux forces s'opposent et sont à l'origine de la structuration duelle de toute forme de vie et d'écriture. Afin de devenir source de procréation, ces deux forces doivent trouver leur résolution en libérant de l'espace lequel agira comme trait médiateur et régulateur des deux blocs pleins (Yin et Yang). Comme pour le couteau du boucher (cf. le conte chinois, chapitre consacré au ternaire), la solution naîtra non pas du plein, mais du vide.

3) Deux écritures duelles : Wagner et Kundera

La musique, la littérature, mettent parfois en lumière la carence de cette troisième voie par une écriture à deux facettes qui exprime simultanément les contraires et l'angoisse qui en résulte.

a) Wagner

C'est l'exploit que réalise Richard Wagner au sein de son œuvre lorsqu'il juxtapose des écritures antagonistes. Dans *Tristan*, tout comme dans *Lohengrin*, l'opéra s'ouvre sur un prélude bâti sur un *crescendo* et un *decrescendo* (accélération du mouvement puis décrochage); ce qui nous fait pénétrer d'emblée dans le climat fiévreux de l'œuvre. Par quatre fois, sous l'emprise des violoncelles, s'élève le thème *du philtre ou de l'aveu*, suivi du thème *du désir sur les bois*. Par quatre fois, la chute s'opère sur l'accord dissonant de *Tristan* (thème 164)²⁸¹. Jean Mistler écrira « *Je préfère considérer ces premières mesures, non pas verticalement, mais horizontalement, et voir dans ces deux dessins chromatiques qui divergent, l'un montant et l'autre descendant, l'image du désir et de la séparation*²⁸² .» L'objet s'exprime ici en deux mouvements conjugués et simultanés que sont l'accession à l'objet et à sa perte, ce dernier, représentant l'objet du désir. Il en résulte l'accord dissonant de Tristan ce qui nous ramène au *complexe d'hainamoration* pensé par Lacan : « *l'amour contient la haine* » et, ajoutons, ne pourra jamais s'en départir. La pensée duelle ne peut conduire qu'à la dramatisation des situations car elle conduit toujours à cette impasse *du bien* qui bascule dans *le mal*. Jules Combarieu rapproche cette musique des paroles des amants qui se séparent, dans

²⁸¹ Mistler J., *A Bayreuth avec Richard Wagner*, Bibliothèque des Guides Bleus, Librairie Hachette, 1960.



²⁸² Ibid

la pièce *Henri IV* de Shakespeare : « *Nous sommes comme les deux planches de la barque qui se disjoignent pour s'enfoncer chacune d'un côté différent de l'abîme.* »²⁸³ L'accord de Tristan, crée une dissonance, s'ouvre alors le trait schizophrénique, véritable effondrement de l'espace symbolique.

L'écriture musicale wagnérienne fait écho à Nietzsche quand ce dernier lui adresse de violentes critiques en l'accusant d'incarner l'idéal de la décadence : « *Wagner était la corruption totale; or Wagner était le courage, la volonté, la conviction dans la corruption* »... « *Si l'on imitait un tel goût, s'il devenait dominant, il en résulterait pour la musique le danger de tous le plus grave : la totale dégénérescence du sens du rythme, le chaos à la place du rythme* »²⁸⁴. Et d'ajouter : « *Richard Wagner a voulu un mouvement différent. Il a bouleversé toutes les conditions physiologiques de la musique. Nager, planer, au lieu de marcher, de danser.* » Mais il ne faisait qu'annoncer le changement qui devait succéder à l'impasse du binaire. Son écriture musicale faisait écho à une autre écriture, sociétale celle-ci. Elle témoignait de la décadence dans laquelle était plongée l'Allemagne et aussi la totalité de l'Europe en cette fin du XIX e siècle. Le basculement incessant de l'opinion publique entre les propositions de droite ou celles de gauche ne faisait qu'illustrer encore un peu plus l'impasse dans laquelle de tels comportements nous renvoient sans cesse. Pour Wagner, le chaos qui touchait l'Europe provenait d'un désir de dépassement qui ne trouvait pas sa résolution. Quand tout a été dispersé à outrance, sans que jamais aucun retour à l'unité ne se réalise, s'installent alors des écritures incohérentes. D'un point de vue politique, la multiplicité des partis affaiblit le jeu des antagonistes mais n'y substitue pas une solution efficace. Il en est de même pour l'écriture psychique qui, se perdant dans les images-miroirs, nous maintient au stade de *l'imaginaire* et nous perd dans *la matrice*.

Hitler reprendra à son compte la logique de la cadence telle que le lui aura inspiré Wagner. Mais au-delà de la cadence recouvrée, il ne provoque pas un dépassement de l'écriture binaire, il en produit le renversement qui conduit à l'état de névrose perverse. Cette dernière expression s'applique alors aussi bien au domaine psychique que sociétal. Au travers de son écriture musicale, Wagner témoigne de cette incohérence. Mais non seulement il a le courage de mettre à nu ce mécanisme insidieux, mais en plus il en donne la solution. Musicalement parlant, la décadence appelle la cadence et, d'une certaine manière quasi physiologique, cette vérité peut s'appliquer à la logique politique, économique, sociétale. Mais la « mise au pas » n'est pas suffisante, elle ne fait que réguler un système qui avait lui-

²⁸³Shakespeare, *Henri IV*, seconde partie, acte III, scène II, in fine.

²⁸⁴Nietzsche, *le cas Wagner*, Textes de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Nrf, Gallimard, 1974, p. 65.

même échappé à la physiologie binaire. Wagner le prouve, la solution se situe bien au-delà, dans la forme artistique et tout ce qu'elle évoque au-delà du seul aspect conflictuel de *l'objet*. Mais la base nécessaire à pareille réalisation nécessite un préalable qui est celui d'un binaire actif. Ce dernier ne peut l'être que sous l'emprise d'une pulsion suffisamment concentrée. Dans le cas de dilution de la force et donc de la pulsion, aucun dépassement n'est possible. S'installe alors « la crise » que l'on peut considérer comme une pathologie du binaire. Elle s'exprime sur le plan musical par une dissonance, sur le plan psychique par un effondrement du trait symbolique.

b) Kundera

La relation d'amour, manière occidentale, apparaît comme vouée à l'impasse que lui impose le mode binaire. Kundera dans son ouvrage « l'insoutenable légèreté de l'être »²⁸⁵ en fait, sans le savoir, la démonstration. Son personnage masculin, Tomas, est amoureux de deux femmes Tereza, sa femme légitime et Sabina, sa maîtresse. Là où il verra lourdeur dans Tereza, il verra légèreté dans Sabina. La première incarne la fidélité et la seconde, l'infidélité et la trahison. Tomas balance entre deux états possibles, lourdeur ou légèreté de l'être. Mais lui, il voudra vivre les deux *objets* dans un même temps (femme et maîtresse), son désir, la lourdeur et l'objet de son désir, la légèreté. C'est bien du reste du côté de la lourdeur que son choix se portera même s'il le fait avec regret ou plutôt par manque de courage. Le titre du livre confirme bien cette idée, « l'insoutenable légèreté de l'être », ce qu'il aurait voulu, « être léger » mais *objet* qu'il ne pourra investir, car pour lui, trop lourd à porter. En pareil cas, seule la jalousie sera à même de combler ce déficit d'investissement. Kundera ne cache pas ce désir d'investir *l'objet du désir* qu'il décrit en tant que voix du vide qui attire et envoûte : « *Celui qui veut continuellement s'élever doit s'attendre à avoir un jour le vertige ? Qu'est-ce que le vertige ? La peur de tomber ? Mais pourquoi avons-nous le vertige sur un belvédère pourvu d'un solide garde-fou ? Le vertige c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voix du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi.* » Par cette phrase, Kundera exprime qu'en amour nous n'avons pas d'autre choix que celui de nous libérer sans cesse de ce qui nous rassure pour visiter l'autre part de nous-mêmes, qui nous attire inexorablement et vertigineusement vers la chute. Nulle visite n'est possible en dehors de celles de nos deux pôles antagonistes. Telle une malédiction, ces deux forces incontournables s'opposent et chacune exige sa part de victoire.

²⁸⁵ Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, folio 2077, Maury-Imprimeur, 45330 Malesherbes, 2009, p.93.

Mais ici, aucun *vide-médian* n'interviendra qui réconciliera ce qui s'affronte en nous.

Cette voie nous attire et nous envoûte, car elle obéit aux seuls impératifs du *Yin* et du *Yang* chinois à l'exclusion de la troisième voie, celle du *vide-médian*. Ces deux forces *Yin* et *Yang* sont régies par les seules lois de l'attraction et de la répulsion. Les démocraties occidentales suivent cette même logique, ce qui conduit leurs gouvernements à basculer sans cesse d'un pôle vers un autre. Mais en fait, comme le suggère Kundera dans son ouvrage, les choix resteront les mêmes, ils iront du côté de la lourdeur, jamais du côté de la légèreté. Par conséquent, sous le joug du binaire, les conduites politiques comme les conduites amoureuses suivent une même prédestination, celle de l'impasse vouée au chaos.

Le chaos témoigne de l'échec de la pensée occidentale quand celle-ci, atteint les limites de son écriture. Voilà qui, déjà, annonçait un grand bouleversement, *le Souverain-bien* allait basculer dans *le Souverain-mal*. De cette inversion, naît le nazisme qui est l'écriture de *l'ombre*, celle de *l'Autre*, cette part inavouée de nous-mêmes qui, trop longtemps frustrée, est allé dire tout ce qu'elle avait en elle, de refoulé, de renié, de sale, de non avoué. Nietzsche en a beaucoup voulu à Wagner de se livrer à cet art qui lui apparaissait comme dangereux. Il le voyait lui-même comme incarnant « *la corruption totale* », allusion faite ici au *Souverain-mal*. Mais en fait il ne faisait que témoigner de la décadence d'une civilisation qui n'arrivait pas à se remettre pleinement en cause. Par sa musique, Wagner illustre la noirceur de l'âme européenne de cette fin du XIXe siècle en même temps que sa rédemption. Mais seule l'œuvre pouvait être mise en cause par Nietzsche, pas Wagner, qui ne se faisait que le porte-voix d'une situation politique, économique et humaine ayant atteint ses limites d'entendement. De cette situation, inextricable, il fallait chercher les causes à la source même de notre structure psychique, ce que fit Nietzsche en dénonçant le modèle judéo-chrétien et la Civilisation occidentale qui, depuis Platon selon lui, porte en elle tous les fruits de la décadence. Nous pouvons voir dans ce discours de Nietzsche une accusation à l'encontre de la pensée duelle qui ne peut conduire, dans sa forme structurelle psychique, qu'à l'inversion de la loi, à la perversion.

B) LA PERVERSION : UNE IMPASSE du BINAIRE

1) Une définition

Nous visiterons essentiellement deux personnages historiques autour de la conférence et de l'ouvrage²⁸⁶ d'Elizabeth Roudinesco, consacrés à la perversion : Gilles de Rais et Hitler. En quoi ces deux personnages furent-ils pervers ? Si oui, peut-on déterminer les causes de cette perversion ? S'il y a eu renversement, à quel moment celui-ci s'est-il produit, et pour quelles raisons ? Répondre à ces questions c'est mettre en évidence un mécanisme structuré qui préside à la construction et aussi à l'expression de la perversion. Nous nous intéresserons à l'enfance de Gilles de Rais, puis à celle d'Hitler pour lesquels et dans les deux cas nous trouverons des signes cliniques similaires faisant toujours suites à des violences physiques et psychiques : abandon, trahison, humiliation, manipulation et un profond sentiment d'iniquité.

Comme le souligne Elisabeth Roudinesco lors de sa conférence, les perversions sexuelles ont intéressé de nombreux chercheurs ou écrivains, comme Georges Bataille, Michel Foucault ou Sigmund Freud, mais personne n'avait jamais encore écrit l'histoire des pervers. Or, c'est bien à partir de personnages tels que Gilles de Rais, Sade ou encore le commissaire Javert de Victor Hugo que l'on peut le mieux appréhender ces comportements dits pervers. L'histoire nous livre bien d'autres exemples qui viennent tous corroborer la réalité même de la nature perverse, l'expression d'une très grande cruauté envers les autres. Mais cette dernière ne fait que traduire une cruauté au moins aussi importante que celle-ci dont elle est la cause. Un « Rudolf Höss », *Block-führer* à Dachau sous le troisième Reich, n'a rien à envier à un « Thomas de Torquemada », premier inquisiteur en Espagne de la Sainte Eglise catholique. Le pervers se manifeste partout où il le peut, qu'il soit militaire comme Gilles de Rais ou fonctionnaire comme Höss ou Javert, ou encore, religieux comme Torquemada.

Parler de la perversion, c'est avant tout, en donner une définition la plus juste possible, à condition toutefois d'apporter des nuances en fonction de ceux ou de celles qui traitent du sujet. Pour la psychanalyse, la perversion représente une étape logique et normale de l'évolution psychique mais aussi un trouble pathologique chez l'adulte. Au siècle dernier, alors que Krafft-Ebing listait sans aucun souci d'unité, un catalogue de cas cliniques, Freud opérait une réelle psychogenèse des perversions. Ce dernier mettra en évidence l'aspect

²⁸⁶ Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007.

normal de la perversion, notamment dans la sexualité infantine « *perverse polymorphe* ». Il traitera à ce sujet le cas du petit Hans²⁸⁷ et celui de la jeune perverse homosexuelle²⁸⁸, deux cas qui seront du reste repris par Lacan dans son Séminaire consacré à la relation d'objet²⁸⁹. Pour Freud, la perversion joue un rôle majeur structurel pour le développement de la sexualité.

Sous son aspect religieux, la perversion prend une toute autre coloration puisque représentant une des manifestations « du mal ». La société quant à elle, pour ce qui est de la définition des comportements pervers, s'en est toujours tenue au discours moral. Ce dernier est bien sûr relatif, il dépend des époques, des régimes politiques et religieux, et des pratiques sociales qui pouvaient autrefois être considérées comme perverses et sont aujourd'hui admises.

Comme le souligne Elisabeth Roudinesco dans son ouvrage, perversion²⁹⁰ vient du latin, *perversio*, (participe passé *pervertere*) et signifie retourner, renverser, puis elle précise que le mot perversion prendra rapidement un sens péjoratif puisque selon le Littré, la perversion, c'est « *le changement du bien en mal* ». Au XIXe siècle la perversion était considérée comme un mal congénital qui affectait les instincts et donc « pervertissait » le sens moral. Il faudra attendre la deuxième moitié du XIXe siècle pour que s'articule un discours des perversions sexuelles autour de la pensée du psychiatre français Valentin Magnan. Quoiqu'il en soit, Elisabeth Roudinesco pose une question essentielle « *où commence la perversion et qui sont les pervers* » ?

2) Deux cas de perversion : les fondements

a) Gilles de Rais

Le cas de Gilles de Rais est suffisamment évocateur de cette représentation du mal, pour qu'un regard soit porté sur sa vie personnelle, afin d'y discerner pour le moins, le ou les mobiles profonds qui ont présidé à sa perversité. Elisabeth Roudinesco s'appuie sur les travaux de Huysmans et surtout sur ceux de Georges Bataille²⁹¹, ce dernier s'étant passionné pour ce criminel et infanticide du Moyen-âge. C'est en pleine guerre de cent ans (1337-1453)

²⁸⁷ Freud S., *Analyse d'une phobie chez un garçon de cinq ans*, 1909.

²⁸⁸ Freud S., *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine*, 1920.

²⁸⁹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, « *De Hans-le-fétiche à Léonard en miroir* », Ed. Le Seuil, Paris, 1994.

²⁹⁰ « *Forgé à partir du latin perversio, le substantif « perversion » apparaît entre 1308 et 1444. Quand à l'adjectif pervers, il est attesté en 1190 et dérive de perversitas et de perversus, participe passé de pervertere : retourner, renverser, inverser, mais aussi éroder, dérégler, commettre des extravagances.* », p. 11.

²⁹¹ Bataille G., *Le procès de Gilles de Rais, Œuvres complètes, X*, Ed. Gallimard, 1987.

que Gilles de Rais voit le jour dans « la tour noire » du Château de Champtocé. Il sera élevé par son grand-père Jean de Craon. En 1415, alors qu'il avait 11 ans, la même année, il perdra sa mère, puis son père, Guy de Laval éventré par un sanglier. De ces deux événements, Gilles dût ressentir un profond désarroi qui se transformera rapidement en un sentiment d'abandon, voire de trahison. Rien désormais ne le protégerait plus de la violence de son grand-père, Jean de Craon, Seigneur de Suze, homme violent, ce que n'ignorait le père de Gilles, lequel avait établi un testament qui désignait son cousin Jean Tournemine de la Hunaudaye en qualité de tuteur pour le cas où surviendrait un événement fâcheux. Mais ses dispositions testamentaires ne furent pas respectées et le jeune Gilles dut subir la tyrannie et les violences d'un grand-père qui ne témoignait aucun respect ni à l'égard de son personnel, pas plus qu'à celui de son petit-fils. Ce dernier fut élevé, ou plutôt persécuté, durant toute son adolescence par un homme introverti, tyrannique, avare et calculateur. Comme le souligne Elisabeth Roudinesco, « *Gilles de Rais fut initié au crime dès l'âge de onze ans par ce féroce éducateur qui avait tant pleuré la perte de son fils unique tombé à Azincourt .* »²⁹²

Ce n'est qu'après plusieurs tentatives de fiançailles du jeune Gilles, qu'enfin Jean de Craon trouvera pour son « protégé » la perle rare en la personne de sa jeune cousine, Catherine de Thouars, fille de Milet et de Béatrice de Montjean. Ce mariage choisi et décidé par Jean de Craon répondait à des intérêts financiers puisque la dot de la jeune Catherine était composée de pas moins de huit châteaux dont Tiffauges, Confolens et Pouzauges. Gilles de Rais faisait ici l'expérience de la manipulation qui a du aussi vraisemblablement s'exercer au travers des mots et des actes vécus au quotidien. On peut aisément imaginer que Jean de Craon rendait responsable (inconsciemment) son petit fils Gilles, de la mort de son fils tant aimé, ce qu'il a pu lui faire comprendre verbalement.

Culpabiliser l'enfant en le rendant coupable de la mort de ses parents, ou de l'un d'entre eux, voilà qui apparaît comme le fin du fin de la manipulation perverse. Il est commun de voir que les enfants, victimes de leurs parents bourreaux, subissent des persécutions qui sont à la fois physiques et psychiques. Réduire l'enfant à néant, le briser par des coups ou le rabaissant devant les autres, le supprimer chaque jour un peu plus en lui administrant les poisons de l'humiliation, devient son pain quotidien. Il est l'enfant non désiré, venu au monde par erreur, il doit disparaître. Tout sera fait pour qu'il retourne au néant. Dès lors, l'enfant est un pou, une vermine (expressions qu'Hitler utilisera à l'encontre des Juifs) qui doivent être

²⁹² Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007.

éliminés puisque symbolisant alors « le mal ». Supprimer le mal se réalisera soit par voie directe (le meurtre physique), soit indirecte, le pousser au suicide (le meurtre psychique).

De ces manipulations qui entretiennent chez l'enfant une lente agonie psychique, il résultera une double nécessité. La première sera, pour lui, de se sauver lui-même après avoir échappé à son ou ses bourreaux ; la seconde sera soit de mourir, soit de ne plus être. Il peut encore s'investir dans la quête d'une cause, grande si possible et purificatrice, qui sera pour lui, le seul et l'unique moyen d'échapper à son « non être », ce qui le conduira à travestir son *objet du désir en faux objet d'amour*. Ce dernier, apparaîtra comme celui de la grande cause : la France d'abord, puis Jeanne d'Arc ensuite pour Gilles de Rais, l'Allemagne pour Hitler. Torquemada n'échappera pas non plus à cette logique puisqu'il poursuivra la quête de la purification de l'Eglise par l'éradication des hérétiques.

Après le décès de son épouse, Jean de Craon épousera Anne de Sillé. De cette union, Gilles de Rais aura une petite fille, Marie, dont on sait peu de choses. Ce n'est qu'après le décès de son grand-père Jean de Craon, survenu le 15 novembre 1432, qu'enfin, Gilles de Rais pourra donner à sa vie toute sa démesure.

• **Première période : Gilles de Rais et la carrière militaire**

Pour reprendre une expression de l'historienne Monica Ginnaio, « *Gilles de Rais est malade dans un monde malade, démesuré dans un monde excessif.* » Gilles de Rais, dans un premier temps, investira son *objet du désir, objet de haine*, en tant que militaire. Libérer la France de l'envahisseur anglais deviendra sa grande cause. La France se cherche, les Anglais sont partout. Charles VII attend son trône, dans un royaume ravagé par les guerres et la famine. Gilles de Rais guerroie sur les champs de bataille, ce qui va canaliser sa violence et, d'une certaine manière, satisfaire son grand-père qui l'avait poussé à embrasser la carrière des armes. Il est reconnu par ses pairs comme un valeureux guerrier, mais il est également réputé pour le sadisme inhumain qu'il déploie à l'égard des prisonniers anglais qui tombent entre ses mains. Fasciné par la violence des champs de bataille, il peut s'adonner, sans mesure, à son plaisir favori : faire souffrir les autres. Cette jouissance par le mal, il en profite et en abuse sous le couvert d'une reconnaissance militaire, qui lui sert de prétexte afin de commettre les pires exactions, inspirées par sa part d'ombre. Mais c'est la guerre, et Gilles de Rais n'aura pas besoin de faire montre d'imagination afin d'assouvir ses sombres passions. Ses victimes s'offrent à lui, ce sont les soldats anglais. Il n'en sera pas de même, lorsqu'après la guerre il connaîtra l'oisiveté, ce qui l'obligera alors à rechercher lui-même ses propres victimes.

- **Deuxième période** : rencontre avec Jeanne d'Arc

En 1429, il rejoint Jeanne d'Arc, à qui il prête main forte contre les Anglais au siège d'Orléans. Pour ce couple de guerre, la victoire est totale. Gilles est alors promu Maréchal de France par Charles VII, titre qui lui vaut l'honneur de porter les fleurs de lys sur son blason. Il voue une véritable admiration et une passion sincère pour *la Pucelle* qu'il soutiendra et respectera jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle fut capturée par les Anglais, il proposa même de payer sa rançon. Voyait-il en elle la sœur qu'il n'avait pas eue ? Ou bien Jeanne incarnait-elle cette mère qui l'avait abandonné si cruellement au joug de son grand-père ? Pour Gilles, elle apparaissait comme *un objet d'amour* et devenait ainsi pour lui, un complément indispensable, la substance affective qui garantissait son équilibre psychique. Gilles s'engagea dans ce tandem qui revêtait un caractère tout à la fois politique, militaire et finalement psychologique. De fait, cette proximité vécue auprès de la femme libératrice d'une France à l'agonie, ne pouvait que le marquer, car elle incarnait « le souverain bien ». Pendant qu'il était auprès d'elle, sa perversion resta inopérante, il était un militaire dur et violent, rien de plus. Il ne tuait, ni ne violait pas plus qu'il n'était permis en ces temps dévoyés.

Et peut-être aurait-il pu échapper à la triste renommée que l'avenir lui réservait si Jeanne n'avait pas connu une fin aussi tragique. Faite prisonnière par les Anglais, accusée d'hérésie et de sorcellerie, elle fut abandonnée par Charles VII, elle, *la Pucelle*, qui selon l'expression même d'Elisabeth Roudinesco²⁹³, « *avait restauré la puissance monarchique française.* » En 1431, désavouée par sa famille d'armes, puis, brûlée enfin sous les yeux d'une foule apparemment indifférente, il dut vivre cet instant comme une nouvelle injustice imposée par les « Cieux ». A cette injustice, s'ajouta celle du décès de son grand père en 1432. Ces deux événements ne pouvaient que renforcer chez lui, sa haine de l'autre, envers une humanité qu'il jugera coupable de faiblesse, cette faiblesse qu'il avait connu enfant et à laquelle il n'avait survécu qu'en devenant, lui-même, un pur produit de l'abomination au service de l'abomination.

- **Troisième période** : « la bête » est libérée

« La bête » est alors libérée et les crimes commencent. Jugé lors de son procès, Gilles de Rais avoua avoir assassiné, avec l'aide de ses deux complices, Henri Griad et Poitou son chambrier, entre 1432 et 1440, des dizaines d'enfants. Sa première victime est Jean Jeudon, apprenti tanneur âgé de douze ans qui sera envoyé au château sous un prétexte fallacieux mais

²⁹³ Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007, p. 39.

dont il ne reviendra jamais. Puis, ce sera le tour de Jeannot Roussin, et de bien d'autres encore. Le sort réservé à ces malheureux enfants est atroce : sodomie, sévices corporels, humiliations en tout genre. C'est lors de ses procès, il en subira deux, que Gilles et ses complices feront le récit de leurs macabres activités. Dans son ouvrage²⁹⁴, Elisabeth Roudinesco donne des détails sordides de leurs crimes : « *Il (Gilles de Rais), découpait les corps, arrachait les organes, les cœurs notamment, s'évertuant à les sodomiser au moment de leur agonie. Souvent pris de fureur, il saisissait son membre en érection, pour le froter contre les ventres meurtris...* » Il sera alors reconnu homosexuel, pervers, pédophile, prédateur sexuel et nécrophile. Selon Monica Ginnaio « *Sa double nature le pousse à vivre un côté mystique, éclairé, diurne qui le porte à une foi tourmentée et belliqueuse. Son côté Barbe Bleue est en revanche obscur, nocturne, sadique, obsessionnel et monstrueux.* »²⁹⁵ Gilles de Rais sera condamné le 23 octobre 1440 par la cour civile et pendu deux jours après, soit neuf ans après la mort de Jeanne d'Arc.

Pour comprendre de tels comportements, il faut se référer à l'attitude étrange qu'il adopta durant son dernier procès, à savoir vouloir sauver son âme de tout péché. Aux badauds qui assistaient à son procès, il conseilla de ne pas laisser leurs enfants désœuvrés, au risque de les voir tomber à la merci de sadiques. Il priait Dieu ouvertement et il demanda à l'assistance, ce qu'elle fit, de prier avec lui et de chanter aussi pour sa rédemption. Était-il alors hypocrite ? Avait-il conscience de toute l'ambiguïté de son existence ? On ne le sait. Toutefois, il est vraisemblable qu'il a obéi à un double impératif : celui de se solutionner lui-même, en tant que victime de son grand-père, ce qu'il a tenté de faire avant 1431, mort de Jeanne, puis après 1431, d'y renoncer en commettant l'irréparable. Cette date, signe chez Gilles, le point d'inversion de sa perversion : pénétrer sa nature obscure, et lui donner enfin la parole. Voilà ce à quoi tout pervers doit rêver, investir *l'objet du désir* qui est celui de la haine. Nous touchons, ici, à ce que Lacan nomme « la pétrification de l'angoisse » qui donne alors, cours à la névrose perverse. Pour Jung, cette inversion prend une coloration similaire qui y voit un retour à *la persona* non résolue, ce que nous avons nommé « calcification de *la persona*. »

Gilles ouvre alors en grand les portes de tous ses refoulements afin qu'ils produisent un maximum de détritiques en lui, et autour de lui. Il rendait ainsi tous les coups reçus qu'il destinait à ceux qui l'avaient abandonné et trahi. De cette manière, lui, Gilles de Rais, souillait le nom de sa famille et la mémoire de son grand-père, Maréchal de France, il souillait la Noblesse française et son roi Charles VII, Chrétien enfin, en assassinant des enfants, il s'en

²⁹⁴ Ibid. p. 40.

²⁹⁵ Ginnaio M., *Gilles de Rais, la vie de Barbe bleue*, Le Médiéviste magazine, Ed. I.presse, 2006, p. 30.

prenait directement à Dieu et à la Création. Incapable de sauver son unité retrouvée en la personne de Jeanne, il se devait de détruire le Monde. Ce qu'il fit, entraînant avec lui, dans le chaos boueux de ses extravagances, tous ceux qui l'avaient placé là, au sommet de lui-même et de sa perversion : Jean de Craon, Charles VII et Dieu. « *Anéantir l'humain dans l'homme*²⁹⁶ », selon l'expression d'Elisabeth Roudinesco, voilà la quête de Gilles de Rais.

b) Hitler

Hitler naît le 20 avril 1889 à Braunau en Autriche, petite ville située sur la frontière austro-bavaroise. Aloïs Hitler, son père, de simple cordonnier, avait réussi à embrasser, avec beaucoup de difficultés, la carrière de douanier. Il eut trois femmes dont les deux premières moururent de la tuberculose. C'est avec la troisième, Klara Pözl, qu'il eut cinq enfants : Gustav, Ida, Adolf, Edmund et Paula, seule cette dernière survécut avec Adolf, à ses frères et sœurs. C'était un homme de volonté, certainement très intelligent, ce qui lui permit d'atteindre tardivement dans son existence, les buts qu'il s'était fixés. « *Les portraits d'Aloïs Schicklgruber-Hitler qui ont été conservés nous montrent un homme trapu, quelque peu corpulent dans son uniforme vert des douanes, avec une épaisse chevelure foncée, des pommettes saillantes, des sourcils en broussaille et une belle moustache. D'allure il semble hargneux, comme un adjudant de l'ancienne école. Il passait pour assoiffé d'instruction, scrupuleux dans son service et exceptionnellement sévère et coléreux à la maison. De plusieurs affirmations de son fils devenu célèbre, on peut déduire que ce dernier le craignait plus qu'il ne l'aimât. Ses femmes durent toujours lui obéir aveuglément.* »²⁹⁷ Il acheta une ferme à Hafeld alors qu'Adolf avait 6 ans à peine, une façon pour lui de renouer avec ses ancêtres terriens. A la suite d'un déménagement, deux ans plus tard, à Lambach en Haute-Autriche, Adolf, âgé de huit ans, changea d'école. Puis, en 1898, la famille s'installa à Linz. « *Aux yeux des paysans et des artisans de Leonding, il était un homme (Aloïs) de beaucoup d'expérience qui en savait plus que les autres. Mais on racontait aussi qu'il était sévère et souvent horriblement brutal à la maison et on plaignait secrètement sa jeune femme prématurément usée. De plus en plus les soirées à l'auberge se prolongeaient jusqu'à des heures tardives. De plus en plus le vieil homme s'habitua à boire plus qu'en pouvait le supporter son âge et sa santé. Que de fois la mère inquiète ne dut-elle pas envoyer le petit Adolf, alors âgé de dix ou onze ans, chercher son père ? Bien souvent, l'enfant le trouva ivre*

²⁹⁶ Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007, p. 44.

²⁹⁷ Ibid., Görnitz W., Quint Herbert A., *Adolf Hitler, La montée d'un obscur*, Amsterdam, 1953. p. 12.

dans la salle enfumée d'un café. C'est alors qu'il lui fallait implorer : « Père, il faut rentrer, viens... », Il devait souvent insister durant une demi-heure, jusqu'à ce que le vieux cédât en se répandant en injures et rentrât chez lui en titubant, à travers les rues silencieuses du village au bras de son très jeune fils.»²⁹⁸

A onze ans, Adolf voulait devenir artiste peintre. Ses maîtres d'école considérèrent qu'il avait du talent. Mais son père voulait que son fils embrasse comme lui, la carrière de fonctionnaire des douanes. Il lui fit visiter le service des douanes de Linz. A la suite de quoi, Adolph annonça carrément à son père qu'il ne serait jamais fonctionnaire : *« Le vieux réagit par des explosions de colère et de brutalité. Adolf persista dans son rêve et devint paresseux et négligeant, pour essayer de faire comprendre à son père qu'il était inutile de le laisser dans une école secondaire. Un dur conflit en résulta et le garçon, qui n'avait jamais beaucoup aimé son père, se prit à le haïr.»²⁹⁹* Les dons d'Adolf pour le dessin et l'architecture paraissaient évidents. Mais les rapports avec son père devinrent de plus en plus tendus et particulièrement durs pour le jeune Adolf : *« Pour ce père si dur, mais pourtant si ambitieux, les dernières années ne durent être ni simples ni agréables. Même les coups de bâton ne servaient plus à rien. Adolf Hitler avait lu dans Karl May que l'homme fort devait subir l'iniquité sans mot dire et, un jour que son père lui administrait une fois de plus une correction tandis que la mère suivait avec effroi derrière la porte l'explosion de colère du vieux, il resta muet. Il rapporta ensuite à sa mère qu'il avait reçu trente-huit coups sans broncher.»³⁰⁰* Il est clair qu'arrivé à Linz, Adolf avait perdu tout intérêt pour l'école. Il avait compris que, pour son père, c'était un moyen de flatter son égo et de le voir réussir là où lui avait mis tant trimé. Il était loin le temps où, Adolf, âgé de huit ans, alors qu'il était enfant de cœur et servait la messe à Lambach, avait connu un semblant de paradis. Un monstre vivait déjà en lui, un monstre qui n'avait pas la parole mais qui un jour la prendrait si les événements lui devenaient favorables. La violence physique et morale que son père lui avait infligée allait devenir son lourd fardeau. Quand à sa mère, elle lui procura jusqu'à sa mort, autant qu'elle le put, de modestes revenus. Mais il ne garda d'elle que le souvenir d'une femme faible de caractère et surtout, d'une mère qui ne s'était jamais portée à son secours quand son père le maltraitait. Il en conserva un fort sentiment d'abandon et de trahison. Sa mère s'éteignit le 21 décembre 1907. Il avait 18 ans et sa jeune sœur Paula, onze ans.

²⁹⁸ Ibid., p. 18.

²⁹⁹ Ibid., p. 21.

³⁰⁰ Ibid., p. 21.

« *Envers et contre tous les désenchantements, elle avait aimé son fils avec passion. Sans doute le voyait-elle promis à faire de grandes choses.* »³⁰¹

Faire de grandes choses, voilà qui campe les bases de la problématique perverse de Hitler. Il partit pour Vienne en 1907 et y resta jusqu'en février 1912. Cette période marque sa vie artistique qu'il consacra au dessin et à la peinture. Ensuite, il s'installa à Munich. Il montra également des aptitudes pour l'architecture dont il rêvait, déjà, enfant. Il est du reste frappant de constater que sa peinture était consensuelle (Planche XXI, fig. 45, 46, et 47). Ses sujets de ses tableaux étaient surtout des paysages ou de maisons. Il s'intéressait également aux animaux et aux portraits. Sa peinture était riche en couleur et en précision, au point qu'Arthur Rosenberg, idéologue du parti nazi, déclara : « *Les aquarelles de Hitler révèlent un talent naturel, un sens de l'essentiel et un don prononcé pour le dessin.* » Mais Hitler ne semblait pas tirer une quelconque gloriole de ce talent de peintre comme semblerait en témoigner cette déclaration qu'il fit en juin 1937, lors d'une interview dans le journal culturel « *Kunst dem Volke* ». Il y déclarait : « *Le fait d'avoir peint des tableaux pour pouvoir survivre ne veut pas dire qu'ils sont maintenant dignes d'être exposés à la « Haus der Deutschen Kunst (Maison de l'Art allemand)* ». Il était conscient qu'il n'avait pas le talent d'un Rudolf Von Alt, peintre autrichien (1812-1905) ou encore d'un Adolf Ziegler ou d'un Carl Von Spitzweg (1808-1888), tous deux, peintres allemands, dont il admirait les aquarelles et les peintures. Il est vrai qu'en 1937, Hitler avait d'autres préoccupations que celles de la peinture qu'il avait, par ailleurs, abandonnée depuis plusieurs années. On verra que, dès 1933, il abordera une nouvelle approche de la peinture et de l'architecture.

- **Première période:** Hitler imitateur du classicisme (avant 1933)

Cette première période, que l'on peut limiter à 1933, démontre la pauvreté réactionnaire de la peinture de Hitler. Rosenberg déclarera d'ailleurs « *les goûts de Hitler en matière de peinture sont typiquement petit bourgeois et ses aquarelles montrent à satiété jusqu'à l'écoeurement.* »³⁰² En revanche, son œuvre d'artiste s'inscrit finalement dans le classicisme de la continuité, tant pour la peinture que pour l'architecture du moins pendant toute sa période pré politique. Hitler était ni plus ni moins qu'un artiste classique et c'est ce que vers quoi sa vie aurait dû tendre si elle n'avait pas subi les distorsions de la perversion qui se manifestèrent exclusivement au travers de son architecture. Il abordera cette dernière sous l'angle de la mégalomanie (Planche XXI, fig. 48) alors même qu'il était passé à l'acte avec

³⁰¹ Ibid., p. 28.

³⁰² <http://schikelgruber.net/hitlerF.html>.

tous ses fantasmes jusque là restés cachés. Tout débutera vers 1936, sous l'effet de la pression politique et sociale et avec l'enthousiasme que ses interventions oratoires produisaient sur le peuple allemand. Pour Hitler, la reconnaissance était enfin au rendez-vous. Il était enfin vu par l'Allemagne en qui il voyait un père symbolique. Naîtra alors de cette reconnaissance, la pulsion nécessaire qui allait, plus tard, activer sa structure perverse. Désormais, le changement n'apparaîtra pas dans l'innovation en tant que troisième voie, mais se bornera à visiter l'autre partie de lui-même, sa partie d'ombre. Le facteur « poussée », au sein de *la pulsion* décrite par Freud, lui en donnera les moyens. Contenue par Hitler depuis sa plus tendre enfance, cette pulsion produira au sein de sa psyché une formidable surtension. Cette dernière produira un véritable déluge qui surdimensionnera ses schémas psychiques et qui, dans un premier temps se manifestera sous l'angle de la mégalomanie. Cette pathologie se retrouve fréquemment, même en démocratie, chez certains hommes politiques. On leur a laissé trop de pouvoir, et ce pouvoir agit alors comme un poison qui pervertit leur personnalité. Sous la pression de l'angoisse, *l'objet du désir* remonte en surface entraînant l'inévitable renversement, que Lacan nomme « pétrification de l'angoisse ». La perversion est alors au rendez-vous.

- **Deuxième période : Hitler et le néoclassicisme ou la mégalomanie** (après 1933)

Hitler et son architecte Speer (1905-1981) travailleront à une « méga architecture », un travail grossi à la loupe, augmenté en volume, mais qui ne proposait rien de novateur. Berlin deviendrait Germania, capitale de la planète. Son inauguration était prévue pour les années 50. Située en plein cœur de la capitale au croisement de deux grands boulevards orientés nord-sud et est-ouest, à l'identique d'un temple romain, une halle gigantesque de 320 mètres de haut vouée au culte du Führer, pouvait abriter 180000 personnes. Le Stade olympique ainsi que la gare de Zoologischer Garten, furent inaugurés en 1936 et ouvrent encore leurs portes au public. Mais c'est à Nuremberg, ville des congrès du parti, que furent imaginées les architectures les plus incroyables et notamment « *le Palais des Congrès (Kongresshalle) qui fut commencé en 1935, d'après les plans des architectes Ludwig et Franz Ruff, qui avaient pris comme modèle le colisée de Rome. Ce bâtiment en fer à cheval mesurant 270 m sur 260 m, était conçu pour recevoir 50 000 spectateurs et aurait été utilisé une fois par an, pour les grands discours de Hitler. Les travaux du «plus grand chantier du monde» ayant été interrompus en 1939, le bâtiment resta inachevé : avec sa façade en granit et ses murs intérieurs en brique, le Palais des congrès est un exemple du caractère monumental et*

écrasant de l'architecture nazie qu'on a appelée l'architecture de la terreur. »³⁰³ Selon Speer, les constructions architecturales du Troisième Reich devaient, même à l'état de ruine, conserver toute leur beauté. Speer faisait bien sur allusion aux vestiges qui subsistaient des grands Empires grecs ou romains. Son architecture devenait « le Temple nazi ». Elle devait être théâtrale, symbolique et pédagogique, c'est-à-dire vanter la grandeur de l'Allemagne nazie pendant mille ans au moins, comme Hitler l'avait imaginé. Il confia à Speer tous les grands travaux de la nation allemande. Tous deux imposèrent « une architecture nazie » qui devait, selon Hitler, supplanter l'architecture conservatrice d'une bourgeoisie décadente, mais on était déjà en 1936. Il était évident que Hitler ne voulait plus donner de lui cette image de l'Allemand soumis à la tradition, il voulait devenir de plus en plus grand car il devait désormais incarner le changement. Son œuvre architecturale le prouve, le changement se fit dans la continuité, mais au travers de sa mégalomanie. Il n'était pas toutefois le seul à manifester les signes cliniques de la perversion. La fin du XIXe siècle fut marquée par la venue de l'industrialisation qui, elle aussi, ne faisait que reproduire dans le gigantisme, le travail artisanal.

- **Hitler, Art nouveau, Art abstrait**

Hitler aurait bien eu du mal à mettre en œuvre avec sa peinture le style de l'Art nouveau. Il connaissait les limites de son art, il savait qu'il ne pouvait pas rivaliser avec les grands peintres classiques de son temps. C'est une tout autre peinture qui, pourtant, allait inquiéter Hitler, car elle incarnait le vrai changement, une peinture qui, comme la musique de Wagner, annonçait la venue d'un autre monde. Tout le XIXe siècle avait travaillé à la libération du classicisme mais c'est au travers de *l'Art Nouveau* qu'elle se réalisa. Cette nouvelle expression artistique se manifestait par une écriture contestataire qui bouleversait les codes jusqu'alors établis. L'imitation ne suffisait plus, elle ne faisait que stigmatiser les angoisses de cette Europe du XIXe siècle. Et c'est bien ce que fit Hitler à la tête du parti nazi, c'est-à-dire stigmatiser les angoisses de cette Allemagne vaincue, humiliée et bafouée aux yeux des autres peuples. Le Néo-classicisme qui se manifestera dans l'architecture nazie apparaîtra comme un moyen d'évasion, mais ne sera en réalité qu'une imitation travestie sous les effets de la mégalomanie. A cette époque, *l'art abstrait* apparaît comme l'antidote du dictat de la parole nazie. Les peintres russes, Tchurlianis et Nathalie Gontcharova, en furent

³⁰³ Hamdouch N., Ennachachibi S., *L'architecture nazie toujours omniprésente à Berlin colle à son passé*, <http://www.batiweb.com>.

les précurseurs, entre 1906 et 1911. Mais, c'est Kandinsky³⁰⁴ que l'on désignera comme père fondateur de cet art qu'il fit découvrir en Allemagne, dès 1910. Dès lors, l'Art abstrait représentait pour l'âme individuelle et l'âme sociale, la troisième voie. En leur évitant ainsi « la pétrification de l'angoisse », on échappait à la perversion. Or Hitler voulait se nourrir de l'angoisse des autres pour échapper à la sienne propre. L'Art abstrait se dressait devant lui. Il fallait l'éliminer. Michel Ragon³⁰⁵ dans son ouvrage : « Origines du développement de l'art abstrait », cite Michel Seuphor (1901-1999), de son vrai nom Ferdinand Louis Berckelaers, peintre et critique d'art : « *J'appelle art abstrait tout art qui ne contient aucun rappel, aucune évocation de la réalité observée, que cette réalité soit, ou ne soit pas le point de départ de l'artiste.* » L'abstraction devenait le maître mot pour cette peinture. Mais elle s'imposait aussi comme une volonté à vouloir changer d'un système (psychique et social) ne proposant plus aucun avenir. Produire de l'abstraction, c'était aussi la façon d'échapper au mode binaire qui s'était institutionnalisé à tous les niveaux de la société. « Le virus psychique » en avait contaminé toutes les strates, tant sur le plan social et politique et même jusqu'au domaine de la science et des arts. Par *l'art abstrait*, Kandinsky offrait à tous, le moyen de reprendre un nouveau souffle, pause indispensable à la venue d'une troisième voix. C'était d'une certaine manière, le moyen d'échapper à la voix trop présente et pressante du Führer. Pour Sébille Auch, « *L'art abstrait est ce qui reste après que la voix se soit retirée* »³⁰⁶ et depuis 1910, il n'y avait plus rien à ajouter. Tout avait été dit, tout ce qu'il ne fallait pas dire ou faire, l'avait été durant toute la deuxième moitié du XIXe siècle. Dans toute l'Europe centrale, le terrain propice à l'acte pervers était déjà préparé depuis longtemps, probablement depuis l'occupation par les troupes napoléoniennes, dont les Allemands avaient tant souffert. En pareil cas, certains artistes, comme Klee³⁰⁷, Kandinsky ou Braque, ont refusé cette logique

³⁰⁴ Kandinsky V., (1866-1944), artiste, peintre et voyageur. Kandinsky naît à Moscou dans une famille aisée. Il apprend l'Allemand avec sa grand-mère et s'inscrit à des cours de piano et de violoncelle. Il apprendra également le dessin. Bien qu'ayant soutenu une thèse en droit, il renonce en 1895 à une chaire d'enseignant à l'Université de Moscou et s'expatrie à Munich où, au sein de l'association Phalanx, il se déclare lui-même professeur. Il fera la rencontre avec une artiste, Gabrielle Münter qui deviendra sa compagne et le restera jusqu'en 1914. Ils entreprennent de nombreux voyages en Europe et en Afrique du Nord puis s'installent à Paris en 1906. Mais c'est de retour en Allemagne en 1908 que commencera sa véritable carrière de peintre qui jusqu'alors était réduite à celle d'un peintre « classique ». Devenue de plus en plus abstraite son œuvre trouvera sa pleine maturation après une parenthèse passée à Moscou de 1914 à 1921. Installé à Munich avec son épouse Nina, Walter Gropius, directeur de l'École du Bauhaus lui confiera un poste d'enseignant qu'il conservera jusqu'en 1933 où déchu de sa nationalité allemande gagnée en 1927, il devra quitter l'Allemagne. Apatride puis citoyen français en 1939, il mènera une vie « hors du monde » jusqu'en 1944.

³⁰⁵ Ragon M., *L'aventure de l'art abstrait*, Robert Laffont, Paris, 1956, p. 19.

³⁰⁶ Auch S., *D'une perte irrémédiable*, Ed. Galgal, 2007.

³⁰⁷ Klee P. (1879-1940), peintre allemand naturalisé Suisse le lendemain de sa mort. C'est en 1900 qu'il s'inscrira à l'Académie des Beaux-arts de Munich et qu'il y fera la rencontre de Kandinsky. Klee publiera plusieurs ouvrages sur la peinture comme *La théorie de l'art moderne* ou *confession créatrice et Poèmes* (traduite en Français par Armel Guerne dans Aquarelles et dessins, Delpire, 1959). Musicien et poète, Klee

obsessionnelle qui ne s'exprimait plus par le son mais par sa seule vibration. *L'art abstrait* témoigne de la fragilité de la parole. Il est le vide nécessaire pour que naisse enfin l'autre parole, non celle qui contredit la précédente, mais celle qui supplante et abolit les contraires. *L'art abstrait* est comparable au *vide-médian* taoïste, il prépare le terrain à ce qui doit venir. Mais la troisième voie n'était pas inscrite à l'ordre du jour du Führer. Ce nouvel art qu'il considérait comme décadent, devait l'effrayer. Mais il n'était ni capable de se l'approprier en tant que peintre, encore moins de l'accepter en tant que « dirigeant politique contre révolutionnaire. » Hitler ne fonctionnait que dans un seul sens, celui de l'enchaînement à sa perversion. Il ne pouvait pas laisser vivre une telle peinture qui allait à l'encontre de ses pulsions et, par la suite, de sa politique. Il déclara donc la guerre à *l'art abstrait* qui ne pouvait qu'être dégénéré, et donc dangereux pour le peuple allemand et pour ses projets personnels. C'est ainsi que Klee et Kandinsky, devenus indésirables et ce, dès 1933, durent quitter l'Allemagne, le premier accusé de « bolchévisme culturel », et le second suite à la fermeture du Bauhaus à Munich par les nazis.

3) Les facteurs déclenchant : Trahison, humiliation, abandon et manipulation

Tragique dénouement pour ces hommes, victimes de leurs proches, des contextes économiques ou politiques enclins aux déséquilibres, qui, comme Gilles de Rais ou encore Hitler, trouveront refuge dans l'anéantissement et l'effacement de tout ce qu'ils ont fait ou été. Cette inversion sadicienne de *la loi* se retrouve chez d'autres individus qui, tout au long de l'histoire, se sont rendus tristement célèbres par leurs crimes. Freud voyait, dans la sexualité perverse, l'expression d'une sexualité bestiale, primitive et archaïque qui, ne subissait aucune censure, toute *loi* étant abolie. Pour lui, « *la perversion apparaît comme un déni de la castration avec fixation à la sexualité infantile*³⁰⁸. » Il considérait « *que tout être humain était habité par le crime, le sexe, la transgression, la folie, la négativité, la passion, l'égarment, l'inversion etc. .* »³⁰⁹ Il pensait également que, dans chaque être humain, existait un champ de prédisposition à la déviance et que ce dernier était le fruit d'une histoire appartenant en propre à chacun de nous. A l'inverse, Elisabeth Roudinesco précise³¹⁰ : « *Cliniquement, elle est (la perversion), une structure psychique, on ne naît pas pervers, on le devient en héritant d'une histoire singulière et collective où se mêlent éducation,*

consacra une grande partie de sa vie à l'enseignement et à la pédagogie. Un musée, « le Zentrum Paul Klee » à Berne, lui est consacré depuis 2005 où plus de 4000 de ses tableaux sont exposés au public.

³⁰⁸ Ibid. p. 105.

³⁰⁹ Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007, p. 105.

³¹⁰ Ibid. p. 106.

identifications inconscientes, traumatismes divers... . » Mais le monde est livré à nos sens comme pure illusion. Lacan qualifia cette réalité hallucinatoire d'*impossible*, or pour lui, *l'impossible c'est le réel*³¹¹. En reprenant les propos de Roudinesco et les deux concepts édictés par Freud et Lacan « structure psychique et réel » on constate que la perversion apparaît comme une entité structurelle à part entière. Par ailleurs, Elisabeth Roudinesco souligne également au sujet des génocides nazis : « ... *l'effrayante normalité dont ils font preuve est bien le symptôme, non pas d'une perversion au sens clinique du terme (sexuelle schizoïde ou autre), mais d'une adhésion à un système pervers qui synthétise, à lui tout seul, l'ensemble de toutes les perversions possibles.* »³¹² « *Devant Gilles et son grand-père, écrit Bataille, il est possible de songer aux brutalités nazies.* »³¹³ Elisabeth Roudinesco analyse le cas de Rudolf Höss, commandant du camp d'Auschwitz. Ce dernier, lors de son procès et contrairement aux hauts dignitaires nazis qui établiront leur stratégie de défense sur le déni de leurs actes, assumera, au contraire, cette part maudite inscrite en lui depuis sa plus tendre enfance. C'est de cette noirceur sordide qu'il puisera l'essence même de sa réalité de tortionnaire nazi. Lors de son procès, et à l'instar de Gilles de Rais, il témoignera à grand renfort de détails de ses crimes, sans montrer les signes du moindre regret à l'égard de ses victimes. Il prétendra même « *que les victimes sont les seules responsables de leur extermination.* »³¹⁴ La perversion n'est donc pas seulement le fruit de la dérive humaine, elle est aussi le fruit de la dérive sociale, économique, politique et professionnelle.

- **Eradiquer la faiblesse**

Eradiquer la faiblesse qui est toujours du côté de *la loi*, c'est le but que poursuivront Gilles de Rais et Hitler dès qu'ils seront rentrés dans leur phase perverse. En effet, enfants, ils avaient eux, résistés à la violence bravant parfois l'autorité du « père » comme l'avait fait Hitler à plusieurs reprises. Ils considèrent que ceux qui ne résistent pas et font preuve de faiblesse ne méritent pas de vivre. C'est exactement la règle que suivirent, sous le troisième Reich, les SS symbolisant l'apologie de la perversion. Pour reprendre les termes d'Elisabeth Roudinesco, Höss fut élevé « *par un père violent, d'une rigidité effroyable et par une mère stupide.* »³¹⁵ S'appuyant sur l'autobiographie de Höss, Robert Merle lui inventera une enfance diabolisée par le père, ce que fera également l'auteur Norman Mailer avec le cas Hitler. Le

³¹¹ Lacan J., *Séminaire XIV, la logique du fantasme*, 10 mai 1967.

³¹² Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007, p. 139.

³¹³ Ibid., p. 37.

³¹⁴ Ibid. p. 148.

³¹⁵ Ibid. p. 149.

décor de l'impossible est alors dressé, structurant, au sein du *réel*, sa part perverse. Le contexte social, politique, économique fera le reste. La Guerre de cent ans servira de prétexte à Gilles de Rais qui pourra, dans un premier temps, exprimer pleinement sa violence à l'encontre des Anglais. Pas de quartier pour les soldats qui tombent entre ses mains, pas de faiblesse en ce bas monde, car elle est coupable du déni de soi et, à ce titre, doit être sanctionnée par la peine capitale. Révéler aux faibles leurs faiblesses, c'est ce à quoi s'appliqueront Gilles de Rais, Höss ou Hitler. Ils feront subir à leurs victimes tous les registres de l'humiliation qu'ils ont eux-mêmes subis durant toute leur enfance.

- **L'humiliation**

Après la mort de Jeanne d'Arc, le 30 mai 1431, Gilles de Rais manifestera sa perversion à son plus haut degré à l'égard de ses jeunes victimes en les humiliant avant de les assassiner. L'humiliation représente l'arme principale du pervers. D'une certaine manière, Gilles de Rais a retourné contre d'autres enfants, cette arme qu'on avait dirigée sur lui, enfant. Hitler fera de même avec les Juifs. Il mettra en place une stratégie de l'humiliation visant à les spolier progressivement de leurs droits de la vie quotidienne, comme par exemple, l'interdiction faite aux femmes de porter des talons hauts, puis de chaussures de ville, l'interdiction faite aux hommes de conduire des voitures et, par la suite, d'en posséder.

- **Le point d'inversion chez Gilles de Rais : activation de la perversion**

Le 30 mai 1431 représente pour Gilles de Rais le point d'inversion, un basculement qui l'engage à ne plus canaliser sa colère sur des adultes, ce que *la loi* lui autorisait à faire (prétexte de la guerre), mais, désormais, à la diriger sur des enfants comme nous venons de le voir. Jusqu'en 1431, sous le couvert de son statut de militaire, Gilles de Rais n'ayant pas encore manifesté sa perversion, se livrait toutefois aux pires violences sur les prisonniers anglais. Il ressentira la mort de Jeanne comme une suprême injustice. Il sera alors précipité dans l'inversion de *la loi*, et sa perversion, jusqu'alors inhibée, s'en trouvera activée. L'inversion se produit lorsque tous les facteurs qui ont présidé à la structuration perverse de l'enfant sont de nouveaux réunis et activés. Quant à Höss, il n'est, lui, qu'un maillon de *la loi*, le simple rejeton d'un monde qui, à la fois, le fascine et le dépasse. Pour ce qui est de Hitler, il est sa propre *loi*, il est devenu *la loi*. Avant 1936, l'Allemagne et de nombreux pays européens avaient atteint un point de non retour qui plaçait désormais *leur moi culturel, ethnique et moral* sur le même plan que celui de la perversion. Le basculement s'était fait tout seul, Hitler n'avait pas eu besoin de s'approprier *la loi*, *la loi* était venue à lui. Se substituer à *l'objet du*

désir, c'est le fou pari du pervers. Trop d'amour et de faux amour provoquent la haine, seule alternative possible qu'autorise la pensée occidentale.

- **Eradiquer « le mal », « le bien » ou la race pure**

La perversion est une pathologie de la pensée binaire Judéo-chrétienne. Si ce n'est le bien ce ne peut être que le mal, seule alternative possible qui s'imposait déjà au Moyen-âge, dans l'esprit malade de Torquemada, lorsqu'il torturait ses victimes au nom de Dieu et de l'Inquisition, fille de la très Sainte mère l'Eglise. Et encore au siècle dernier, pour Hitler, les Juifs représentaient le mal absolu comme en témoigne ses écrits du 16 septembre 1919 : « *L'antisémitisme, fondé sur des motifs purement sentimentaux, trouvera son expression ultime sous forme de pogroms. L'antisémitisme selon la raison doit, lui, conduire au combat législatif contre les privilèges des Juifs et à l'élimination de ces privilèges... Son but ultime (celui de l'antisémitisme) doit, immuablement, être l'élimination des Juifs en général.* »³¹⁶ Quelques mois plus tard, il ajoutera : « *Le Juif qui apporte avec lui la démocratie a pour but*

³¹⁶ Hitler, *Sämtliche Aufzeichnungen 1905-1924*, édités par Eberhard Jäckel et Axel Kuhn, Stuttgart 1980, Doc 61, p. 88 et suiv., cité par G. Miedzianagora et G. Jofer, *Objectif extermination*, Frison Roche Edition, 1994, p. 13. La dernière phrase est, dans sa version originale allemande: « Sein letztes Ziel aber muss unverrückbar die Entfernung der Juden überhaupt sein ». Nous avons traduit « Entfernung » par « élimination ». Il ne s'agit pas nécessairement d'une élimination qui signifie le meurtre. De façon rigoureuse, « Entfernung » désigne le fait de « se débarrasser de ». On rend ce sens en français par « suppression » ou « éloignement » qui rendent mal compte du caractère potentiellement meurtrier du mot, mais aussi « élimination ». Si, dans ce texte de 1919, on ne peut avoir l'assurance que l'« Entfernung » des Juifs signifie pour Hitler leur élimination *physique*, on a au moins un exemple précoce où Hitler utilise le verbe « entfernen » dans le même sens que « vernichten », à savoir « annihiler ». Dans une lettre à un sympathisant datée du 3 juillet 1920, Hitler écrit: « Je ne peux reprocher au bacille de la tuberculose d'agir d'une façon qui signifie la destruction d'êtres humains mais la vie pour le bacille lui-même; je n'en suis pas moins obligé et justifié de conduire une bataille contre la tuberculose en annihilant (*vernichten*) sa cause, parce que mon existence en dépend. Depuis des milliers d'années, le Juif est devenu une tuberculose raciale qui affecte de nombreux peuples. Le combattre signifie l'éliminer (*entfernen*). » (lettre d'Hitler à Konstantin Hierl, Hitler, *Sämtliche Aufzeichnungen 1905-1924*, édités par Eberhard Jäckel et Axel Kuhn, Stuttgart 1980, cité par Peter Longerich, *The Unwritten Order. Hitler's Role in the Final Solution*, Tempus, 2001, p. 22). Himmler a également utilisé le verbe « entfernen » à l'occasion d'une comparaison entre les Juifs et les poux, d'une façon qui ne laisse planer aucun doute sur ce que l'« Entfernung » des Juifs pouvait signifier. Le 24 avril 1943, Himmler s'exprimait devant des SS et leur tenait le discours suivant: « Il en va de l'antisémitisme comme de l'épouillage. Éliminer les poux ne relève pas d'une conception du monde (*Es ist keine Weltanschauungsfrage, daß man die Läuse entfernt*). C'est une question de propreté. De la même manière exactement, l'antisémitisme n'a pas été pour nous une question de conception du monde, mais une question de propreté qui sera bientôt réglée. Nous n'aurons bientôt plus de poux. » (Bradley F. Smith et Agnes F. Peterson, *Heinrich Himmler Geheimreden 1933 bis 1945*, Propylaën Verlag, 1974, p. 200-201). La métaphore des poux donne son sens à « entfernen »: on n'« éloigne » pas les poux, on les élimine. Physiquement. Enfin, il faut rappeler que dans un discours du 26 mai 1944 (voir citation complète à cette date et note 33), Hitler déclare avoir « *entfernte* » les Juifs, dans un contexte qui ne laisse planer *aucune* ambiguïté sur le fait, qu'à cette occasion, cette « élimination » signifie l'assassinat collectif. On ne prétendra pas que l'utilisation hitlérienne de 1919 signifie nécessairement une élimination physique, mais elle porte en elle cette *possibilité*. On remarquera en complément que le troisième chapitre de l'ouvrage d'Eberhard Jäckel, *Hitlers Weltanschauung* (Deutsches Verlag-Anstalt, 1991), est intitulé « Die Entfernung der Juden », traduit dans l'édition française (*Hitler Idéologue*, Gallimard, Tel, 1995) par « L'élimination des Juifs ».

ultime de dominer les peuples. Par conséquent, le Juif, cette sangsue, doit être exterminé (der Jude als Blutengel muß ausgerottet werden.)»³¹⁷

Hitler n'échappera pas à cette logique manichéenne de vouloir transformer le mal en bien, et pour avoir voulu l'éradiquer, de sombrer lui-même, et l'Allemagne avec, dans le mal absolu. Le 6 avril 1920, il déclarera lors d'une réunion du parti nazi (NSDAP) : « *Nous n'avons aucune intention d'être des antisémites sentimentaux désireux de susciter des pogroms mais nos cœurs sont remplis d'une détermination inexorable d'attaquer le mal à sa base et de l'extirper de sa racine à ses branches. Pour atteindre notre but, tous les moyens seront justifiés, même si nous devons nous allier avec le diable.* »³¹⁸ Ainsi le 8 février 1921, dans le *Völkische Beobachter*, il met en avant son besoin de vengeance, une vengeance qui est le signe avant coureur de l'acte pervers : « *De la haine, de la haine brûlante — c'est ce que nous voulons déverser dans les âmes de nos millions de compatriotes allemands, jusqu'à ce que s'embrase en Allemagne la flamme de colère qui nous vengera des corrupteurs de notre nation.* »³¹⁹ Tout comme Gilles de Rais, Hitler aspire à un monde parfait, idyllique, exempt de « *sangsue et de poux* »³²⁰ où, selon la pensée occidentale, le mal n'existe pas ou n'existe plus. Dans cet esprit, tous deux placeront la vérité du côté de Dieu. Leur intention sera de faire propre, de redonner de la cadence à ce qui est devenu décadent, de remettre de l'ordre, car avant eux, il n'y avait que corruption, pour reprendre le mot de Hitler.

Avant eux, régnait le mal. Pas étonnant en pareil cas, que Gilles de Rais voit en Jeanne d'Arc un signe de la providence. Jeanne, c'est « la pucelle », elle est vierge, pure de toute souillure. C'est Dieu qui l'a mise sur son chemin. Pas étonnant non plus que le Führer se soit inspiré des mythes anciens allemands qui symbolisent la pureté du peuple Aryen. Ces deux hommes étaient alors investis d'une mission : sauver l'homme de la décadence dans un monde qu'ils auraient purifié de tout pêché. Fort de cette conviction Hitler prônera en effet « la race pure ».

Personne n'a jamais soustrait Gilles de Rais et Hitler enfants, à la violence de « l'autre » (père ou grand-père), violence physique ou psychique. Cette dernière ne pouvait leur donner du monde, dans lequel ils ont baigné dès leur plus tendre enfance, qu'une image de laideur. Quelle chance, pour un pervers, de pouvoir enfin consacrer sa vie au sauvetage de

³¹⁷ Fac-similé des notes prises par Hitler dans Werner Maser, *Hitlers Briefe und Notizen. Sein Weltbild in handschriftlichen Dokumenten*, Stocker, 2002, p. 238. Transcription en allemand, *ibid.*, p. 239. Nous reprenons la traduction proposée par Pierre-André Taguieff, *La Judéophobie des Modernes. Des Lumières au Jihad mondial*, Odile Jacob, 2008, p. 224.

³¹⁸ Hitler, *Sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, op. cit., doc. 91, cité par Peter Longerich, in *The Unwritten Order, Hitler's Role in the Final Solution*, Tempus, 2001, p. 21.

³¹⁹ Cité par Gerald Fleming, *Hitler et la solution finale*, Commentaire/Julliard, 1988, p. 35.

³²⁰ Hitler, *Sämtliche Aufzeichnungen 1905-1924*, édité par Eberhard Jäckel et Axel Kuhn, Stuttgart 1980.

l'autre. C'est ce que feront Gilles de Rais pour les Français soumis par les Anglais, et Hitler pour les Allemands devenus selon lui, esclaves « du capitalisme juif ». C'est bien dans cette dynamique que tous deux se sont positionnés, l'un militairement, l'autre politiquement, pendant leurs premières années de « règne ». Mais l'acte pervers n'est pas encore au rendez-vous, il demeure sous-jacent à leurs actes.

- **Les sources politiques et historiques de la perversion sociale allemande**

Comme le souligne Elisabeth Roudinesco, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, rien n'arrive par hasard : la perversion de l'homme trouve ses origines dans l'histoire de sa vie. Il en est de même des nations qui créent leur propre *réel*, au sens lacanien du terme, en puisant également leurs ferments aux sources de leur histoire. Il faut remonter au traité de Versailles du 28 juin 1919, qui scellait une paix bâclée entre l'Allemagne et les pays alliés, pour comprendre quel était le contexte politique, économique, social et surtout moral, dans lequel furent plongés les Allemands avant 1936. David Lloyd George (Royaume-Uni), Vittorio Orlando (Italie), Georges Clemenceau (France) et Thomas W. Wilson (Etats-Unis), furent les instigateurs de ce traité qu'ils établirent à l'insu de tout représentant de l'Allemagne. Clémenceau frappa d'une main de fer, souhaitant humilier le plus possible une Allemagne qu'il jugeait coupable d'être modérée, catholique et monarchiste. Abattre l'empire Austro-hongrois devint alors son fer de lance. C'est à ce prix que *le Tigre* imposera *sa loi* au détriment de l'équilibre de l'Europe. A l'encontre des Allemands, le traité fut signé dans la galerie des glaces du Château de Versailles, à l'endroit même où fut fondé l'Empire allemand le 18 janvier 1871. Ce fut là, leur première grande humiliation. Les termes de ce traité étaient excessivement durs pour l'Allemagne, qui perdra un huitième de son territoire, un dixième de sa population et qui sera soumise à des limitations de souveraineté également humiliantes : perte de l'Alsace et de la Lorraine restituée à la France, perte des villes d'Eupen et Malmédy au profit de la Belgique, perte de ses colonies africaines au profit de la France, de la Grande Bretagne et de l'Union africaine. Par ailleurs, l'armée est réduite à 100.000 soldats de métier, l'artillerie lourde, les cuirassés, les avions lui sont désormais interdits. Le gouvernement allemand doit endosser la responsabilité totale dans le déclenchement de cette première guerre mondiale. L'ex-Empereur Guillaume II doit être livré aux autorités alliées afin d'être jugé en tant que criminel de guerre. Ce sont enfin 269 milliards de marks or qui seront exigés de l'Allemagne en tant que réparation, montant exorbitant qui avait pourtant été limité à 70 milliards par la commission des experts. L'Allemagne créera à son tour *sa « contre loi »* et elle le fit politiquement. Elle institua en 1920, dans un premier temps, le parti national

socialiste des travailleurs allemands (Le NSDAP ou *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*), dans un deuxième temps, le parti nazi lequel en 1937 regroupera 63% des fonctionnaires allemands qui en étaient membres.

L'Allemagne, bien avant Hitler et ce, depuis le traité du 28 juin 1919, était entrée dans sa phase de *pré-perversion*. Elle en avait subi toutes les stimulations caractéristiques et, la principale, cette humiliation que le traité de Versailles et la main de fer de Clémenceau imposaient à l'Allemagne. Les Allemands se sentirent abandonnés par la classe politique dirigeante qui, pour eux, avait vendu l'Allemagne aux Juifs et aux capitalistes. A l'humiliation vinrent s'ajouter l'abandon et la trahison, ainsi qu'un profond sentiment de manipulation du Peuple allemand. « Le virus pervers » avait frappé l'Allemagne, inoculé par Clémenceau, « père » politique sans pitié aucune. Hitler n'avait plus qu'à prendre le train en marche, ce qu'il fit. Le nazisme devenait une entité politique en soi : « la démocratie de la perversion.»

- **Les libérateurs**

Durant toutes ses années de victoire de chef de guerre, Hitler accomplissait son destin : libérer l'Allemagne, puis l'Europe des corrupteurs. Gilles de Rais avec Jeanne d'Arc avait fait la même chose cinq siècles plus tôt : libérer la France des envahisseurs anglais et le 17 juillet 1429, Jeanne fait sacrer à Reims Charles VII, dit le bâtard, Roi de France. Sa mission est alors accomplie. Quant à Hitler, c'est avec la signature de l'armistice du 22 juin 1940, qui marquait la capitulation de la France devant l'Allemagne nazie, qu'il accomplira à son tour sa propre mission. Cette notion de bâtard joue un rôle important au sein de la physiologie perverse, car elle caractérise le rejet de l'enfant non désiré, dans ce qu'il est ou ce qu'il fait. C'est parce qu'on doutait de la légitimité royale de Charles VII, qu'on le qualifia de bâtard. La chose est différente pour Gilles de Rais et Hitler : en effet, dans leur cas, eux, n'avaient pas bénéficié de la reconnaissance paternelle. De la même manière, l'Allemagne sera considérée, comme bâtarde par l'Europe, et de ce fait, reléguée au rang de mauvais élèves. On ne lui laissa alors qu'une issue : disparaître. Après 1945, les Alliés mettront tout en œuvre pour « effacer » le peuple allemand. D'une part, ils dresseront le mur de Berlin, mur de la honte qui divisera la nation, d'autre part, ils les amèneront à une politique de non violence par le biais d'une politique de culpabilisation. Les Allemands d'après guerre devenaient ainsi les héritiers des exactions du peuple allemand d'avant 1944 et à ce titre, devaient en assumer toute la responsabilité.

- **Le point d'inversion chez Hitler** : activation de la perversion

Pour Gilles de Rais le point d'inversion se produit le jour de la mort de Jeanne d'Arc, le 30 mai 1431, soit deux ans après le couronnement de Charles VII. Pour Hitler, ce point se situe vraisemblablement le 31 juillet 1940, jour où le président américain Roosevelt, sortant de sa neutralité, accorda son appui à Churchill contre l'Allemagne nazie, soit un mois après la signature de l'armistice avec la France. Bien que l'Angleterre ait déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939, Hitler, lui, gardait l'espoir d'une négociation de paix avec les Anglais qu'il qualifiait de « cousins ». Cela lui semblait d'autant plus plausible que Chamberlain, premier ministre de la Grande-Bretagne, dans sa politique d'apaisement vis à vis de l'Allemagne, lui avait permis d'annexer, la région tchécoslovaque des Sudètes. On reprocha par la suite à Chamberlain ces accords de Munich de 1938.

Le 10 mai 1940, Chamberlain démissionne du gouvernement et Churchill lui succède. Ce jour là constitue également un signal pour Hitler puisqu'il envoie ses troupes à l'assaut de la Belgique, du Luxembourg, de Pays-Bas et de la France. Il s'en suit un bras de fer entre Hitler et Churchill qui, par de fausses informations, laisse entendre à Hitler que l'Angleterre va négocier avec l'Allemagne. Fin juin, Hitler avait annoncé son désir d'envahir l'Angleterre. Mais durant 15 jours il entra dans le jeu de dupe de Churchill. Le 14 juillet, deux jours avant l'annonce officielle de cette invasion, il tentait encore de fléchir ce dernier, mais le miracle espéré ne se produisit pas. Et le 31 juillet, Churchill obtenait le soutien du Président Roosevelt. « *Malgré les apparences, Churchill avait gagné son duel avec Hitler.* »³²¹ Mais aux yeux du Führer la trahison était consommée. Le terrain étant alors devenu favorable, tous les facteurs propices à l'éclosion du virus « trahison, humiliation, abandon et manipulation » étaient réunis. Des négociations qui perdurent et s'enlisent créent une tension, fissurent l'enveloppe de la structure perverse et l'activent. Ce mécanisme physiologique se déroule deux temps, d'abord lors de l'installation de la structure du virus pervers, ensuite, lors de son activation.

4) **Physiologie de la perversion**

- **Pulsion de la gravure initiale chez Hitler** : quatre caractéristiques

Faisant écho à *la pétrification de l'angoisse* de Lacan, ou encore à *la calcification de la persona* chez Jung, la perversion se construit à partir de *l'imaginaire* (Lacan). Des images sont alors gravées, sous forme de traces mnésiques, et correspondent à des caractéristiques,

³²¹ Lukacs J., *The Duel, The Eighty-Day Struggle Between Churchill & Hitler*, Yale University, 1990.

propres à *la pulsion* qui les a initiées. Il en naît une structure psychique qui peut rester lovée et inerte au sein du *moi* (Jung) ou du *réel* (Lacan). Et ce, jusqu'à ce qu'une stimulation pulsionnelle similaire vienne réveiller cette structure. Cette dernière pouvant être comparée à une structure virale³²², fera alors éruption au sein du *moi*, y produisant la pathologie perverse. Comme nous l'avons étudié dans le chapitre consacré au binaire, « le réel mathématique » ne trouve plus de solution qu'au sein des nombres imaginaires. Tout fonctionne à l'envers : le renversement s'est produit, *la pulsion* déserte les strates du *réel* pour ne plus visiter que celles de *l'imaginaire*. Dès lors, chez le sujet, *l'objet* se met à « enfler », pour ne plus s'exprimer, qu'au travers de la mégalomanie.

Reprenons à nouveau, les quatre caractéristiques de la pulsion, découvertes par Freud en 1896 : Source, objet, but et poussée. Ce sont elles, qui vont nous permettre d'appréhender la physiologie perverse : La **source**, c'est l'identification de Hitler à son père Aloïs ; L'**objet**, ce sont les caractéristiques du virus pervers (abandon, trahison, humiliation) ; **Le but**, c'est interdire à Adolf Hitler le statut de personne créative et souveraine, et de le maintenir dans le seul désir du père. **La poussée** correspond à la libido décrite par Freud, mais elle fonctionne ici, comme une force énergétique visant à construire la structure perverse. Elle peut se mesurer en intensité comme l'indique la fig. 3 de la Planche III, et se distingue par une empreinte qui lui est spécifique. La psyché s'édifie à partir de traces, comme les sillons d'une charrue, plus ou moins profonds, plus ou moins larges. Tout d'abord, issus du *tronc commun*, elles se structurent ensuite en réseaux, produisant *l'arborescence* (Planche III, fig. 3). Ces sillons rendent compte de *l'objet pulsionnel*. Ils en possèdent toutes les caractéristiques, et deviennent « parlants », dès lors qu'ils sont soumis à une poussée similaire, à celle alors en jeu lors de la gravure initiale.

La perversion, résulte d'une telle physiologie, et devient lisible, dès lors que l'inversion pulsionnelle s'est produite. Afin d'illustrer ce mécanisme, reprenons l'image du Nil qui, après avoir subi sa crue, sous l'effet des énergies conjuguées de la pleine lune et du solstice d'été, retourne ensuite à son lit, après avoir fertilisé la terre d'Égypte. Mais, dans le cas de la perversion, la crue ne se produit pas dans *le réel*, mais dans *l'imaginaire*, accroissant ainsi son débit pulsionnel et, d'une certaine manière, s'auto-fertilise. La mégalomanie résulte de cette auto-fertilisation de *l'imaginaire*, se réalisant au détriment de la terre psychique, que représente *le moi* chez Jung et *le réel* chez Lacan.

³²² Nous faisons ici allusion au virus de l'herpès qui est une structure parasite de l'organisme, qui reste inactive sous forme lovée et devient active dès que le terrain physique ou psychique lui est favorable : surmenage, angoisse, fatigue, etc. On peut y voir en correspondance la pétrification de l'angoisse décrite par Lacan.

- **Pulsion stimulatrice chez Hitler** : quatre caractéristiques

Premier mécanisme sans activation : Ce dernier créé **le terrain** propice à l'écllosion de l'acte pervers : **la source**, l'armistice du 9 novembre 1918 ; **le but** : priver l'Allemagne de son statut souverain de Nation (meurtre symbolique) ; **l'objet** : les conditions draconiennes et humiliantes dictées à l'Allemagne et abandonnée par ses propres dirigeants ; **La poussée** : toute l'énergie, et la force extrême employée par Clémenceau, lors du traité de Versailles.

Deuxième mécanisme avec activation : **la source**, les négociations entre Hitler et Churchill, qui ne furent de la part de ce dernier, qu'un interminable tissu de mensonges, dans le seul but de gagner du temps ; **le but** : effacer Hitler de la scène politique (meurtre symbolique) ; **l'objet** : identique à celui ayant élaboré la gravure initiale. Apparaissent à nouveau, les caractéristiques de la perversion (abandon, trahison, humiliation et manipulation) ; **la poussée** : les actions mises en œuvre par Churchill, afin de nuire à Hitler et à ses projets.

Six mois avant le 31 juillet (point d'inversion), jour fatal où Hitler apprend l'alliance de Churchill avec le président américain Roosevelt, son projet, d'anéantir la race juive, n'existe encore, qu'à l'état de désir. Le 1^{er} février 1940, il déclarait, en effet, au ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque Frantisek Chvalkovsky : « *Les juifs seront anéantis dans notre pays. Ils n'auront pas, en toute impunité, manigancés le 9 novembre 1918. Ce jour sera vengé.* »³²³ Pour Hitler, venger l'Allemagne, c'était bien se venger lui, des affres que son père lui avait fait subir, période qu'il identifiait, inconsciemment au 9 novembre 1918. Trahison, humiliation, abandon et manipulation étaient à nouveau au rendez-vous, ce 31 juillet 1940. Puis, viendra cette déclaration du 10 octobre 1941 : « *« Les lois de la vie exigent que des meurtres soient commis de façon ininterrompue afin que les meilleurs vivent.* »³²⁴ Tout était dit : « le virus pervers » était alors activé.

- **Trois phases physiologiques**

C'est ainsi qu'au travers des cas de Gilles de Rais et de Hitler, nous pouvons, dans la perversion, distinguer trois phases physiologiques : **Première phase, active** : mise en

³²³ Mémoire de Walter Hevel, fonctionnaire du ministère des affaires étrangères du Reich, 21 janvier 1940. *Akten zur deutschen auswärtigen Politik*, vol. 158, p. 170. Cité par Gerald Fleming, *Hitler and the Final Solution*, University of California Press, 1994, p. 14. L'édition française (antérieure à la réédition américaine citée qui est une mise à jour) semble comporter une erreur de date puisque elle mentionne le 21 janvier 1939 (Gerald Fleming, *Hitler et la solution finale*, op. cit., p. 34). Peter Longerich donne la même date du 21 janvier 1939 (op. cit., p. 43).

³²⁴ Hitler A., *Monologue im Führerhauptquartier 1941-1944*, éd. Werner Jochmann, Hambourg, 1980, p. 76, cité par Gerald Fleming, *Hitler et la solution finale*, op. cit., p. 50.

apprentissage (chez l'enfant), des modèles pervers : **abandon, trahison, humiliation et manipulation**, puis, gravure de leurs traces, avec élaboration d'une « structure psychique fantôme ». **Deuxième phase, latente** : *la pulsion*, stimulatrice de *l'objet pervers*, n'est pas activée et ne produit aucun effet sur sa structure psychique. Le sujet peut alors être identifié à un porteur sain. Seul, se manifeste *l'Autre*, qui fait obstacle à l'expression du *moi* (Jung), dont il usurpe parfois les commandes. Mais ce dernier, ne produit que des névroses, symptômes identifiables, comme nous l'avons déjà étudié, aux sept péchés capitaux (Planche XII, fig. 33). Gilles de Rais, apparaît à ce titre, comme un *Asmodée* (luxure et débauche), alors que Hitler endosse parfaitement l'habit de Satan (colère et orgueil). **Troisième phase** : stimulation par la pulsion perverse qui produit l'inversion de la loi. *L'objet du désir* est alors investi. « La pétrification » est accomplie. Pour l'Eglise, la possession démoniaque devient alors totale. Ce n'est plus « le Christ » qui descend dans la matière et la féconde mais la matière qui emprisonne l'âme, et la dégénère jusqu'à sa consommation totale.

Les enfants, martyrs de Gilles de Rais, les juifs, martyrs de Hitler, et tous ceux qui ont croisé leur chemin, l'ont payé chèrement. Les juifs représentaient pour Hitler le versant noir de l'Allemagne, il lui apparut donc nécessaire de purifier l'impur. N'était-il pas devenu ce Christ avorté, ce fils rebelle de Dieu qui avait chuté dans les ténèbres, au lieu de choisir la lumière ? Hitler a pu s'imaginer être le nouveau messie, mais en réalité, il incarnait l'image de l'antéchrist. Ramené à la pensée de Jung, le chemin du *moi* au *Soi* libère l'âme. Parcouru en sens inverse, du *moi* à *la persona*, il l'emprisonne et la pervertit. C'est ce que Lacan nomme « la pétrification de l'angoisse ». Pour Gilles de Rais qui, avec la mort de Jeanne d'Arc, avait subi « son attaque perverse », le versant noir qu'il devait supprimer, apparaissait sous les traits de sa famille, ceux du roi de France, puis de Dieu. S'imposait alors à lui, comme ce fut le cas plus tard pour Hitler : purifier l'impur. Un père dur à l'encontre d'un enfant sans défense, des alliés sévères envers une Allemagne affaiblie, constituent les premiers ferments de la perversion, qui seront définitivement scellés avec l'apparition *des lois humiliantes*. Hitler a été à l'école de cette *double loi* individuelle et sociale de cette pathologie structurelle, il en est devenu le pourvoyeur absolu. C'est ainsi, qu'il apparaîtra comme le chef de la horde³²⁵, cette horde qui, comme lui, aspirait à la pureté et au rejet « des faibles ». Mais avant Hitler, il y eut Clémenceau, symbolisant le père pervers. La perversion vient de la perversion, puis retourne à

³²⁵ Freud S., *Totem et Tabou*, 1913, traduction de Serge Jankélévitch, Ed. Payot, 2001.

la perversion. Le nazisme symbolise la pathologie perverse, quand celle-ci a dépassé le stade individuel, pour contaminer le plus grand nombre.

III – REEL - TERNAIRE et TAO

Trois provient de la somme du *un* et du *deux*. Il symbolise l'union du ciel et de la terre, du masculin et du féminin, des principes actif et passif. *Trois* de par cette union symbolise « le vibratoire », et qualifie l'état de vie, par opposition à l'état de mort. La fig. 3 de la Planche III nous éclaire à ce sujet. Le ternaire c'est Thau 400 qui est actif, alors que Samech 60 symbolise le binaire, dans son état duel. Sur le plan psychique, *la pulsion* doit se désinvestir de la structure première que représente « le tronc commun » (mode binaire), pour s'engager dans *le réel* ou « structure arborescente » (mode ternaire) (Planche III, fig. 3 bis). Toute forme de vie est, d'abord, issue du mode binaire auquel doit se substituer le mode ternaire, qui génère des principes dynamiques organisationnels et physiologiques. La première polarisation active s'est produite dans le ciel (1), puis ce fut au tour de la terre (2), ensuite, terre et ciel ont polarisé l'homme (3). En se privant de cette logique, la religion Judéo-chrétienne, bien que prônant la trinité (mais ne l'appliquant pas dans ses actes), ne permet pas à l'homme de devenir, tout comme son Dieu, un être créateur. Le trois est fils de l'enfantement du deux. Il apparaît comme tel, avec la lame VI de *l'amoureux* symbolisant l'équilibre entre les caractères masculin et féminin. On retrouve cette symbolique avec *l'anima/animus* de Jung. Le trois, pour les Chinois, construit une autre entité, quand celui-ci, se libère du deux et des forces antagonistes (yin et yang), qui le composent. Pour eux, le Dao-Jing représente la transformation de la trace énergétique (Planche sans nombre, fig. 49). Le caractère Dao établit la synthèse, entre la marche du ciel et celle de l'homme qui suivent un même chemin. Il est une pulsion qui prend sa source dans le vide cosmique, puis se répand, en se transformant et en transformant tout ce qu'il touche.

A) LE REEL c'est LE TERNAIRE

Etablissons une nuance entre ternaire et concept tripartite. Ce dernier, Freud en suivra le modèle dans sa première topique, dès l'« esquisse » de 1895³²⁶. Pour lui, l'appareil psychique est composé de différents compartiments. Chacun d'eux, est régi par des lois processuelles différentes (première topique datant de 1900) : *le conscient, le préconscient et*

³²⁶ Freud S. "Esquisse pour une psychologie scientifique" in "La Naissance de la psychanalyse", PUF., 1996, rééd. en édition complétée sous le titre: *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006.

l'inconscient. Avec sa deuxième topique³²⁷ (1923), la conception tripartite reste de mise : *le ça, le moi et le surmoi*, viennent se substituer aux précédents. « Elle ne remplace pas la première ; elle se dialectise plutôt avec celle-ci, ce qui accroît la complexité du modèle. Certains psychanalystes français ont pu considérer que les deux topiques ne sont pas seulement des concepts métapsychologiques, mais correspondent aussi à des modes d'organisation de la psyché, et que l'on peut décrire des modes de fonctionnement selon la première ou la deuxième topique ; ainsi la description métapsychologique reste-t-elle au plus près de la clinique elle-même. »

Lacan suivra également cette logique tripartite dans sa topique : *imaginaire, réel et symbolique*. Il envisagera même *le réel* sous l'angle de la trinité, pouvant à la fois être là et pas là. Il symbolise pour lui, la demeure des trois grands A : « *l'Art, L'autre et l'Amour* ». De ce fait, *l'impossible* n'apparaît plus comme la négation du possible, mais désigne alors *l'objet* qui ne cesse pas de s'écrire. Cet éclairage, conduira Lacan, dans le séminaire XIV³²⁸, à préciser sa pensée : « *L'acte (sexuel) est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas, ça ne suffit pas qu'on le dise puisque l'impossible c'est le réel, tout simplement le réel pur, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation : si vous excluez cette symbolisation, elle vous apparaîtra beaucoup plus naturelle, cette formule de l'impossible, c'est le réel. Il est un fait qu'on a pas prouvé de l'acte sexuel, la possibilité dans aucun acte formel* ». Il place donc le *possible* comme consécutif à *l'impossible*. *Le symbolique* de Lacan, apparaît comme concept du langage, pris dans son sens le plus large, qu'il désigne ici de *possible*. Pour lui, *le réel* fonctionne en amont du possible et contient tous les mécanismes de la symbolisation. Par ailleurs, avec la notion de *réel pur*, par opposition, il suggère celle d'un *réel impur*. Pour lui, *le réel pur* est le lieu de la première symbolisation. Là, se trouvent d'autres espaces, où se déroulent d'autres processus de symbolisation. Pour Lacan, *le réel* apparaît donc comme un lieu de transformation.

Mais le ternaire est bien autre chose qu'un simple concept tripartite. Chez Freud, *le trois* apparaît comme symbole sexuel ; chez Jung, il joue en tant que modèle actif lié au désir. Pour les alchimistes, *le Quatre* (Dieu) s'est fait *trois* (l'homme). Cette perte du *un*, donc de l'unité, représente pour la religion Judéo-chrétienne, la chute de l'homme lors de son incarnation. La castration apparaît ici comme originelle, et perte pour lui, de sa part divine. C'est bien, d'ailleurs, ce que sera sa quête de vie : recouvrer son unité perdue. Même si

³²⁷ Roussillon R. In De Mijolla A. *Dictionnaire international de la psychanalyse*, éditions Hachette, Calmann-Lévy, 2002, p. 1810.

³²⁸ Lacan J. *Séminaire XIV, la logique du fantasme*, 1967, inédit.

Freud, Jung et Lacan imaginent la physiologie psychique, comme pouvant se décliner selon trois phases principales (Planche I, fig. 1), le ternaire est lié à un tout autre concept, celui-là, relatif à la physiologie psychique qui, selon qu'elle est soumise au mode directeur binaire ou au mode directeur ternaire ne produira pas les mêmes structures. Pour Jung, *le binaire* modélise *la persona* et pour Lacan, *l'imaginaire*. Pour Jung, *le ternaire* structure *le moi* et pour Lacan, *le réel*. Les planches I et III illustrent notre propos. Jung a découvert la modalité ternaire par la rencontre de l'alchimie. Pour lui, comme pour les maîtres-cartiers du Moyen-âge, « le diable », est bien cette modalité binaire, dont *la persona* doit se détacher si elle veut accéder au principe ternaire, d'abord *le moi*, puis ensuite *le Soi*. Pour Lacan, c'est avec l'écriture chinoise, qu'il comprendra toute l'importance que revêt la structure ternaire au sein de l'écriture, fût-elle linguistique ou psychique. Mais c'est en étudiant le Taoïsme, qu'en présence de François Cheng, il confortera son idée, que *le ternaire* doit être considéré comme un modèle à part entière, indispensable à l'élaboration de l'écriture psychique.

B) LE TAO

« En Chine, Lao-Tseu, dans son ouvrage *Tao-te-King*, enseigne que : « *le Premier a engendré le Second ; tous deux ont engendré le Troisième et le Trois à fait toute chose. Ce qui signifie que l'Unité primordiale se divisa en deux principes, le principe mâle Yang, et le principe femelle Yin ; de ces deux principes une fois unis, il résulte l'harmonie qui devient « l'enfant/vivant/désirant » représenté par le Nombre Trois* »³²⁹. Le Tao est attribué à Lao-Tseu. Il semble toutefois que celui-ci soit bien antérieur à lui car, lorsque Confucius ou même lui y font référence, ils font tous deux allusion aux anciens sages. Lacan a étudié le chinois pendant la guerre et a suivi l'enseignement du sinologue Paul Demiéville. Mais c'est de 1960 à 1973 qu'il s'entretiendra avec le sinologue François Cheng, avec lequel, il étudiera plusieurs textes chinois, dont il tirera profit pour ses propres travaux, et notamment pour sa conception du *ternaire*.

1) Métaphore et métonymie

En effet, François Cheng travaillait sur la poésie chinoise et tout particulièrement la forme de son écriture. Son travail avec Lacan lui fût bénéfique, puisqu'il publia en 1977, son premier ouvrage « *l'écriture poétique chinoise* »³³⁰. Les principes de métaphore et de

³²⁹ Sablairoles M.M., *Nombres et Symbolismes*, psychopathologiessingulieresdesnombres.over-blog.com, 2010.

³³⁰ Cheng F., *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, réédition Points, 1977.

métonymie, tirés des travaux linguistiques de Saussure, repris par Freud et Lacan, sont au fondement de l'ouvrage de Cheng. « À travers l'exemple de la poésie chinoise, nous (Lacan et moi-même) avons constaté les liens profonds qui unissent ces deux figures. En Chine, par suite d'un long processus de symbolisation généralisée, processus favorisé par la conception des souffles Yin et Yang et des autres souffles vitaux s'incarnant d'abord en Cinq éléments puis en Dix-mille êtres, la plupart des éléments de la nature et du cosmos sont transformés en métaphores. Du fait même que ces éléments appartiennent à la nature et au cosmos, c'est-à-dire à un monde en soi organique, ceux-ci entretiennent entre eux, comme naturellement, des relations de contiguïté et d'engendrement mutuel, établissant un vaste réseau proprement métonymique³³¹. » Par cette phrase, Cheng ouvre la voie au principe d'arborescence qui est au fondement même du mode ternaire de la physiologie psychique, et du concept du réel chez Lacan.

2) Le vide-médian

Trois ouvrages sont à la base du travail de Lacan et de Cheng : un livre du VI^e siècle avant J. C. « le Livre de la Voie et de sa vertu de Laozi », un du IX^e siècle avant J. C. « le Livre de Mencius », qui a favorisé l'ouverture et le développement du Confucianisme, un autre enfin, consacré à un peintre du XVII^e siècle « *Propos sur la peinture de Shitao*). Pour le vieux sage Laozi, auteur du premier ouvrage, « *pratiquer le Tao, c'est pratiquer la vertu* ». Encore appelé *le Daodejing*, il constitue le testament majeur du Taoïsme qui rend hommage au *Tao*, en empruntant les voies de la littérature et de la poésie. Dans la Chine ancienne, il représente ce que François Jullien nomme dans son ouvrage : « *La grande image n'a pas de forme.* »³³² Le *Tao* est un art à part entière, et fournit propos sur la façon dont la vie était appréhendée dans la Chine ancienne. Lacan, avec le concept du « *non-agir* », préconisé par Laozi, y trouvera matière à développer le sien, celui du « *vide-médian* » que lui proposera Cheng, par ailleurs. Dans la cosmogonie chinoise, *le Tao* ne désigne pas le Dieu créateur qui, pour le Taoïsme, ne peut pas servir de référence, car son mode de pensée est non théiste. Il est la source de toute forme de vie et de non vie. Il symbolise le créé et l'incrété, tout ce qui vient et qui est à venir. De cet espace de néant, doit surgir le miracle de la vie. *Le Tao* est un plein de vide, mais un vide originel d'où naîtra *le un*, c'est-à-dire le nombre qui contient le souffle

³³¹ Ibid.

³³² Jullien F. *La grande image n'a pas de forme, A partir des Arts de peindre de la Chine ancienne*, Editions du Seuil, Paris 2008.

vital originel, *le QI*. La matière vivante est issue de la coagulation des souffles originels cosmiques.

Les notions de vide et de plein sont à la Chine ce que le bien et le mal sont aux occidentaux. Mais rien dans notre culture, ne vient moduler cette approche manichéenne de la pensée occidentale. Il n'en est pas de même de la pensée chinoise, qui harmonise les contraires et « les rend beaux ». Là où François Cheng parle de vide-médian, François Jullien fait allusion au « juste-milieu ». Mais ce dernier, ne se contente pas d'être ramené à une simple valeur algébrique qui pourrait s'écrire $(a+b)/2$. Non, le vide-médian c'est autre chose, il est la sublimation de deux forces qui se dépassent et s'affranchissent de leur contingence antagoniste. De ce fait, il devient autre, unique, coupé de ses géniteurs énergétiques. Il se bâtit sur le principe de deux pleins, il est leur vide respectif, l'autre nature que ces pleins n'auraient jamais pu capter d'eux-mêmes, une substance venue d'ailleurs. De la vallée où, entre deux montagnes, coule la rivière, le sage chinois ignore qui, de la vallée ou de la montagne, fut créé en premier. Le Tao s'exprime ainsi, la rivière occupe le vide laissé par la vallée, la vallée celui laissé par la montagne, et la montagne, celui laissé par le ciel. A moins que ce ne soit le contraire...

3) Une écriture ternaire

En 1972, Lacan consolidera sa topique « *imaginaire-réel-symbolique* », avec le concept du *nœud borroméen*, inspiré sur le modèle de l'écriture chinoise. On ne peut pas nier les liens qui existent entre cette découverte, qui n'en est pas réellement une, mais qui vient renforcer la thèse du ternaire, déjà avancée par Lacan en 1961, et son concept du *réel*, ce que confirmera Cheng lors d'une séance de travail. En fait, les écritures, chinoise, hiéroglyphique ou maya, sont toutes trois, structurées sur le mode ternaire. Elles expliquent *l'objet*, dans ce qu'il nous montre, principe figuratif, également dans ce qu'il ne nous fait pas voir, la ou les choses cachées, principe symbolique. Ces dernières sont de l'ordre de la métaphore. Ces glyphes, sont des représentations éclatées de *l'objet*. Lacan, dira du Dao à François Cheng : « *la voie, c'est la voix* ». Cheng, lui, raconte que le paysan traçant un sillon à l'aide de sa charrue, légitime en fait, sa manière de faire, encore confortée par sa manière d'en parler. De ce double sens, naît l'essence du *Dao*. L'allusion à la psyché et à sa physiologie, semble évidente. Elle nous ramène au concept de la gravure, avancé par Freud dans le *Bloc-notes magique*. La calligraphie du signe chinois témoigne de la réalité psychique de la trace, elle en découle. De

cette anecdote, Lacan en déduit deux pistes possibles³³³. La première : « *le faire, qui est sans nom et n'ayant désir* » ; la seconde : « *le parler qui est nommé et ayant désir* ». Mais cette première analyse, laissait Lacan sur sa faim, car il s'interrogeait sur la manière dont les deux entités allaient s'articuler ? Mais Cheng lui avait déjà fourni la réponse : par « *le vide-médian* ».

C'est ainsi qu'incombait *au lettré*, celui qui sait, et qui sait écrire, de traduire avec son seul pinceau, tout à la fois ce qui se voit et s'entend, tout à la fois, ce qui demeure caché à nos sens. Par exemple, il tracera, en caractère cursif³³⁴, un idéogramme comprenant deux pictogrammes : celui qui représente la tête d'un homme et celui d'une racine. L'idée que propose cet idéogramme est celle d'un homme qui est en marche, en mouvement, qui suit une voie. Cette dernière ne peut-être que la sienne, celle qu'il devra accomplir tout au long de son *expérience terrestre*. Grâce à cette science calligraphique, *le lettré* peut ainsi donner une interprétation plus large et plus complète de ce qu'il souhaite exprimer, que le seul sens du signe lui-même ne peut le faire. C'est ainsi que l'on peut comprendre avec cet idéogramme, que l'homme est rattaché à ses racines énergétiques cosmiques, représentées par les divinités du panthéon chinois. De ce fait, sa marche n'est pas dictée par sa seule volonté, mais par celle du *Tao* qui transcende tout son être. Autre pictogramme, celui du chien : il précise le rang social. Selon que le chien apparaît seul ou placé près du pictogramme qui indique la position debout, il représente un homme prosterné, soumis à une autorité supérieure, ou bien, précise un trait de caractère, dignité ou fierté par exemple. Autre pictogramme archaïque, celui de l'enfant : il se présente de face, puis progressivement est vu de profil. Sa représentation fait penser à un nouveau-né langé. Ce pictogramme, placé sous celui du toit de la maison, pourrait signifier : élever un enfant ou encore le nourrir. Mais actuellement, son sens a muté, il désigne la fille de la pensée, le fils de l'écriture. Dans la tradition chinoise, l'enfant, en tant que fils du *lettré*, possède deux aptitudes majeures, que sont celles du savoir et de l'écriture. Cette dernière, est bien sûr celle du *Tao*, qui, d'évidence, imprègne la pensée chinoise et son écriture physiologique propre. La psyché, ainsi nourrie, formate des traces puisées au plus près des représentations de la vie. Le pictogramme archaïque de la force (LI), par exemple, représente un paysan en train de bêcher son champ. Sa représentation suggère l'idée du nombre 11, onzième carte du tarot initiatique. Cette lame, symbolise la force *mithraïque*, ou *divine*, qui ne peut s'exercer que dans l'équilibre de ses composantes antagonistes (Yin/yang-anima/animus). Mais quelle est cette puissance, dont use le paysan chinois, si ce n'est « la

³³³ Miller J. *François Cheng et Jacques Lacan* (Propos recueillis par), l'Âne n° 48, 1991.

³³⁴ Bianchi E. *Le Taoïsme, Fondements-courants-pratiques*, Hazan, Vérone, p. 161.

force-fille » du *Tao* ? Des représentations simples, puisées au quotidien de la vie, voilà le champ d'action de l'écriture chinoise.

Du tout premier trait originel, jusqu'à celui dessiné par *le lettré*, il y a continuité de la chaîne, le trait s'est simplement transformé. On voit dans cette allégorie, la représentation de *la pulsion* décrite par Freud. Celle-ci grave les sillons psychiques qui élaborent la trace mnésique, portant en elle, tous les ferments de ce qu'elle crée, et la nature de ce qu'elle est. Freud écrira que *la pulsion* possède une vraie nature, composée de quatre caractéristiques : source, objet, but, poussée. On peut les appliquer au trait chinois. Pour le chinois, le trait est vivant. Son épaisseur, sa profondeur, son intensité de couleur, la fermeté de son tracé, traduisent la teneur « du verbe ». *La pulsion originelle* crée le trait et celui-ci, à son tour, traduit la nature de cette pulsion que les Chinois nomment *le QI*. L'enfant, à sa naissance hérite de ce *QI* qui contient en germe les principes antagonistes du *Yin* et du *Yang*. Ce souffle est à rapprocher du verbe divin, prôné par l'Eglise catholique. Celui-ci, constitue une sorte d'empreinte énergétique originelle, propre à chaque individu, et laissée par le ciel au moment de la naissance. Pour les alchimistes aussi, reprenant la pensée de l'Egypte ancienne, cette trace peut être comparée à un héritage énergétique émanant à la fois des constellations et des luminaires célestes.

Une coupe en céramique de l'époque Qing, et conservée au Musée Guimet, montre la forme imbriquée du *Yin* et du *Yang*, ainsi que leurs pôles suprêmes, figurés par deux ronds au cœur de chacune des entités. Dans sa forme, cette céramique fait penser aux deux ventricules cardiaques, mais surtout à deux cellules organiques avec leur noyau central. Ces deux forces représentent *le QI* : *Yin*, en tant que force réceptrice de la chose créée (concept passif) et *Yang*, en sa qualité de force créatrice (concept actif). « *Le Yin poussé à l'extrême est fait de froidure et de repli, le Yang poussé à l'extrême n'est que brillance et action. Froidure et repli surgissent du ciel. Brillance et action s'exhalent de la Terre. Lorsqu'ils s'unissent le Grand Harmonie advient et tous les êtres en naissent* (Zhuangzi, 350-275 av. J. C.). » Mais cette harmonie ne peut réussir sans le concours d'un troisième acteur, qui est *le vide-médian*, ce que confirment Lacan et Cheng : « *l'harmonie naît au souffle du Vide-médian. Ce Vide-médian, un souffle lui-même, procède du Vide originel dont il tire son pouvoir. Il est nécessaire au fonctionnement harmonieux du couple Yin-Yang : c'est lui qui attire et entraîne ces deux souffles vitaux dans le processus du devenir réciproque. Sans lui, le Yin (sans nom et n'ayant désir) et le Yang (le Nom et ayant désir) se trouveraient dans une relation d'opposition stérile et irréconciliable ; ils demeureraient dans leur état statique, à jamais figé. C'est bien cette relation ternaire entre le Yin, le Yang, et le Vide-médian qui donne naissance et sert de*

*modèle aux Dix-mille êtres. En effet, le Vide-médian qui réside au sein du couple Yin-Yang réside également au cœur de toutes choses ; y insufflant souffle et vie, il maintient toutes choses en relation avec le Vide suprême, leur permettant d'accéder à la transformation interne et à la virtuelle unité. La pensée chinoise est donc ternaire et non duelle, oscillant entre Yin et Yang.»*³³⁵ L'homme apparaît ainsi, comme une dilution infinitésimale des énergies cosmiques, diffusées au travers *des dix mille êtres*. D'après Cheng, les sinologues ne s'étaient guère intéressés à la vraie nature du trois, avant que Lacan et lui-même y consacrent de 1961 à 1973, plus de dix années de leur vie. Il écrivait : « *La fonction du souffle est ternaire. Puisque du souffle primordial émanent les trois souffles que sont le yin, le yang et le Vide médian. C'est la base de la cosmologie chinoise. Ces trois souffles s'entrecroisent en engendrant tous les êtres. Par la suite, le confucianisme a aussi avancé sa conception du Trois : le ciel, la terre et l'homme ; l'homme est le troisième élément de l'univers, c'est une chaîne.»*³³⁶

Pour François Julien, la Civilisation occidentale s'est construite sur les principes de la raison grecque, qui privilégie l'affrontement, quel qu'en soit sa nature, politique, économique, militaire, ou même sociale. Rien ne se bâtit sans qu'il n'y ait pression sur l'autre. Tout est frontalité. Les opposés ne trouvent raison qu'au terme d'un combat acharné, qui ne cesse, qu'avec la défaite de l'un, et avec la victoire de l'autre. Le mode occidental fonde sa pensée sur *le tertium non datur* d'Aristote, qui est le principe du tiers exclu. Seul un des deux termes est juste, l'autre est faux. De cette raison, surgit le concept thèse/antithèse. Contrairement à la pensée Judéo-chrétienne, la Chine ancienne ne met pas ses deux opposés *Yin et Yang* directement en scène. Elle leur adjoint, comme nous venons de le voir avec Lacan et Cheng, une troisième entité, qui est celle du *vide-médian*. Le modèle n'est plus binaire, il devient alors ternaire. *Le vide-médian* prend en compte les tensions qui caractérisent l'union du *Yin* et du *Yang*. Il est trait de vide entre deux forces agissantes. Il tend ou détend la corde qui relie les deux entités. François Julien explique qu'un Empereur plus curieux que les autres, s'intéressait aux pratiques journalières de ses sujets, dans le but de mieux comprendre les mécanismes de la vie. Il raconte qu'un jour, l'Empereur interrogea un vieil artisan boucher sur son art, se trouva fort curieux que ce dernier, durant sa vie, usât tant de couteaux ?

³³⁵ Cheng F., *Le souffle dans la pensée chinoise*, Extrait de la revue Saint Guillaume, 2009.

³³⁶ Cheng F. *Le souffle dans la pensée chinoise*, extraits du numéro 136 de la Revue Saint Guillaume, éditée par l'Association des Anciens Sciences Po.

- « Au début, répondit le boucher, le couteau s'éroussait très rapidement et je devais en changer au bout d'un mois.

- En connais-tu la raison, lui demanda l'Empereur ?

- Erreur de l'apprenti qui ne voit pas ce qui est, répondit le boucher. »

Puis, il ajouta :

- « Mais avec le temps, le couteau faisait son office durant une année.

- Voyait-il enfin ce qui est, lui demanda l'Empereur ?

- Non, toujours pas, guère plus ce qu'il voyait, répliqua le boucher ».

Il ajouta encore :

- « Aujourd'hui, mon couteau ne s'use plus.

- Et comment expliques-tu cela, s'enquiert l'Empereur ?

- Désormais, mon couteau passe par les vides, lui répondit l'artisan... »

Le couteau du boucher passe entre les pleins osseux et musculaires, afin de se frayer un chemin dans le vide articulaire. Ce dernier, symbolise *le vide-médian*, qui aura finalement raison des deux forces antagonistes, produites par la masse organique et le couteau.

La pensée chinoise privilégie toujours une forme d'obliquité : « *c'est toujours par un rapport de biais que nous l'emportons : même quand je choisis d'attaquer de front, pour (sur) prendre de biais le biais de mon adversaire.* »³³⁷ De plus, ne pas tout dire, c'est inquiéter l'autre, ne pas épuiser la chose, laisser du vide dans le propos, telle est la symbolique du *vide-médian* de Cheng ou de Lacan, ou encore celle du *juste milieu*, proposé par François Jullien. Mais pour ce dernier, il n'est pas cette chose moyenne, se situant entre deux positions extrêmes, qui n'en dirait pas trop, mais juste assez, une sorte de positionnement un peu lâche, souvent adoptée par la pensée occidentale. Toujours selon lui, *le juste milieu* occidental, par une sorte d'affaissement de la pensée, réduit cette dernière, la rendant insignifiante, non créative, puis l'enferme. Au contraire, *le juste milieu* chinois, se présente en tant que force vive et passive tout à la fois. Au-delà des antagonistes, il faudra trouver une autre voie, représentée par le vide interstitiel, symbolisé par la trace que laisse le pinceau du peintre calligraphe, ou celle du couteau du boucher. Cette voie est tout à la fois, active car le couteau circule, tout à la fois, passive car il traverse du vide. Aucun affrontement, que de l'accompagnement, accompagner ce qui doit advenir, voilà le véritable esprit du *lâcher prise* taoïste. On retrouve ce concept avec cette allégorie de Ma Lin, peintre chinois de la cour de l'Empereur (XIII^e siècle). Dans une posture de contemplation, *le lettré* qui figure sur une

³³⁷ Julien F. *Le détour et l'accès, stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Paris Grasset, 1995, p. 38.

scène, peinte au dos d'un éventail, est allongé sur l'herbe au bord d'un fleuve. Toute la scène baigne dans un brouillard nuageux, qui fait disparaître les formes. Ciel et Terre sont à nouveau réunis, *le Tao* déverse son eau cosmique. Le bâton de marcheur du *lettré* gît sur l'herbe. On reconnaît celui d'*Hermès trismégiste*, ou encore, celui de *Moïse*, mais ce bâton-là, est déconnecté de la source. Il ne guide plus le marcheur sur la trace qui lui est dévolue. *Le lettré* n'est plus que spectateur de la scène, et n'y joue aucun rôle. C'est comme si la nature reprenait son souffle, et sollicitait un bref répit auprès du *lettré*. Cette scène s'inscrit comme une respiration du *Tao*, propre à « couper le souffle » au spectateur, pour un court instant : « Où l'homme et la nature inextricablement mêlés l'un à l'autre, fuient, changent et se dissipent, apparences mouvantes, flot qui bouge, jeu d'ombres promenés sur la toile éternelle. »³³⁸ À notre vue, laisser disparaître la forme, pour qu'une autre se crée. C'est ainsi que la pensée chinoise s'inspire et s'harmonise au plus près de ce que lui propose la nature. Comme Jung, l'a également remarqué en son temps, ayant lui aussi étudié, tout comme Lacan, le Taoïsme, le ternaire est au cœur de la psyché, comme elle l'est aussi, avec la création. Cette dernière est un modèle pour la psyché, le *Tao*, un modèle pour *le réel* de Lacan.

4) Les trois souffles primordiaux et le Yi-King

La première manifestation du *Tao*, dite *du trois*, se divise en quatre souffles primordiaux que sont le bois, le feu, le métal et l'eau. Ils correspondent au principe quaternaire occidental : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ce sont également les quatre directions, est, sud, ouest, nord ou encore le vent, la chaleur, le froid et la pluie. Mais au troisième siècle, un cinquième élément, la terre, est venu s'ajouter à ce quaternaire. Ce cinquième élément symbolise le centre ou cinquième direction. De ces cinq éléments ou *Wuxing*, *le Tao* a créé une nomenclature³³⁹ qui fait correspondre entre elles, les saisons, les directions, les goûts, les odeurs, les nombres, les planètes, la météo etc. « C'est à travers cette grille de correspondances que s'effectue, pour un Chinois, la perception de la réalité universelle. On n'y connaît pas plus de césure entre l'esprit et la matière qu'entre ce qui vit (hommes, animaux, plantes) et ce qui ne vit pas (montagnes, rochers, eau, objets). »³⁴⁰

Par ailleurs, *les dix mille êtres*, qui représentent, nous l'avons vu, le ternaire ou, par analogie, la manifestation de *l'arborescence*, ou encore, *le réel* pour Lacan, sont symbolisés

³³⁸ Yourcenar M., *En pèlerin et en étranger* in XIV, Carnets de notes, 1942-1948, éditions La Pléiade, t.2, p 527.

³³⁹ Frèches J., *Il était une fois la Chine, 4500 ans d'histoire*, XO Editions, 2005, p.57.

³⁴⁰ Ibid p. 49.

par les 64 hexagrammes du *Yi-King*, ou encore, *paysages de l'âme*. En effet, du *trois* se déclinent huit trigrammes supérieurs et huit trigrammes inférieurs, comprenant chacun, le ciel (Planche IV, fig. 4), la terre, le tonnerre, l'eau, la montagne, le vent, le feu et le lac. Soit un total de combinaisons possibles, de 64 hexagrammes représentant les transformations, que l'âme humaine doit subir tout au long de son voyage terrestre. Chaque hexagramme est mutable en un autre hexagramme. Ces mutations successives sont dans l'ordre des choses universelles, à l'homme de savoir s'y conforter. Les Chinois s'appliquent à suivre cette loi, par des rites, qui leur offrent la garantie d'une vie individuelle et sociale harmonieuse. *Yin* et *Yang* se manifestent au travers du *K'ien* (le ciel, créatif/actif) et du *K'ouen* (la terre, réceptif/passif). Le *K'ien* ou premier trigramme, ce sont trois lignes pleines superposées dites lignes fortes, le *k'ouen*, trois lignes brisées, dites lignes faibles. Le *k'ien*, c'est aussi le père, le fort, le masculin. Le *k'ouen* c'est la mère, le soumis, le féminin). On retrouve ici également le concept *anima/animus* de Jung. Rappelons par ailleurs que ce dernier, a préfacé l'ouvrage de Richard Wilhelm paru en 1924, « Le Yi-King »³⁴¹, pour s'y être, lui-même, intéressé. C'est ainsi, que les huit trigrammes traduisent l'idée, de ce que la pensée chinoise, réserve à la trace. En effet, un hexagramme peut désigner un trait de caractère : le désarroi, l'humilité, la joie ; des attitudes ou des situations : le calme intérieur, l'innocence juvénile, la tension, l'attente, la contemplation ; des structures sociales : l'armée, l'association ; un état : le grand savoir, le mouvement équilibré, l'anéantissement du passé, le solstice d'hiver, le réveil etc. Chacun des hexagrammes peut se voir attribuer un idéogramme chinois. Le premier hexagramme (six lignes pleines) construit à partir des deux trigrammes du ciel symbolise l'énergie cosmique. Cette représentation du ciel, sous-entendu de son activité énergétique, peut être comparée aux trois lignes brisées symbolisant l'eau cosmique (horienne), dans l'Égypte ancienne. Le *Yi-King* s'inscrit dans la logique du vibratoire de l'écriture hiéroglyphique, ce que l'on retrouvera plus tard au Moyen-âge et en Occident, avec l'imagerie judéo-chrétienne.

Lors de son travail avec Cheng, Lacan a visité toutes les articulations possibles, contenues dans le savoir taoïsme et celui du *Yi-King*. Mais c'est assurément dans « *le Livre de Mencius* », qu'il connaissait bien pour l'avoir déjà étudié, qu'il trouvera matière à renforcer son idée sur le concept du *réel* : *le Tao* put ou dut lui apparaître en tant que *réel originel* ou

³⁴¹ Wilhelm R., *Le Yi-King* ou *Le livre des transformations*, traduit de la langue allemande, en Français en 1967 par E. Perrot.

primordial, et le *Yi-King*, comme parfaite illustration de son *réel*, juste trait entre l'*imaginaire* et le *symbolique*. A cet égard, Okakura Kakuzo donne une définition qui pourrait être celle d'un impossible *réel cosmique* : « *Le mot de Tao devrait s'entendre au sens de passage plutôt que de voie. Il est l'esprit qui anime le changement cosmique ; il est l'éternel devenir qui, à l'exemple du dragon (symbole prisé des taoïstes) s'enroule sur lui-même. Il se fait et se défait comme les nuages. En un sens le Tao représente la Grande Mutation et, du point de vue essentiel, il est l'esprit même de l'Univers.* »³⁴² « *Il est le principe dont émanent toutes les forces, bien que n'étant pas lui-même ces forces, ni d'ailleurs leurs manifestations. Il est le principe éternel dont participe toute vie et qu'en même temps il transcende. Tous les corps physiques, toutes les formes concrètes en sont des vêtements passagers et changeants.* » « *Parfois on le dénomme « la Mère du Monde, la cause créatrice primordiale, la source existant en soi, l'inconditionné qui conditionne toute choses. Bien que ne créant pas lui-même, il est néanmoins à l'origine de toute création. Il est le principe immuable qui préside aux transformations du monde de la multiplicité.* »³⁴³ La psyché humaine s'approprie le mode ternaire dès que celle-ci s'est libérée de la contingence binaire structurant *le tronc commun*, l'arbre, d'où partiront les branchages et les feuillages de *l'arborescence*. Or, depuis plus de deux mille ans, la pensée Judéo-chrétienne formate la psyché, sur le seul mode binaire, en l'y maintenant prisonnière. La Civilisation occidentale s'est laissé enfermer dans le monde des images, démontrant ainsi que l'homme reste soumis à *l'imaginaire*. Ce « logiciel binaire » se pose en véritable censeur de l'information, au sein du *réel pur* dont parle Lacan. C'est ainsi que des écritures, comme les hiéroglyphes, conçues sur le mode ternaire, ne résisteront pas à sa colonisation et à ses mythes, et disparaîtront, pour être trop libératrices de la pensée, et en ce sens, dangereuses pour le monopole des images. En pareil cas, rien d'étonnant, que d'autres écritures, d'essence ternaire, aient fait leur apparition, comme les mathématiques, la physique, la chimie ou la génétique, l'écriture musicale par exemple. Mais on peut également y ajouter, la peinture, la sculpture, la danse etc. Elles appartiennent toutes, aux « trois grands A » du *réel* de Lacan : l'Amour, l'Art et l'Autre.

Depuis la plus haute antiquité chinoise, *le Tao* (*Dao* en chinois) dirige l'ordre universel : le cosmos, la terre et l'homme. Il dispense des énergies qui sont libérées par cycles réguliers. De cet ordre, résulte une harmonie universelle. Les Chinois ont dirigé leur pensée et leurs actes dans cette direction qui est la voie du *Tao*. Leur civilisation s'est identifiée au *Tao*,

³⁴² Okakuro-Kakuzo, *Le livre du thé*, Dervy Livres, 1976, In *La philosophie du Tao* de J.C. Cooper, Editions Dangles, Saint-Amand, 1990, p.9.

³⁴³ Hovelague, *China*, J. M. Dent. , In *La philosophie du Tao* de J.C. Cooper, Editions Dangles, Saint-Amand, 1990, p. 9.

tant dans les actes politiques, que civils, militaires, religieux, poétiques, ou individuels. De ce désir naturel de rester connecté à la source, s'est tout naturellement élaborée la pensée chinoise, structurée à partir de cette toute première idée. Le pinceau a fait le reste, traduisant fidèlement sur le papier, la trace du trait psychique, résultant lui-même du *trait primordial*, dont *le Qi* est issu. Selon le sage Laozi, l'homme est capable d'atteindre une telle harmonie s'il se conforme à la voie. C'est bien dans ce texte majeur du Taoïsme « *Le livre de la voie et de la vertu* », l'un des trois ouvrages étudiés par Lacan et Cheng, que tous deux, ont pu concevoir que la psychanalyse devait s'abreuver aux sources du Taoïsme. Tchouang-tseu nous y invite d'ailleurs, par cette citation qui nous ramène au concept de Lacan : « *Le Tao n'est exprimable ni par les mots ni par le silence. Seule en cet état où n'entrent ni les mots ni le silence sa nature transcendante est perceptible*³⁴⁴ .» Tao et *réel* peuvent, d'une certaine manière, être qualifiés *d'impossible*... Le Taoïsme vient appuyer les découvertes de Freud, Jung et Lacan, dont les deux derniers s'inspireront largement. La psyché, afin d'être conforme à « son géniteur cosmique », doit se structurer sur le principe du vide-médian. Pour Lacan et Cheng, ce dernier apparaît comme le catalyseur indispensable au mode binaire. Il active ainsi la fonction ternaire, permettant l'apparition des *dix-mille êtres* symbolisés par *le Yi-King*, symbole de la physiologie du *réel* lacanien.

³⁴⁴ Tchouang-tseu, trad. Wieger, *Les pères du Taoïsme*, Cathasia, 1950.

IV CONCLUSION AUX TRAVAUX de LACAN

Avec sa première topique, Lacan induit l'idée d'une systématisation de l'inconscient : son concept ternaire «*imaginaire-réel-symbolique*», témoigne d'un compartimentage des tâches, ce qu'il concrétise avec son concept du *nœud borroméen*. Mais c'est avec sa deuxième topique, qu'il approche vraiment la physiologie psychique. *L'objet a*, tout comme *l'Autre*, renvoie à d'autres formes de structures qui vont, tantôt parasiter la structure fondatrice du *moi* (Jung), tantôt au contraire, la pulser vers l'avant. Avec *l'objet a*, il met l'accent sur un point essentiel de la physiologie analytique : elle retient, comme dans le Tao, les vides et les pleins. Par ailleurs, il contribue largement à démontrer l'existence d'une modalité binaire psychique, notamment avec son concept *d'hainamoration*. Il en a déduit celui de *l'imaginaire* qui, dans certains cas, et par déficit ou surcroît d'identification, produit les névroses. De plus, de *l'objet du désir* peut naître l'angoisse, et de sa « pétrification », allusion faite au mythe grec de Méduse, se produire l'inversion de *la pulsion*. Cette dernière, fait alors « déluge » au sein de *l'imaginaire*, libérant la perversion et son cortège mégalomane. Ce trait symbolique franchi, plus rien ne fera plus barrage à son avènement. Lacan, tout comme Jung, a mis l'accent sur cette structure qui représente une authentique pathologie de la fonction analytique. Elle est responsable du déluge psychique dont a parlé Jung, et qui submerge aujourd'hui l'homme et ses sociétés.

Lacan a toujours pensé que l'homme n'est pas soumis à la fatalité et qu'il peut s'en libérer, pour autant, qu'il s'extraie de la logique binaire, comme seul modèle, propre à fertiliser la psyché. Pour lui, *l'objet* s'inscrit dans cette dernière et, du stade de *signifié*, passe à celui de *signifiant*. Quel parcours suit cet *objet* tout au long de son périple psychique ? Quelles sont les transformations qu'il subit, susceptibles d'en modifier la qualité de sa perception ? Quelles sont les modalités directrices qui président à la gravure psychique ? Autant de questions qui pousseront Lacan, au travers d'une approche transdisciplinaire, à s'engager dans différentes écritures, comme par exemple, la linguistique, le Chinois, la pensée taoïste et à moindre titre, les mathématiques. « Dans l'intervention qu'il sera amené à prononcer le 21 avril 1971 à Tokyo, devant l'équipe de linguistes japonais réunie par le professeur Tagasuku Sasagi pour la traduction des *Écrits* [24], il prend un long temps préalable à retracer l'histoire de sa scission avec l'IPA (Association Internationale de Psychanalyse), et la manière dont son enseignement à lui, Lacan, se démarque de la psychanalyse telle qu'elle est enseignée sur le territoire américain, dans une lecture de

l'œuvre de Freud qui n'a plus aucun autre caractère que normatif. Ceci afin de bien faire apparaître très pédagogiquement la fonction du signifiant. »³⁴⁵ Pour Lacan, le signifiant reste et demeure une préoccupation. Comment s'inscrit-il en tant que toute première trace psychique, au sein de la phase physiologique qu'il nomme *imaginaire* ? Son travail sur l'écriture chinoise lui en donnera les réponses. La séparation du corps phonique, de celui de la lettre, facilite la transcription de *l'objet*, tout en lui conservant son intégralité. L'écriture chinoise offre de telles possibilités. Par ses idéogrammes, elle reste très proche de tout ce que *l'objet* peut exprimer, et surtout de ce que l'on peut en saisir. Nous pouvons également citer d'autres types d'écritures pictographiques, comme l'écriture maya, ou l'écriture hiéroglyphique égyptienne. La parole parlée demeure ainsi dissociée de la parole écrite. Cela n'est pas le cas des langues occidentales, qui amalgament l'écrit et le phonique. Lacan dit que l'on peut envisager « *tout découpage du matériau signifiant en unités, qu'elles soient d'ordre phonique, graphique, gestuel ou tactile.* » Et nous pourrions ajouter d'ordre gustatif, olfactif ou même vibratoire. Les écritures chinoise ou hiéroglyphique égyptienne, prennent en compte d'autres unités du *matériau signifiant* : le graphique, le phonique et *le vide-médian*.

Pour Lacan, cette préoccupation première à imaginer le vrai rôle du *signifiant*, équivaut à comprendre quel est le meilleur modèle d'écriture, pouvant s'adapter au mieux à la psyché, afin de la rendre la plus performante possible : saisir *l'objet* au plus près de sa réalité. « *Sans l'équivoque, l'écrit peut en effet s'avérer totalement desséchant et induire une récusation du semblant. Adieu alors les fleurs japonaises, qui ne trouveront jamais l'eau indispensable pour étancher leur déploiement signifiant. Voilà l'enjeu de ce voyage au Japon, tel qu'il préoccupe Lacan. Rien moins que le statut de l'écrit dans la langue.* »³⁴⁶ Mais contrairement à ce qu'écrit Serge Thibierge, ce n'est pas tant le statut de l'écrit dans la langue, qui préoccupe Lacan mais plutôt celui de la langue dans l'écrit : « *Nous ne nous apercevons pas — écrit-il — que tout un morceau, tout un paragraphe de ce qui vient d'être dit, tout son poids particulier veut dire quelque chose, qui n'est, bien entendu, pas le texte.* »³⁴⁷ En pareil cas, son *objet a*, ou bien encore *le refoulement* pour Freud, apparaissent alors comme des exclusions du langage. Lacan désigne cette perte de perception de *l'objet*, donc de la qualité du *signifié*, par les termes de : « *failles et impasses du langage* » : « *Plus on parle du langage, plus vous vous enfoncez dans ce que l'on pourrait appeler ses failles et ses impasses* ». Et

³⁴⁵ Préface à l'édition japonaise des *Écrits*, parue dans La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne, octobre 1981, n° 3, p. 2-3. Également sous le titre « *Avis au lecteur japonais* », in *Autres écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 497-499.

³⁴⁶ Thibierge S. « *Remarques sur l'écriture et la lettre dans D'un Discours qui ne serait pas du semblant* ». art.cit.

³⁴⁷ Lacan J. « *Avis au lecteur japonais* » in *Autres écrits*, op.cit. 1971.

*c'est pourquoi « Ces Écrits représentent quelque chose qui est du Réel, à savoir, de l'impossible à dire. C'est forcé qu'ils soient écrits comme ça. »*³⁴⁸ Lors de son premier séminaire³⁴⁹, dès 1953, il fait déjà allusion à la difficulté qu'éprouve son symbolique qu'il nomme *parole*, à témoigner avec justesse de la structuration de *l'imaginaire* : « *C'est la parole, la fonction symbolique qui définit du plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation de l'imaginaire (...). Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire* ». Il ajoute : « *Le signifié, c'est toujours autre chose que ce que le signifiant a l'air d'indiquer... Il n'y a pas un seul mot de la langue qui échappe à cette règle que ce qu'il a l'air d'indiquer, c'est justement ça dont il convient de se détacher pour comprendre ce que c'est que l'usage de la langue.* »³⁵⁰

Dès lors, peut-on superposer *signifiant* et *signifié*, afin d'éviter de la perte de sens, dans la perception de *l'objet* ? Assurément, la dissociation de l'écriture parlée et écrite, proposée par le modèle cursif chinois offre cette possibilité. Nos croyances jouent un rôle directeur dans la modélisation de notre écriture psychique. Celle issue de la pensée judéo-chrétienne, se construit à partir d'une logique binaire et réductrice, alors que celle issue de la pensée taoïste, elle, se structure selon le mode ternaire, lui ouvrant ainsi les portes d'un infini créatif. Ce sont les faits que constaterons Lacan et Cheng, la physiologie analytique est, tout d'abord, d'essence binaire, puis, sur ces bases, elle modélise ses structures sur le principe du ternaire. Le Taoïsme accorde au vide, une place de choix, et fait en sorte, que la page ne soit pas totalement écrite. Ne pas tout écrire, ne pas tout dire, pour reprendre les idées de François Jullien, voilà qui donne du biais et donc plus de marge de manœuvre, plus de liberté à penser, à agir, à dire et à écrire. Le Taoïsme se présente tout à la fois, comme une philosophie de vie, tout à la fois comme un modèle idéal pour l'écriture psychique. Les trois textes étudiés par Lacan et Cheng : « *le Livre de la Voie et de sa vertu de Laozi, le Livre de Mencius et le Propos sur la peinture de Shitao* », sont capitaux pour l'œuvre de Lacan.

La philosophie taoïste, autant que l'écriture chinoise, va lui permettre d'articuler sa première topique, inspirée de Freud, et tout principalement, définir le vrai rôle du *réel* au sein de son nœud borroméen. Les réponses se trouvaient là, en partie dans les écrits de Mencius, dont il mentionnera le nom pour la première fois, le 6 juillet 1960, dans son séminaire VII, consacré à l'éthique de la psychanalyse. Ce n'est qu'en 1969, qu'il reprendra avec Cheng ces mêmes écrits, et ce, jusqu'en 1973. Pendant la seconde guerre mondiale, avec le professeur

³⁴⁸ Ibid.

³⁴⁹ Lacan J., *Le séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud, 1953-1954*, Paris Seuil 1975.

³⁵⁰ Ibid.

Demiéville, il avait suivi un enseignement de la langue chinoise. Ce savoir, complété par ses travaux sur Mencius, Laozi et Shitao, lui permettra de tirer un immense profit, pour l'élaboration de sa théorie psychanalytique. C'est certainement dans cet esprit, qu'en 1971, il déclarera dans le séminaire, « D'un discours qui ne serait pas du semblant » : « *Je me suis aperçu d'une chose, c'est que, peut-être, je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois.* »³⁵¹

³⁵¹ Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 36.

CONCLUSION

CONCLUSION

J'ai donc, au cours de mon étude, tenté d'expliquer ce que j'entendais par fonction analytique, *comparatisme* et *transdisciplinarité*. Pour cela, je suis parti des concepts établis par Freud, Jung et Lacan.

Je me suis demandé si le mal-être, bien connu du psychanalyste, et retrouvé chez la plupart des consultants, pouvait être considéré, par exemple, comme un signe clinique, au même titre que le sont les symptômes cardiaques. Ne pouvons-nous pas dans ce cas, parler d'une fonction analytique, au même titre qu'il existe une fonction cardio-vasculaire ? Je devais alors répondre au moins à deux questions essentielles. La psyché ne se structure-t-elle pas selon une physiologie qui lui est propre ? Et peut-on la décrire ? Subit-elle des dysfonctionnements pouvant être rationnellement expliqués, et lesquels ?

C'est afin de répondre à cette problématique que je me suis intéressé aux travaux de Freud, de Jung et ceux de Lacan, et que pour y parvenir, à leur exemple, j'ai utilisé deux méthodes de travail : *le comparatisme* et *l'approche transdisciplinaire*.

Jean-François Champollion fait œuvre de *comparatisme* quand il découvre le sens *des hiéroglyphes* en les comparant à d'autres écritures, dites « écritures-filles ». De même, les travaux de Freud, de Jung et ceux de Lacan peuvent-être considérés comme « trois écritures-filles ». On pourrait donc envisager, d'une manière générale, que l'écriture psychanalytique, au même titre que celle des hiéroglyphes, peut être vue sous l'angle d'une « écriture-mère », ou encore d'une « écriture-source ». Par cette approche de *comparatisme*, par exemple, *le Système Pc-Cs* de Freud, *la persona* de Jung, ou encore *l'imaginaire* de Lacan apparaissent comme des concepts similaires et en deviennent ainsi plus compréhensibles.

Dans leurs travaux respectifs, la structure trilogique est toujours présente. Freud crée sur ce modèle sa première topique en 1895 : *conscient-préconscient-inconscient*, puis sa deuxième en 1923 : *ça-moi-surmoi*. Pour Jung, sa découverte en 1916 du *processus d'individuation* lui permet à son tour, de souligner ce même aspect trilogique : *persona-moi-Soi*. Quant à Lacan, dès 1953, il décidera également d'une topique qu'il nommera « mes trois » : *imaginaire-réel-symbolique*. C'est en comparant leurs trilogies respectives que j'ai pu dégager cette idée maîtresse que la physiologie analytique se compose de trois phases

distinctes (fig. 1, Planche I) : la fonction réceptrice désignée par *tronc commun*, la fonction de gravure et combinatoire qui structure *l'arborescence*, enfin, la fonction de restitution de *l'objet*, le langage ou l'écriture, que Lacan nomme *le symbolique*.

L'approche transdisciplinaire m'a donné ensuite la possibilité de mieux comprendre les différents concepts établis par Freud, Jung et Lacan. Par exemple : *trace mnésique*, *réception*, puis *gravure des stimuli*, *pulsion* chez Freud ; *processus d'individuation*, *anima/animus*, *binaire et ternaire* chez Jung ; *hainamoration*, *objet du désir*, *pétrification de l'angoisse*, puis à nouveau, *binaire et ternaire* chez Lacan. *La transdisciplinarité* permet de traverser les disciplines pour en découvrir les similitudes et les différences et, d'en dégager des logiques communes. J'ai, à cet effet, utilisé l'informatique, la linguistique, les mathématiques, le tarot initiatique, l'histoire, la biologie cellulaire, la mythologie, l'alchimie, la littérature, ou encore le solfège musical. Mais bien d'autres disciplines pourraient être citées. Je me propose à présent de revenir sur chacun des concepts majeurs de Freud, Jung et Lacan.

Concernant les travaux de Freud, en comparant son texte du *Bloc-notes magique* écrit en 1925, avec la logique informatique, j'ai dégagé un premier exemple de *transdisciplinarité*, ainsi que les fondements de la physiologie psychique et son mode structurel. Comparant ensuite le concept de *la pulsion* et ses quatre caractéristiques (source, but, objet, poussée), décrit en 1896, dans le Graphe, avec celui du *vibratoire* de l'écriture hiéroglyphique (constellation, divinité, barque et vague), j'ai constaté que la physiologie psychique, tout comme *le vibratoire hiéroglyphique*, dépend d'un processus énergétique qui constitue l'essence même de l'appareil analytique.

Quant à Jung, dès 1916, il met en avant pour la première fois son concept du *processus d'individuation*. On retrouve ce cheminement dans le tarot initiatique, dont j'ai étudié la symbolique afin de bien comprendre ce concept de Jung. Cette *approche transdisciplinaire* est révélatrice du rapport entre les concepts *persona*, *moi*, ou *Soi*, du *processus d'individuation*, avec les notions de miroir, cycle, et transformation, du tarot initiatique. Ce dernier fait référence aux mythes de l'ancienne Égypte et de la Grèce : mythe d'Osiris, ou d'Horus, ou encore celui de la caverne de Platon. Cette même *approche transdisciplinaire* m'a conduit à dégager les dérives de *la persona*, première phase physiologique du *processus d'individuation*, dérives que j'ai appelées « calcifications », et qui, comparées aux sept péchés capitaux de l'imagerie judéo-chrétienne, m'ont permis d'identifier sept grands types de névroses. Enfin, ce même processus montre que la psyché est

soumise à deux modalités organisationnelles : le binaire et le ternaire, ce que Lacan découvrira lui-même, quelques cinquante années plus tard.

J'ai ensuite analysé cet autre concept que Jung nomme « la descente aux enfers » et que j'ai appelée *effraction du symbolique*, et qui représente un état de crise psychique, souvent perçu comme une psychose. Pour décrire cet état particulier, Jung s'inspire à la fois de son vécu et des textes alchimiques qui lui permettront de l'expliquer. Je rappelle que Jonathan, dont nous avons étudié le cas, a vécu lui-même cette douloureuse expérience. Aujourd'hui, dans ce XXI^e siècle, l'homme est souvent confronté à cette « descente aux enfers », véritable déluge psychique qui, vraisemblablement, le conduira à un changement radical et nécessaire de son mode de pensée, tant sur le plan psychique que social.

Enfin pour ce qui est de Lacan, son concept *d'hainamoration* (1956), nous amène d'abord à la découverte de la modalité binaire, celle-ci renforcée par un autre concept : *l'objet du désir*, dont il s'inspirera en puisant au mythe de *l'agalma* de Platon. Dans un second temps, entre 1961 et 1973, il étudiera avec François Cheng le Taoïsme. Il nous explique alors que la psyché se structure également selon une seconde modalité, celle-ci *ternaire*. Dans un troisième temps enfin, c'est avec ce qu'il nomme « *pétrification de l'angoisse* », inspirée du mythe grec de Gorgone, qu'il révélera le mécanisme pathologique de la perversion. Cette dernière découverte de Lacan est primordiale, car elle met l'accent sur une physiologie psychique à part entière : *la pulsion* parcourt alors *le nœud borroméen* à l'envers, et produit « un déluge » au sein de *l'imaginaire*, après s'être désengagé du *réel*. La mégalomanie en représente le symptôme avant-coureur. Pour expliquer ce mécanisme de la perversion, j'ai moi-même utilisé *la méthode transdisciplinaire*. J'ai pris dans l'histoire les cas de Gilles de Rais et de Hitler. Tout en m'inspirant des quatre caractéristiques de *la pulsion*, découvertes par Freud, j'ai pu démontrer cette physiologie qui a conduit deux adolescents, humiliés, abandonnés, trahis, du simple meurtre symbolique (mythe d'Œdipe) au meurtre réel, infanticide pour le premier, et génocide pour le second. Cette étude m'a conduit à deux constats : le premier, que la perversion représente une pathologie du mode binaire ; le second, qu'elle se conforme à une logique psychique qui, pour des mêmes causes, produit les mêmes effets.

Dans ma thèse, j'ai essayé de dégager trois grandes idées. Tout d'abord, la psyché se structure selon une physiologie qui lui est spécifique, et à ce titre elle est conditionnée par une fonction que j'ai appelée fonction analytique ; ensuite, elle s'élabore selon deux modes organisationnels : le binaire et le ternaire. Elle peut, enfin, manifester au moins trois dérives

psychiques que sont : la névrose, la perversion et *l'effraction du symbolique*.

Au terme de ce travail, on voit donc que Freud, Jung et Lacan ont créé des concepts expliquant le cheminement de la psyché. Ils ont de ce fait abordé le problème de la souffrance humaine, préoccupation en grande partie à l'origine de mon travail. Faute de trouver des réponses à tous les défis qui se présentent à lui, nous constatons en effet, que l'homme s'enferme, de plus en plus, dans sa solitude, se coupant ainsi du monde qui l'entoure. Il commet alors, parfois, des actes de violence envers lui-même. Il en commet aussi envers les autres dont il finit par avoir peur, et à cette peur de la différence, s'ajoute celles du nucléaire, de l'insécurité, du chômage et, finalement, celle d'assumer sa propre existence. Les croyances traditionnelles, la morale, les religions, les discours des dirigeants politiques ne suffisent plus à le rassurer. Par ailleurs, les valeurs fondamentales de la famille, de l'éducation, de la vie en général, ont été profondément modifiées. Tous ces faits génèrent un mal-être qui, porté à l'extrême, marque la fin d'un cycle, se traduisant par une crise propre à notre société, atteignant même l'homme dans son psychisme.

Et nous sommes tous confrontés à cette crise dont nous subissons plus ou moins les conséquences. *Fin du Monde, Apocalypse, Jugement dernier* sont autant de symboles qui la désignent et permettent d'en mieux comprendre le sens caché car ils en révèlent le mécanisme. Ainsi, la crise apparaît comme une *éthique de la transformation*, éthique qui rejoint les préoccupations des alchimistes et de l'homme en général. *La quête du Graal, la Pierre philosophale, la Terre promise* marquent la sortie de « la caverne platonicienne ». La notion de crise traduit la fin d'un cycle. Elle produit alors des phénomènes d'errance qui parasitent l'ensemble des constructions sociales ou psychiques et ne propose plus, comme nous l'avons vu dans notre travail, que des réponses aberrantes.

La psychanalyse a des préoccupations. Elle cherche des réponses. A sa manière, elle se propose d'aider l'homme à sortir de son mal-être et à dépasser la crise. Elle peut y parvenir en développant sa recherche universitaire : d'une part, si elle s'engage plus encore dans la compréhension de la physiologie analytique, d'autre part, si elle constate que pour des mêmes causes se produisent les mêmes effets. Par la prévention, qui résultera de cette connaissance, elle pourra prémunir l'homme, des causes, qui le conduisent invariablement à ces deux effets : mal-être et crise.

Déjà, Freud, Jung et Lacan proposaient des solutions, qui sont au cœur même de leurs concepts. Freud, tout d'abord, avec *le Bloc-notes magique* : la psyché se conforme à des nécessités de tempo, de rythme, de cycles, de *pulsion*. Jung, ensuite, avec *le processus d'individuation* qui est un modèle de bon sens pour l'homme, lui indiquant comment vivre harmonieusement avec lui-même et avec les autres. Par ailleurs, ce processus nous renseigne également sur la vraie nature de la crise, psychique et sociale, et nous montre que l'homme peut, s'il a connaissance de cette physiologie psychique particulière, éviter sa forme cataclysmique. Lacan, enfin, suggère que « l'art, l'Amour et l'Autre », ses « trois grands A », représentent pour l'homme la voie royale et, en tous cas, doivent lui permettre de devenir ce qu'il est par essence, un être créatif. Pour Freud, Jung et Lacan, l'homme doit s'ouvrir au monde et à ses vibrations. Ces concepts représentent, pour la pratique du psychanalyste, de précieux outils, devant lui permettre de libérer l'homme du poids de ses névroses, et du risque de le voir sombrer dans la perversion, risque encore plus dangereux dans la crise psychique, puis sociale, les deux se faisant écho.

Pour ma part, j'ai voulu montrer tout au long de ces développements, que la psychanalyse est une discipline utile pour l'homme, en expliquant notamment, par *le comparatisme* et *la transdisciplinarité*, que pour des mêmes causes, se produisent les mêmes effets. En pareil cas, existe-t-il un lien entre science et psychanalyse ?

C'est en comparant les travaux de Freud, Jung et Lacan, que j'ai constaté qu'ils nous conduisent à une même conclusion : il existe une fonction analytique dont la physiologie se déroule selon trois phases distinctes. La méthode de *comparatisme* m'a aidé dans ce travail. Premier élément de ma réponse. Par ailleurs, si leurs concepts semblent différents, ils ne le sont que dans la forme, et non dans le fond. En étudiant leurs topiques apparaissent des similitudes frappantes qu'ils décrivent sous des approches différentes, tous trois ayant présent à l'esprit une seule préoccupation : comprendre et décrire les rouages psychiques. Abordant ensuite les concepts de chacun, sous l'aspect de *la transdisciplinarité*, j'ai constaté que certains s'expliquent les uns par rapport aux autres, et parfois même se complètent. Deuxième élément de ma réponse.

Mon premier exemple illustrant ce critère de la causalité, rejoint les pathologies de *la persona*, symbolisées par les sept péchés capitaux, dont nous ne citerons que celui de l'orgueil, mis en scène dans le mythe d'Œdipe et mis en avant par Freud. Ce mythe nous enseigne que, pour les mêmes causes, c'est-à-dire l'homme en manque de reconnaissance paternelle, surviennent toujours les mêmes effets, soit le meurtre symbolique du père.

Autre exemple, nous l'avons vu avec la perversion, le meurtre du père n'est plus symbolique, le passage à l'acte devient alors effectif, mais par substitution à celui-ci. Le concept de la pulsion de Freud (source, but, objet et poussée), celui de *la pétrification de l'angoisse* de Lacan, appliqués à l'étude des vies de Gilles De Rais, et de Hitler, nous ont permis de démontrer la nature même de la physiologie perverse. Sur un terrain favorable, des causes identiques comme, humiliation, abandon, trahison, produisent toujours le même effet, à savoir : l'activation de la structure perverse.

Enfin, dernier exemple, avec *l'effraction du symbolique*. C'est ce que vécut Jung lors de sa séparation avec Freud. Il connut alors, au bord de la folie, sa propre descente aux enfers. Apulée, Dante, et notre exemple plus personnel de Jonathan ont également subi cette crise. Ce mécanisme, connu depuis plus de deux mille ans, qui consiste à libérer la psyché d'une modélisation binaire devenue trop contraignante, obéit à cette même loi de causalité : des causes similaires produisent les mêmes effets.

En effet, la modalité binaire s'impose à l'homme, comme seul modèle organisateur de la psyché, et génère invariablement pour des mêmes causes, les mêmes effets que sont : névroses, perversion et *effraction du symbolique*. Il existe toutefois des exceptions. L'homme peut, en effet, s'il le souhaite, se dégager de l'empreinte du tragique auquel le destine, invariablement, la seule modélisation binaire. Il peut y parvenir s'il reprend à son compte les solutions proposées par Freud, Jung et Lacan. En pareil cas, il peut triompher de cette fatalité qui lui semblait inévitable.

L'ensemble de ces constatations, nous amène à considérer que, sur ce point de la causalité, la psychanalyse pourrait être une science. Mais il faudrait s'en référer à bien d'autres critères pour l'affirmer. Du moins, elle peut y prétendre.

Une autre préoccupation de la psychanalyse rejoint celle des Humanistes de la Renaissance qui, tels Montaigne, Ronsard, ou encore Rabelais, se sont souciés du bonheur de l'homme sur la Terre. Au lendemain des guerres d'Italie, avec le retour en France de François 1^{er}, l'Europe a connu son premier « grand changement » : l'homme s'ouvrait à l'homme, à d'autres cultures, à d'autres connaissances. De cette ouverture, ont pleinement bénéficié des disciplines comme les mathématiques, la géographie, l'astrologie, la médecine... Nous avons l'exemple du grand Léonard de Vinci, artiste tout à la fois écrivain, poète, peintre ou musicien, scientifique, ingénieur ou mathématicien. Ce changement s'est accompagné d'une *approche transdisciplinaire* du savoir, de la science et des arts. Il devait permettre à l'homme de mieux vivre, dans un environnement qui se voulait tout à la fois savant, poétique et

humain. On pourrait donc en quelque sorte rapprocher les préoccupations de la Renaissance, de celles de la psychanalyse, à savoir, le bonheur de l'homme, son épanouissement sur le modèle des Anciens (grecs et romains), hors des contraintes qui l'étouffaient, contraintes religieuses en particulier. Rappelons également que, dans l'enseignement même, Rabelais et Montaigne ont proposé un projet d'éducation utopique, d'une tête « bien faite » dans un « corps sain », à l'encontre d'une tête « bien pleine », principe reconnu, comme seul valable. Quelques tentatives timides ont été faites dans la relation maître-élève, instaurant entre eux un possible dialogue. La Renaissance apportait aussi la preuve que des hommes, pratiquant des religions différentes, pouvaient cohabiter dans une même nation. Toute l'Europe a profité de ce souffle venu d'Italie, et a vu naître une pensée nouvelle, abolissant tout à la fois, les frontières physiques, et mentales. De là, allait naître l'espoir d'un homme nouveau qui pourrait s'épanouir pleinement.

La Psychanalyse peut aussi trouver des réponses en s'ouvrant à d'autres études de *comparatisme*, et en s'intéressant notamment aux travaux de chercheurs, autres que ceux de Freud, Jung et Lacan, travaux que j'ai retenus pour ma propre recherche. Citons par exemple, Bruno Bettelheim ou Mélanie Klein, psychanalystes, qui ont consacré une grande partie de leur œuvre, le premier, aux enfants psychotiques, le second à son *imaginaire* et à l'apport structurel de l'image maternelle ; ou encore des philosophes tel Aristote, ou bien des linguistes comme Ferdinand de Saussure, tous deux ayant travaillé sur le langage ; ou également, Claude Lévi-Strauss, avec l'anthropologie structurale, Mircea Eliade avec l'histoire des religions, lesquels ont pensé l'homme au travers de la société et de ses croyances ; d'autres enfin peuvent venir compléter cette liste non exhaustive, tel Spinoza ou Aimé Césaire, philosophes ou écrivains, qui ont dénoncé l'esclavagisme comme entrave à la liberté de l'homme.

Elle y parviendra également, en s'engageant plus encore dans *la transdisciplinarité*, en utilisant des disciplines autres que les sciences humaines, comme la neurobiologie, ou encore, la biologie, la génétique, les mathématiques ou la chimie. On peut citer également d'autres écritures. Comme par exemple la cinématographie qui témoigne aussi de l'activité psychique, qui met en lumière les grands concepts de la psychanalyse, et qui permet ainsi de mieux les comprendre. Ainsi, « The Masq », film tiré du fantastique et réalisé en 1994 par Chuck Russell, illustre d'une certaine manière, *la pulsion* chez Freud, celui de *la persona* et du jeu *des masques* chez Jung ; « Matrix », film de science fiction, sorti en 1999, et réalisé par Larry

et Andy Wachowski, suggère, lui, le dictat du binaire qui produirait une matrice mathématique, conditionnant l'homme et l'emprisonnant dans le seul monde des images ; autre exemple, « Birth », film dramatique, réalisé en 2004, par Jonathan Glazer, met en scène, avec Nicole Kildman, *la pétrification de l'angoisse* décrite par Lacan...

Les solutions que doit trouver la psychanalyse passent par une transformation radicale du mode de pensée. Cette dernière garantira à l'homme d'échapper à ses peurs et à ses angoisses, de refuser le rejet de l'autre, et d'accepter enfin la différence. C'est à ce prix que l'homme pourra se guérir de son mal-être et éviter les crises psychiques et sociales qui l'accompagnent. Pour ce faire, il devra faire le deuil des croyances anciennes et des certitudes qui s'y rattachent, ensuite, comme ce fut le cas au siècle de la Renaissance, il devra également se distancier du manichéisme réducteur, en cherchant d'autres voies, et notamment en pratiquant l'ouverture.

En conclusion, Freud, Jung et Lacan ont créé des concepts visant à expliquer les modalités de fonctionnement de la psyché. Mais c'est en comparant leurs œuvres que nous avons pu mettre en lumière leurs ressemblances et leurs différences, et qu'à cet égard, notre travail a pris tout son sens. Bien que s'étant rencontrés, les deux premiers, en 1907, les seconds en 1954, chacun, dans ses recherches, a suivi sa propre voie. Jung ne copia pas Freud, pas plus que Lacan ne le fit avec Jung. En revanche, ils connaissaient, bien sûr, dans la limite du possible, leurs œuvres respectives dont certainement ils s'inspirèrent chaque fois qu'ils le purent. Par leur recherche, leurs nombreuses connaissances, leur propre expérience, et aussi par leur intuition, au terme de leurs travaux et du nôtre, il apparaît, de toute évidence, que la psyché se structure selon une physiologie qui est spécifique à la fonction analytique.

J'adresserai enfin, un remerciement à ces trois grands psychanalystes que sont Freud, Jung et Lacan qui m'ont aidé dans mon travail, me fournissant, en partie, le savoir dont j'ai eu besoin, et m'ouvrant aussi des chemins pour approfondir mes connaissances.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Agnel A., Cazenave M., Dorly C., Krakowiak S., Leterrier M., Thibaudier V., Collectif, *Le vocabulaire de Jung*, Collection dirigée par J. P. Zarader, Ellipses Edition, Paris 2011.

Apulée L., *l'âne d'or ou les Métamorphoses*, Préface Jean-Louis Bory, Collection Folio classique, Gallimard, Paris, 1975.

Artaud A., *Van Gogh ou le Suicidé de la société*, L'imaginaire, Gallimard, 2001.

Bataille G., *Le procès de Gilles de Rais*, Œuvres complètes, X, Ed. Gallimard, 1987.

Bayoumi A., *Autour du Champ des Souchets et du Champ des offrandes*, Imprimerie Nationale Boulac, 1940.

Boeree, *Carl Jung*, <http://www.ship.edu/~cgboeree/jung.html>, Retrieved, 2006.

Brhadâranyaka Upanishad, *Die Geheimlehre des Veda*, 1909.

Brisson L., *Introduction à la philosophie du mythe, essai d'art et de philosophie*, 1996.

Carrier C., *Textes des Sarcophages du Moyen Empire égyptien*, préface de Bernard Matthieu, Collection Champollion, Editions du Rocher, 2004.

Cazenave M., *Jung revisité, tome 1: La réalité de l'âme*, Editions Entrelacs, 2011.

Chaine J., *Les épîtres catholiques*, Lecoffre et Gabalda, 1939.

Cheng F., *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, réédition Points, 1977.

Cheng F., *Le docteur Lacan au quotidien*, propos recueillis par Judith Miller, l'Âne n° 48, 1991.

Chevalier J. et Gheerbrant A., *Dictionnaire des symboles*, Cirlot. Ed. Laffont, 1969.

Cleary, Th., *Entretiens*, In *Les pensées de Confucius*, Pocket, Paris, 1995.

Colli G. et Montinari M., *Nietzsche, le cas Wagner*, Nrf, Gallimard, 1974.

Cooper J.C., *La philosophie du Tao*, Éd. Dangles, 1980.

Dante, *la divine comédie*, traduction de Jacqueline Risset, poche, Flammarion, 2006.

Dal-Palu, *l'énigme testamentaire de Lacan* in « *Etudes psychanalytiques* », l'Harmattan, 2004.

Eliade M., *Essai sur la mystique d'origine hindoue*, in *Yoga*, thèse de doctorat, Paris et Bucarest, 1936.

Eliade M., *Images et symboles*, Gallimard, Collection Les Essais, 1952, Paris, 1980.

Eliade M., *Le Sacré et le Profane*, Gallimard, coll. "Idées", Paris, 1956.

Ellul J., *Sans feu ni lieu : Signification biblique de la grande ville*, Paris, Gallimard, 1975.

Epictète, *Manuel d'Epictète*, 52 propositions retranscrites par le philosophe stoïcien Arrien (notamment sur le désir) et traduites en 1899 par Jean-François Thurot, Editions Flammarion, 1999.

Fanon F., *Peau noire, masques blancs*, Paris, le Seuil, 1952.

Ferrier F., *Jung et la troisième hypothèse*, Georg Editeur, Collection Etudes jungiennes, Paris, 2002.

Fisher R., *Le chevalier à l'armure rouillée*, conte initiatique en 7 chapitres, Ed. Ambre et Lumière, 2006.

Flornoy J.C. *Le pèlerinage des bateleurs*, éditions letarot.com, 2007.

Franco I., *Mythes et Dieux*, Le Souffle du Soleil, Editions Pygmalion/ Gérard Watelet, 1996.

Freud S. *Naissance de la psychanalyse*, recueil de lettres envoyées par Freud, et manuscrit de Esquisse pour une psychologie scientifique, PUF 1956 ; *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1979 ; réédité en édition complétée sous le titre : *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006.

Freud S., *Analyse d'une phobie chez un garçon de cinq ans*, 1909, *Le petit Hans*, Préface de Jaques André, traduit par René Lainé, Collection Quadrige Grands siècles, PUF, Paris, 2006.

Freud S., *Le thème des trois coffrets*, traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E., 1913.

Freud S., *Œuvres complètes*, Vol. XIII, Psychanalyse, 1914-1915, Presses Universitaires de France, 1988.

Freud S., *Pulsions et destin des pulsions*, 1915, Ed.: Presses Universitaires de France, Coll. Quadrige Grands textes, 2010.

Freud S., *Totem et Tabou*, 1913, Presse universitaires de France, Paris, 2010.

Freud S., *Trois essais sur la sexualité et autres écrits*, (1901-1905), Vol. 7. *Three Essays on Sexuality and Other Writings*. (1901-1905), traduit par James Strachey, Londres : la Hogarth Press, 1953.

Freud S., *Le Bloc-notes magique*, 1925.

- Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939, Gallimard, 1993.
- Frèches J., *Il était une fois la Chine, 4500 ans d'histoire*, XO Editions, 2005.
- Gibeault A. In De Mijolla A. *Dictionnaire international de la psychanalyse*, éditions Hachette, Calmann-Lévy, 2002.
- Ginnaio M., *Gilles de Rais, la vie de Barbe bleue*, Le Médiéviste magazine, Ed. I.presse, 2006.
- Görlitz W., Quint Herbert A., *Adolf Hitler, La montée d'un obscur*, Amsterdam, 1953.
- Hegel G. F. W., *Esthétique, l'idée du beau*, Editions Aubier, 1977.
- Jacobi Y., *Complexe, archétype et symbole*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961.
- Jakobson R., *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie, dans Essais de linguistique générale*, Seuil, « Points », Paris, 1970.
- Jullien F., *La grande image n'a pas de forme ou du non-objet par la peinture*, Editions du Seuil, 2003.
- Julien F. *Le détour et l'accès, stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Paris Grasset, 1995.
- Jung C. G., *Commentaires sur le mystère de la fleur d'or*, Albin Michel, 1980.
- Jung C. G., *Mysterium conjunctionis*, 2vol., Traduction par Etienne Perrot , éditions Albin Michel, Paris, 1980 et 1989.
- Jung C. G., *La Guérison psychologique*, Genève, Georg, 1970.
- Jung C.G., *L'âme et le Soi*, Albin Michel, Paris, 1998.
- Jung, C.G., *Le livre rouge*, Traducteurs à partir de l'allemand : Christine Maillard, Pierre Deshusses, Véronique Liard, Claude Maillard, Fabrice Malkani, Lidwine Portes, Edit. L'Iconoclaste et la Compagnie du livre rouge, septembre 2011.
- Jung C. G., *Les racines de la conscience*, Traduction par Etienne Perrot, Yves Le Lay, éditions Buchet-Chastel, 2011.
- Jung C. G., *Ma vie*, nrf, Gallimard, 1966.
- Jung C. G., *Métamorphoses et symboles de la libido*, 1912, « Wandlungen und Symbole des Libido », traduction française, Éd. Montaigne, Paris, 1927.
- Jung, C. G., *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Ed. Georg, Paris, 1953.
- Jung C. G., *Psychologie et alchimie*, Traduction par Etienne Perrot, Henry Pernet et Roland Cahen, éditions Buchet Chastel, 1998.

Jung C. G., *Psychologie de l'inconscient*, 1913, édition intégrale établie selon les œuvres complètes, édition préfacée, traduite et annotée par Roland Cahen. LGF, collection « Le Livre de poche », numéro 442, Paris, 2010.

Jung C. G., *Psychologie et religion*, Traduction par Marthe Bernson et Gilbert Cahen, éditions Buchet Chastel, 1958.

Jung C. G., *Types psychologiques*, Genève, Librairie de l'Université Georg 1977.

Koyre A., *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, P.U.F, 1966.

Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, folio 2077, Maury-Imprimeur, Malesherbes, 2009.

Lacan J., *Le séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, Paris Seuil 1975.

Lacan, J. *Le Sinthome*, In Séminaire (1975-1976).

Lacan J., *Le Séminaire, Livre II*, Ed. du Seuil, 1955.

Lacan J. *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, « De Hans-le-fétiche à Léonard-en-miroir »*, Ed. du Seuil, Paris, 1994.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Ed. du Seuil, 1958.

Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, In Séminaire VII, Ed. Seuil, 1986.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, le transfert*, Paris, Le Seuil, 1961.

Lacan J., *Séminaire IX, L'identification*, Ed. du Seuil, 1961-1962.

Lacan J., *Les noms du père*, Séminaire du 20 novembre 1963.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI*, Ed. du Seuil, 1964.

Lacan J., *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit.

Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, Ed. du Seuil, Champ freudien, Paris, 2006.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006.

Lacan J., *Le Séminaire XXII, RSI*, 1974/75, inédit, 18/03/1975.

Lalouette, C., Grimal P., *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Egypte*, traductions et commentaires, Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1984.

Leclair S. « *Démasquer le réel, un essai sur l'objet en psychanalyse* », Collection point essais, éditions du Seuil, 1983.

Loret V., *Manuel de la langue égyptienne*, Editeur E. Leroux, Paris, 1889.

- Lu Tsou, *Le secret de la Fleur d'Or*, Librairie de Médicis, Tours, 1993.
- Malaval F., *Les Figures d'Eros et de Tanatos*, l'Harmattan, Espaces littéraires, 2003.
- Martin H., *Observations et Théories des anciens sur les attractions et les répulsions magnétiques et sur les attractions électriques*, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, Rome, 1865.
- Martigny, Abbé, Curé de Bâgé-le Châtel, *Discours sur les Symboles dans l'Antiquité Chrétienne*, 1856.
- Marty, *Les classiques des sciences sociales*, produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, Cégep de Chicoutimi, Université du Québec, 1927.
- Melanson S., *Jung et la Mystique*, Préface : Cazenave M., Editions Sully, Vannes, 2009.
- Mistler J., *A Bayreuth avec Richard Wagner*, Bibliothèque des Guides Bleus, Librairie Hachette, 1960.
- Mogniat M., *Remarques critiques sur le Séminaire XVI de Lacan*, <http://www.causepsy.fr/Lelivreseize.htm>.
- Moret A. *La mise à mort du dieu en Egypte*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1927.
- Mounin G., *Dictionnaire de la linguistique*, « Classification des langues en types selon leurs traits caractéristiques », Presses universitaires de France, 1974.
- Muchielli A., *Les motivations*, PUF, Ed. Que sais-je, Paris 1987.
- Nattiez J. J., *Ethnomusicologie et significations musicales*, In *L'Homme* (n° 171-172), 3/2004.
- Nauman, M. Francis, *Marcel Duchamp, l'Art à l'Ere de la reproduction mécanisée*, Editions Hazan, Paris 1999.
- Okakuro-Kakuzo, *Le livre du thé*, Dervy Livres, 1976, In *La philosophie du Tao* de J.C. Cooper, Editions Dangles, Saint-Amand, 1990.
- Otto R., *Le sacré*, Petite bibliothèque Payot, N° 218, 1995.
- Papus, *L'Archéomètre. Clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité. Réforme synthétique de tous les arts contemporains*. Texte publié par les amis de Saint-Yves d'Alveydre, première édition, Dorbon aîné, 1911.
- Parrot A., *Le Réfrigérium dans l'au-delà*, Librairie Leroux, Paris, 1937.
- Périfano A., *L'Alchimie à la Cour de Côme I^{er} de Médicis, savoirs, culture et politique : « Nazari G. B., Della Transmutazione metallica sognitre, 1572 »*, Ed. Honoré Champion, Paris 1997.

- Platon, *Œuvre de Platon*, traduction par Victor Cousin, Paris, 1824.
- Platon, *Le Banquet de l'amour*, Editeur LGF, 1991.
- Platon, *extrait de la République*, Gallimard, 1993.
- Plutarque, *Isis et Osiris* (De Iside et Osiride), traduction de Mario Meunier, Guy Trédaniel Editeur, Paris, 1990.
- Ragon M., *L'aventure de l'art abstrait*, Robert Laffont, Paris, 1956.
- Roob A., *Alchimie et mystique, Le Musée hermétique*, Editions Tashen, 1997.
- Roudinesco E., *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, Paris, 1993.
- Roudinesco E., « *La part obscure de nous-mêmes, une histoire des pervers* », Ed. Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2007.
- Salignon B., *La puissance en art, rythme et peinture*, Carpentras, 1998.
- Saussure F., *Cours de Linguistique générale*, Payot, 1916.
- Sédillot C., *ABC de la psychologie jungienne*, Grancher, Paris, 2009.
- Shoral, *Forces magiques, études archéométriques*, Editeur Perthuis, Durville, 1970.
- Slosman A., *Le livre de l'au-delà de la vie*, Baudouin, 1979.
- Sorel P. *L'analyste, objet dans la cure, la question de l'agalma*, érès, Analyse Freudienne Presse 2005/2 - N° 12.
- Tardieu A., *Géographie de Strabon*, Librairie Hachette, Paris, 1885.
- Vernus P., Egyptologue, *conférence 2007*, l'Association des Amis du Musée Champollion, Figeac, 2007.
- Walter J., De Landsberg H., *Hortus Deliciarum*, Srasbourg F-X, Le Roux, 1952.
- Walter J., *La Consolation de la Philosophie de Boèce, La Fortune*, livre II, 3 Hortus Deliciarum, Paris, 1952.
- Winnicott (D. W.), *Les objets transitionnels*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2010 (comprend notamment « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » publié initialement in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, pp. 109-125, Payot, 1969.)
- Ximenez F., *Popolvuh*, Impreso en Artgrafic de Guatemala, 3^e édition, 2007.
- Yourcenar M., *En pèlerin et en étranger* in XIV, Carnets de notes, 1942-1948, éditions la Pléiade, t.2.

ANNEXES

FREUD	1 ^e topique (1895)		Conscient		Préconscient		Inconscient		
	2 ^e topique (1923)		ça		moi		summoi		
	Le Bloc-notes magique (1925)	Termes utilisés par FREUD	Appareil perceptif psychique		Système Pc-Cs	Systèmes avoisinants			« Intérieur »
			1 ^e couche	2 ^e couche	perméable				
			Stimulus	Pare stimulus					
			Papier ciré ou feuille de papier	Feuille de celluloid					
	Trace mnésique provisoire		Trace mnésique durable et Croisements des traces						
	FONCTION RECEPTRICE		FONCTION de GRAVURE et FONCTION COMBINATOIRE						
	TRONC COMMUN (MODE BINAIRE)		ARBORESCENCE (MODE TERNAIRE)						
	1 ^e phase		2 ^e phase		3 ^e phase		4 ^e phase		
Support cérébral		Régulation		Gravure de la trace mnésique		Croisements et combinaisons au niveau des arborescences			
Réception des stimuli		Harmonisation des stimuli							
JUNG	Individuation (1916)		Conscient			Inconscient		Soi	
			Persona		moi		ombre		
LACAN	Topique (1961) Nœud borroméen (1972) Temaire (1980)		Imaginaire		Réal			Symbolique	
			Présentation des images (Gravure en MIROIR)		Les trois grands A (L'Art, l'Autre, l'Amour)			Langage et écriture	

Fig. 1
Mode binaire – Mode temaire

PLANCHE I

TOPIQUES chez FREUD, JUNG et LACAN

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 2
Matrice composant une RAM informatique
Localisation de l'information

**PLANCHE II
PHYSIOLOGIE MATRICIELLE**

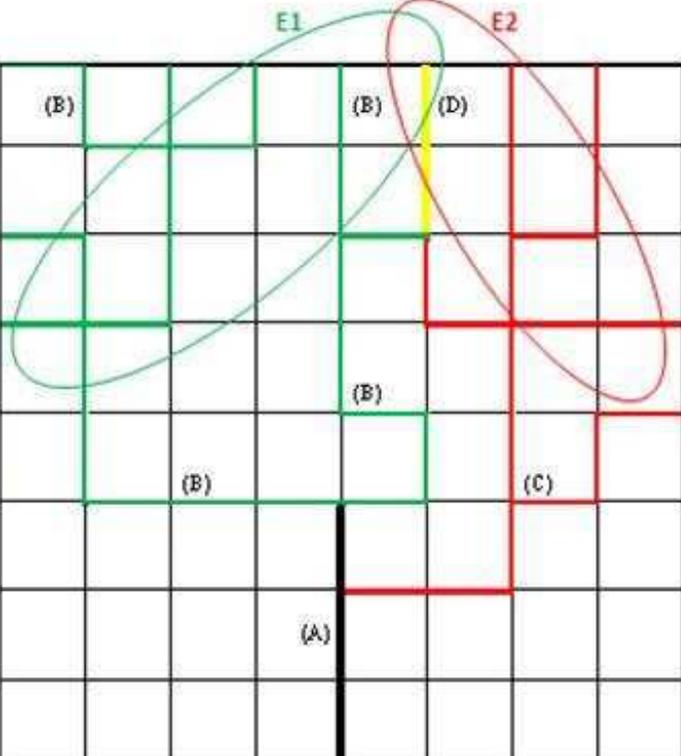
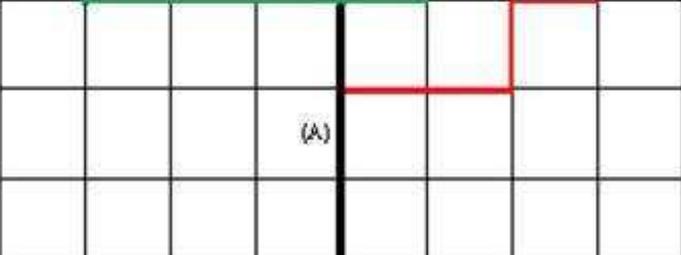
Type de pulsion		Intensité	Structure psychique		Freud	Jung	Lacan
Ternaire	 Thau 400	+	Arborescence		L'«intérieur»	Le moi →Le Soi	Le réel
			Type (E) : Le moi structure (chez Jung) Type (C) : L'ombre (chez Jung) Type (D) : L'Autre (chez Lacan)				
Binaire	 Samech 60	++	Tronc commun (A)		Traces mésiques	Persona	Imaginaire
Unaire	 Aleph 1	+++	Stade embryonnaire (I ^{er} trimestre)		↑ Pulsion		
Fig 3 Trois pulsions			Fig 3 bis Tronc commun et arborescence		Fig 3 ter Topiques		

PLANCHE III
PSYCHOGENESE – TROIS TYPES DE PULSION

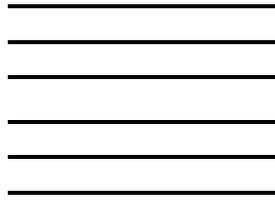


Fig. 4
Le ciel
Hexagramme du Yi-King
Cosmogonie taoïste

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 5
Le Cantique des Hébreux
Symbolique judéo-chrétienne
Hortus Delicarium, XIIe siècle

Fig. 6
Moïse, le partage des eaux de la Mer Rouge
Symbolique judéo-chrétienne
Hortus Delicarium, XIIe siècle, PL. XI

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 7
Le serpent et la transformation des énergies
Planche 54 du livre rouge
(Jung)

Fig. 8
Fleuve de vie
Symbolique judéo-chrétienne
Manuscrit latin, XI e siècle, Bibliothèque nationale

PLANCHE IV

LE VIBRATOIRE OU PULSION COSMIQUE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 9
Pulsion cosmique ou solaire
Orion, zodiaque de Dendérah
(Panthéon égyptien de J.F. Champollion)

Fig. 10
Le Dieu Horus (Orakhty) sur sa barque et le monstre Apophis
Pulsion conjuguée solaire et lunaire
Planche 55 du livre rouge (Jung)

Fig. 11
Pulsion lunaire
Barque de Thot
D'après Maspéro
(Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique)

PLANCHE V
LA PULSION
POUSSEE chez FREUD – LA BARQUE chez JUNG et dans l'EGYPTE ANCIENNE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 12
*Religion judéo-chrétienne
Apocalypse de St Sever
Manuscrit latin, XI e siècle, Bibliothèque nationale*

Fig. 13
*Religion judéo-chrétienne
Apocalypse de St Sever
Manuscrit latin, XI e siècle, Bibliothèque nationale*

PLANCHE VI
LE DELUGE PSYCHIQUE



Fig. 17
Le Mat ou le Fou
Tarot de Noblet, Paris 1650

***Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur***

Fig. 17 bis
Déesse Maât
Panthéon de l'Égypte ancienne

***Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur***

Fig. 18
Philémon, « père des prophètes »
Livre rouge (Jung)
Planche 154

PLANCHE VIII

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 19
Le Jugement dernier
Symbolique judéo-chrétienne
Manuscrit du XIIe siècle (Bibliothèque nationale)

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

1 Le défunt ou l'initié
2 Horus (Harendotès) tête nue conduit l'initié devant Thot
3 Thot, Directeur des âmes et des mathématiques
4 Maât
5 Anubis
6 L'âme du défunt a subi la justification
7 Horus coiffé du pschent (Horsemsou) conduit l'initié devant Osiris
8 Osiris, Gardien des portes de l'enfer
9 Isis et Nephtys

Fig. 20
Le Jugement dernier ou Scène de la Psychostasis
Symbolique de l'Égypte ancienne
Le Livre des Morts (1600 Av. J. C.)

PLANCHE IX

RELEVÉ DES ACQUIS PULSIONNELS ANIMIQUES

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 21
Aleph 1, Samech 60, Thau 400
Alphabet très ancien de l'Atlantide



Fig. 23
Le diable
Samech 60
Tarot de Noblet



Fig. 22
Le bateleur
Aleph 1
Tarot de Noblet

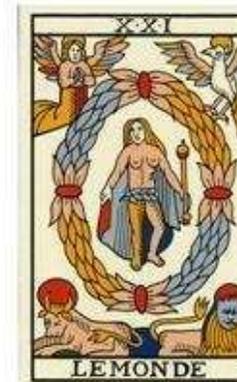


Fig. 24
Le monde
Thau 400
Tarot de Noblet

PLANCHE X

UNAIRE-BINAIRE-TERNAIRE

INDIVIDUATION - JUNG

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 25
Arche d'Alliance et sa suite
Hortus Délicarium, XIIe siècle



Fig. 26
La force



Fig. 27
La tour foudroyée ou maison-dieu
Tarot de Noblet (1650)

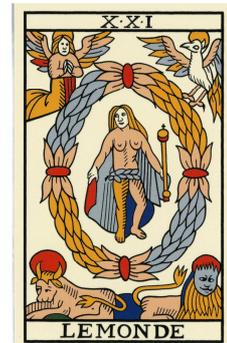


Fig. 28
Le monde

*Œuvre non
reproduite
pour respect du droit
d'auteur*

Fig. 29
Horus (Harendotès)
« L'eau sainte »

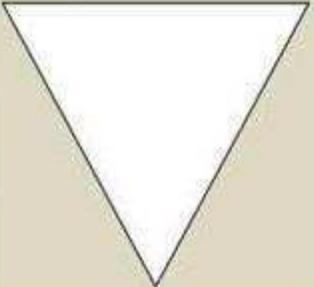
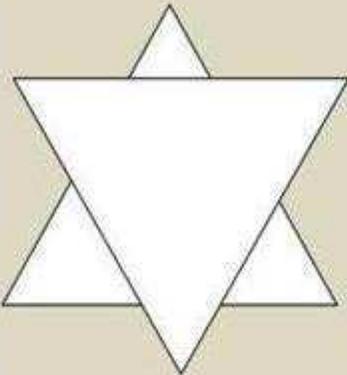
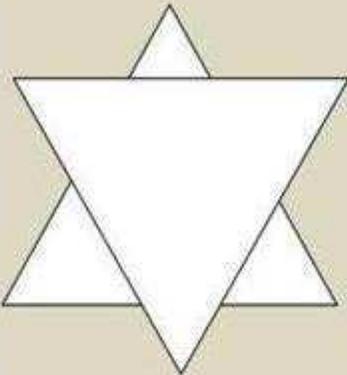
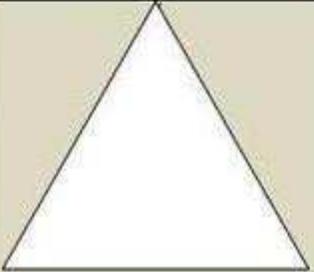
*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 30
Horus coiffé de l'uræus
(Horakhty)
Panthéon de J.F. Champollion

*Œuvre non
reproduite
pour respect du
droit d'auteur*

Fig. 31
Horus coiffé du pschent
L'unité
(Horsemsou)

PLANCHE XI

Sens de lecture	Trois phases pulsionnelles		Compagnonnage Individuation Tarot initiatique	Jehova Anima/ animus	Démons	Péchés	Vertus
4			(2) L'ouvrier le moi La tempérance, (lame XIV)	Yod ♂	LEVIATHAN	Jalousie, envie	charité
5				Hé ♀	BELZEBUTH	Laxisme, Glotonnerie, gourmandise	Modération
6				Vav ♂+♀	ASMODE	Luxure, débauche + Jalousie+laxisme	Chasteté, pureté
7	(2)		(3) Le maître Le Soi Le monde (lame XXI)	Hé ♀	BELPHEGOR	Lâcheté, paresse	Ardeur, vaillance
3	(1)			Vav ♂+♀	SATAN	Colère + avarice + orgueil	Joie
2				(1) L'apprenti la persona Le chariot (lame VII)	Hé ♀	MAMMON	avarice
1		Yod ♂	LUCIFER		orgueil	Humilité	
Fig. 32 Etapas normales du processus d'individuation					Fig. 33 Calcification de la persona		

**PLANCHE XII
DERIVES DE LA PERSONA (JUNG)**

CHAKRAS		SITUATION
7°	SAHASRARA	Sommet du crâne
6°	AJNA	Yeux
5°	VISHUDDA	Bouche
4°	ANAHATA	Cœur
3°	MANIPURA	Plexus
2°	SWADHISTANA	Abdomen
1°	MULLADHARA	Coccyx

Fig 34
Situation sur le corps humain

PLANCHE XIII
LES CHAKRAS ENERGETIQUES

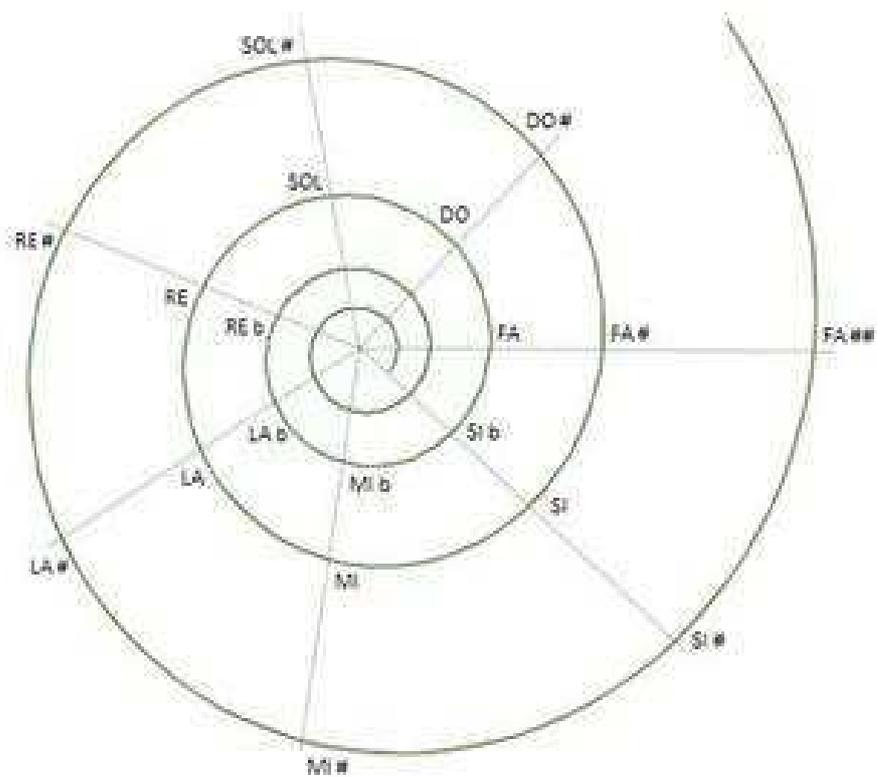


Fig. 35
Progression hélicoïdale des quintes

PLANCHE XIV

ALTERATIONS DE LA PERSONA

COMPAGNONNAGE	TAROT INITIATIQUE		INDIVIDUATION	
Etapes	Déterminatif	But	Physiologie	Phases
l'apprenti	<i>Le bateleur</i> (lame I)	<i>Le chariot</i> (lame VII)	Duplication de l'objet	La persona
l'ouvrier	<i>La justice</i> (lame VIII)	<i>La tempérance</i> (lame XIV)	Différenciation de l'objet	Le moi
le maître	<i>Le diable</i> (lame XV)	<i>Le monde</i> (lame XXI)	Effraction du système symbolique Sublimation de l'objet	Le Soi

Fig. 36

Compagnonnage - Tarot initiatique – Individuation chez Jung

PLANCHE XV

TROIS PHASES PULSIONNELLES

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 37
La roue de fortune
Hortus Deliciarum, XII^e siècle

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 38
Fausse transmutation sophistique
*Giovan Battista Nazari
(1572)*



Fig. 39
Roue de fortune
*Tarot de Jean Noblet
(vers 1650)*

PLANCHE XVI

NOTION DE CYCLE – TRANSFORMATION DE L'ÂME

EQUATION DU SECOND DEGRE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 40
Structuration du tronc commun
Physiologie normale et névrose perverse

<p>Courbe rouge : $\Delta = 0$, 1 racine double</p> <p><i>Equilibre anima/animus ↔ Persona ou imaginaire résolu</i></p> <p>(Physiologie normale)</p> <p>Courbe bleue : $\Delta > 0$, 2 racines distinctes</p> <p><i>Déséquilibre anima/animus ↔ expression du masque de la persona</i></p> <p>(Névrose)</p> <p>Courbe jaune : $\Delta < 0$, dans le réel, pas de racines</p> <p><i>Dans l'imaginaire 2 racines possibles ↔ basculement ou inversion de la loi</i></p> <p>(Névrose perverse)</p>
--

REPRESENTATION GRAPHIQUE DU MODE BINAIRE

EQUATION du TROISIEME DEGRE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 41
Structuration de l'arborescence

Ordre	$\Delta > 0$	$\Delta = 0$	$\Delta < 0$	Récapitulatif
2 ^e degré	2 solutions $\in \mathbb{R}$	1 racine double $\in \mathbb{R}$	1 $\notin \mathbb{R}$ 2 solutions $\in \mathbb{C}$ complexes	3 solutions $\in \mathbb{R}$ 2 solutions $\in \mathbb{C}$ complexes
3 ^e degré	1 solution $\in \mathbb{R}$ 2 solutions $\in \mathbb{C}$ complexes	2 solutions $\in \mathbb{R}$	3 solutions $\in \mathbb{R}$	6 solutions $\in \mathbb{R}$ 2 solutions $\in \mathbb{C}$ complexes

Fig. 42
Solutions mathématiques
(Tableau comparatif entre deuxième et troisième degré)

PLANCHE XVIII

REPRESENTATION GRAPHIQUE DU MODE TERNAIRE

	FREUD (1856-1939)	JUNG (1875-1961)	LACAN (1901-1981)
1895	1 ^{er} topique ³⁵² « conscient- préconscient inconscient » finalisée entre 1900 et 1915 dans la Science des rêves		
1896	<i>Graphe de Freud</i> Quatre caractéristiques de la pulsion		
1906	Une correspondance débute entre Freud et Jung qui soutien Freud sur sa <i>Doctrine sur l'hystérie</i>		
1907	Première rencontre physique entre Freud et Jung à Vienne		
1912		Publication de son ouvrage : « <i>Métamorphoses et symboles de la libido</i> » ³⁵³	
1913	Le mode ternaire « <i>Le thème des trois coffrets</i> » ³⁵⁴	« Sa descente aux enfers » « <i>Le livre rouge</i> » ³⁵⁵ Début du « voyage initiatique »	
1914	Dernières correspondances entre Freud et Jung		
1916		1 ^{er} allusion au principe d'individuation « <i>Les sept serments aux morts</i> » Binaire et ternaire	
1918-1919		Concepts du <i>Soi</i> et de l'archétype ³⁵⁶	
1920		Découverte du Yi-King Ou <i>Livre des mutations</i>	
1923	2 ^e topique « <i>Ça-moi-surmoi</i> » Elaborée dès 1920		
1925	<i>Le Bloc-notes magique</i> ³⁵⁷ Réflexion sur la physiologie analytique		
1928		La conjonction des opposés ³⁵⁸ <i>Travaux sur l'énergie psychique</i>	
1929		<i>Commentaires sur le Mystère de la Fleur d'Or</i> ³⁵⁹ Travaux sur le Taoïsme Le mode ternaire	
1930		Début des travaux sur l'alchimie	
1935		Le terme alchimique est employé pour la 1 ^{er} fois Rencontres d'Eranos Ascona	

³⁵² Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, 1916, P B Payot 1979 p 276-77.

³⁵³ Jung, C., G., *Métamorphoses et symboles de la libido*, Edit. Montaigne, Paris, 1927.

³⁵⁴ Freud, S., *Le thème des trois coffrets*, traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E., 1913.

³⁵⁵ Jung, C.G., *Le livre rouge*, L'Iconoclaste et la Compagnie du livre rouge, septembre 2011.

³⁵⁶ Jung C ; G., *Les racines de la conscience*, Buchet Chastel, Paris 1971, p.11-59.

³⁵⁷ Freud S., *Le Bloc-notes magique*, 1925.

³⁵⁸ Jung C., G., *Mysterium conjonctionis*, édité en 1955 et 1956, Paris, Albin Michel, 1982, pp.33-44.

³⁵⁹ Jung C. G., *Commentaires sur le mystère de la fleur d'or*, Albin Michel, 1980.

1939	Mort de FREUD			
1944			<i>Psychologie et alchimie</i> ³⁶⁰	
1950			Préface du Yi-King	
1951			Rencontres d'Eranos Groupe de travail « Tarots et Astrologie »	
1953/1954				« Imaginaire-réel- symbolique » ³⁶¹
1954			Rencontre entre Jung et Lacan	
1955				«voies préformées » ³⁶² en opposition à la notion archétypique de Jung
1955-1956			<i>Mysterium conjunctionis</i> ³⁶³	
1956				Concept d'hainamoration ³⁶⁴ Le mode binaire
1960				Première allusion à Mencius (séminaire VII) ³⁶⁵
1961			Mort de JUNG	Le réel- <i>Les bases</i> <i>l'Identification</i> ³⁶⁶
1963				L'agalma « <i>Les noms du père</i> » ³⁶⁷ Pétrification de l'angoisse ³⁶⁸
1961/1973				Travaux sur l'écriture chinoise et le Taoïsme avec François Cheng
1971				2 ^e allusion à Mencius ³⁶⁹ Principe du vide-médian Le mode ternaire
12/05/1971				L'écriture chinoise ³⁷⁰ Le signe et le son
1972			Le nœud borroméen ³⁷¹ Conception tripartite de la psyché	
1980			Le nœud borroméen ³⁷²	
1981			Mort de LACAN	

Fig. 43
Intersections de vie – binaire et ternaire

PLANCHE XIX PRINCIPALES DECOUVERTES et ECRITS chez FREUD, JUNG et LACAN

³⁶⁰ Jung C. G., *Psychologie et alchimie*, Ed. Buchet Chastel, 1998.

³⁶¹ Lacan J., *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, Paris, Seuil, 1975.

³⁶² Lacan J., *Séminaire, Livre II*, Paris, Seuil, 1955.

³⁶³ Jung C. G., *Mysterium conjunctionis*, 2 vol., éditions Albin Michel, Paris, 1980 et 1989.

³⁶⁴ Lacan J., *Séminaire IV, la relation d'objet*, Paris, Seuil, 1956.

³⁶⁵ Lacan J., *Séminaire VII, Sur l'éthique de la Psychanalyse*, 1959-1960, Paris, Seuil, 1986.

³⁶⁶ Lacan J., *Séminaire IX, L'identification*, Paris, Seuil, 1961-1962.

³⁶⁷ Lacan J., *Les noms du père*, Séminaire du 20 novembre 1963.

³⁶⁸ Lacan J., *Séminaire XIV, La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 1967.

³⁶⁹ Lacan J., *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 20 janvier 1971.

³⁷⁰ Lacan J., *Lituraterre* in *Autres écrits*, 12 mai 1971, Paris, Seuil, 2001.

³⁷¹ Lacan J., *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, puis 22 et 23, *RSI et Sinthome*, 1973-1976.

³⁷² Lacan J., *Séminaire XXVII, Dissolution, le séminaire de Caracas*, 12 au 15 juillet 1980.

FREUD			JUNG			LACAN		
Concepts		Concepts induits	Concepts		Concepts induits	Concepts		Concepts induits
(1)	<i>Conscient-préconscient-inconscient (1895)</i> <i>Ça-moi-surmoi (1923)</i>	3 phases physiologiques	(4)	<i>Persona-moi-Soi (1916)</i>	3 phases physiologiques	(8)	<i>Imaginaire-réel-symbolique (1961)</i>	3 phases physiologiques
(2)	Concept de la pulsion <i>Source-but-objet-poussée</i>	La physiologie pulsionnelle et le vibratoire dans l'Égypte ancienne 4 caractéristiques	(5)	Synchronicité	Principe analogique Une même physiologie cyclique pour des événements qui n'ont à priori aucun rapport	(9)	Le noeud borroméen	3 phases physiologiques cycliques imbriquées
(3)	Stockage et pluralité des structures	Un modèle dynamique : l'écriture informatique		Concept animique	Quantification énergétique Potentialité psychique informative		Le réel ou l'être mathématique	Une phase physiologique d'écriture mathématique Une étape de la physiologie analytique
	Stockage provisoire et notion de cycles			Archétype	Structure énergétique	(10)	Concept d'hamamoration	Mode binaire psychique « Le tronc commun » Deux gravures antagonistes Phase de l'imaginaire
Notion de support électrique de l'information	Anima/animus		Mode binaire psychique « Le tronc commun » Deux pulsions antagonistes Stade de la persona Équilibrage des forces					

(3)	Notion de trace et de durabilité de la trace	Un modèle structurel : <i>l'écriture symbolique (mythes de l'Égypte ancienne)</i> 5 modes structuraux : <i>racine-calibrage-condensation-déterminatif-orientation</i> Un autre modèle structurel : <i>l'écriture hiéroglyphique</i> 4 articulations : <i>Ideogrammes-phonogrammes-gravure-vibratoire</i>	(5)	Le rêve	Une période physiologique Période durant laquelle s'élabore la physiologie structurelle psychique	(10)		
	Effet de répétition de la présentation de l'objet			L'ombre	Une phase de maturation Les « non-résolus »		Objet du désir ou <i>Objet a</i>	Une physiologie du manque Agalma chez Platon
	Harmonisation de l'objet			Calcification de la persona	Pathologie de la persona Le moi inhibé I	(11)	Pétrification de l'angoisse	Pathologie chronique de l'imaginaire Le réel inhibé
	Notion de tempo			Efraction du symbolique	Une physiologie de rejet Élimination du censeur binaire		La perversion	Pathologie aigue de l'imaginaire Une impasse du binaire Inversion de la loi : du réel à l'imaginaire
	Capteurs sensoriels			(7)	L'individuation	Mode ternaire psychique « Structure arborescente » 3 pulsions physiologiques	(12)	Étude du vide-médian avec François Cheng

(1, 4, 8) Topiques ; (2) Freud (1896) : Le graphe ; (3) Freud (1925) : Le Bloc-notes magique ; (5) Jung (1916-1944) : Grands concepts ; (6) Jung (1916) : L'individuation, physiologie et pathologie ; (7) Jung (1916) : le ternaire ; (9) Lacan (1980) : Physiologie analytique et concept mathématique ; (10) Lacan (1956) : concept d'hainamoration, le binaire ; (11) Lacan (1963), pétrification de l'angoisse ; (12) Lacan (1971) : le ternaire.

Fig. 44
Grands concepts chez Freud, Jung et Lacan

PLANCHE XX

PHYSIOLOGIE ANALYTIQUE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 45

*Les trois peintures de gauche sont des exemples
des peintures concensuelles réalisées par Hitler
avant 1930. Elles correspondent à sa période
« imaginaire ».*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

*À gauche, le Volkshalle imaginé par Hitler et
Speer, demeurera à l'état de crayonnage et ne sera
jamais construit. Cette conception du gigantisme
correspond à sa période « mégalomaniac »
avant-coureur de la phase de perversion.*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 46

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 47

Fig. 48

PLANCHE XXI

HITLER et l'ART
PHASE IMAGINAIRE - PHASE MEGALOMANIAQUE

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

Fig. 49
Caractère Dao
Calligraphie moderne dite cursive (caoshu)

D'après le Dao-Jing :

*Avant la naissance du Ciel, le Dao est « vague et faible », « silencieux et vide. »
En se déployant dans le monde, il devient « la mère » de tout l'existant, de
l'Unité à la polarité ou 2 :*

*Œuvre non reproduite
pour respect du droit d'auteur*

de la polarité à 3 et enfin de 3 aux « 10000 êtres. »

PLANCHE SANS NOMBRE
MANIFESTATION ENERGETIQUE DU DAO